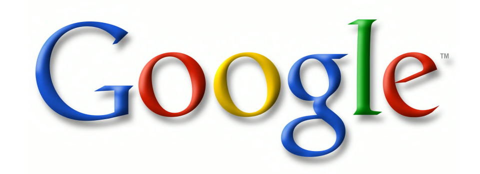


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

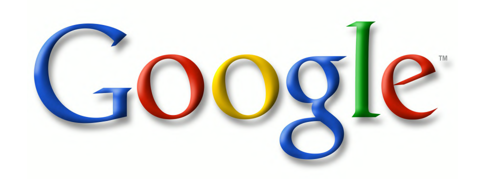
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





STANFORD UNIVERSITY LIBRARY


PARIS
HENRI PLON,
imprimeur.





LES ÉTOILES DU MONDE

GALERIE HISTORIQUE

DES FEMMES

LES PLUS CÉLÈBRES DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

TEXTE PAR MESSIEURS

D'ARAQUY, DUFAYL, ALEXANDRE DUMAS, DE GENRUPT,
ARSÈNE HOUSSAYE, MISS CLARKE



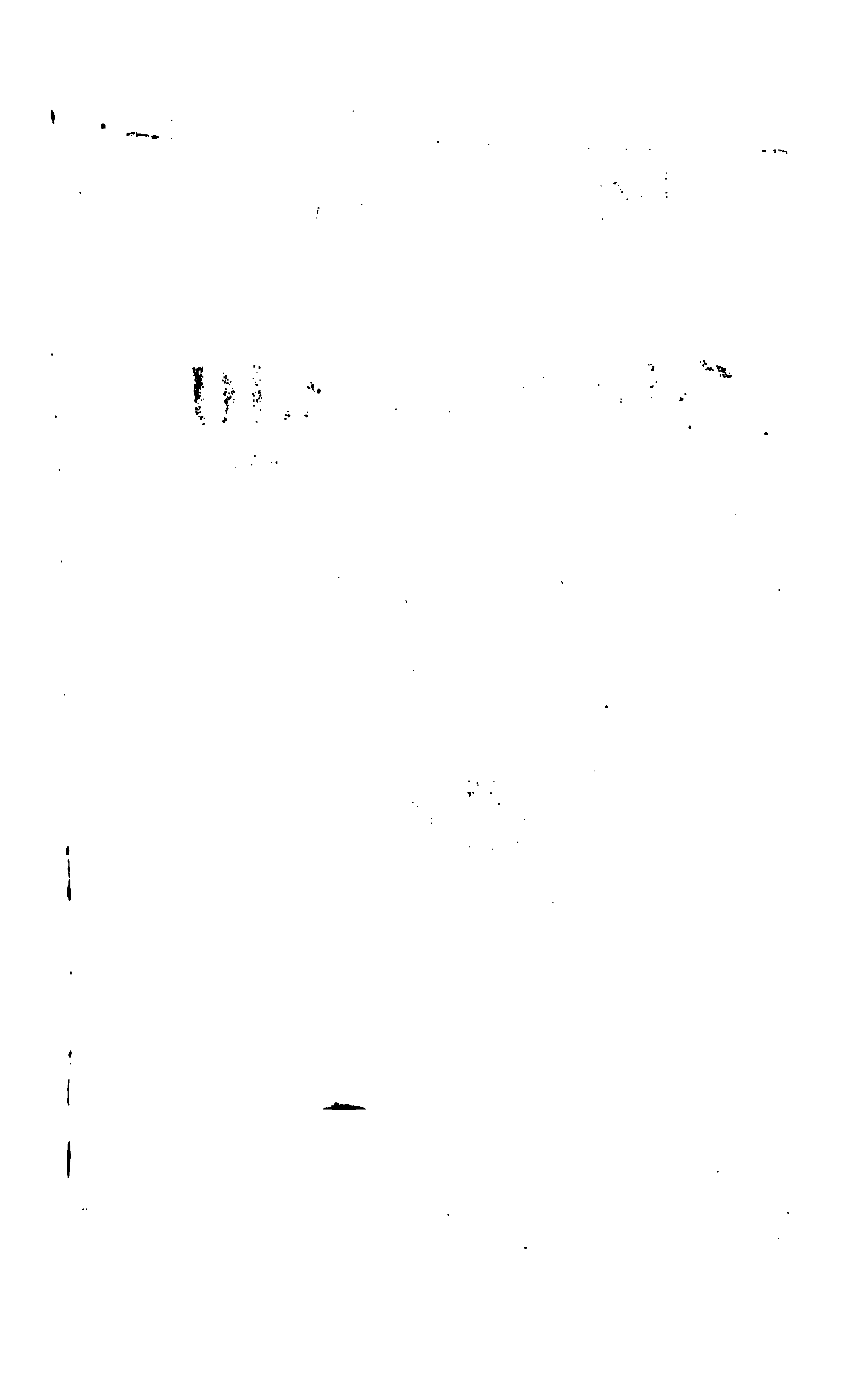
PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES — PALAIS-ROYAL, 215

1858





LES ÉTOILES DU MONDE

GALERIE HISTORIQUE

DES FEMMES

LES PLUS CÉLÈBRES DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

TEXTE PAR MESSIEURS

D'ARAQUY, DUFAYL, ALEXANDRE DUMAS, DE GENRUPT,
ARSÈNE HOUSSAYE, MISS CLARKE

DESSINS DE G. STAAL

Gravés par les premiers Artistes anglais.



PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES — PALAIS-ROYAL, 215

1858

Traduction réservée

INTRODUCTION.

On a cherché à réunir dans ce livre les femmes qui ont exercé une influence sur leur siècle et sur la nation à laquelle elles appartenaient. Quand leur position l'a permis, cette influence a été directe; elle a été indirecte, quand les hommes qui l'ont subie étaient appelés par leur puissance ou leur génie à remuer le monde des choses ou des idées. L'amour y joue un grand rôle, car c'est le levier au moyen duquel la femme soulève les poids trop lourds pour elle. Cet amour se présentera sous toutes les formes : à côté des reines absorbées dans les luttes viriles, on verra la pureté sans tache, la chasteté puisant sa force dans le devoir, l'amour coupable et repentant, l'amour calculateur comme il pouvait l'être en substituant l'ambition à l'argent, l'amour matériel que n'a pas encore réchauffé un rayon divin, et enfin l'amour de Dieu s'épanchant sur l'humanité par le dévouement.

Si l'action des hommes sur la société est collective, en ce sens qu'une forte individualité attire les autres à elle, les absorbe, se les assimile pour ainsi dire, et, de tant de par-

ties diverses, fait un tout puissant et agissant, celle des femmes n'est qu'individuelle, ou si restreinte que les effets n'en peuvent jamais être directs. Il en est fatalement ainsi puisque les hommes sont appelés à gouverner le monde, ou du moins s'y croient appelés, et que la puissance des femmes ne s'exerçant que par l'amour, elles ont besoin, pour lui conserver sa force, de concentrer cet amour sur un seul homme. Quand celui qui en est l'objet se trouve être, à un titre quelconque, un homme de génie, on peut dire qu'une bonne partie de sa gloire revient à la femme, celle-ci eût-elle borné son action à approuver et à admirer. Ce pouvoir, pour être caché, n'en est donc pas moins réel et efficace. Il a commencé avec le premier homme, a résisté à toutes les tyrannies, recourant à la ruse pour échapper à la violence.

Devant cette influence incontestée, on est naturellement amené à se demander quelle a été la position de la femme dans les diverses civilisations qui se sont succédé et nous sont connues.

Que la femme soit la compagne de l'homme et son égale, quoiqu'appelée dans la vie à remplir des fonctions différentes, cela n'est plus contesté; mais l'antiquité tout entière a semblé méconnaître cette vérité, et la moitié du genre humain a fait peser sur l'autre la plus rude tyrannie. Pour l'homme, du moins, l'esclavage n'était souvent qu'une éventualité, on y tombait par le sort des armes, comme, de nos jours, un revers de fortune peut jeter dans le prolétariat; mais la femme, par cela même qu'elle était femme, avait

d'avance sa place marquée. Le mahométisme, auquel on reproche souvent la claustration, n'a fait que consacrer un usage établi de tout temps en Orient. Instruments des plaisirs de l'homme, les femmes devinrent bientôt les hochets de sa vanité, les victimes de sa fureur stupide. C'est là qu'on voyait, selon l'expression de Gibbon, le mari jaloux de trois mille femmes faire égorger ces pauvres créatures pour que le regard d'un homme ne les souillât pas. La femme devenait ainsi une chose, la propriété d'un maître qui en usait et en abusait.

Lorsque, par la guerre et le commerce, les Orientaux entretinrent des relations avec les Grecs, ce dernier peuple vit peu à peu ses mœurs s'altérer. Il s'enrichit, se civilisa, et soit par instinct d'imitation, soit par besoin, soit qu'il trouvât commode d'être dispensé de toute surveillance et de la tâche laborieuse d'entretenir par l'amour la fidélité des femmes, il prit le parti de les enfermer; non pas violemment, comme ceux dont il imitait l'exemple, mais par les convenances, qui ont si souvent force de loi. Périclès, dans la harangue que lui prête Thucydide, termine ainsi : « S'il faut » qu'en faveur des épouses qui viennent de tomber dans le » veuvage j'ajoute quelque chose sur ce qui doit constituer » leur vertu, je renfermerai dans bien peu de mots les avis » qu'on peut leur donner. Vous contenir dans les devoirs » prescrits à votre sexe, telle est votre plus grande gloire; » elle appartient à celles dont les vices ou les vertus font le » moins de bruit parmi les hommes. » Cette gloire s'obtenait

dans l'isolement au coin du foyer. Les arts se chargeaient de consacrer le principe par un emblème visible : Phidias fit pour les Éléens une statue de Vénus dont le pied était posé sur une tortue. Ces recommandations hypocrites laissaient aux Athéniens toute liberté hors de chez eux. Ils en usèrent largement dans leurs relations avec les courtisanes. Ce n'étaient point des rencontres fortuites, mais des attachements souvent sérieux, et, par un contraste bizarre qu'on trouve seulement chez les Occidentaux et dont il serait curieux de chercher, de connaître la cause, selon la femme, illégitime ou légitime, ils s'accommodaient du partage ou le repoussaient. Nous voyons de nos yeux le même phénomène, et nul ne songe à s'en étonner. Les courtisanes grecques brillèrent d'ailleurs d'un grand éclat, d'autant plus vif que l'obscurité était plus profonde autour de la mère de famille.

La même tyrannie qui les opprima en Orient et dans la Grèce pesa sur les femmes dans la civilisation romaine. A table, dans l'intimité de la famille, une distinction blessante leur rappelait l'infériorité de leur condition; elles étaient assises sur des tabourets et les hommes couchés sur des lits. Dans nos provinces méridionales, qui ont conservé quelques débris des mœurs romaines et des mots entiers de la langue[1], cet usage s'est perpétué. Les femmes de la campagne mangent debout, pendant que le mari, le frère, les fils devenus hommes, sont assis pour prendre leur repas. Cette différence

[1] Principalement dans l'ancien Quercy.

est d'autant plus tranchée que toute femme faisant momentanément un travail viril jouit des priviléges de l'autre sexe et peut s'asseoir. Il n'y a pas loi, il y a convenance.

On sait comment l'une aussi bien que l'autre traitaient les femmes romaines : l'usage du vin leur était interdit, et l'obligation du baiser au mari, au père ou au frère, imposée comme preuve de leur tempérance. Il y eut des femmes répudiées, dit Valère Maxime, pour être sorties sans voile. Mariées, elles étaient sous la tutelle du mari; veuves, elles retombaient sous celle du père ou des frères, vivant ainsi dans une perpétuelle enfance. Tout le monde connaît la grossière boutade de Métellus, qui proclamait les femmes un mal nécessaire. Le vieux Caton les traite avec la dernière sévérité : L'homme, dit-il, à moins d'un divorce, est le juge de sa femme, et remplit à son égard l'office du censeur. Il a sur elle un pouvoir illimité : si elle commet une action répréhensible, honteuse, il la punit; si elle a souffert les familiarités d'un étranger, il la condamne. Le même Caton dit encore : Si tu trouves ta femme en faute, tu peux impunément la tuer sans forme de jugement; mais si elle t'y surprenait, elle n'oserait te toucher du doigt, elle n'en a pas le droit.

Heureusement cette affreuse tyrannie était tempérée par la loi elle-même. Une riche dot était la meilleure garantie de la femme. Elle ne pouvait, il est vrai, demander le divorce, l'initiative de cette mesure extrême étant réservée au seul mari; mais comme la dissolution du mariage entraînait la restitution de la dot, la femme, sûre de l'avarice de son

mari, se rendait insupportable avec impunité. Les comédies de Plaute retentissent des plaintes de ces tyrans esclaves. Ce n'était pas la seule ressource qu'eût la femme contre le despotisme conjugal. Elle apportait dans le mariage sa dot et des esclaves qui lui appartenaient en propre. Outre ces biens, elle pouvait posséder encore des sommes d'argent sur lesquelles le mari n'avait pas droit et qu'elle lui prêtait par l'intermédiaire et sous le nom d'un de ses esclaves à elle. De là une lutte comique entre la dignité de l'époux et la crainte respectueuse du débiteur. C'est ainsi que le Molière latin a pu nous représenter ces dominateurs du monde, si fiers au forum, si humbles à la maison. Il est à croire que beaucoup de femmes favorisaient par ces prêts les vices de leurs maris, préférant leur indépendance à la fidélité toujours douteuse d'un époux. Cependant la richesse seule assurait cette demi-liberté, et bien des victimes gémissaient dans l'ombre.

Quelques honneurs que les Romains aient rendus aux vestales, on ne saurait voir là une preuve de leur respect pour la femme. Il ne paraît pas d'ailleurs que ces honneurs aient jamais tenté les filles, car la vestale se recrutait à peu près comme nos soldats. Elle devait avoir son père, sa mère, n'être ni bègue, ni sourde, ni affligée d'aucune infirmité physique; il fallait que le père et la mère n'eussent exercé aucune profession basse, à plus forte raison n'eussent pas été esclaves; une vestale enfin exemptait sa sœur du sacerdoce, comme chez nous un soldat sous les drapeaux dispense

son frère du service militaire. La cérémonie elle-même indiquait une violence confirmée par la formule dont se servait le prêtre. Quand le sort avait désigné la victime, on peut l'appeler ainsi, le grand pontife l'enlevait à sa famille; il portait la main sur elle, la *prenait,* comme on prend des captifs à la guerre, et l'emmenait. « Je te prends, » disait-il.

A quoi peut tenir, dans toute l'antiquité, en Orient comme en Occident, ce mépris d'une moitié de l'humanité pour l'autre? Je ne vois guère que l'esclavage auquel on puisse l'attribuer, l'esclavage qui est comme une excitation au fort d'abuser du faible. Il était réservé au christianisme de l'abolir et de replacer la femme à son rang. Des écrivains prévenus, comprimés par l'esprit de système jusqu'à l'étroitesse, ont pu seuls lui contester cette gloire quant à l'esclavage. Sans doute, de l'idée au fait, de la théorie à l'application, le chemin est long; l'intérêt lutte en nous contre la morale et fait gauchir la justice. Il est vrai que rien d'explicite n'est dit à cet égard dans l'Évangile; mais le royaume du Christ n'était pas de ce monde, il jetait la semence, laissant à la foi le soin de la faire fructifier. Aussi la religion n'avait-elle aucun moyen direct de détruire cette iniquité; elle ne pouvait la combattre que par ses conseils, sa force était dans la persuasion. Les historiens impartiaux lui rendent cette justice qu'elle ne manqua point à son devoir. « La plupart des formules d'af» franchissement, à diverses époques, dit M. Guizot, se » fondent sur un motif religieux; c'est au nom des idées » religieuses, des espérances de l'avenir, de l'égalité reli-

» gieuse des hommes, que l'affranchissement est presque » toujours prononcé. »

On a beau dire que les vestiges de l'esclavage, ou si l'on veut, du servage, se sont perpétués jusqu'à la fin du dernier siècle, et prétendre qu'ils n'ont disparu que devant la civilisation, il n'en faut pas moins faire remonter cet honneur jusqu'au christianisme, car il serait curieux qu'on citât une civilisation qui n'ait pas sa source dans une idée religieuse. Qu'est-ce donc que la civilisation, sinon une idée qui se déduit et s'applique? Et parce que dans ses déductions elle est complexe, faut-il perdre de vue le point de départ? Si les théories modernes ont seules la puissance qu'on leur attribue, et que je ne conteste pas, à la condition de les ramener à leur origine, comment se fait-il que les États-Unis, où elles ont reçu leur plus large application, se refusent obstinément à reconnaître les droits d'un homme parce qu'il est noir? Devant ce grand exemple, l'arme des adversaires du christianisme se retourne contre eux avec la même force. Quand on songe à ce qu'était l'esclave aux yeux des anciens, un être dégradé, souillé d'une tache indélébile, qu'on pouvait affranchir, mais jamais rendre libre, rien, moins que rien, on est forcé d'avouer que le jour où d'un coin de l'Orient douze hommes inconnus vinrent dire aux peuples étonnés : « Vous êtes frères, aimez-vous les uns les autres; » ce jour-là l'esclavage fut aboli de droit sinon de fait.

Dans ce spectacle affligeant de l'humanité répudiant une moitié d'elle-même, un seul peuple fait exception.

Des hordes de barbares errant dans les forêts de la Germanie, sous un ciel âpre, sur une terre inculte, sauvage, à peine une patrie, devinaient instinctivement ce que la vraie civilisation devait prouver. Seuls entre tous les peuples, ils respectaient les femmes. Un grand historien a traité cette opinion de chimère fondée sur une phrase de Tacite. Sans doute il est utile et sage de se méfier des idées généralement admises et de les discuter; mais une tendance trop marquée à les rejeter mène droit à l'erreur et au paradoxe. Selon lui le respect pour les femmes tient à la prépondérance des mœurs domestiques, caractère essentiel du régime féodal, ce qui est vrai; mais la féodalité elle-même, expression de l'indépendance, de l'individualité peut-être exagérée, nous vint à coup sûr des Germains conquérants chez lesquels ce sentiment était développé à l'excès. Pourquoi la même cause n'aurait-elle pas produit antérieurement les effets qu'elle produisit plus tard? Certes personne n'a vu et ne veut voir chez les Germains la galanterie chevaleresque du moyen âge; mais le respect, comme tout autre sentiment, se témoigne sous plus d'une forme. Les mœurs de cette époque ont tant de ressemblance avec les coutumes des Germains, telles que nous les peint Tacite, que ne pouvant être un plagiat, il faut que ce soit une tradition. Pour condamner Tacite que tant de ressemblances justifient, il faudrait prouver qu'il a menti sur un seul point, et non l'affirmer.

Jusque-là on est fondé à croire que ce sentiment inconnu à l'antiquité faisait des Francs barbares le peuple prédestiné

Et l'ange lui dit : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu; voici que tu concevras dans ton sein, tu enfanteras un fils et tu le nommeras JÉSUS. » Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se peut-il, puisque je ne connais point d'homme? » Et l'ange lui répondant, dit : « L'Esprit-Saint descendra en toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. »

Le paganisme rattachait l'homme à Dieu par le respect et par la crainte; la religion nouvelle faisait descendre Dieu jusqu'à nous par la pitié et par l'amour. Ce mot prit alors une extension qu'on ne lui avait pas encore donnée; le ciel tomba pour ainsi dire sur la terre. Il fut beaucoup pardonné à qui avait beaucoup aimé, et l'on aima en vue de Dieu. Un ardent spiritualisme remplaça dans les écrits le sensualisme païen, et, passant d'un excès à l'autre, l'homme parla comme s'il n'avait pas eu de corps.

Mais la nature, qui ne perd jamais ses droits, le rappela bientôt à sa double origine. Chez les femmes surtout, ce spiritualisme hors nature a eu de funestes effets; elles ont rêvé des amours impossibles et passé trop souvent par les sens pour arriver à l'esprit. Il ne faut point en accuser le principe, mais l'infirmité de l'homme, qui, ayant en lui l'instinct du mal, dénature même le bien pour satisfaire ses passions, trompe sa conscience, et y cherche son excuse avec une insigne hypocrisie.

Aussi en sommes-nous presque revenus aux mœurs païennes. On s'en est effrayé; des esprits aventureux ont

cherché le remède au mal et l'ont trouvé dans un expédient aussi vieux que l'antiquité. Ils ont proposé de remplacer le mariage par une association résiliable à la volonté des parties, et dans laquelle l'homme assurerait la femme contre le risque de la maternité.

La société se réformera d'elle-même, selon son habitude; les législateurs n'auront qu'à sanctionner et à régulariser. Mais si l'idée de l'association pure et simple pouvait prévaloir, on aurait inventé cette union immorale, mais légale, bien connue des Romains, et par laquelle ils croyaient assurer la chasteté du vrai mariage.

C'est dans le mariage chrétien, en lui, en lui seul, que réside toute sécurité pour l'homme, toute dignité pour la femme, toute estime réciproque, tout respect des enfants pour leurs pères. Ses plus grands contempteurs n'ont rien trouvé de mieux que de l'imiter, prenant l'image pour la chose, dont ils subissent ainsi les inconvénients sans jouir de ses avantages.

D'ARAQUY.

LA FEMME.

Quand du sein du chaos Dieu fit surgir le monde,
Le soleil apparut en son disque enflammé,
Roi du firmament bleu, dont la voûte profonde
Semble un voile d'azur de mille feux semé.

Mais, voyant la nature encore à peine éclose,
Et ce monde naissant que d'un signe il a fait,
Dieu dit en souriant : Il manque quelque chose
Pour que le monde soit parfait.

Alors il enfanta, de son divin sourire,
Les fleurs aux doux parfums, et l'onde qui frémit,
Les blés aux épis d'or, la brise qui soupire,
Les lacs aux flots d'argent, et le vent qui mugit.

Mais, voyant la nature encore à peine éclose,
Et ce monde naissant que d'un signe il a fait,
Dieu dit en souriant : Il manque quelque chose
Pour que le monde soit parfait.

Il créa le lion à la fauve prunelle,
L'aigle, ce roi des airs, et les petits oiseaux,
Le reptile engourdi, la rapide gazelle,
Et les grands cétacés qu'il cacha sous les eaux.

Mais, voyant la nature encore à peine éclose,
Et ce monde naissant que d'un signe il a fait,
Dieu dit en souriant : Il manque quelque chose
Pour que le monde soit parfait.

C'est alors que, créant à sa divine image
L'homme, qui sera roi de la création,
Il le comble de dons, et lui donne en partage
Le plus parfait de tous : l'imagination!

Mais, voyant la nature encore à peine éclose,
Et ce monde naissant que d'un signe il a fait,
Dieu dit en souriant : Il manque quelque chose
Pour que le monde soit parfait.

Il appela l'amour, inextinguible flamme,
L'espérance et la foi, la douce charité,
Puis, les réunissant, il en créa la femme,
Ange consolateur de notre humanité.

Mais, voyant la nature à peine terminée,
Et ce monde naissant que d'un signe il a fait,
Dieu dit en souriant : Enfin la femme est née,
Maintenant le monde est parfait.

HECTOR DE CHARLIEU.



G. Staal. Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris F. Holl.



LAURE DE NOVES.

Candida rosa nata in dure spine!
(PETRARCA, son. CCVIII, quart. II, vers 1.)

Après la mort de Boniface VIII, contre lequel il avait été constamment en lutte, Philippe le Bel, qui se méfiait des papes italiens, voulut un pape français. Profitant des querelles qui divisaient les familles à Rome, peut-être aussi de la vénalité, il conquit ou acheta des voix dans le conclave, et Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, fut élu pape sous le nom de Clément V. Parmi les conditions que le roi lui imposa et qui sont connues, se trouvait une condition secrète. C'était, à ce que l'on croit, d'établir le siége pontifical hors de l'Italie. Clément tint sa promesse, et pendant près de soixante-six ans Avignon fut la tête du monde chrétien. L'Italie, jalouse et humiliée, a comparé ce long exil à la captivité de Babylone. Ses écrivains n'épargnèrent ni l'injure, ni peut-être la calomnie à la cour d'Avignon. L'état d'assujettissement, de domesticité presque, auquel se soumit Clément, vis-à-vis de celui qui l'avait fait pape, n'ouvrait qu'un champ trop vaste aux récriminations. Soit que les mœurs italiennes eussent émigré avec les hommes, soit qu'éloignés de la ville éternelle ceux-ci se sentissent plus libres des liens du devoir (car entre l'idée du devoir et celle



G. Staal — Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris — F Hill

mère en 1325, son père l'année suivante, et se rendit alors à Avignon pour recueillir le modique héritage de ses parents; il avait vingt-deux ans. Sa jeunesse, sa beauté, une éloquence naturelle, le soin qu'il prenait de ses habits et de sa chevelure, le firent remarquer dans une ville vouée aux plaisirs. Il y vivait depuis un an dans cette vague inquiétude de cœur qui est un des charmes de la jeunesse, lorsque enfin le 6 avril 1327, date qu'il n'oublia jamais, il vit Laure pour la première fois, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire.

Laure était fille d'Audibert de Noves, un des syndics ou échevins de la ville d'Avignon. Son père habitait une maison qu'on voyait encore au commencement du seizième siècle, près de l'église des Cordeliers, à l'entrée du faubourg de ce nom, lequel fut depuis enfermé dans la ville. C'est là ou à Noves, bourg distant de deux lieues d'Avignon, que naquit Laure, en 1307 ou 1308. A l'époque où Pétrarque la vit, elle était déjà mariée à Hugues de Sade, d'une ancienne famille de Provence, et dont les ancêtres, depuis plusieurs siècles, exerçaient à Avignon les principales charges municipales. Hugues n'avait guère que deux ou trois ans de plus que Laure; sa fortune était immense, celle de sa femme considérable, le rang qu'ils occupaient était élevé, tout semblait donc concourir au bonheur de cette union. Cependant il paraît que Laure conserva son cœur libre dans le mariage et que l'humeur bizarre de son mari n'était pas propre à le conquérir. Soit rudesse naturelle, soit jalousie, soit embarras du rôle singulier que lui faisait jouer l'amour avoué de Pétrarque, il ne sut pas apprécier sa femme et ne l'aima pas; car après sept mois de veuvage, sans attendre la fin de son deuil, il se remaria.

Il faut chercher dans les œuvres de Pétrarque le portrait de cette femme célèbre. Sa taille était élevée, sa démarche pleine de séduction et de majesté. Des cheveux d'un blond doré, arrangés avec art, quoique avec une grâce en apparence négligée, flottaient

sur son cou, où le vent, selon l'expression du poëte, les nouait et les dénouait à son gré. Son teint, éblouissant de blancheur, se colorait aux émotions du cœur. Pétrarque vante la beauté de ses bras et la perfection de ses mains, où pas un nœud n'apparaissait, pas une veine ne faisait saillie. Un son de voix enchanteur, un sourire irrésistible, un regard clair, limpide, caressant ou foudroyant, complétaient cette beauté qui semblait réunir en elle la grâce qui attire et la dignité sereine qui arrête. Si ses yeux étaient noirs ou bleus, c'est ce qu'on n'a point encore décidé. Pétrarque parle des regards qui lui arrivaient *nel bel bianco e nel nero,* dans le blanc et le noir. Les uns ont vu dans ce passage une prunelle noire, tranchant sur le globe de l'œil, d'autres des yeux bleus encadrés dans des cils et des sourcils noirs. Quant à la femme intellectuelle, elle ne le cédait en rien à l'autre, car le poëte parlant de la poitrine de Laure, l'appelle *torre d'alto intelletto,* séjour d'une haute intelligence, et la vie entière de cette femme donne une grande idée de son sens moral.

Quand Pétrarque la vit pour la première fois, il crut lire un peu de compassion dans ses yeux, comme si elle eût remarqué le trouble du jeune homme; mais le devoir l'emporta bien vite sur cet entraînement passager, et plus l'amour de l'un croissait, plus redoublait la sévérité de l'autre. Ce fut pendant près de vingt ans dans ce cœur blessé une lutte continuelle entre l'amour et le respect, le désir de plaire et la crainte d'offenser, le besoin de parler et l'obligation de se taire. Depuis son mariage, Laure, qui habitait Avignon, avait des jardins au-dessous du rocher où les papes venaient de faire bâtir leur palais. Du haut de ce rocher la vue y plongeait. C'était de là que Pétrarque la voyait se promener pendant les longs jours de l'été, ou la regardait sur la pierre où elle avait coutume de s'asseoir, seule « et s'entretenant avec elle-« même ». Quand cette innocente jouissance lui était interdite, il parcourait les lieux où il l'avait vue, cherchait à retrouver sa trace,

ou allait pleurer dans l'église des religieuses de Sainte-Claire. Cet amour qui ne pouvait s'épancher en paroles, éclata bientôt dans les sonnets qui ont rendu célèbres le poëte et celle qu'il a chantée. Si elle fut flattée d'une passion qui s'exhalait avec tant d'impétuosité, sa modestie dut souffrir de cette publicité; mais sûre d'elle-même, sûre de sa vertu, elle ne fit au poëte ni un meilleur ni un plus mauvais accueil. Elle évitait avec soin toutes les occasions de lui faciliter un aveu qu'elle ne voulait pas entendre. Cependant, si la première ballade n'est pas une fiction, il en résulte qu'il déclara son amour de vive voix; que, repoussé avec fierté, il écrivit, offensa Laure par cette démarche, et n'obtint son pardon que par un long repentir, pour encourir de nouvelles disgrâces par d'autres instances. Quoi qu'il en soit, le rang de son mari appelait Laure à la cour papale, et Pétrarque, déjà connu, y était admis. Il fallait peu de chose pour le rendre heureux : un salut gracieux, un sourire, un regard, une réponse banale à des paroles polies. Entendre la voix de la femme aimée était une faveur, faveur rarement accordée.

Au milieu de cette cour dissolue, Laure brillait de tout l'éclat de la pureté. Ce contraste la relevait aux yeux de son amant et augmentait son amour. Il semblait que toute honte eût été bannie de cette société esclave du vin, du lit, de la bonne chère, experte en luxure. La trahison se cachait sous le masque de la bienveillance, l'antique pauvreté avait disparu sous le luxe; l'erreur, l'hérésie même y leva un moment la tête. Dans des fêtes somptueuses, on voyait de hideux vieillards danser en trébuchant avec les jeunes femmes. Ces scandales soulevèrent l'indignation du poëte; elle déborda dans trois sonnets où la sévérité de la pensée ne le cède qu'à la violence des mots. Si le tableau qu'il a retracé est exact, il donne la mesure des vices de cette cour, mais aussi de sa tolérance.

Le désir d'échapper à un spectacle honteux, peut-être aussi l'espoir de s'affranchir d'une passion qui faisait le bonheur et le

tourment de sa vie, le firent céder aux instances de son protecteur et de son ami Jacques Colonna, évêque de Lombès. Il passa quelques mois dans cette ville, mais le souvenir de Laure l'y poursuivait; il retourna à Avignon, et la trouvant aussi sévère que par le passé, il résolut de mettre entre elle et lui une distance plus grande encore. Il entreprit un long voyage, traversa la France, vit Paris dont il se faisait une haute idée et qu'il trouva sale et immonde, parcourut la Flandre, les Pays-Bas, visita Cologne, revint à travers les Ardennes, arriva à Lyon, s'embarqua sur le Rhône, et rentra à Avignon huit mois après l'avoir quitté. L'absence ne l'avait pas guéri et n'avait pas adouci Laure. Il prit alors le plus mauvais parti que puisse prendre un homme qui aime, il loua dans la solitude de Vaucluse une petite chambre chez un pêcheur, et, entouré de ses livres, visité seulement par ses amis les plus intimes, il se livra tout entier à l'étude.

Nous devons beaucoup à Pétrarque. C'était une tête savante et un esprit investigateur. Dans ses voyages, il fouillait les bibliothèques, où il arracha à l'oubli et à une destruction presque certaine des manuscrits précieux. Si l'Italie ne l'avait mis au premier rang de ses poëtes, le monde civilisé lui eût marqué sa place parmi les restaurateurs des lettres. Trois passions se partageaient cet homme extraordinaire : l'amour, l'étude et le culte de la vieille Rome. Au delà des Alpes où le retenait son cœur, son esprit volait vers sa chère Italie. L'aspect de Rome livrée aux luttes intestines, devenue comme aux premiers jours un repaire de brigands, où les maisons assiégées croulaient sous l'effort des assaillants, où chaque rue était un champ de bataille, chaque monument une citadelle, navrait son cœur. Aussi tressaillit-il de joie, d'espoir et d'orgueil, comme un Romain de la République, le jour où Colas de Rienzi essaya de la faire revivre. Il adressa au tribun régénérateur de l'antique liberté un chant plein d'enthousiasme et de patriotique énergie, car, Florentin de naissance, il était Romain de cœur;

mais cette lueur d'espoir ne tarda pas à s'évanouir. Le tribun était un fou, et le poëte fut un peu honteux de sa crédulité. S'il désespérait de voir renaître à Rome la sévérité des anciennes mœurs, au moins désirait-il qu'elle recouvrât sa puissance et reprît l'éclat dont elle avait brillé sous ses grands papes. Jean XXII, auquel on avait prêté le projet de transporter la cour pontificale en Italie, venait de mourir, et Benoît XII, son successeur, paraissait avoir les mêmes intentions; mais l'espoir fut trompé comme il devait l'être plus tard, pour le rétablissement de la République dont nous avons déjà parlé.

Déçu de ses rêves pour ce qu'il croyait être le bonheur de son pays, il restait à Pétrarque l'amour et l'étude. La solitude de Vaucluse lui plaisait parce qu'elle était près d'Avignon; il y acheta une petite maison avec un jardin et travailla à ses œuvres latines. L'arrivée de Simon de Sienne, élève de Giotto, chargé de décorer le palais des papes, le fit sortir de sa retraite. Il vit l'artiste et obtint de lui un portrait de Laure. On dit que Simon la trouva si belle qu'il la reproduisit plusieurs fois dans ses tableaux. C'est une grande question parmi les érudits de savoir si le peintre donna un original ou une copie. Le don d'un original prouverait la complicité de Laure et presque son amour. Mais là se bornèrent ses faveurs. Le temps, ce grand consolateur, loin d'amortir l'amour de Pétrarque, lui donnait plus d'énergie. En lisant attentivement ses sonnets, en les dépouillant de l'exagération poétique, du faux bel esprit dont il ne faut pas trop l'accuser, mais plutôt son temps, on y voit la marche ordinaire de la passion : il prie, il se plaint, il pleure, il éclate en reproches, il implore son pardon; désespéré de tant d'efforts inutiles, il s'adresse à ses amis comme pour leur dire : Consolez-moi! Son cœur soulagé, il revient à celle qu'il aime, il excite sa jalousie, il va jusqu'à la menace : « Si mon » cœur est pris par une autre, s'écrie-t-il, la faute en sera à nous » deux, mais à vous plus qu'à moi. » Une fois, une seule, il

triomphe. Il a dominé sa passion, il l'a détournée du moins. Dans le onzième *canzone* [1], inintelligible dans son ensemble, parce que le poëte l'a voulu ainsi, certains détails ne peuvent laisser aucun doute. Il a l'ironie sur les lèvres : Laure est superbe et rechignée; cependant une femme qui aime ne lui déplaît pas quand elle n'est que digne et réservée. Il s'afflige de voir dans une femme de grandes vertus étouffées par un souverain orgueil; le proverbe *Aime qui l'aime* est ancien; il faut enfin que d'autres apprennent à leurs dépens, etc., toutes maximes qui sentent fort la révolte et une satisfaction passagère des sens. Mais le joug était rivé à sa tête, et la liberté dure l'espace d'un *canzone*. Avec quelle joie il retrouve ce joug! Il bénit le jour, le mois, l'année où il lui a été donné de voir Laure, car « c'est elle qui le pousse au bien, elle qui le fait » sortir de la foule. » Puis ce sont des cris, des plaintes, des retours à Dieu qu'il supplie de le délivrer de tant de misère.

En vain la beauté de Laure se flétrissait-elle. Ses yeux avaient perdu leur éclat, sa taille perdu de sa souplesse par une rare fécondité, des filets d'argent se mêlaient à sa chevelure blonde, et Pétrarque la voyait telle qu'il la vit à l'église des religieuses de Sainte-Claire. Si ses amis essayaient de soulever le voile qui lui dérobait ces ravages du temps, il répondait avec générosité : La blessure faite par l'arc se guérit-elle parce que l'arc est détendu? On pourrait induire du premier sonnet [2], que cet amour si constant et si mal récompensé jeta sur le poëte une petite teinte de ridicule. La vue de Laure dans toute sa célébrité n'était peut-être pas propre à effacer ce ridicule. On n'avait point encore réhabilité la femme de trente ans, et Laure, à l'apogée de sa gloire, en avait trente-cinq ou trente-six; aussi n'était-ce pas sans quelque surprise que les étrangers, attirés à Avignon par les vers de Pétrarque, regardaient ce qu'on appelait alors la dame de ses pensées. Un

[1] « Mai non vo' più cantar, » etc. (Édition de Biagioli, Paris, 1821.)
[2] « Voi ch' ascoltate, » etc.

grand personnage dont on ne dit pas le nom alla même jusqu'à s'écrier : Quoi! c'est là cette beauté qui tourne la tête à Pétrarque! Mais un hommage public avait d'avance vengé Laure de cet outrage. Charles de Luxembourg, depuis empereur sous le nom de Charles IV, assistant à un bal où elle se trouvait, la chercha dans la foule, écarta de la main les personnes qui l'entouraient, et la baisa sur le front et sur les yeux. Cet acte de courtoisie un peu étrange, c'est l'expression de Pétrarque, lui inspira un sonnet et fit naître dans son cœur un sentiment de jalousie. Il semblait d'ailleurs que tout conspirât à favoriser ces amours auxquels s'intéressaient les souverains eux-mêmes. L'un d'eux, qu'on croit être le vieux Robert, roi de Naples, donnant une rose à Laure, en donna une aussi à Pétrarque. On ne saurait trop admirer le sens exquis de cette femme et sa simplicité de cœur, qui la préserva de la flatterie, le plus sûr des poisons.

L'étude n'avait fait qu'enraciner l'amour dans le cœur de Pétrarque, les voyages n'avaient pu le distraire, un événement, le plus important de sa vie, vint lui donner quelque trêve. Il se souvenait, non pas peut-être des jeux capitolins où les poëtes étaient couronnés, comme dit Ginguené, avec tant d'autres, mais du *combat* capitolin. Les jeux avaient été institués en l'honneur de Jupiter Capitolin et en mémoire du Capitole sauvé des Gaulois; le combat, d'institution plus récente, était dû à Domitien. Les poëtes y luttaient entre eux. La croyance populaire, ajoute Ginguené, qui veut que Virgile et Horace y aient été couronnés, enflammait l'imagination de Pétrarque. Il ambitionna le laurier poétique, et ses amis firent revivre pour lui cette ancienne coutume. En même temps qu'on lui offrait la couronne à Rome, l'université de Paris la lui offrait aussi. Il hésita et finit par se décider pour Rome. Il s'y rendit en passant par Naples, où le roi Robert, prince instruit et ami des lettres, l'accueillit avec distinction, se fit lire le poëme de l'Afrique, et dans son enthousiasme voulut le couronner lui-même. Pétrarque

allégua les engagements qu'il avait pris avec Rome, mais pria le roi de lui faire subir un examen public, qui pût faire juger s'il était digne du triomphe qui l'attendait. L'examen dura trois jours et la gloire du poëte en reçut un nouveau lustre. Cependant on peut regretter qu'un excès de vanité l'ait porté à prouver une seconde fois par ses paroles, ce que ses écrits avaient suffisamment prouvé. Il arriva à Rome, et, dix jours après, fut couronné. Il put s'apercevoir alors que l'ambition satisfaite ne donne pas le calme à l'esprit, pas plus que la passion assouvie ne donne la paix au cœur. Voici ce qu'il écrivait : Cette couronne ne m'a rendu ni plus savant, ni plus éloquent; elle n'a servi qu'à déchaîner l'envie contre moi et à me priver du repos dont je jouissais. Depuis lors, j'ai toujours été sous les armes; toutes les plumes, toutes les langues étaient aiguisées contre moi; mes amis sont devenus mes ennemis; j'ai porté la peine de mon audace et de ma présomption.

Un seul cœur peut-être éprouva une joie sincère à la nouvelle du triomphe de Pétrarque, ce fut celui de Laure; car il est impossible qu'à défaut d'amour, tant de tendresse, de constance, de dévouement, tant de délicate réserve, ne lui aient pas inspiré de l'amitié. Aussi était-ce surtout à elle que Pétrarque voulait se montrer dans sa gloire. Il se dirigea vers Avignon par la Lombardie et s'arrêta à Parme pour voir son ami Azzo de Corrége qui, sous le prétexte d'affranchir cette ville, venait de s'en rendre maître. Azzo qui croyait peut-être trouver en lui son chantre futur, employa pour le retenir toutes ses séductions : à l'homme imbu des idées de la vieille Rome, il énumérait les améliorations dont il comptait doter la ville, les réformes qu'il allait introduire dans l'administration, il parlait de suppression d'impôt et de rétablir la liberté,... dès que les temps le permettraient; au poëte, il montrait le luxe, la vie aisée, les libéralités; à l'ami enfin, une complète indépendance. Mais Pétrarque aimait la solitude. Sensible à l'amitié d'Azzo, il consentit à rester auprès de lui à la condition

d'habiter une petite maison, qu'il acheta dans Parme même, avec un jardin qu'un ruisseau traversait. Il acheva là son poëme de l'Afrique.

Dans sa nouvelle retraite le souvenir de Laure l'agitait encore. Telle était sa malheureuse condition, partagé entre deux amours, celui qu'il éprouvait pour Laure et l'amour du pays natal, qu'il allait de l'un à l'autre, ne sachant auquel s'arrêter. Un événement qui réalisait peut-être le vœu secret de son cœur, le ramena à Avignon. Clément VI venait d'être élu pape. Les Romains lui envoyèrent une députation pour lui demander, entre autres grâces, de rétablir à Rome le siége pontifical. Pétrarque, devenu citoyen romain par son couronnement, était au nombre des députés. Il allait donc revoir Laure! Il s'arracha à regret, dit-il, à ses études chéries pour reprendre sa chaîne. L'auréole de gloire qui le couronnait, l'âge qui avait pesé sur Laure, une nombreuse famille sa sauvegarde, l'assurance que donnent une conscience pure et une vertu éprouvée, valurent à Pétrarque un meilleur accueil. Elle ne le fuyait plus, elle aimait même à le voir, à l'entendre, elle paraissait jouir de ses succès, mais aucune intimité ne s'établit entre eux. Or, qu'était-ce que ces faveurs publiques pour l'homme qui avait dit : Si j'ai le malheur de vivre assez pour vous voir vieillir, j'aurai la hardiesse de vous faire connaître mes tourments de tous les jours, et si le temps est passé des fraîches amours, au moins compté-je sur quelques soupirs tardifs!

Pétrarque avait l'esprit souple, passionné, partant mobile. C'est à ceux qui font une étude particulière de l'homme moral, à rechercher si la constance de cœur dont il fit preuve n'était pas un contre-poids nécessaire à sa mobilité d'esprit. Les circonstances ne tardèrent pas à offrir un nouvel aliment à l'activité qui le dévorait. Le vieux Robert de Naples venait de mourir laissant deux petites filles dont l'aînée, Jeanne, fut célèbre par ses crimes et ses malheurs. Elle avait été mariée à l'âge de neuf ans à André, fils du

roi de Hongrie, qui en avait six. On comprend aisément qu'ils ne purent s'entendre. Ce beau mariage datait déjà de dix ans quand mourut Robert, et l'aversion mutuelle croissait avec l'âge des époux. Le pape prétendant à la tutelle de Jeanne, comme suzerain du royaume de Naples, Pétrarque fut chargé d'établir ses droits. Il n'entre pas dans notre cadre de parler avec détail des événements de la vie de Pétrarque qui ne se rapportent pas directement à Laure; nous nous contenterons donc de dire que, sa mission terminée, il regagna Avignon avec ravissement. Laure témoigna tant de joie de le revoir, qu'il en conçut quelque espérance. Il faut croire qu'il essaya de profiter de ces bonnes dispositions, car de nouvelles rigueurs vinrent le décourager. Une sorte de misanthropie s'empara de lui, et il résolut de dire un dernier adieu à cette ville bénie et maudite, qu'il ne pouvait ni quitter, ni revoir, sans que son cœur se déchirât. Quand il prit congé de Laure « il la vit, » dit Ginguené, qui trouve ces détails dans Pétrarque même, il la » vit dans un cercle de femmes où elle allait ordinairement; elle » était sans parure, sérieuse et pensive. Son air était plus triste qu'à » leurs premiers adieux. Pétrarque, ému jusqu'aux larmes, se retira » sans rien dire, en s'efforçant de les cacher. Laure le suivit avec » un regard si pénétrant, si tendre, qu'il fut toujours gravé dans » son cœur et dans sa mémoire. De tristes pressentiments semblaient » dire à l'un et à l'autre qu'ils ne se verraient plus. » Ces pressentiments n'étaient que trop fondés.

Pétrarque décrit avec animation les inquiétudes qui l'agitèrent pendant les voyages qu'il fit dans différentes villes d'Italie avant de se fixer à Vérone. L'horrible fléau dont Boccace a fait une si éloquente peinture, venu, dit-on, de la Chine, après avoir décimé l'Asie, pénétra dans l'Europe qu'il ravagea pendant deux ans. Les premiers symptômes se manifestèrent dans le Comtat en janvier 1348. A cette terrible nouvelle, les inquiétudes de Pétrarque redoublèrent; des rêves sinistres troublèrent ses nuits; cependant le

19 mai, il espérait encore, quand il apprit que Laure était morte le 6 avril à six heures du matin, le jour, l'heure, le mois où pour la première fois il l'avait vue dans l'église des religieuses de Sainte-Claire.... Si elle a vraiment aimé, si le devoir maîtrisa l'amour dans son cœur, si elle fit à Dieu cet immense sacrifice de se complaire vingt ans dans son martyre, elle reçut ce jour-là la seule récompense qui fût digne d'elle, et elle a rejoint la tribu d'Élus à laquelle le poëte l'associait déjà sur la terre, *vera amica di Cristo e d'onestate,* qui aima sincèrement le Christ et l'honnêteté.

Il ne faut pas relever l'opinion de ceux qui ont voulu voir dans Laure non-seulement la maîtresse de Pétrarque, mais presque une courtisane. Certains hommes, semblables aux mouches, aiment à salir tout ce qui brille. Il suffit de lire les sonnets de Pétrarque pour se convaincre de la pureté de cette femme. L'amant eût-il voulu sauver l'honneur de sa maîtresse, il n'y eût pas réussi. Dans un long tissu de mensonges, la vérité perce à notre insu, et un vers, un mot échappé à l'amour satisfait, ferait tomber ce masque d'hypocrisie. Mais une question plus sérieuse a préoccupé les érudits et les critiques. Pétrarque aima-t-il Laure, ou ne fut-elle pour lui, selon l'expression de Voltaire, qu'une Iris en l'air, un thème à sonnets ?

La réponse est au fond des œuvres de Pétrarque en langue vulgaire, où l'on trouve les traces vivantes de la passion. Il faut avouer cependant que le bel esprit efface trop souvent l'homme. Mais juger les hommes des siècles passés avec l'esprit de notre siècle, c'est plus qu'une sottise, c'est une injustice. Pétrarque, nourri de l'antiquité qu'il connaissait à fond, abuse de la mythologie. Qui pourrait lui en faire un reproche, quand depuis quarante ans à peine nous sommes délivrés d'elle ? Certes on ne peut s'empêcher de sourire en lisant dans le premier canzone [1], où il se souvient de Diane surprise au

[1] « Nel dolce tempo della prima etade, » etc.

bain, qu'il y surprit aussi Laure, qu'elle lui jeta de l'eau au visage et qu'il sentit qu'il se transformait en cerf. Dans le même canzone, il fit, dit-il, en pleurant, une fontaine au pied d'un hêtre. Et comme si l'exagération n'était pas assez palpable, comme s'il voulait ne laisser aucun doute, il insiste : « Qui a jamais ouï dire » que d'un homme véritable une fontaine soit née ? » Ce sont ces métaphores outrées, ces images d'un goût détestable, qui ont jeté le doute dans l'esprit des lecteurs peu attentifs; mais écartez la friperie mythologique, oubliez les concetti, l'éternelle équivoque sur Laure et laurier, cherchez l'homme enfin sous la parure qui le couvre, et vous le verrez tantôt soigneux de plaire, tantôt négligé jusqu'à la sauvagerie, observateur minutieux de tout ce qui peut encourager ou décourager son amour, cherchant partout l'image de la personne aimée, remarquant la pierre où elle s'est assise, ce qu'elle a couvert de son ombre en passant dans la rue, la plus légère altération sur son visage, un voile levé baissé à la vue de celui dont elle redoute l'amour, le sourire, le regard, un geste de la tête. Quand l'imagination se met en frais, elle trouve, sinon mieux, du moins autre chose. On n'invente pas ces puérilités; c'est l'histoire du cœur, et elle est simple, pour ne pas dire monotone. La jeunesse ardente et sensuelle, en lisant ce long poëme d'amour, ne pourra se défendre d'un peu d'impatience, — disons le mot, — d'ennui; mais cette lecture convient aux âmes malades qui ont aimé, et que Dieu a daigné préserver de la légèreté sénile.

L'amour de Pétrarque fut donc réel, vif, profond, très-humain, et ne trouva d'obstacle que dans l'invincible chasteté de Laure, les saines préoccupations de la maternité (car elle n'eut pas moins de onze enfants), et peut-être aussi, hélas! dans un usage du siècle, qui ne permettait pas les visites particulières. Mais lorsque tant de femmes savaient s'en affranchir, il faut louer Laure d'avoir respecté cet usage; elle ne chercha point le danger et n'y périt pas.

On se ferait d'elle une fausse idée, si, prenant à la lettre les plaintes de Pétrarque, on se figurait une de ces vertus hautaines inaccessibles même à la galanterie la plus permise. La société au milieu de laquelle vivait Laure de Noves était trop libre pour que ces allures rigides ne jetassent pas du ridicule sur la femme qui les aurait prises. Elle n'aimait point sans doute à traiter un sujet si délicat; mais lorsqu'elle y était contrainte par la fougue de son amant ou par quelque allusion maligne des personnes qui les entouraient, elle se défendait en femme du monde. C'est ainsi qu'un jour elle reprocha à Pétrarque de la faire servir de manteau à un autre amour.

Aima-t-elle Pétrarque ? Elle l'avait connu jeune, beau, séduisant; pour elle il se couvrit de gloire, il attira sur elle les regards de l'Europe lettrée, et elle résista. Que les femmes décident.

Aimer un grand poëte, ardent, éloquent, passionné, flatté, ivre d'orgueil, affamé de gloire; s'associer à sa vie aventureuse, que l'amour, l'activité, la soif de connaître, agitent tour à tour; partager ses peines, jouir de son triomphe, l'encourager, le consoler, le modérer, avoir peut-être à lui pardonner souvent; cela paraît beau...; mais, grand Dieu ! que Laure fut bien inspirée !

Hâtons-nous de dire, pour ceux qui seraient tentés de trop plaindre le poëte, que ses peines de cœur ne furent pas sans dédommagements. Il eut deux enfants, de deux dames différentes, fait observer le sage Tiraboschi. Le fils mourut à l'âge de vingt-quatre ans à Vérone, où il perfectionnait son éducation; la fille, mariée à François de Brossano, fut, dit un biographe, l'inséparable compagne de son père et la consolation de ses vieux jours.

En 1533, on découvrit dans l'église des Cordeliers d'Avignon, où Laure avait été enterrée, un tombeau qu'on crut être le sien.

Il renfermait, avec des ossements, une petite boîte de plomb où se trouva un parchemin scellé de cire verte, avec une médaille représentant une femme qui se couvre le sein, et entourée de la légende M. L. M. J., qu'on a expliquée ainsi : *Madonna Laura morta jace.* Sur le parchemin était écrit un sonnet, médiocre, dit-on, attribué à Pétrarque. La découverte fit du bruit. En cette même année 1533, François Ier, passant par Avignon, voulut voir le tombeau de Laure. Il lut le sonnet, le replaça dans la boîte sans rien dire, et y mit aussi cette épitaphe bien connue, qui semble être une critique du sonnet, de tout ce qui a été écrit depuis, et de ce qu'on vient de lire :

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup de renommée;
Plume, labeur, la langue et le sçavoir
Furent vaincus de l'amant par l'aimée.
O gentille âme ! étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours comprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

E. D'ARAQUY.



G Staal

Imp. F. Chardon ainé & r. Hautefeuille, Paris

[illegible]OISELLE DE LA VALLIÈRE

[illegible] — trois temps, — trois femmes.

[illegible] cette époque de la galanterie [illegible] Elle se personnifie [illegible] [illegible] Bérénice était [illegible] était l'exemple [illegible]

[illegible] période [illegible] par madame de [illegible] qui [illegible] hardiment à [illegible] et qui se réjouit d'être [illegible] par la



MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

I.

Le règne de Louis XIV se divise en trois périodes dominées par trois influences, — trois étoiles, — trois femmes.

La première est l'époque de la galanterie semi-espagnole, semi-française. Elle se personnifie dans mademoiselle de la Vallière, la seule femme qu'ait vraiment aimée Louis XIV et la seule qui méritât d'être aimée. Cette royale passion est un roman de cœur avec le cloître pour dénoûment. On était encore dans l'âge de la chevalerie, la renaissance d'un éclat qui se confondait avec la poésie héroïque du moyen âge. Le point d'honneur, les cours d'amour, les aventures de cape et d'épée, avaient laissé des traditions qui n'étaient point perdues. Les sentiments quintessenciés parfumaient encore les volumineux romans de mademoiselle de Scudéri. Bérénice était l'écho suave et harmonieux du temps; le Cid en était l'exemple mâle et coloré. C'était la jeunesse, c'était l'aurore.

La seconde période du règne se représente par madame de Montespan, une folle et vaillante femme, qui monte hardiment à cheval, qui accouche en riant, et qui se réjouit d'être reine par la

grâce de l'amour. Avec elle s'ouvre l'épopée militaire, l'ère de la conquête. Le jour incline vers le matérialisme du cœur, vers le paganisme des sentiments. Bossuet a beau tonner du haut de la chaire chrétienne, sa grande voix applaudie ne saurait arrêter le grand siècle qui court éperdu vers la gloire à travers les aventures galantes. C'est l'âge de l'action, de la maturité, de la force : tout cède au roi victorieux, les citadelles et les femmes.

La troisième et la dernière partie du règne se résume dans madame de Maintenon. Le mysticisme sensuel a remplacé les pompes et les œuvres de l'ancienne cour. Le siècle vieux se fait ermite; la gloire prend le voile. Tout s'assombrit, tout décline. Louis XIV, ce roi sur lequel règne une femme, se courbe lentement vers la tombe. Bossuet a l'air de triompher : l'orthodoxie a brisé l'influence de Fénélon et celle de madame Guyon, dont la piété trop tendre et trop indépendante ne convient point au caractère de la favorite, devenue secrètement la femme légitime du roi. Madame de Maintenon est la main par laquelle l'Église gallicane domine la vieillesse de Louis XIV. Le quiétisme ne saurait plaire à cette femme habile, intrigante et forte, qui porte, non sans dignité, le poids de la couronne, sur lequel s'appesantit le fardeau des événements et des années. Cette reine — moins le titre, — donne son tour, comme on disait alors, à la fin du règne. Racine abandonne le théâtre; la Fontaine expie sous le cilice le péché mortel ou immortel de ses contes. Tout prend le masque de la dévotion. La tragédie elle-même fait ses pâques à Saint-Cyr.

II.

Il faut remercier mademoiselle de la Vallière d'avoir voulu gravir les Alpes de la passion, d'où elle est retombée toute brisée, pour la plus grande poésie du siècle de Louis XIV.

Elle s'appelait Louise de la Vallière, deux noms immortels : le premier par l'amour de Dieu, qui a sanctifié sœur Louise de la Miséricorde ; le second par l'amour du roi, qui a fait avec elle le plus beau roman du dix-septième siècle, — comme M. Jourdain faisait de la prose. Elle était née en Touraine, dans le pays d'Agnès Sorel, non loin de ce Chambord où François Ier, lui aussi, créait des duchesses par la grâce de l'amour. Elle ne semblait guère destinée à cette haute fortune qui fut pour elle une grande douleur. N'eût-elle pas été plus heureuse, si sa vie se fût écoulée loin du soleil de la cour, dans un étroit horizon, dans le dédale élégiaque d'un amour de province ? Mais n'aima-t-elle pas M. de Bragelone [1] ? Il a fallu à M. Dumas dix-huit volumes pour prouver qu'elle n'a pas aimé son héros.

Sémélé rêvait de Jupiter. A Blois, mademoiselle de la Vallière s'éblouissait par avance des royales splendeurs de Saint-Germain, où elle devait bientôt arriver par un de ces hasards qui sont la loi de toutes les existences romanesques.

Il faut laisser parler ici un témoin qui voyait juste. Voici comment madame de la Fayette introduit mademoiselle de la Baume à la cour :

« La fortune de cette fille était médiocre : sa mère s'était remariée à Saint-Remy, premier maître d'hôtel de M. le duc d'Orléans ; ainsi elle avait presque toujours été à Orléans ou à Blois. Elle se trouvait très-heureuse d'être auprès de Madame. Tout le monde la trouvait jolie ; plusieurs jeunes gens avaient pensé à s'en faire aimer ; le comte de Guiche s'y était attaché plus que les autres ; il y paraissait encore tout occupé, lorsque le roi la choisit pour

[1] « Mademoiselle de Montalais avait été confidente de la Vallière pendant qu'elle était à Blois, où un nommé Bragelone en avait été amoureux. Il y avait eu quelques lettres ; madame de Saint-Remy s'en était aperçue ; enfin ce n'était pas une chose qui eût été loin. Cependant, le roi en prit de grandes jalousies. » (Madame DE LA FAYETTE.)

une de celles dont il voulait éblouir le public. De concert avec Madame, il commença non-seulement à faire l'amoureux d'une des trois qu'ils avaient choisies, mais de toutes les trois ensemble. Il ne fut pas longtemps sans prendre parti : son cœur se détermina en faveur de la Vallière ; et quoiqu'il ne laissât pas de dire des douceurs aux autres, et d'avoir même un commerce assez réglé avec Chemerault, la Vallière eut tous ses soins et toutes ses assiduités. Le comte de Guiche, qui n'était pas assez amoureux pour s'opiniâtrer contre un rival si redoutable, l'abandonna et se brouilla avec elle, en lui disant des choses assez désagréables. Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attachait véritablement à la Vallière. Ce n'est peut-être pas qu'elle en eût ce qu'on pourrait appeler de la jalousie, mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût la complaisance et l'agrément. »

III.

Le roi était amoureux, ce qui est une chose grave pour un roi et pour son royaume, surtout quand le roi s'appelle Louis XIV et qu'il n'est pas amoureux de la reine. Le roi était amoureux ce jour-là (il était amoureux tous les jours de la semaine et il ne se reposait pas le dimanche) de madame Henriette d'Angleterre, qui était alors, selon lui, la plus belle femme de France. La belle cour romanesque continuait au palais de Fontainebleau les imaginations du Tasse, de l'Arioste et de Boccace. Selon madame de la Fayette, « madame Henriette disposait de toutes les parties de divertissement ; elles se faisaient toutes pour elle, et il paraissait que le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait. C'était dans le milieu de l'été : Madame s'allait baigner tous les

jours; elle partait en carrosse, à cause de la chaleur, et revenait à cheval, suivie de toutes les dames, habillées galamment avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi et de la jeunesse de la cour. Après souper, on montait dans les calèches, et au bruit des violons on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal. »

Le roi s'ennuyait avec la reine.

Madame s'ennuyait avec Monsieur.

Un pas de plus dans la forêt de Fontainebleau, et la reine et Monsieur n'avaient plus qu'à se regarder en jetant les bras au ciel. Mais mademoiselle de la Vallière, fille d'honneur de madame Henriette, qui avait voulu avoir sa grâce, ses robes et son esprit, se trouva avoir son cœur sans y avoir songé : elle adorait Louis XIV !

On commençait à s'émouvoir à la cour de la passion trop visible de Louis XIV pour la femme de son frère. Le roi et madame Henriette tinrent conseil, et décidèrent qu'il fallait jouer avec l'amour, c'est-à-dire que pour détourner les yeux, le roi ferait semblant d'être tout à coup épris de quelque jeune fille de la cour.

— Par exemple, dit madame Henriette, prenez les couleurs de mademoiselle de la Vallière : une violette qui cherche l'oubli. Puisqu'elle est à moi, vous me verrez par ses yeux, ou plutôt vous la verrez par mes yeux; j'aime mieux cela.

— Non, dit le roi en riant, je vais aimer tout de bon la Chemerault, qui est à la reine, ce qui fera que la reine m'enverra vers vous pour ne pas être jalouse.

Le roi et madame Henriette, qui croyaient qu'on décide aussi facilement des destinées de son cœur, ne se doutaient pas que le soir même le roi viendrait amoureux, sans le vouloir, de la seule femme qui a vraiment rempli son âme.

Donc le soir, comme le roi se promenait avec Beringhen,

Guiche et Monsieur, dans les jardins de Fontainebleau, ils virent comme dans une vision, ou dans un conte de fée, trois jeunes filles qui allaient trop vite pour se promener et trop lentement pour être attendues.

Arrivées devant une statue de Diane, l'une des trois jeunes filles arrêta ses compagnes et leur dit en leur montrant la statue, plus blanche encore sous le reflet de la lune :

— J'ai toujours aimé Diane, moi.

Celle qui parlait ainsi, c'était mademoiselle de la Vallière.

— Pour moi, dit mademoiselle de Chemerault, j'aime mieux Endymion.

— Vous êtes deux folles, dit mademoiselle de Pons, vous aimez dans la fable, moi j'aime dans la vérité.

— Qui aimez-vous ? demanda mademoiselle de Chemerault.

— Cherchez bien, dit mademoiselle de Pons.

Les jeunes filles s'étaient assises devant la statue sans avoir entendu venir à elles Louis XIV et sa suite. A ce mot : Qui aimez-vous ? Louis XIV avait fait signe à ses compagnons de l'attendre dans l'avenue, et il s'était aventuré jusque dans le massif qui abritait pour ainsi dire les secrets de ces trois jeunes cœurs.

Mademoiselle de Pons et mademoiselle de Chemerault passèrent en revue toute la cour, exaltant la beauté, l'esprit, le bel air, la grâce à danser des jeunes seigneurs.

Mademoiselle de la Vallière ne disait pas un mot.

— Moi, disait mademoiselle de Pons, si j'aimais quelqu'un, j'aimerais M. de Candale.

— Alors vous l'aimez, dit mademoiselle de Chemerault. Moi, je n'aime pas; mais le marquis d'Alincourt est fort de mon goût; c'est lui qui danse le mieux.

— Mademoiselle de la Vallière ne dit rien, mais si elle pensait tout haut, elle nous parlerait du comte de Guiche.

Mademoiselle de la Vallière gardait toujours le silence; seulement, à ce nom du comte de Guiche, le roi crut remarquer sur sa pâle figure un dédaigneux sourire.

Cependant les deux jeunes filles lui voulaient arracher son secret.

— Son secret, je le connais, dit mademoiselle de Pons; d'ailleurs elle en dit beaucoup plus par son silence que nous n'en avons dit nous-mêmes en parlant beaucoup.

— Je n'ai rien dit par mon silence, dit mademoiselle de la Vallière; seulement, je ne puis m'empêcher de vous trouver bien folles de faire l'éloge de toute la cour sans parler du roi. Moi je ferais l'éloge de toute la cour en ne parlant que du roi. Est-il un seul homme qu'on lui puisse comparer, même pour danser dans un ballet?

— Je comprends, dit mademoiselle de Chemerault, le roi ne vous plaît tant que parce qu'il est le roi.

— Au contraire, dit mademoiselle de la Vallière, la couronne me le gâte un peu, puisqu'elle le supprime du nombre de ceux qu'on peut aimer. Ah! s'il n'était pas le roi....

En ce moment, le feuillage s'étant agité, les trois jeunes filles se levèrent et s'enfuirent comme devant un fantôme. C'était le fantôme du roi qui tombait aux pieds de mademoiselle de la Vallière; il n'y avait plus qu'un homme dans le massif.

— Ah! s'écria Louis XIV, elle ne veut pas aimer le roi, eh bien, elle aimera un amant!

Il voulut rejoindre Monsieur et les autres; il ne fut pas peu fâché de voir que Beringhen et Guiche étaient dans le massif et avaient écouté tout comme lui.

— Eh bien, messieurs, cela vous surprend, cette bonne aventure qui m'arrive, d'être aimé comme le premier venu. Quelle est donc cette jeune fille?

— Je ne l'ai pas remarquée, dit Beringhen.

— Je ne la connais pas, dit Guiche pour cacher sa fureur.

Quelque temps après, le roi dit à Guiche : Mon cher comte, vous ne la connaissiez pas, mais vous l'aimiez.

Ce soir-là, le roi alla chez la reine très-ému, espérant reconnaître, par le son de la voix, celle qui avait si bien parlé dans une des filles d'honneur. Elles parlèrent toutes : son cœur ne le trompa point ; il alla chez Madame. Mademoiselle de la Vallière venait de rentrer et feuilletait l'*Astrée*.

— C'est elle ! dit le roi.

Il demeura près de Madame jusqu'à plus de minuit. Mademoiselle de la Vallière voyant le roi prendre un fauteuil, avait voulu se retirer, mais Madame, sur la prière du roi, lui ordonna de rester pour leur lire les idylles du Lignon. Elle se mit à lire avec sa belle voix émue et pénétrante. Le roi ne comprit pas un mot, mais il avoua depuis que c'était le seul roman qu'il eût entendu avec joie.

IV.

Le croira-t-on ? ce grand roi, qui ne doutait de rien, pas même de sa divinité, celui qui devait soumettre le monde, celui qui était entré déjà au parlement éperonné et cravache en main, Louis XIV se conduisit avec mademoiselle de la Vallière en vrai héros de roman.

Durant tout un mois, il n'osa lui parler que par ses yeux, et encore il ne permettait à ses yeux de dire que la moitié de son cœur. Il était plus que jamais assidu auprès de Madame, qui, comme il arrive toujours, fut la dernière à savoir qu'elle n'avait plus le cœur du roi. En lui conseillant naguère de faire semblant d'aimer mademoiselle de la Vallière, elle était bien loin de penser qu'il viendrait l'aimer chez elle en secret. Elle ne croyait pas que cette jeune fille, encore un peu provinciale quoique à si bonne école, pût inspirer une passion profonde ; elle la comparait à un pastel dont le roi soleil ne devait faire qu'une bouchée. Madame,

qui voyait juste, n'avait pas bien regardé les yeux de mademoiselle de la Vallière, ces beaux yeux en amande, très-ombragés de longs cils, humides de pudeur, mais aussi de volupté, bleus comme le ciel, mais comme le ciel de Naples et de Séville [1].

Il fallait pourtant bien que le roi se déclarât. Le ciel sembla se mettre de son parti. Un jour qu'on se promenait dans le parc de Vincennes, un orage éclate soudainement et disperse toute la cour. C'est à qui trouvera plus vite un abri sous les ramées, dans les grottes, au château même; mais on était loin du château. Deux

[1] Le marquis de la Fare a raconté ainsi les commencements de cette passion :

« Quand Madame s'aperçut qu'elle avait peu de part aux visites fréquentes du roi, et qu'elle servait pour ainsi dire de prétexte à la Vallière, elle conçut beaucoup de dépit contre lui et contre elle ; et pour se dépiter, elle écouta favorablement le comte de Guiche, fils aîné du comte maréchal de Gramont, jeune homme bien fait, qui à beaucoup d'esprit et de courage joignit encore plus d'audace. Dans le même temps, la comtesse de Soissons, qui vit le roi épris des charmes de la Vallière, se rendit à l'amour de Vardes, qui n'était plus dans sa première jeunesse, mais plus aimable encore par son esprit, par ses manières insinuantes et même par sa figure, que tous les jeunes gens. On a cru que ce fut par ordre du roi qu'il s'attacha à la comtesse et que le roi fut son confident. Ce qui est certain, c'est que cet habile courtisan fit ce qu'il fit plus par ambition que par amour, et fut aussi fâché que la comtesse et que Madame quand il vit que la Vallière possédait seule le roi. Ces quatre personnes donc, savoir : Madame et le comte de Guiche (comme un jeune étourdi, par complaisance pour elle), la comtesse de Soissons et de Vardes, formèrent le dessein de perdre la Vallière pour rester les maîtres de la cour. Ils s'imaginèrent que si par quelque moyen la jeune reine pouvait savoir le commerce du roi avec la Vallière, elle éclaterait et ferait éclater la reine mère, de manière que le roi ne pourrait s'empêcher de se défaire de sa maîtresse. Ils écrivirent là-dessus une lettre comme de la part du roi d'Espagne à sa fille, qui l'avertissait des amours du roi. Cette lettre fut composée par Vardes, et traduite en espagnol par le comte de Guiche, qui se piquait de savoir toutes sortes de langues. Pour l'espagnol, il est certain qu'il le savait. La lettre arriva à bon port et sans que personne se doutât pour lors d'où elle venait. La jeune reine, qui aimait son mari passionnément, et d'autant plus qu'elle en avait été véritablement aimée pendant la première année de son mariage, fut outrée de douleur. La reine mère prit son parti : cela donna beaucoup de chagrin et d'inquiétude au roi, mais ne lui fit pas quitter sa maîtresse. Toute sa mauvaise humeur tomba sur ceux qui avaient eu la hardiesse de l'attaquer par un endroit si sensible. »

personnes furent mouillées et virent de près les éclairs. C'étaient mademoiselle de la Vallière qui boitait et Louis XIV qui voulait boiter du même pas. Il s'approcha d'elle le chapeau à la main et lui offrit galamment le bras. Mademoiselle de la Vallière posa sa main nue sur le velours et se laissa conduire. Le roi lui dit : Nous allons au château; mais presque au même instant il prit un chemin qui s'éloignait encore du château. La pluie ne tombait plus guère, mais le vent venait par secousses secouer sur leur front les ondées recueillies par les branches.

— Mon cœur attendait cet orage, dit le roi en pâlissant. Ne savez-vous donc pas que je vous aime, madame?

— Chut, je pourrais vous entendre, dit mademoiselle de la Vallière en rougissant.

Le roi, heureux de cette première attaque, voulut continuer la campagne: par un mouvement rapide du bras, il fit tomber sur sa main la main de mademoiselle de la Vallière. Le tonnerre les eût frappés tous les deux sans les émouvoir davantage. Mademoiselle de la Vallière retira sa main, mais le regard du roi fut si suppliant qu'elle la replaça sur le velours. Comment ne pas obéir à Louis XIV, quand Louis XIV a son chapeau à la main. Le roi osa confier à la jeune fille tous ses battements de cœur, tous ses rêves de roi et de berger, toutes ses pâleurs subites depuis ce soir où il avait surpris le secret de Diane. (On a longtemps dit à la cour le secret de Diane, pour parler du secret de mademoiselle de la Vallière, rappelant ainsi qu'elle avait parlé devant la statue de Diane.)

— Sire, dit tout à coup mademoiselle de la Vallière, nous nous sommes trompés de chemin.

— Non, dit le roi, je vais où je veux aller.

— Mais Votre Majesté ne voit donc pas que je suis toute mouillée ?

— Comptez les gouttes de pluie, dit le roi, je jure de vous donner autant de perles.

Cette belle équipée à travers l'orage dura toute une heure.

Je ne suis surpris que d'une chose, disait plus tard Beringhen, c'est de ne pas avoir retrouvé les deux amoureux métamorphosés en Triton et en Naïade. Boileau, qui savait par cœur le quatrième livre de l'*Énéide*, eût dit : C'était Eneas et Didon.

V.

La pluie ayant cessé, toute la cour reparut. C'en était fait, Jupiter était sorti du nuage. Mademoiselle de la Vallière alla cacher son amour dans les groupes rieurs.

Dès que le roi fut au milieu de tout le monde, il s'aperçut qu'il était seul; mais l'orage n'allait pas recommencer : comment ferait-il désormais pour se tromper de chemin avec mademoiselle de la Vallière? La reine, jalouse, se plaignait; madame Henriette, jalouse, pleurait. Comment se cacher à toutes les deux? Louis XIV écrivit et choisit Beringhen pour son ambassadeur vers mademoiselle de la Vallière. La première lettre fut romanesque; la deuxième fut tendre; la troisième fut désespérée. Mademoiselle de la Vallière n'avait pas voulu recevoir la première, mais Beringhen la lui avait lue. Elle cacha la seconde dans son sein (où il y avait de la place, disait méchamment mademoiselle de Chemerault, pour indiquer que mademoiselle de la Vallière n'avait pas un sein abondant). Elle répondit à la troisième.

Elle passa toute une nuit à se demander ce qu'elle répondrait. Le lendemain, le poëte Benserade, qui avait en quelque sorte remplacé le fou du roi, et qui en cette qualité avait ses entrées partout, ce dont il abusait, surprit mademoiselle de la Vallière les cheveux épars, la gorge soulevée, les yeux pleins de larmes.

— Est-ce que vous allez jouer la tragédie? lui demanda-t-il.

— Ah! monsieur de Benserade, je suis bien malheureuse; on

est amoureux de moi, ce qui me ravit; on m'écrit qu'on meurt d'amour, et je ne sais comment répondre qu'il faut vivre en ne m'aimant pas.

— C'est pourtant bien simple, dit le poëte.

— Pas si simple, puisque je cherche depuis hier. Répondez pour moi; vous aurez l'art de dire non, comme si vous disiez oui.

Benserade s'imagina qu'il s'agissait d'une de ces coquetteries de femmes qui nous enchaînent si bien en nous disant : Vous êtes libres. Il fit séance tenante une réponse où il y avait de tout, excepté de la passion. Mais, quand mademoiselle de la Vallière fut seule, elle recopia la lettre, et y mit peut-être à son insu ce que Benserade avait oublié d'y mettre.

Tout fut romanesque en cette aventure. Le lendemain, le roi fit appeler Benserade et lui dit que, pensant donner une fête à une dame de la cour, il voulait l'en avertir par des vers; il donne ses idées au poëte, qui parfile la rime, et le soir même, mademoiselle de la Vallière, qui a écrit au roi la prose de Benserade, reçoit du roi les vers de Benserade. Ce n'est pas tout, mademoiselle de la Vallière, qui voit passer Benserade sous sa fenêtre, lui fait signe de venir d'un air mystérieux. Voilà Benserade, qui avait eu des bonnes fortunes, convaincu qu'il a séduit mademoiselle de la Vallière. Le roi ne lui avait pas dit que mademoiselle de la Vallière était la personne pour qui il donnait une fête; mademoiselle de la Vallière n'avait pas non plus dit à Benserade que l'amoureux à qui il lui fallait répondre était Louis XIV. Mademoiselle de la Vallière vient lui ouvrir la porte avec ce charmant sourire « qui troublait les hommes et les dieux », il ne doute pas de son bonheur, il se jette à ses pieds, lui saisit la main et lui débite quelques lambeaux de sonnets et de rondeaux ayant déjà beaucoup servi.

Elle éclate de rire.

— Ce n'est pas cela, lui dit-elle. Reprenez vos rimes et vos hémistiches; il s'agit d'une autre réponse, car on m'a encore écrit.

Benserade, confondu, a toutes les peines du monde à trouver un concetto pour prendre la chose gaiement.

— Eh bien, dit-il en prenant son parti, montrez-moi la lettre qu'on vous a écrite, et j'y vais répondre.

Mademoiselle de la Vallière lui montra les vers qu'il avait écrits le matin. Benserade, en homme de cour, se garda bien de dire que les vers étaient de lui. Il se mit à l'œuvre et répondit au roi pour mademoiselle de la Vallière, comme si Benserade n'existait pas.

La fête eut lieu. C'était comme toujours une mascarade olympienne. Le roi était déguisé en Jupiter et mademoiselle de la Vallière en Étoile. Jupiter découvrit l'Étoile dans les tourbillons, et lui tint ce langage. (C'était toujours la poésie de Benserade.)

Chacun dans son état a sa mélancolie :
Ne cachez point la vôtre ; elle est visible à tous.
Être étoile, pourtant, c'est un poste assez doux,
Et la condition me semble fort jolie :
Vous la deviez garder. Ce goût trop délicat
A votre feu, si vif et si rempli d'éclat,
Mêle quelque pensée, et sert comme d'obstacle.
Les étoiles, vos sœurs, vous diront qu'autrefois
Une étoile a suffi pour produire un miracle,
Et pour faire bien voir du pays à des rois.

Et après lui avoir parlé d'elle, le roi parla pour lui :

Je ne fais point de geste, et ne fais point de pas
Qui ne soit de mon rang la preuve suffisante.
Le monde représente ici ce qu'il n'est pas ;
Moi, je suis en effet ce que je représente.

Il n'est rien de si grand dans toute la nature,
Selon l'âme et le cœur, au point où je me voi.
De la terre et de moi qui prendra la mesure,
Trouvera que la terre est moins grande que moi

Je cède toutefois, vaincu par de beaux yeux :
Et la fragilité des héros que nous sommes
Est telle, qu'après tout le plus petit des dieux
Est plus à redouter que le plus grand des hommes.

L'univers a tremblé du bruit de mon tonnerre,
Et la postérité ne s'en taira jamais.
Avec beaucoup d'éclat j'ai partout fait la guerre;
J'ai bien plus fait encor, même j'ai fait la paix.

Mais ce m'est un trésor si doux et si touchant,
Que celle qui sur moi remporte la victoire,
Que je crois que l'Amour n'en est pas bon marchand,
Si pour la lui payer il suffit de ma gloire [1].

[1] Dans une autre fête, le roi, représentant le soleil, dit à mademoiselle de la Vallière : « Voilà des vers anonymes où l'on se moque de moi, roi-soleil. » Et il lui lut ces strophes :

A SA MAJESTÉ, REPRÉSENTANT LE SOLEIL.

Soleil de qui la gloire accompagne le cours,
Et qu'on m'a vu louer toujours
Avec assez d'éclat, quand votre éclat fut moindre,
L'art ne peut plus traiter ce sujet comme il faut;
Et vous êtes monté si haut,
Que l'éloge et l'encens ne vous sauraient plus joindre.

Vous marchez d'un grand air sur la tête des rois,
Et de vos rayons autrefois
L'atteinte n'était pas si ferme et si profonde :
Maintenant je les vois d'un tel feu s'allumer,
Qu'on ne saurait en exprimer,
Non plus qu'en soutenir la force sans seconde.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné, ni de Phaëton :
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est point là de piége où vous puissiez donner.
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuie, et qu'un homme vous mène!

VI.

Mais ce n'était point assez de la voir dans les fêtes, au regard de toute la cour. Le roi, en vrai coureur d'aventures de l'école de don Juan, monte une nuit sur les toits, court de lucarne en lucarne jusqu'à celle de mademoiselle d'Artigny, voisine de mademoiselle de la Vallière. Beringhen avait aplani le chemin. Mademoiselle d'Artigny ouvre au roi; elle voudrait bien qu'il restât en chemin, mais elle se résigne à n'être que confidente. Elle conduit le roi à la porte de mademoiselle de la Vallière, et lui dit : Je m'en lave les mains. Le roi ouvre la porte avec amour et avec effroi : mademoiselle de la Vallière songeait à lui. Elle croit encore que c'est un songe. Elle se lève de son fauteuil et elle tombe évanouie. Elle rouvre les yeux et voit le roi agenouillé qui lui parle avec passion et avec respect, deux sentiments qui ne font pas longtemps bon ménage ensemble. Elle supplie son royal amoureux de s'en aller; il lui dit cent fois qu'il s'en va, et il reste toujours. Ah! Benserade, comme on se passait de toi cette nuit-là!

Les premières blancheurs de l'aube viennent réveiller les amoureux de leur rêve divin. Où sont-ils? ils ne le savent plus.

— Sire, vous êtes chez moi.

— Non, je ne suis pas chez vous, puisque vous ne voulez me donner que votre cœur.

— Je ne vous donnerai jamais que mon cœur, mais je ne donnerai rien aux autres.

Le roi s'en va, heureux et désolé. Voir Naples et mourir! vaincre et ne pas saisir la victoire!

Le soir on dansa chez la reine. Le roi, pour jouer son monde, dansa avec mademoiselle de Pons, et disparut avec elle. Made-

moiselle de la Vallière souffrit mille morts. Elle jura de ne plus voir le roi; mais la nuit suivante, il parut à sa fenêtre à l'heure où elle se déshabillait. Elle jette un cri, le roi se précipite dans la chambre et demande grâce. On le renvoie à mademoiselle de Pons. Il répond qu'il y a deux forces ou deux faiblesses en lui : l'esprit et la bête. L'esprit est tout à mademoiselle de la Vallière; mais la bête ne peut pas être à celle qui est tout esprit. Mademoiselle de la Vallière ne veut pas pour cela faire le sacrifice de sa vertu. Elle ne le fera qu'à une condition, c'est qu'elle mourra en expiation. Le roi refuse le sacrifice.

Il s'en va par le même chemin. La duchesse de Navailles crie tout haut qu'elle a vu un homme sur les toits. On grille toutes les fenêtres des demoiselles d'honneur. Il n'y a point de grilles pour les amoureux : ils se parlèrent « au travers d'une cloison d'ais de sapin disjointe par les coups de soleil. » C'étaient Pyrame et Thisbé.

Ce fut alors que Fouquet, qui croyait connaître la femme parce qu'il connaissait beaucoup de femmes, et qui affirmait d'un air dégagé : « Toutes les femmes sont la même, et il n'y a pas de ceinture qu'on ne puisse dénouer, » osa dire à mademoiselle de la Vallière qu'il savait le prix de sa vertu.

— Que voulez-vous dire? lui demanda-t-elle ingénument.

— Je veux dire que j'estime toutes les vertus des filles d'honneur à cinquante mille livres, mais j'estime la vôtre à cinquante mille écus.

Et après un silence, car mademoiselle de la Vallière était trop indignée pour répondre.

— Je mets à vos pieds ces cinquante mille écus.

La jeune fille le regarda avec mépris, lui montra sa rougeur, et lui défendit de jamais lever les yeux sur elle.

Fouquet ne conta pas l'histoire, non plus que mademoiselle de la Vallière. Pourtant le roi la sut, et ne pardonna pas au surintendant.

On sait tout à la cour. Le roi avait beau se cacher et prendre tous les masques, chacun se disait, tout bas d'abord, tout haut bientôt, que mademoiselle de la Vallière était la maîtresse du roi. On répéta l'histoire à Paris, et un jour une tante de mademoiselle de la Vallière lui vint montrer l'abîme. La jeune fille protesta de sa vertu; mais effrayée du bruit public, elle prit une grande résolution : elle courut s'enfermer dans un couvent de Saint-Cloud.

La cour était à Saint-Germain. Louis XIV donnait audience à l'ambassadeur d'Espagne. Un page va jusqu'à lui avec ce simple billet: Adieu! A Dieu! Le roi oublie qu'il écoute un ambassadeur! Que lui fait la paix ou la guerre! Qu'importe une province de plus pour qui a perdu son cœur, son âme, sa vie? Il laisse l'ambassadeur à sa harangue, il réclame partout mademoiselle de la Vallière, il court chez madame Henriette, il se plaint à haute voix, il demande des chevaux et ne trouve personne aux écuries.

— Qu'importe, dit-il au page qui lui avait donné l'adieu de la fugitive, sellez votre cheval, je sellerai bien le mien.

Il selle un cheval, ordonne à Luzancy de le suivre, et le voilà parti pour Saint-Cloud. Il arrive, il découvre le couvent, il demande la nouvelle venue. Elle refuse de paraître. Il menace de tout si elle ne lui est rendue. Elle paraît, l'adoration du roi la fléchit; elle est ramenée en triomphe (on ne dit pas comment; peut-on supposer que ce fut en croupe?).

Selon une autre version, le roi eut bientôt décidé mademoiselle de la Vallière à fuir le couvent avec lui. Il la trouva couchée sur les dalles, embrassant les pieds d'un Christ de pierre dans le parloir du dehors; car on avait refusé de la recevoir dedans.

— Je cherche mon tombeau, lui dit-elle tout en larmes.

Elle était pâle comme si déjà la mort l'eût touchée.

— Si vous m'aimiez, lui dit le roi, qui était lui-même tout en larmes, vous ne voudriez pas mourir et vous ne me feriez pas mourir.

Il la prit dans ses bras et l'emporta serrée sur son cœur.

— J'étais venu décidé à tout, poursuivit-il, même à brûler le couvent.

Ce n'était pas un roi, c'était un amoureux.

Quelque réserve que fasse le philosophe contre le roi et contre le mari, il pardonne ici à l'amoureux, parce qu'il sent que le cœur était touché et que la passion, quelle que soit sa folie, garde toujours un caractère divin.

— Vous n'êtes guère maître de vous-même, dit la reine mère à son fils.

— Si je ne le suis de moi-même, répondit le roi, je le serai de ceux qui outragent ma volonté.

Madame Henriette, qui avait douté jusque-là, ne put maîtriser les colères de sa jalousie.

— Quoi! s'écria-t-elle, c'est une boiteuse qui aura le pas sur moi! La servante l'emporte sur la maîtresse!

— Oui, lui dit le roi, vous êtes la première en beauté, mais c'est l'amour qui fait la beauté, et je ne vous aime plus.

Enfin la Vallière était la maîtresse du roi, après un an de luttes, d'épreuves et de larmes. A partir de ce jour, elle ne fut plus à madame Henriette; elle eut son appartement à côté de celui de la reine. Il fallait même que Marie-Thérèse passât chez sa jeune rivale pour aller à la messe.

Près d'une année s'écoula toute couronnée des aubes timides, mais déjà lumineuses, d'un amour qui fut éternel pour mademoiselle de la Vallière, qui prit le cœur tout entier de Louis XIV. Un jour, à midi (c'était l'heure de la messe), la reine traverse la chambre de mademoiselle de la Vallière, la sachant malade depuis la veille :

— Quoi! ma belle, on vous dit malade, et je ne vois autour de vous que des tubéreuses et des fleurs d'oranger....

— C'est pour dormir, dit mademoiselle de la Vallière.

Le lendemain, le bruit se répand que mademoiselle de la Vallière est accouchée.

— Oh que nenni ! dit la reine; avant-hier elle était au bal; hier je l'ai vue presque endormie dans un lit jonché de fleurs mortelles aux femmes en couches.

— C'est égal, dit la comtesse de Soissons, elle est accouchée l'autre nuit; c'est le roi lui-même qui a reçu l'enfant.

Le roi paraît. Un silence.

— Sire, dit la reine, vous poussez donc l'amour pour vos sujets jusqu'à les recevoir à leur entrée dans ce monde ?

Le roi sembla ne pas comprendre. A cet instant, on annonça mademoiselle de la Vallière. Elle était plus belle que jamais en robe de bal d'un nouveau goût, ce qui occupa toutes les femmes. Elle vint ainsi démentir hautement tous les bruits de la cour.

Et pourtant, la vérité, c'est qu'elle était accouchée la veille en présence du roi. Louis XIV ne fut pas si brave pour passer le Rhin.

Mais il me faudrait tout un volume pour raconter cet incroyable roman. La cour, soulevée par madame Henriette, prit le parti de la reine; on mit tout en œuvre pour perdre mademoiselle de la Vallière. La duchesse de Navailles leva l'étendard de la révolte : elle fut exilée. Le roi voulut que sa maîtresse eût une maison à elle. Il lui donna l'hôtel Biron, qui fut bientôt le vrai palais du roi.

Un soir qu'il était aux pieds de sa maîtresse, il lui demanda si elle croyait qu'on pût aimer mieux qu'il n'aimait.

— Oui, lui dit-elle; car, tout passionné que vous êtes, vous m'aimez pour mon amour, et j'ai connu un homme qui m'a aimée jusqu'à la mort en sachant qu'il ne serait pas aimé.

— Quel est cet homme ?

— Un simple officier aux gardes que le ciel m'avait peut-être destiné; mais comme cet amour n'était pas un crime, je ne l'ai

pas aimé. C'était au temps où j'étais encore à madame Henriette. Il m'a écrit des lettres qui n'étaient pas jolies comme les vôtres, parce qu'il n'avait pas Benserade sous la main, mais ces lettres sont des chefs-d'œuvre de passion.

— Des phrases, dit le roi avec quelque dépit.

— Oui, des phrases, Sire, mais la dernière fut un coup d'épée.

— Que dites-vous ?

— Je dis que ce matin même, apprenant que j'étais la maîtresse du roi, il s'est percé le cœur de son épée.

— Il a bien fait, dit le roi, et si j'étais un simple officier aux gardes j'en ferais bien autant.

VII.

La guerre vint ouvrir une parenthèse sérieuse dans cette histoire galante.

Avant de partir pour l'armée, le roi envoya un édit au parlement, par lequel il créait duchesse mademoiselle de la Vallière et reconnaissait mademoiselle de Blois. Loin de s'enorgueillir de ce titre de duchesse, elle baissa la tête pour porter sa couronne. « Je me cacherai un peu plus sous l'herbe, » écrivait-elle à sa tante.

On la trouvait bien heureuse d'avoir mis au jour une fille de France; mais elle était bien malheureuse de montrer ainsi à la France tout entière qu'elle vivait en dehors des lois du monde et des lois de l'Église.

La cour alla faire une visite au roi à l'armée de Flandre. Quoiqu'elle ne fût mandée ni par le roi ni par la reine, elle arriva au camp comme tout le monde, plus amoureuse que jamais, espérant ne plus quitter Louis sur le champ de bataille. Sa passion avait pris le mors aux dents. Ce fut à ce point, qu'en vue du camp elle

donna l'ordre à son cocher de tuer ses chevaux pour arriver la première à la tente du roi. Et elle arriva la première. Elle se jeta dans les bras du roi et lui dit :

— Exilez-moi si vous voulez, mais qu'une fois de plus encore je retrouve mon cœur sur le vôtre.

Ce fut un grand scandale parmi la cour voyageuse; la reine tonnait de colère, toutes les dames étaient indignées, surtout une jeune mariée, une ancienne fille d'honneur de madame Henriette, qui regardait la reine avec attendrissement et qui disait :

— Dieu me garde d'être maîtresse du roi ! mais si j'étais assez malheureuse pour cela, je n'aurais jamais l'effronterie de passer devant la reine.

Or, celle qui parlait ainsi, c'était madame de Montespan, celle qui bientôt devait passer devant la reine et devant mademoiselle de la Vallière elle-même.

Peindrai-je les derniers soleils pâlissants de cet amour qui allait finir en Dieu comme tous les amours profonds qui jettent violemment l'esprit dans le cœur? Une nuit du mardi gras de 1671, il y eut un bal masqué à la cour. Pourquoi un bal masqué ? le roi ne se cachait plus, madame de Montespan avait jeté le masque depuis longtemps. Son triomphe tapageur aimait le grand jour; elle se vantait d'être maîtresse du roi comme Louis XIV se vantait d'avoir passé le Rhin. « Maîtresse du roi, n'est-ce pas dire que je suis la plus belle et que le monde est à mes pieds ? »

Cette nuit-là, Louis XIV chercha la duchesse de la Vallière, ce qui lui fit démasquer plus d'une autre duchesse qui peut-être s'enorgueillissait d'avoir été prise un instant pour la favorite, même pour la favorite trompée. Le lendemain, le roi apprit que mademoiselle de la Vallière s'était réfugiée au couvent des dames de Sainte-Marie. Cette fois le roi ne sella pas un cheval pour aller la chercher : il envoya d'abord Lauzun, qui revint seul; il envoya

ensuite Colbert; Colbert ramena la fugitive. Quand il la revit, il pleura encore comme aux beaux jours.

— Vous pleurez, lui dit-elle avec son charmant sourire, vous pleurez, et pourtant si je ne fusse pas revenue avec M. Colbert vous ne m'auriez pas dépêché un troisième ambassadeur.

Mademoiselle de la Vallière disait la vérité : le roi en était à ses dernières larmes; il avait fallu cette fuite inattendue pour remuer un peu ce cœur désormais insensible aux romans de la jeunesse.

VIII.

Quelque désintéressée que fût des grandeurs mademoiselle de la Vallière, quoiqu'elle n'aimât que pour aimer, — l'amour pour l'amour, — on ne voulait pas croire qu'elle eût eu un si grand chagrin de perdre son amant, si l'amant n'eût pas été le roi. Sa bonne foi était mise en doute. Elle se cache sous l'herbe, disait-on, mais c'est pour cacher son ambition. On la jugeait sévèrement dans le monde; on disait que ses fuites au couvent n'étaient qu'un jeu. Voici ce qu'écrivait madame de Sévigné à sa fille : « Madame de la Vallière ne parle plus d'aucune retraite; c'est assez de l'avoir dit : sa femme de chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêcher : peut-on résister à cela ? » Madame de Sévigné changea de style quand elle alla voir aux Carmélites sœur Louise de la Miséricorde.

Cependant madame de Montespan régnait avec violence. « Madame de Montespan, abusant de ses avantages, dit madame de Caylus, affectait de se faire servir par elle, donnait des louanges à son adresse, et assurait qu'elle ne pouvait être contente de son ajustement si elle n'y mettait la dernière main. Mademoiselle de la Vallière s'y portait de son côté avec tout le zèle d'une femme de chambre dont la fortune dépendrait des agréments qu'elle

prêterait à sa maîtresse. La Montespan, qui avait plus d'esprit, se moquait d'elle publiquement, la traitait fort mal, et obligeait le roi à en agir de même. Il fallait traverser la chambre de la Vallière pour se rendre chez la Montespan. Le roi avait un joli épagneul appelé Malice; à l'instigation de la Montespan, il prenait ce petit chien et le jetait à la duchesse de la Vallière, en disant : « Tenez, madame, voilà votre compagnie, c'est assez. » Cela était d'autant plus dur, qu'au lieu de rester chez elle, il ne faisait que passer pour aller chez la Montespan. »

Mademoiselle la duchesse de la Vallière, toute à son amour, toute à sa douleur, toute à son repentir, subissait ces outrages, laissait dire le monde et se tournait vers Dieu.

Le roi lui avait demandé son portrait. Elle appela Mignard, et se fit peindre en Madeleine.

— Oui, Madeleine, dit-elle; mais j'aurai beau lever mes lèvres coupables, les pieds du Seigneur ne descendront pas jusqu'à moi.

Elle résolut de se jeter une dernière fois dans les ténèbres du couvent. Elle avait pris Bossuet pour confident, et déjà Bossuet préparait l'oraison funèbre de ce cœur qui allait mourir de la vie du monde pour vivre de la vie éternelle. Elle sentait bien que son sacrifice n'était plus un sacrifice; puisque aussi bien le roi ne l'aimait plus, le couvent serait un refuge d'où elle ne verrait plus sa rivale triomphante fouler d'un pied dédaigneux les images du passé.

Elle fit ses adieux à toute la cour, même au roi, qui non-seulement ne pleurait plus, mais qui ne voulait plus voir pleurer.

Qui eût dit à Louis XIV, quand il aimait la Vallière en toute folie, quand il sellait un cheval pour aller la ressaisir à Saint-Cloud, même quand il n'envoyait plus vers elle à Chaillot que son ministre Colbert, qui lui eût dit alors qu'un matin il se mettrait à la fenêtre avec la Montespan pour voir à tout jamais partir pour le tombeau la

plus belle et la plus aimée! Ce fut pourtant ce qui arriva. Si la duchesse de la Vallière eût levé les yeux en montant pour la dernière fois dans son carrosse, elle aurait vu Louis XIV et sa maîtresse qui s'amusaient du spectacle comme à une comédie de Molière!

Ah! si Molière eût vécu, lui qui connaissait les hommes et les femmes, les amoureux et les amoureuses, quel beau dénoûment il eût trouvé là pour une intrigue galante!

Cette histoire de mademoiselle de la Vallière partant pour le cloître aura sa seconde édition un siècle plus tard. Louis XV, jouant aux cartes en voyant partir madame de Pompadour pour son enterrement, dira d'un air dégagé : « La marquise a mauvais temps pour son voyage. »

Voilà donc comment finissent les amours des rois, — et des hommes! —

IX.

Ci-gît la duchesse de la Vallière! Une autre femme est sortie d'elle-même, qui n'est connue que sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

Voici comment Voltaire parle de sa conversion :

« Elle se fit carmélite et persévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureusement, chanter la nuit au chœur, dans une langue inconnue, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse et de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1674 jusqu'en 1710, sous le nom seul de sœur Louise de la Miséricorde. Un roi qui punirait ainsi une femme coupable serait un tyran; et c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. » Selon Sainte-Beuve, « la veille du jour où elle quitta la cour, mademoiselle de la Vallière alla souper chez madame de Montespan;

elle voulut boire le calice jusqu'à la dernière goutte de la lie et savourer le *rebut du monde*, comme dit Bossuet, jusque dans le dernier reste de son amertume. Le lendemain 20 avril 1674, elle entendit la messe du roi qui partait pour l'armée; au sortir de la messe, elle demanda pardon à genoux à la reine pour ses offenses, puis monta en carrosse et se rendit aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où une grande foule de peuple rangée sur son passage l'attendait. En entrant, elle se jeta aux genoux de la supérieure, en lui disant : « Ma mère, j'ai toujours fait un » si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre » vos mains. » Sans attendre la fin de son noviciat, et le jour même de son entrée dans le cloître, elle fit couper ses cheveux (autrefois l'admiration de tous ceux qui ont parlé de sa personne). L'arbre charmant ne voulut pas attendre le terme de la saison sacrée, et il avait hâte de se dépouiller de sa dernière couronne. »

La maîtresse de Louis XIV, en entrant au cloître, n'avait que trente ans.

Avant d'entrer aux Carmélites, la duchesse de la Vallière s'était déjà accoutumée à la haire et au cilice, ainsi qu'elle en témoigna à madame de Maintenon, qui mettait en doute sa force dans les austérités du cloître :

— Allez, madame, lui dit la pénitente, je sais qu'on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé; et d'ailleurs, si jamais je souffre trop là-bas, je n'aurai qu'à me rappeler toutes les peines que le roi et sa maîtresse m'ont faites à la cour.

L'historien de madame de Maintenon dit que toute la cour voulut être témoin du sacrifice. « La reine y assista. La victime ne parut jamais plus aimable qu'au moment où elle fut immolée. Sa beauté surprit tout le monde : le sermon de M. Bossuet ne surprit personne. Les courtisans fondaient en larmes. Madame de la Vallière prononça les vœux qui la liaient à jamais, avec les

6

mêmes grâces, le même empressement, la même liberté d'esprit qu'elle avait mille fois juré à Louis un amour éternel. Depuis, nul regret pour le monde. Pas un soupir pour le prince qu'elle avait adoré. Elle ne s'occupa que de ses péchés et de Dieu. Elle paraphrasa ce beau cantique où David déplore des égarements mille fois plus criminels. Tous les sentiments d'amour, de foi, de contrition de ce roi pécheur étaient au-dessous de ceux que lui inspirait le souvenir amer de faiblesses plus pardonnables que celles de Bethsabé. Elle passa trente-cinq ans dans ces austérités, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde : plus grande, aux yeux du chrétien et du roi même, sous le cilice, dans l'humiliation, aux pieds des autels, que lorsque, assise à côté du trône, elle voyait un peuple de flatteurs mendier en tremblant un de ses regards. Ses plaisirs avaient fait ses inquiétudes : ses souffrances firent sa joie. »

X.

Mademoiselle de la Vallière avait dit : « *Ah! s'il n'était pas roi! — Ah! si j'étais la reine!* » dit alors madame de Montespan.

Mademoiselle de la Vallière n'aimait que son amant dans le roi, et madame de Montespan n'aimait que le roi dans son amant.

Mais, quand madame de Montespan est venue, peut-être n'y avait-il plus que le roi : Louis s'était évanoui dans la dernière étreinte de mademoiselle de la Vallière.

Toute la poésie du règne, j'ai voulu dire la jeunesse, était partie pour le couvent des Carmélites. Madame Henriette avait emporté à son lit de mort la joie de Saint-Germain et de Fontainebleau; mademoiselle de la Vallière emporta l'amour de Versailles, et tout s'en alla en oraisons funèbres. — *Madame se meurt! Madame est morte!*

C'est-à-dire vous ne verrez plus les mascarades galantes; vous

n'entendrez plus ces belles conversations qui commençaient avec un madrigal de l'Astrée et qui s'achevaient par un éclat de rire de Molière; vous n'assisterez plus à ces chasses où, dans les halliers retentissants, chaque Endymion eut sa Diane! Plus de fanfares et plus de cavalcades! Plus d'île enchantée où vivaient les romans de l'Arioste et les contes du Décaméron! — *Mademoiselle de la Vallière se meurt! Mademoiselle de la Vallière est morte!* ou plutôt elle le crie elle-même : « elle a jeté sa vie dans le cercueil de la pénitence! »

C'en est fait! Le roi Apollon ne poursuivra plus Daphné sur les prés semés de violettes! Racine ne chantera plus les Andromaque et les Bérénice, ces la Vallière métamorphosées, ces plaintives figures qui osent chanter au roi lui-même les faiblesses de Louis de Bourbon! Si Mignard veut encore peindre l'amour, il ne peindra plus que l'amour de Madeleine repentie, et sa coupole du Val-de-Grâce portera témoignage pour sœur Louise de la Miséricorde!

Si vous avez admiré cette fresque de Mignard, n'avez-vous pas reconnu la maîtresse du roi dans la pécheresse qui s'agenouille aux pieds de Jésus, noyée dans ses beaux cheveux blonds?

La beauté de mademoiselle de la Vallière, c'était le charme. Certes un sculpteur n'eût pas osé tailler le marbre pour la trouver belle; mais un peintre aurait exprimé cette beauté insoumise et fuyante par la limpidité de ses yeux couleur du ciel, par la fraîcheur pénétrante de son sourire, par la blancheur diaphane de son teint, par la couleur virginale de sa chevelure corrégienne. C'est en la voyant que la Fontaine a trouvé tout fait ce vers immortel :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté!

Mademoiselle de la Vallière boitait : mais c'était une grâce de plus. On pouvait dire comme je ne sais quel poëte de l'antiquité : « Tu ne boites pas, tu te penches vers l'amour. » Elle marchait

plus lentement que Marie de Mancini; mais elle dansait plus légèrement que mademoiselle de Fontanges. Comme Shakspeare et Byron se fussent consolés de boiter en la regardant passer! Sa fille, mademoiselle de Blois, celle qui épousa le prince de Conti, pouvait envier sa mère, elle, la nymphe dont la Fontaine pouvait dire :

L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

Ce fut la reine qui lui donna le voile, ce linceul de son amour. Ce fut Bossuet qui prononça son oraison funèbre.

Mademoiselle de la Vallière, ou plutôt sœur Louise de la Miséricorde, demeura trente-six années aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, la plus humble de toutes, la plus inquiète et pourtant la plus près de Dieu.

Le désert où se réfugia Madeleine ne fut pas plus inondé de larmes pénitentes que la cellule de mademoiselle de la Vallière; elle ne se contenta pas de pleurer et de prier, elle écrivit des pages éloquentes sur la miséricorde de Dieu [1]. Je ne parlerai

[1] Pour bien juger mademoiselle de la Vallière aspirant au ciel, il faut lire ces pages de son livre :

« Que vous rendrai-je, mon Dieu, pour m'avoir rendu la santé et la vie, pour m'avoir retirée des portes de l'enfer, pour avoir conservé mon âme, enfin pour tant de grâces et de miséricordes dont vous avez usé envers votre pauvre servante?

» Est-ce trop, mon Dieu, pour reconnaître tant de bienfaits, est-ce trop que de vous les rendre? Est-ce trop pour réparer les scandales d'une vie où je n'ai fait que vous offenser, que de l'employer tout entière à vous servir et à vous honorer? Est-ce trop, pour satisfaire à votre justice, et vous faire oublier tant de plaisirs profanes auxquels je me suis abandonnée, est-ce trop que de m'en priver?

» Enfin, est-ce trop, mon Seigneur, pour me garantir d'une éternité malheureuse, que de n'aspirer plus qu'à la félicité éternelle, à la possession de vous-même, à ce torrent de vos bontés divines dont vous rassasiez vos élus? Maintenant que votre lumière éclaire ma raison, et que votre grâce pénètre mon cœur; maintenant que le souvenir de l'état pitoyable dont vous venez de me tirer me trouble et m'inspire néanmoins la confiance de vous adresser ma prière, ne souf-

pas de tous les cilices qu'elle imposa à son esprit comme à son corps. C'était la plus faible, mais l'amour de Dieu lui donna tous les courages.

— Pauvre femme, lui dit un jour madame d'Armagnac en la voyant filer de l'étoupe, voilà donc ce que vous faites de ces mains qui ont joué avec le sceptre?

— Pourquoi vous étonner? dit la carmélite. N'ai-je pas été à la cour la servante de madame de Montespan? Ici je ne suis que la servante des pauvres.

Tout Versailles voulait la voir. Madame de Montespan vint à son tour lui demander des consolations.

— Ah! si le roi venait, disait-elle quelquefois dans les premiers jours de sa retraite, je me cacherais si bien dans les prières qu'il lui serait impossible de me trouver. (Une autre version dit : de me reconnaître.)

« Elle a été dispensée de cette peine, dit la mère du régent dans ses Mémoires, car le roi n'est jamais venu. Il l'a oubliée comme s'il ne l'avait pas connue. »

frez pas, Seigneur, que je retombe plus dans cette léthargie et ce pernicieux oubli de mon salut, où sans remords et sans inquiétude je m'endorme à l'ombre d'une funeste mort.

» Que l'image de cette fin dernière, de ce moment affreux où vous jugerez nos justices, et où mon âme toute couverte de crimes, sans pénitence et sans confusion, s'est vue toute prête de recevoir le dernier coup de mort, ne s'efface jamais de ma mémoire, non plus que de mon cœur ces infinies miséricordes qui ont arrêté vos foudres et vos vengeances.

» Que la joie que je ressens du retour de ma vie ne soit pas une funeste joie qui m'ôte votre grâce et me redonne au monde; que tous ces vains fantômes qui ne sont pas encore bien effacés de mon esprit n'y reprennent jamais la place de ces solides vérités que vos miséricordes y viennent de graver.

» Apprenez-moi, par le trouble de mon esprit et le brisement de mon cœur, quelle doit être ma douleur d'avoir tant de fois offensé un Dieu si puissant et si bon, et dans quelle pureté de corps et de cœur je dois être pour recevoir ce divin hôte.

» Le moyen de vous offrir un sacrifice pur et qui soit agréable à vos yeux, avec un esprit tout rempli des vanités du monde et un cœur tout occupé de sa

XI.

Louis XIV allait mourir lui-même quand est morte mademoiselle de la Vallière.

Le soleil couchant du grand roi fut assombri par les nuages; mais avant de disparaître dans la nuit éternelle, il brilla une dernière fois d'un éclat souverain. Son dernier horizon fut éclairé d'une lumière inattendue. Celui qui ne savait plus vivre sut bien mourir. Il n'eut peur ni de la tombe, ni du jugement de Dieu, ni

passion! Le moyen de vous loger sans profanation dans la même demeure d'où à peine ai-je chassé pour un moment vos plus cruels ennemis! Enfin, le moyen qu'une pécheresse puisse se présenter sans pénitence et sans amour à la participation des mérites de Jésus-Christ crucifié pour elle, si, au lieu de s'unir avec lui par une communion sainte, elle ne veut commettre un sacrilége épouvantable!

» Inspirez-moi donc un éloignement ferme de tout péché, des résolutions solides de m'abstenir de tout ce qui peut vous déplaire, et des désirs passionnés de vous aimer uniquement. Donnez moi ce cœur contrit et humilié dont vous ne rejetez jamais les gémissements: je veux dire, Seigneur, inspirez-moi par votre sainte grâce ces mêmes dispositions avec lesquelles la pauvre Cananée se vint prosterner à vos pieds. Regardez-moi quelquefois, en m'approchant de vous, comme cette humble étrangère: j'entends, Seigneur, comme une pauvre chienne qui s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table où vous festinez vos élus.

» Regardez avec pitié cette pauvre pécheresse qui, encore tout enflammée du feu de ses convoitises, vous demande, comme la Samaritaine, une goutte de cette eau vive avec laquelle vous étanchâtes tout d'un coup dans son âme la source et la soif du péché.

» Mais surtout regardez-moi sans cesse comme Madeleine, et faites que, comme cette sainte pénitente, j'arrose vos pieds de mes larmes, et qu'en tâchant de vous aimer beaucoup, j'essaye d'effacer la multitude de mes crimes.

» Au nom de ces trois saintes femmes que l'on peut dire être encore des témoins vivants de vos miséricordes envers nous, et qui nous apprennent quelles doivent être réciproquement nos espérances en votre bonté, accordez-moi, Seigneur, avant que de m'approcher de votre table sacrée et de participer à vos divins mystères, une foi vive, humble et constante, dans laquelle sont renfermés l'accomplissement de votre loi et les fondements inébranlables de mon salut. »

du jugement des hommes. Une dernière fois il prouva sa grandeur; il fut d'autant plus grand qu'il reconnut son néant. Il regarda la mort face à face et jeta un regard d'adieu mais non de regret sur toutes les pompes de son palais, cet autre Olympe qu'il avait créé pour loger ses passions. Il donnait des ordres comme un homme qui va partir et non comme un roi qui va mourir. Il semblait qu'il fût revenu des grands airs solennels. « Il a montré, dit la duchesse d'Orléans, la plus grande fermeté jusqu'au dernier moment; il a dit en riant à madame de Maintenon : « J'avais entendu dire qu'il était difficile de mourir, je vous assure » que je trouve que c'est chose très-aisée. » Il se tourna tout à fait vers la mort avant de mourir. En vain ceux qui lui étaient chers le sollicitaient de leur parler encore : il n'était plus de ce monde; il ne voulait plus parler qu'à Dieu. Durant vingt-quatre heures il se frappa le cœur de grand pécheur repentant, répétant sans cesse : « Mon Dieu, ayez pitié de moi.... Je suis prêt à paraître devant » vous, Seigneur. A quoi tient-il que vous ne me preniez, mon » Dieu! » Mademoiselle de la Vallière n'était pas morte plus humiliée aux pieds du Christ.

Quand on apprit à Louis XIV, déjà penché vers la tombe, que celle qu'il avait le plus aimée avait enfin gagné le ciel, il dit à madame de Maintenon, sans être attendri, que tout cela lui semblait si loin qu'il n'y croyait plus. En effet, Louis XIV avait vécu plusieurs existences. Cependant, quel que fût son éloignement de tout ce qui avait été la religion de sa jeunesse, peut-être aurait-il retrouvé une dernière larme, si on lui eût dit comment était morte la duchesse de la Vallière ?

Elle mourut de soif, et voici l'histoire :

Un jour, en passant dans le jardin des Carmélites, elle vit une jeune sœur qui puisait de l'eau et qui buvait dans sa main. Ce tableau lui rappela une des meilleures journées de ses beaux jours : C'était à Fontainebleau. Elle se promenait dans la forêt avec toute

la cour. Comme elle aimait la solitude et la rêverie, elle s'était éloignée pendant qu'on jouait à la main chaude. Le roi, qui ne l'avait pas perdue de vue, la rejoignit sous les ramées devant une petite fontaine, à l'instant même où elle se penchait pour y puiser de l'eau dans sa main. Le roi trouva la coupe digne d'un roi. Il s'agenouilla et but à diverses reprises en disant que l'eau se changeait en vin.

Cette page romanesque avait été oubliée comme tant d'autres; mais après un demi-siècle, elle était revenue plus poétique que jamais dans la mémoire de la carmélite.

— O mon Dieu, dit-elle, pardonnez-moi ce retour vers un temps si fatal! Puisque le roi a eu tant de joie à boire dans ma main, je vous promets, Seigneur, de ne plus boire jamais.

Elle tint parole. Elle tomba malade et elle mourut.

CI-GIT

UNE FEMME QUI A AIMÉ

POUR AIMER!

ARSÈNE HOUSSAYE.





ISABELLE DE CASTILLE.

Il n'est guère d'époque, dans l'histoire, aussi féconde en événements que la dernière moitié du quinzième siècle. Le moyen âge vient de s'éteindre; une ère nouvelle commence, l'ère moderne, qui va transformer, en l'ébranlant, le monde politique comme le monde religieux. L'horizon intellectuel de l'humanité s'étend avec les arts et les lettres, transplantés de la Grèce sur le sol de l'Italie; l'horizon matériel s'élargit à son tour par la conquête inespérée d'un nouvel univers, que les rêves les plus hardis de la science n'osaient pas même soupçonner. Le génie de l'homme, excité, soutenu par le succès de ses premières témérités, prend chaque jour un nouvel essor. Entre tous les peuples du midi de l'Europe, Italiens, Portugais, Castillans, règne une ardente émulation de conquêtes commerciales, politiques, intellectuelles.

De tous ces États, le mieux placé pour profiter d'un aussi rare concours de circonstances, c'était la Castille. Les autres peuples, dans leurs conquêtes, n'avaient songé qu'à l'intérêt; la Castille seule n'avait jamais combattu, jamais vaincu que pour la foi. Placée au premier rang des défenseurs de la chrétienté, isolée par sa position comme par son rôle, la Castille fixait alors sur elle l'intérêt de tout le catholicisme. Sa lutte contre le Coran, le zèle de

sa croisade, entreprise sur le sol de l'Europe, excitaient les sympathies du monde chrétien. En applaudissant à cette héroïque tentative, on pressentait quelque chose de grand, qui serait la récompense d'une foi si généreuse. Le territoire espagnol, fractionné depuis huit siècles en souverainetés séparées : le royaume de Castille, le royaume d'Aragon, le royaume de Navarre, l'émirat de Cordoue, l'émirat de Grenade, allait s'agrandir pour ne former qu'une seule monarchie, la plus opulente de l'univers.

C'est la main d'une femme qui, après avoir expulsé le croissant, va constituer cette grande unité espagnole. L'affermissement du catholicisme, l'effusion des lumières, l'accroissement du territoire, la concentration du pouvoir et la restauration de l'autorité légitime, furent moins l'ouvrage de Ferdinand que celui de son épouse. Non-seulement l'initiative des plus grandes choses lui appartient; mais ces choses avaient été résolues par elle avant de posséder la couronne, avant même d'avoir engagé sa main au roi de Sicile. Les écrivains qui, dans cet héritage de gloire, ont fait une si large part à Ferdinand le Catholique, ont oublié que ce surnom lui-même était uniquement le prix du zèle d'Isabelle, et qu'elle avait jeté sur lui un reflet impérissable. On peut dire que Ferdinand n'était que la main droite, l'épée de ce règne, tandis qu'Isabelle en était l'âme et le conseil. Quand on étudie cette époque si brillante de la nationalité espagnole, le nom de cette reine, l'une des plus nobles figures de l'histoire, de cette héroïne docte et guerrière, qui traversa, pauvre et simple, les splendeurs de l'Alhambra, les magnificences des cours et les dangers des camps, reçut les hommages et l'admiration des deux chevaleries, chrétienne et maure, sans péril pour sa modestie, parce qu'elle était protégée par sa piété, au milieu des honneurs et des séductions de tous genres; ce nom radieux nous apparaît environné d'une auréole de grandeur et de gloire immaculée.

Après le règne du roi de Castille Henrique III, surnommé l'*In-*

firme, le sceptre échut à son héritier, qui n'avait pas deux ans, et que l'on couronna sous le nom de Jean II. Faible d'esprit, comme son père l'avait été de corps, celui-ci vécut sans souci du trône, s'adonnant aux fêtes, aux tournois, à la musique, aux festins, à la chasse, et laissant régner sous son nom le ministre de ses plaisirs, don Alvar de Luna, qu'il avait fait grand connétable. Ce favori rivalisait de luxe avec son maître, et tenait un état magnifique : il avait ses gentilshommes, ses officiers, ses courtisans, ses poëtes, et même ses annales, comme un souverain. La chronique de don Alvar, parvenue jusqu'à nous, tient son rang parmi les autorités historiques. Ce règne s'accomplit au détriment des forces et de la foi du royaume de Castille. Enfin Jean II, à son lit de mort, confessa son indignité, et, tardivement, regretta de n'être pas né dans quelque cabane obscure, plutôt que sur le trône.

Ce pauvre monarque s'était marié deux fois. Sa première femme, Marie d'Aragon, lui avait donné un fils, l'infant don Henrique; et de son second mariage, avec Isabelle de Portugal, il avait eu l'infante Isabelle et l'infant don Alonzo.

Don Henrique IV répéta sur le trône toutes les fautes de son père, et, comme lui, se plaça sous le joug d'un favori, don Juan Pacheco, marquis de Villena, ancien page du célèbre connétable don Alvar de Luna, dont il semblait ressusciter la faveur. L'épuisement des finances, déjà complet sous le règne précédent, n'empêcha ni les munificences extravagantes, ni les libéralités honteuses. Les scandales se multiplièrent : la corruption pénétrait dans tous les organes de l'État.

La tombe était à peine fermée sur son père, que don Henrique relégua sa triste veuve, avec ses deux enfants, Isabelle et Alonzo, dans le monastère d'Arevallo, où Pierre le Cruel avait fait enfermer la malheureuse Blanche de Bourbon, le lendemain de ses noces. Isabelle avait alors quatre ans; son jeune frère était encore au

berceau. Oubliés dans cette solitude, livrés à l'isolement et privés des choses dont l'habitude fait une nécessité, ces malheureux enfants éprouvèrent toutes les rigueurs de la misère et de l'indigence. La tristesse de la veuve du roi, s'aggravant du sentiment de son infortune, assombrit son caractère et affaiblit sa raison. Dès lors, partagée entre sa mère et son jeune frère, qui réclamaient également ses soins, Isabelle, à l'âge où les autres enfants, heureux de ne rien prévoir, sentant qu'un amour tutélaire veille sur eux, ne connaissent que les jeux, les ris, les caresses, comprit qu'elle avait de grands devoirs à remplir. Les soins utiles et l'usage précoce de la réflexion hâtèrent la maturité de son jugement, en même temps que son caractère prenait cette trempe ferme et vigoureuse, et cette mâle énergie que l'on ne puise guère que dans le creuset de l'adversité. Le côté fragile et futile des choses lui apparut : elle vit d'abord le néant et l'instabilité des grandeurs humaines. Sa mère, privée du diadème, et ensuite de la raison, après avoir reçu les hommages des peuples, était une leçon saisissante.

La jeune infante, en grandissant, reconnut qu'elle ne pouvait compter réellement que sur l'appui de Dieu; et, se confiant au Maître souverain, s'adressant à lui avec une foi naïve, elle reçut, en retour de son complet abandon entre les mains de sa paternelle providence, un don invisible, supérieur aux grandeurs royales : l'esprit de conseil et de sagesse, qui devait être sa sauvegarde au milieu d'une mer semée d'écueils, où peut-être eût sombré toute autre fille de roi.

C'est ainsi que dans le silence, l'obscurité et la nudité de sa prison d'Arevallo, la piété poussait en cette jeune âme de fécondes racines. La religion était sa seule ressource, et même sa seule instruction : car on voit qu'au bout de quelques années, l'ignorance où le roi laissait l'infante et son jeune frère lui avait valu, de la part de l'épiscopat, qu'appuyait une partie de la noblesse, d'éner-

giques représentations. Henrique, feignant de réparer ses torts, fit aussitôt conduire à la cour Isabelle et Alonzo, sous le prétexte de veiller lui-même à leur éducation, mais en réalité pour les tenir sous sa main comme otages.

De l'isolement et de la pauvreté du monastère d'Arevallo, tout à coup transportée sur la scène éblouissante où la reine sa belle-sœur dissipait sa vie dans les fêtes, les chasses, les tournois, les festins, et s'efforçait de cacher, sous l'éclat du luxe, la honte de ses liaisons, Isabelle n'eut point de vertige; sa soudaine élévation ne l'aveugla pas. Dans cette atmosphère corrompue, obsédée par les flatteries, les conseils perfides, entourée d'ennemies gracieuses, mais perfides, épiant chaque parole, même un simple regard, pour la perdre auprès de sa belle-sœur; sa prudence, sa pénétration subtile, sa constante réserve, son amour de l'étude, sa muette déférence pour le roi son frère, et même pour la reine, mais surtout sa fervente et sincère piété, lui firent déjouer les embûches préparées sur ses pas.

Cependant ni l'épuisement du trésor, ni la détresse des peuples n'arrêtaient les dépenses insensées de la cour. Dans le tourbillon des fêtes on semblait vouloir étouffer le cri de la misère publique. Poussé par une folle vanité, ou emporté par une imprudente ardeur, le roi recherchait le scandale et le danger, et prodiguait le courage d'une façon insensée. Le mécontentement des grands produisit bientôt une faction. Une ligue se forma dans le but de couronner, à la place de Henrique, son jeune frère, l'infant Alonzo. Elle parvint adroitement à se faire livrer, par le roi lui-même, le petit prince, alors âgé seulement de onze ans et demi. Les ligueurs choisirent Avila pour s'y concentrer et y couronner l'infant Alonzo; tandis que le roi Henrique s'enfuyait, éperdu, à Salamanque, accompagné de la reine et de l'infante Isabelle.

Ségovie ayant ouvert ses portes au prétendant don Alonzo, Isabelle alla trouver son jeune frère pour demeurer près de lui :

bientôt Valladolid le reconnut comme souverain. La cause de l'infant don Alonzo gagnait chaque jour de nouveaux appuis, quand, un matin, il fut trouvé mort dans son lit. Les uns attribuèrent à la peste, qui régnait alors, cette mort subite et prématurée; d'autres à une cause moins naturelle et plus sinistre.

Isabelle se retira aussitôt au couvent d'Avila. Dans cet asile, une députation de la noblesse, conduite par l'archevêque de Tolède, vint lui offrir la couronne. La jeune princesse répondit que son amour pour son frère, autant que son respect pour le roi, s'opposait à ce qu'elle écoutât pareille proposition. Une importante députation de Séville tenta vainement de réitérer ces offres : on ne put ébranler sa détermination. Touché de cette fidélité, don Henrique se réconcilia avec sa sœur.

Cette princesse accomplie, à laquelle le ciel destinait une si haute et si glorieuse fortune, était alors dans sa dix-huitième année. Sa précoce maturité d'esprit lui faisait comprendre que, sur les marches du trône, le choix d'un époux ne pouvait dépendre uniquement de son cœur; que, dans ces hautes destinées, les intérêts d'une nation passaient avant les affections et le bonheur intime de la vie. Parmi tous les prétendants couronnés qui aspiraient à sa main, son choix se fixa irrévocablement sur son cousin Ferdinand, roi de Sicile, fils et héritier présomptif de don Juan II, roi d'Aragon et de Navarre, que les États de Castille avaient désigné pour son époux.

Ferdinand d'Aragon, rejeton de Henri de Transtamare, de qui descendait également Isabelle de Castille, confondait, par cette union, les droits des deux branches de la maison de Franche-Comté, qui, depuis le commencement du douzième siècle, régnaient sur les États de Castille et de Léon. Ce jeune prince avait déjà donné des preuves d'une grande capacité et d'un grand courage. Six ans auparavant, en 1463, n'ayant alors que treize ans, il avait remporté, avec l'aide du comte de Prades, son parent, la

célèbre victoire de Calfa, sur les Catalans révoltés, et les avait fait rentrer sous l'autorité du roi d'Aragon, son père.

Sa glorieuse réputation était encore rehaussée, aux yeux d'Isabelle, par la bonne grâce et les avantages de sa personne. Ferdinand était d'une taille moyenne, mais bien proportionnée : son œil étincelait, sous un épais sourcil, sans troubler la calme dignité de ses traits, encadrés d'une noire chevelure. Isabelle, au contraire, était très-blonde, et son visage, pâle comme celui des filles d'Espagne, offrait un mélange charmant de douceur et de majesté. Véritable Castillane, elle rachetait la petitesse de sa taille par un extérieur plein de grâce et de noblesse. Ces heureux contrastes étaient fort appréciés de tous deux : la conformité de leurs pensées et de leurs goûts, aussi bien que le rapprochement de leur âge, resserrait encore les sympathies de leurs cœurs; car Isabelle n'avait qu'un an de plus que Ferdinand.

L'heureux roi de Sicile, quoique choisi, n'était pas pourtant en possession de son bonheur. Il ne pouvait, sans témérité, passer d'Aragon en Castille; car l'ordre était donné de l'arrêter, et, dans ce but, de nombreux détachements sillonnaient les routes. Il dut s'y glisser furtivement, sans luxe et sans suite, comme sur un territoire ennemi. S'étant déguisé en marchand, avec deux de ses officiers, dont il paraissait le domestique, il ne voyageait que la nuit; et il atteignit ainsi, au milieu des dangers et des ténèbres, l'antique cité d'Osma, où il avait des intelligences. Le lendemain, avec une escorte moins humble, il partit pour Valladolid. Là fut célébré, le 19 octobre 1469, le mariage de Ferdinand, roi de Sicile, prince héréditaire d'Aragon, avec l'infante Isabelle. L'archevêque de Tolède, autorisé par les États de Castille, bénit mystérieusement cette union.

Jamais peut-être enfants de rois ne se virent dans un tel dénûment. Isabelle n'apportait qu'un douaire en perspective; et Ferdinand avait dû emprunter pour ses frais de route, emprunter

pour ses frais de noces. Ils ne pouvaient ni entretenir leur suite, ni augmenter leurs partisans. Leur unique bourse était celle de l'archevêque de Tolède, dont on sait les immenses revenus : mais le prélat en tenait les cordons, que souvent il serrait un peu fort. Les jeunes époux tombaient ainsi dans sa dépendance; même plus d'une fois ils éprouvèrent combien est lourde l'obligation contractée envers un inférieur. Outre la gêne présente, ils n'étaient pas sans inquiétude pour l'avenir. Loin de s'accroître, le nombre de leurs partisans diminuait de jour en jour. Valladolid, cette cité hospitalière, témoin de leur union, venait de retourner à Henrique.

Retirés dans la petite ville de Dueñas, ils recommençaient à redouter les projets du roi contre eux, lorsque Henrique vint à Ségovie. L'amie d'enfance d'Isabelle, Béatrix de Bobadilla, qui avait partagé ses travaux d'aiguille pendant sa captivité d'Arevallo, et qui depuis était devenue l'épouse de Cabrera, commandant de la forteresse, profitant de l'absence du favori, le marquis de Villena, osa parler au roi de sa sœur, et brusquer leur réconciliation. Isabelle, avertie, arriva inopinément, accompagnée seulement du primat de Tolède, et alla au-devant de son frère, le priant de lui pardonner son mariage. Le roi, naturellement bon, et qui, au fond, ne pouvait se défendre d'aimer cette charmante princesse, lui ouvrit affectueusement ses bras.

Le favori Villena mourut quelques mois après. Son docile monarque le suivit bientôt dans la tombe, emportant la haine et le mépris de ses sujets. Ainsi, le 11 décembre 1474, l'infante Isabelle se trouvait reine de Castille. Elle fit d'abord, en fidèle vassale, hommage au souverain Maître de son sceptre et de sa couronne, pour que son règne s'accomplît à la gloire de Jésus-Christ, et pour le bonheur de ses sujets. Elle implora du ciel surtout le don de justice, celui que l'Église demande en faveur des princes chrétiens. A partir de ce jour, l'esprit de sagesse,

qui habitait, comme un tabernacle, le chaste cœur d'Isabelle, se révéla dans ses conseils et dans tous ses actes.

L'héritière de Castille recueillait, en montant sur le trône, les fruits des dilapidations et des vices, multipliés par l'impunité, sous deux règnes consécutifs. Outre les rébellions et les factions intérieures, elle voyait se préparer, comme un orage, l'invasion portugaise, qui pouvait se combiner avec une attaque des Français, et encourager les excursions des Maures, toujours prêts à la lutte. Isabelle n'avait aucun secours à espérer de l'Aragon, épuisé d'hommes et de finances. Le prince héréditaire, don Ferdinand, qui n'avait apporté à la Castille que des créanciers et des ennemis, prétendait la gouverner seul, en son propre nom. Il faisait valoir des droits directs, et en outre l'usage d'Aragon, qui exclut du trône les femmes. Isabelle ayant déjà vécu cinq ans avec l'époux de son choix, lui ayant donné son affection sans réserve, ne voulait pas pourtant lui assujettir les destinées de son royaume. Elle était pleine de déférence envers lui, savait apprécier sa promptitude d'intelligence, son assiduité au travail; mais ne se laissait point éblouir par sa disposition aux finesses diplomatiques. Et, tout en rendant justice à son habileté, elle ne le croyait pas de force à régir, de sa seule main, le gouvernement des Espagnes, dont son génie féminin avait audacieusement conçu l'unité.

Les conseillers castillans suppliaient la reine de maintenir ses droits. Les conseillers aragonais excitaient le roi à ne rien rabattre de ses prétentions. Enfin, le cardinal de Mendoza et l'archevêque de Tolède, pris pour arbitres du différend, reconnurent qu'à la reine seule il appartenait de gouverner la Castille. La sentence arbitrale fut rendue en présence des grands du royaume. Cette décision blessa si fort l'orgueil aragonais de don Ferdinand, qu'il parla de quitter la reine et de retourner dans les États paternels.

Mais, avec cette supériorité de raison qui la guidait en tout, Isabelle s'approchant du monarque irrité, et prenant sa main, lui

dit, de sa voix caressante et persuasive, quelques paroles si pleines d'affection et de sagesse, que l'histoire les a recueillies. Le langage d'Isabelle, en ce moment décisif pour le sort de l'Espagne, fut une soudaine inspiration du devoir et de la tendresse. En peu de mots, la reine démontra qu'ils auraient réciproquement avantage à gouverner chacun leurs États respectifs, se prêtant mutuellement assistance, et réunissant deux noms, deux couronnes, deux sceptres dans une seule volonté. Le roi, ajoute le candide chroniqueur, « s'émerveillant de la prudence de la reine, la loua beaucoup de ce qu'elle venait de dire, et finit par déclarer qu'elle méritait de régner, non-seulement sur l'Espagne, mais sur le monde entier ». En rendant cet hommage à la reine, Ferdinand venait de porter sur sa noble compagne un jugement qu'a sanctionné l'histoire, et qui subsiste, enregistré dans la mémoire reconnaissante d'une nation entière.

Cette femme méritait en effet de régner : elle semblait née pour le commandement. Sachant que tout pouvoir vient de Dieu; que la responsabilité du souverain se proportionne à sa puissance même, elle se tenait prête à présenter ses actes devant l'Éternel et devant la postérité. On ne peut disconvenir que la reine était infiniment supérieure au roi, par l'instruction, l'élévation des vues, le choix des hommes, celui des moyens, et l'indéviable droiture de ses desseins. Mais comme les démêlés de Ferdinand avec la France, l'Italie, les Flandres, l'Autriche, le mirent en contact avec la diplomatie de toute l'Europe; et qu'après la mort de la reine, il occupa la scène politique pendant onze ans, agissant et gouvernant seul, l'histoire a pu se tromper sur la part qui lui revient réellement dans les grandes choses accomplies sous son règne et celui de sa glorieuse épouse.

Bien que le nom de Ferdinand fût le premier en tête de toutes les ordonnances; que les monnaies et les sceaux portassent la double effigie de Ferdinand et d'Isabelle, il n'en est pas moins

constant que la reine gouvernait par elle-même, et suivant son unique volonté, le royaume de Castille : à ce point que les Espagnols ne disaient pas le roi et la reine, mais bien les deux rois, ou simplement « les rois », pour désigner les deux souverains.

Cependant la veuve de don Henrique IV, Jeanne de Portugal, n'avait point abandonné le projet d'assurer la couronne de Castille à dona Juana, que le roi, en mourant, avait reconnue pour sa fille légitime, bravant ainsi l'opinion publique qui avait flétri sa naissance du surnom trop significatif de *Beltraneia*. Pour arriver à ses fins, elle poursuivit avec ténacité le dessein de faire épouser *la Beltraneia* à son frère le roi de Portugal, bien que cette princesse fût à peine dans sa treizième année : mais, peu de temps après leurs fiançailles, elle mourut à Madrid, le 3 juin 1475. Alphonse V, roi de Portugal, surnommé *l'Africain*, à cause de ses succès sur la côte barbaresque, où il avait conquis Arzile et Tanger, prit à cœur les intérêts de sa nièce, en vue des siens propres, et entra en Castille à la tête de vingt mille hommes. Il allait à petites journées, déployait un faste insolent, donnait des fêtes, comme un triomphateur après ses victoires, et ne se préoccupait nullement de l'armée espagnole, parce qu'il savait la pénurie d'Isabelle, prise au dépourvu, n'ayant ni trésor, ni troupes, ni alliés pour la défendre : il ne connaissait point son intrépide rivale.

Isabelle, passant ses jours à cheval, ses nuits à expédier ses courriers, se multipliait pour ranimer le zèle des villes du Midi; pendant que, de son côté, le roi Ferdinand levait en hâte des troupes. Elle avait revêtu son costume de guerre, ceint sa vaillante épée, fine lame de Tolède, chef-d'œuvre de l'armurier Antonius. Cette épée, souple et forte, n'avait qu'une garde d'acier bruni, ornée dans le goût moresque. D'un côté s'y lisait cette devise : *Je désire toujours l'honneur;* de l'autre : *Maintenant je veille, paix avec moi.* Isabelle se mit à la tête des milices de Ségovie et d'Avila : mais les armes étaient moins rares que l'argent, et les

soldats que les provisions. Après avoir envoyé à son époux les dix mille marcs d'argent que lui avait fait passer son amie d'enfance, Béatrix Bobadilla, il ne restait plus un ducat pour la dépense de l'armée.

La reine, qui, depuis sa prison d'Arevallo, n'avait cessé de trouver consolation et appui dans l'épiscopat, fit noblement appel à son patriotisme : elle convoqua subitement les cortès à Medina-del-Campo, et leur demanda un emprunt sur l'argenterie des églises. Le clergé, plein d'attachement pour la pieuse souveraine, souscrivit avec empressement à ses désirs. Alors les soldats se lèvent de toutes parts : on en vient aux mains, et, après plusieurs engagements partiels, une bataille décisive, livrée près de Toro, assure une éclatante victoire à Ferdinand et à Isabelle, qu'elle met à tout jamais en possession des trônes de Castille et de Léon, et de la seigneurie des trois provinces basques, de Guipuscoa, Biscaye et Alava, dont ils jurèrent, cette même année, de maintenir les priviléges, sous le feuillage du chêne antique de Guernica.

La victoire de Toro opéra la réunion définitive, sinon la fusion complète, des royaumes de Castille et d'Aragon, sous la dénomination commune de royaume d'Espagne; chaque État gardant ses institutions et ses *fueros* ou priviléges, distincts et séparés. L'année même où la paix fut ainsi heureusement rétablie entre la Castille et le Portugal, Ferdinand, par la mort de son père, Juan II, fut appelé au trône d'Aragon. Ayant reçu l'hommage et confirmé les priviléges de ses sujets aragonais à Saragosse, des Catalans à Barcelone, et des Valenciens dans la capitale de cette province, il retourna en Castille.

Aux vertus brillantes qui font les héroïnes, Isabelle joignait cette science du gouvernement, ce coup d'œil juste et sûr, cette aptitude aux affaires, cette énergie de volonté, cette supériorité de raison, et ce génie organisateur qui font les grands politiques.

Cette paix, qui donnait le repos à ses peuples, ne fut pour elle que l'occasion d'une plus grande activité, en même temps qu'elle révéla ses nobles et merveilleuses qualités d'intelligence et de cœur. N'ayant plus à craindre l'ennemi du dehors, elle entreprit de combattre les ennemis du dedans : les préjugés invétérés, et les vices légitimés en quelque sorte par l'incurie de l'administration intérieure, devenue complice des désordres qu'elle n'avait pas le courage ou la force de réprimer.

Il fallait pourvoir à la sécurité des routes, à la protection des personnes et des propriétés, à l'exécution des lois, en s'assurant de l'intégrité et de la capacité des juges. Pour empêcher le ravage des fermes, le pillage des marchands, les meurtres et les brigandages, en un mot établir la police hors des villes, Isabelle sut, avec l'aide de son intendant général des finances, Alonzo de Quintanilla, imprimer une organisation nouvelle à la *Sainte-Hermandad*, fraternité ou association des cités, qui avait pris naissance en Aragon, deux siècles auparavant. Organisée administrativement, revêtue de la sanction royale, et armée de pouvoirs presque illimités, cette institution eut encore pour effet d'abaisser l'orgueil des grands, et d'opposer un frein à leurs injustes prétentions, en leur enlevant le plus précieux de leurs priviléges : celui d'opprimer impunément quiconque avait le malheur de leur déplaire. Par les soins de son ministre, homme de noble intelligence, et vertueusement dévoué, des brigades de gendarmerie, *cuadrillas*, furent équipées et entretenues aux frais de la bourgeoisie; et un corps de deux mille cavaliers se trouva prêt à poursuivre les crimes sur les routes, et à faire exécuter les arrêts de la justice.

Aussitôt après, la reine arriva à Séville, pour donner aux juges l'exemple de l'impartialité, de l'assiduité, et même d'une inflexibilité salutaire. Isabelle tenait de Dieu le don de justice, qu'elle en avait si ardemment sollicité. L'Éternel y avait

magnifiquement ajouté la science et le goût abstrait de la jurisprudence, l'instinct de la législation et de l'organisation judiciaire, cette pénétrante lucidité et cette subtile droiture qui distinguent les vrais principes au milieu des complications qui jettent parfois le doute et la perplexité dans les plus fermes intelligences. On vit, chose jusque-là inouïe, une femme codifier les lois, réorganiser la justice, choisir soigneusement les magistrats, juger les juges, corriger leurs sentences, réformer leurs arrêts; jusqu'à ce que la justice, à tous les degrés, fût établie sur sa véritable base dans ses États.

En souvenir de la passion et de la mort du Sauveur, chaque vendredi, la pieuse reine approchait de son trône les misères et les souffrances morales de ses sujets, leur donnait publiquement audience, et recevait les plaintes que les plus chétifs portaient à son tribunal. Mais si elle accueillait miséricordieusement les pauvres et les opprimés, elle jetait, inflexible, la terreur dans l'âme des coupables. Elle chargea une commission de coordonner les statuts et édits de Castille; et l'on imprima, sous le titre de *Ordenanzas reales*, son travail, qui avait duré plus de quatre ans.

Une reine si zélée pour les intérêts de la justice ne pouvait rester indifférente à ceux de la religion. Le relâchement des mœurs accompagnait l'ignorance du clergé et avait pénétré dans les cloîtres. Isabelle sut veiller à l'orthodoxie de la foi, ainsi qu'à la dignité de l'Église. Elle fit acte d'autorité envers certains monastères, opiniâtres contre les réformes d'abus auxquels ils s'étaient mollement habitués. L'épiscopat, précédemment offert comme un prix aux servilités de cour, et tendu en appât aux ambitions politiques, ne fut désormais que la récompense de la science et de la pureté des doctrines.

Non contente d'avoir fondé la justice et purgé le sanctuaire, Isabelle voulut préserver ses États des poétiques séductions de la civilisation arabe, qui faisait lentement invasion dans les mœurs

de ses peuples. Il fallait d'abord mettre en honneur la science; et ce n'était pas chose aisée. Afin d'entraîner par l'exemple, la reine s'appliqua à l'étude du latin, et elle y fit de tels progrès, qu'en un an elle put entendre les sermons, les thèses, être haranguée par des ambassadeurs et leur répondre dans la même langue, qui était alors celle de la diplomatie. Le succès de la reine anima les beaux esprits de la cour, et éveilla dans tout le royaume une merveilleuse émulation pour des études longtemps oubliées, ou même dédaignées, par la noblesse surtout, qui, n'ayant d'estime que pour les armes, méprisait les livres et l'enseignement.

Une si sage économie distribuait le temps de la reine, qu'après avoir présidé le conseil des ministres, donné des audiences, revisé les procès, conféré avec les ambassadeurs, travaillé avec ses intendants et secrétaires, satisfait aux exercices de piété, surveillé l'éducation de ses enfants, Isabelle trouvait encore le loisir de coudre le linge du roi Ferdinand. Loin de dédaigner les travaux d'aiguille, en s'enfonçant dans l'antiquité profane et l'étude des livres saints, elle prenait plaisir à ces occupations utiles, que des préjugés regrettables, des goûts frivoles, et le défaut d'une éducation plus brillante que solide, ont, depuis longtemps déjà, frappées parmi nous d'un discrédit aussi funeste dans ses conséquences qu'il est injuste et immérité.

On peut dire que la qualité dominante d'Isabelle, son instinct propre, était une sainte pudeur. Son âme restait virginale, au milieu des dangers et des séductions dont elle était entourée. Les plus graves maladies ne surprirent aucune concession à la vigilance de sa chasteté. Telle était chez cette noble femme la puissance de la volonté, que, pour épargner à sa pudeur certains embarras, elle parut en plus d'une occasion surmonter la nature. Sachant que l'exemple pour être plus efficace doit venir d'en haut, elle n'admettait dans le service de sa maison que des femmes d'une réputation plus pure que leur sang. Elle se composait un

cercle de femmes d'élite, qui, logées dans les dépendances du palais, nourries à la table de la cour, travaillaient en commun pendant plusieurs heures, et dont la conversation formait le cœur, tout en ornant l'esprit des jeunes filles de haute naissance qu'elle groupait autour d'elle, pour faire, en quelque sorte à leur insu, leur éducation. Avec une pareille supériorité de caractère, une infaillibilité de conduite si admirée, Isabelle avait fait de sa cour une véritable école d'honneur, où la naissance, la poésie, la gloire, se trouvaient rehaussées de l'involontaire respect qu'impose la vertu, de l'enthousiasme qu'inspire la modestie dans sa sublimité. Ainsi elle cultivait les intelligences, elle humanisait les âmes; elle accoutumait les esprits à la soumission; elle rendait l'autorité royale tellement équitable dans ses décisions et ses ordres, qu'en les exécutant le peuple semblait obéir aux décrets de la justice elle-même. La concentration des pouvoirs, la régularisation de la force et des moyens exécutifs, imprimèrent à la royauté d'Isabelle un caractère de puissance et de majesté jusqu'alors inconnu.

Ce fut à cette époque, en 1483, que la reine Isabelle, de concert avec son époux, établit régulièrement en Espagne le tribunal de l'inquisition, afin d'extirper les germes d'erreur et d'hérésie que les Juifs et les Maures avaient semés dans la Péninsule. Cette contagion pouvait nuire à la religion catholique, et entraver le projet héréditaire des rois de Castille, d'expulser les musulmans du sol de l'Espagne. Aussi ne doit-on pas être surpris que Ferdinand et Isabelle aient réclamé du saint-siége l'autorisation de créer dans leurs États des tribunaux propres à maintenir cette unité de croyance et de culte, reconnue comme le plus sûr gage du repos de chaque société.

Isabelle voulait extirper de l'Europe le Coran, qui florissait depuis des siècles, enclavé dans ses États. Toutefois, avare comme une mère du sang de ses sujets, elle n'aurait point la première

engagé les hostilités; mais, aveuglés par l'orgueil, les Maures tramèrent eux-mêmes leur perte.

Fondé en 1238 par Mohhammed Ebn-al-Hhamar, le royaume de Grenade, le seul débris qui restât du califat et du pouvoir des musulmans en Espagne, comprenait un espace de cent soixante-dix milles sur le littoral de la Méditerranée; les dissensions domestiques et les empiétements successifs de la Castille l'avaient réduit à moins de quatre-vingts milles en largeur. Les Maures, successivement repoussés des provinces et des villes qu'ils possédaient en Espagne, s'étaient portés en foule à Grenade; ils y avaient réparé les pertes d'une population épuisée par des hostilités continuelles.

Aboul-Hhasan régnait alors dans cette capitale : ce prince s'était distingué dans sa jeunesse par sa vaillance et sa haine pour les chrétiens. Il vit toute l'imminence du péril et n'en fut point effrayé. A la demande qui lui fut faite d'un tribut, il répondit que « dans les lieux où les Maures frappaient leur monnaie, ils forgeaient aussi des armes pour repousser leurs ennemis ». Après avoir demandé la prorogation d'une trêve depuis longtemps expirée, tout à coup, sans dénonciation de rupture, les Arabes traîtreusement enlevèrent par surprise la place de Zahara, dont la citadelle, située sur un rocher escarpé, semblait imprenable. Cette perfide agression ne resta pas impunie : la prise d'Alhama, aux bains magnifiques, répondit bientôt à cet audacieux défi. Dès ce moment la guerre se poursuivit intermittente, accidentée, irrégulière, comme le sol et le climat de ces contrées. Isabelle s'était promis, puisqu'on la forçait à prendre les armes, de ne les déposer qu'après avoir rejeté le Croissant hors de la catholique Espagne. Elle se munit d'une nouvelle armure, que l'on voit encore aujourd'hui à l'arsenal de Madrid. Son épée, plus longue que celle de ses campagnes contre le Portugal, plus riche aussi, à pommeau et garde dorés, s'enfermait dans un fourreau de velours bleu clair, brodé

d'argent. Son monogramme ornait son casque, et un gracieux dessin de fleurs couvrait ses brassards et sa cuirasse d'acier poli.

Avant d'ouvrir la campagne, Isabelle demanda les prières de l'Église; car le vrai but de cette guerre était le triomphe social de la Croix. L'humanité de la reine désirait épargner le sang; son prosélytisme, sauver les âmes, et non pas exterminer la race. Son génie conçut un plan de guerre tout féminin, où la patience, l'habileté et la valeur personnelle devaient, suppléant au nombre, assurer le succès final de ses armes. Il consistait à profiter des rivalités intestines de l'ennemi, en divisant ses intérêts; à l'affaiblir peu à peu, en lui enlevant successivement toutes ses places fortes, afin d'isoler complétement Grenade, avant d'attaquer à découvert cette fière cité, orgueil de l'islamisme en Occident. Le plan d'Isabelle était surtout de paraître n'en pas avoir, et de ne point formuler son système de guerre. Seulement, dans l'intimité, elle disait avec finesse, en jouant sur les mots : « C'est grain à grain qu'on mange la grenade. »

Cette capitale, avec son territoire très-peu étendu, était tout ce qui restait du puissant empire fondé par Abdérame dans la Péninsule. Grenade, dont l'aspect représente le fruit entr'ouvert qui lui a donné son nom, était située au confluent du Xenil et du Darro, sur deux collines dont les sommets étaient couronnés chacun par une citadelle, l'Alhambra d'un côté, et l'Albaycin de l'autre, et dont la pente du côté de l'occident va se perdre dans une plaine vaste et fertile. La petite rivière de Darro coule entre les deux collines, et, après avoir traversé la ville, va se jeter dans le Xenil. Une double muraille entourait la cité de sa ceinture crénelée, et flanquée de tours nombreuses et formidables. L'Alhambra, palais des rois maures, était situé sur la plus haute des deux collines : son étendue lui donnait l'apparence d'une ville. L'autre quartier, l'Albaycin, était entouré d'une muraille qui le séparait du reste de la place. Quelques écrivains rapportent que Grenade

comptait près de quatre cent mille habitants; mais il est probable qu'elle n'en renfermait pas plus de cent mille, lorsqu'elle eut à lutter contre les forces réunies de toute l'Espagne.

C'était un bruit qui courait chez les Maures, que le terme fatal de leur domination en Espagne était arrivé. Un faquir troublait Grenade de ses prédictions lamentables; et elles étaient assez motivées par l'état du royaume. Déjà, sous Henrique IV, ils avaient perdu Gibraltar. Des villes fortes d'assiette, mais sans fossés, sans ouvrages extérieurs, et défendues seulement par un mur peu épais; une brillante cavalerie, exercée à lancer la zagaie, prompte à charger, prompte à fuir : telles étaient les ressources du peuple de Grenade. Il n'avait point à compter sur l'Afrique. Ce n'était plus le temps où les hordes des Almohades et des Almoravides pouvaient inonder la Péninsule. Le soudan d'Égypte se contenta d'envoyer à Ferdinand le gardien du saint sépulcre, pour lui parler en leur faveur, et fut bientôt distrait de cette affaire lointaine par la crainte que lui inspiraient les Ottomans.

Pour venger la prise de Zahara, les Espagnols avaient envahi le royaume de Grenade, encouragés par leur belle reine, à laquelle seule les Castillans voulaient obéir. On voyait déjà dans cette armée les conquérants futurs de la Barbarie et de Naples : Pedro de Navarre et Gonzalve de Cordoue. Dans le cours de onze années, les chrétiens, qui s'étaient déjà rendus maîtres d'Alhama, le boulevard de Grenade, prirent Malaga, l'entrepôt du commerce de l'Espagne avec l'Afrique; Baça, à laquelle on donnait cent cinquante mille habitants, et vinrent enfin, avec quatre-vingt mille hommes, mettre le siége devant Grenade elle-même. Cette capitale était en proie aux plus furieuses discordes. Le fils s'y était armé contre le père, le frère contre le frère. Boabdil et son oncle s'étaient partagé les restes de cette souveraineté expirante; et le dernier avait vendu sa part aux Espagnols pour un riche comté. Restait Boabdil, qui s'était reconnu vassal de Ferdinand,

... il ne la

... commander Fer-
... camp. La reine,
... être la victime.
... heures de la nuit à
... mit le feu à son
... échapper au péril;
... à tout le camp, dont
... même, devinrent en un
... qui pouvait rendre le
... qu'à leur faire perdre
... courageait, ordonna qu'une
... a ville de Santa-Fé, bâtie en
... aux musulmans que le siége

... de la plus horrible famine.
... assiégeants, et voyant chaque jour
... feux des ennemis, habilement
... surnommé le *Grand Capi-*
... toute la violence du désespoir.
... la mort faisait dans les rangs de
... des Abencérages, des Almo-
... pour défendre les larges brèches
... capitulation qui ruinait à tout
... en Espagne; et le 2 janvier 1492,
... sur les Tours Vermeilles et le palais

... la capitulation, à la naissance du jour,
... à sa famille le chemin des Alpuxarres;
... des tambours et le son des instruments
... de l'armée chrétienne, il alla lui-même

au-devant du vainqueur, suivi de tous ses wazirs et de cinquante cavaliers grenadins. Arrivé en présence de Ferdinand, Boabdil lui baisa le bras droit en disant : « Nous sommes à toi, roi puissant et glorieux; nous te livrons cette ville et ce royaume, puisque Allah le veut ainsi; et nous espérons que tu useras de ton triomphe avec clémence et générosité. » Puis il remit au vainqueur les clefs de la ville. Après cette entrevue, le roi dépossédé prit le chemin des montagnes, sans vouloir retourner dans la cité qui ne lui appartenait plus. Arrivé au sommet du mont Padul, il s'arrêta en un lieu appelé depuis le *Soupir du Maure*. De ce lieu élevé on découvrait la mer où l'infortuné monarque allait s'embarquer pour l'Afrique; on apercevait aussi Grenade, la Voga et le Xenil, au bord duquel s'élevaient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays, et des cyprès qui marquaient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnait dans son exil, avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Espagnols avaient occupé sur-le-champ les remparts et les forts : le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1492, Ferdinand et Isabelle firent leur entrée solennelle dans cette ville fameuse; tandis que les musulmans pleuraient, enfermés dans leurs maisons, le dernier jour de Grenade. Entourés d'une grande pompe militaire, les rois catholiques allèrent prendre possession de l'Alhambra, où fut arboré l'étendard royal de Castille. C'est là qu'ils reçurent, peu de jours après, le génois Christophe Colomb, qui allait dans la même année donner à l'Espagne un nouveau monde. On dit que les Espagnols luttèrent huit cents ans contre les Maures : il faudrait dire que les Maures luttèrent huit cents ans contre les

Espagnols. Les Arabes avaient fait la conquête de l'Espagne en deux années; il fallut huit siècles pour la leur reprendre.

Les beautés et les richesses de l'Alhambra furent déployées aux yeux de Ferdinand et d'Isabelle. On voit encore aujourd'hui cet édifice enchanté, où l'œil se lasse à contempler ces prodiges d'art et d'inimitable élégance, qui feraient croire aux contes merveilleux des génies et des fées. Palais et forteresse tout ensemble, cette délicieuse résidence des rois maures couvre une vaste étendue de terrain, et offre à l'extérieur une masse irrégulière de bâtiments, dont l'architecture diffère autant de l'architecture grecque que de la gothique, et forme un contraste frappant avec l'ordre et les harmonieuses proportions de l'intérieur. Les plafonds et les lambris des appartements sont incrustés de stuc, de mosaïques d'une délicatesse et d'un travail exquis, et ornés avec profusion de peintures et de dorures. Les cours, les colonnades, les fontaines, les bains, excitent l'étonnement du spectateur. Les sites que l'on découvre du haut des balcons sont admirables. De quelque côté que l'œil se tourne, il n'aperçoit que des jardins plantés d'arbres aux fleurs et aux fruits parfumés, de riantes collines, des plaines riches et fécondes. Il n'est pas étonnant que les Maures regrettent encore aujourd'hui les *délices de Grenade*, et qu'ils fassent constamment des vœux et des prières pour qu'il leur soit donné de rentrer un jour en possession de cette cité, qu'ils regardent comme un paradis terrestre.

Jamais peuple banni ne pleura plus amèrement la perte de ces foyers qu'il avait si mal défendus. L'histoire a peint en traits attendrissants la profonde tristesse des Maures; elle ne les a pas flétris : ce ne fut point par lâcheté qu'ils périrent. A les supposer même aussi sages, aussi prévoyants qu'ils étaient braves, ils n'auraient pu que retarder de quelques années la fin de leur domination. L'Afrique les avait indignement abandonnés; l'ascendant des Espagnols était devenu décisif, irrésistible; enfin, dans la pro-

gression comme dans la décadence des peuples, il y a, sous la main toute-puissante qui incline et dirige à son gré les natures inertes comme les libres volontés, il y a une force des choses qui se joue de tous les calculs, et accable toute prudence humaine.

Cet empire divisé devait périr : c'est encore une de ces invisibles lois qui président au gouvernement des choses humaines; et quand apparut l'heureux Ferdinand, soutenu par la grande âme de son épouse, cette magnanime Isabelle, qui osa seule ne point douter de Christophe Colomb, par l'épée de Gonzalve, et le génie de ce Ximenès, qui se vantait de « mener les Espagnes avec son cordon », il trouva Grenade à moitié vaincue par ses propres fureurs, et par cet incroyable vertige, qui, pareil au délire de l'agonie, s'était, au moment suprême, emparé de tous les esprits.

C'est un singulier spectacle, en effet, que celui d'une nation qui périt au sein des jeux; qui, dévorée au dedans par les discordes civiles, accablée au dehors par de puissants ennemis, toujours armée et toujours en habits de fête, joue, pour ainsi dire, avec la fortune et la mort, et passe, avec une mobilité merveilleuse, des sanglants débats des factions à la pompe des solennités publiques, comme si elle eût voulu se dérober à elle-même le sentiment de ses malheurs : peuple né grave et froid, devenu léger et passionné; qui, banni tout à l'heure de ses autels et de sa douce patrie, se couronnait de fleurs comme les victimes et s'enivrait de délices au bord de la tombe.

A un point de vue plus haut et plus grave, ce spectacle mérite encore l'intérêt du philosophe : c'est la chute d'un empire célèbre, l'irrévocable fin d'une nation généreuse et vaillante; c'est le dernier soupir de la chevalerie européenne, dans ce même siècle de prodiges où d'autres musulmans renversaient le trône des Constantin, où Colomb découvrait le nouveau monde, Gama les Indes et Guttenberg l'imprimerie.

Envisagée en elle-même, et sous le rapport politique, l'invasion

des Maures fut certainement une profonde calamité pour les Espagnols : ils perdirent leurs foyers, et l'étranger se partagea leur terre natale. Mais l'histoire leur doit cette justice, qu'ils ne laissèrent sur cette terre que des traces utiles et glorieuses de leur passage. Les grands et mémorables travaux qu'ils exécutèrent, sont encore pour elle un bienfait public : ils la couvrirent des merveilles de leur architecture. Les monuments de Cordoue, de Tolède, de Séville, de Grenade; ces mosquées superbes, ces palais qu'on dirait bâtis par les fées, ces hauts et légers portiques, dont la durée semble devoir être éternelle; ces mosaïques aux couleurs indestructibles, ces bains de marbre, ces jardins délicieux, embellis de tous les prodiges de l'art, ces ponts aériens, ces aqueducs, ces fontaines d'albâtre, ces citernes fameuses, ces villes qu'ils fondèrent; tous ces majestueux témoins de la grandeur moresque font encore l'orgueil de l'Espagne, quoiqu'elle les doive à ses revers; et par eux elle est devenue, pour les amis des arts, une terre classique, que l'on visite encore avec enthousiasme, après la Grèce et l'incomparable Italie.

La conquête de Grenade, qui réalisait le vœu constant des souverains de Castille et d'Aragon, acheva de mériter à Ferdinand et à Isabelle le titre de *rois catholiques*, que le pape Alexandre VI, en 1496, leur conféra pour eux et pour leurs successeurs. L'éclat du trône était alors dans sa progression ascendante, et la prise de Grenade ne devait pas seule contribuer à fortifier la puissance de la couronne. Bientôt l'Océan, au lieu de limiter l'empire espagnol, ne devait plus que le traverser, grâce au génie de Christophe Colomb. Ce Génois, marin déjà renommé, n'avait point été compris de son pays natal, ni du Portugal ni de l'Angleterre, où l'on avait traité de chimères et de folies ses gigantesques conceptions. S'étant présenté un jour pendant le blocus de Grenade, à Santa-Fé, devant Ferdinand et Isabelle, il n'en reçut d'abord qu'un froid accueil. Ces rois, dont les ressources étaient en partie épuisées

par les frais et par la longueur de la guerre contre les Maures, refusèrent à Colomb la faible somme et le matériel que celui-ci réclamait pour son expédition à travers les mers de l'ouest.

Déjà l'habile navigateur, le désespoir dans l'âme, s'éloignait du camp de Santa-Fé, quand soudain un messager le rappelle au nom de la reine Isabelle. Jean Perez, gardien du monastère de Rabida, avait saisi la pensée de l'homme de génie. Se faisant appuyer de don Alonzo de Quintanilla, contrôleur des finances de la Castille, et de don Luis de Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques de l'Aragon, il exalta devant Isabelle les probabilités des conjectures de Colomb et les avantages qu'offrirait la découverte de contrées inconnues pour la propagation de la religion chrétienne et pour la gloire et la prospérité du royaume d'Espagne. La reine, naturellement accessible à toutes les grandes conceptions, fut entraînée par les raisonnements irrésistibles du navigateur lui-même, qu'elle admit en sa présence; au point que, pour subvenir aux dépenses de l'expédition sans attendre que le trésor public fût allégé des charges de la guerre, elle voulut engager ses bijoux pour réaliser des ressources suffisantes. Don Luis de Santangel l'empêcha de recourir à cette extrémité en lui prêtant l'argent nécessaire, qui s'élevait à quatre mille doublons d'or, environ quatre-vingt mille francs de notre monnaie.

Colomb, en possession de cette somme, équipa une flottille de trois vaisseaux, et, le 3 août 1492, après avoir reçu la communion au monastère de Rabida, il partit, avec quatre-vingts hommes d'équipage, du port de Palos, en Andalousie, à la recherche de ce nouveau monde, qui allait devenir pour le vieux continent de l'Europe une source de richesses et de découvertes scientifiques plus féconde qu'on n'avait pu le prévoir.

Tout, au dedans comme au dehors, semblait réussir au gré des vœux et de l'ambition de Ferdinand et d'Isabelle, quand une perte cruelle vint remplir de deuil leur cour si brillante, et les

... prince des Asturies, ... dix-neuf ans. Quel- ... reine de Portugal, ... qui, en 1500, suivit sa ... mariée depuis deux ans à ... Maximilien, empereur ... unique de la tendresse et des ... Isabelle.

... vivement l'archiduchesse leur ... revenir en Espagne avec son ... rendus à leurs instances, furent ... descendants, héritiers de Ferdi- ... de Castille, assemblées le 22 mai ... Aragon, qui s'ouvrirent le 28 sep-

... Ferdinand de ses chagrins domes- ... remportée par le *Grand Capi-* ... la possession des États napolitains. ... troublée par de nouveaux malheurs. La ... comme son époux, trouvé une salutaire ... dans le succès de ses entreprises. ... la mort prématurée du prince des ... Portugal avait altéré sa santé : le triste ... restât, Jeanne, sa fille, était encore ... sujet de peine. L'indifférence de l'ar- ... l'esprit de cette princesse. Isabelle ... plaindre de ce que ses chagrins comme ... prospérité comme reine. Ces chagrins ache- ... constitution, déjà ébranlée par une maladie ... trop fréquent du cheval lui avait occa- ... à Medina-del-Campo, le 26 novembre ... de cinquante-quatre ans, justement regrettée de

tous ses sujets pour ses talents, ses vertus et ses brillantes qualités. Sa douceur, sa générosité et sa clémence avaient servi à tempérer l'inflexible rigueur de l'insensible Ferdinand. Protectrice des talents et du génie, elle seule encouragea par ses libéralités les projets de Colomb : l'histoire, en retraçant la découverte de l'Amérique, unit à la gloire de l'illustre navigateur le nom de cette grande reine.

Les auteurs contemporains, les gens mêmes de sa cour se sont plu à nous tracer dans le plus grand détail le double portrait de l'admirable femme qui fut un si grand roi. « La stature de la reine était d'une grandeur moyenne, mais admirablement proportionnée à ses membres et à ses traits. L'indicible élégance de sa forme semblait se détacher du sol. Sa taille souple et ferme dérobait sa force sous la grâce. La seule noblesse de sa pose trahissait sa nature ; sa démarche révélait son autorité. Ses cheveux, fins, longs et d'un blond ardent, avaient un grand éclat. Sa peau, d'une blancheur mate, s'animait au visage de fraîches carnations. Ses yeux offraient cette rare nuance qui de l'azur passe au vert transparent. La limpidité de son regard, qu'éclairait sa finesse de pénétration, jetait une pure lumière sur le modelé de ses joues, restées vermeilles malgré ses travaux de reine et les fatigues de sa maternelle fécondité. Ses lèvres, chastement closes, cachaient la perfection de ses dents. De chaque côté de sa tempe, des nattes luisantes couvraient à demi son oreille, assez grande, mais d'un enroulement délicat et finement correcte. La sérénité de son âme respirait dans la grâce pudique de ce galbe, où la vigueur de l'expression s'unissait à la beauté de la forme.

» Cette beauté ne tenait ni aux lignes des traits ni à l'éclat du teint, mais provenait de la pureté de l'ensemble, si harmonieusement assorti à la calme expression des pensées. Et par cela que la reine était de son essence un modèle angélique de constance et de chasteté, ses traits avaient pour ainsi dire reçu l'empreinte de son

âme; ils en semblaient le revêtement extérieur, et avaient peu à craindre le ravage des ans. En effet, en perdant sa première fraîcheur, le velouté des paupières, l'éclat du teint, cette efflorescente harmonie des contours qui fait le charme ordinaire et le secret de la beauté communément, Isabelle n'avait rien perdu de sa grâce : seulement son charme avait mûri comme son esprit. La majesté se substituait insensiblement au prestige, sans que sa domination fût aucunement amoindrie. Son énergie d'existence et sa trempe héroïque de caractère se voyaient dans la netteté de ses attitudes. Sa voix, sonore et d'un timbre clair, était nette et ferme comme sa raison. Cette femme, justement appelée par M. de Montalembert « la plus noble créature qui ait jamais régné » sur les hommes », formait un type merveilleux de grâce et de perfection, pour la beauté plastique comme pour les rares qualités de l'esprit et du cœur. »

On ne saurait rien ajouter à ce que nous en apprennent les annalistes contemporains et les chroniques officielles. Nous ne voulons mentionner que quelques-uns des témoignages rendus à sa mémoire par ceux-là qui s'étaient tus de son vivant, et dont l'éloge posthume ne saurait être suspect.

Le bon curé de los Palacios, l'abbé Andres Bernaldez, dans son histoire manuscrite, s'écrie, dans sa pieuse et naïve admiration : « Qui pourra énumérer les perfections de cette très-chrétienne et bienheureuse reine, la plus digne d'être louée à jamais! En dehors de sa chasteté par excellence et de sa noble origine, elle tira des nombreuses qualités dont Notre-Seigneur l'avait ornée le moyen de surpasser et d'éclipser toutes les reines qui parurent avant elle, non-seulement en Espagne, mais dans le monde entier! » Sous le rapport de la foi, il la compare à sainte Hélène, mère du grand Constantin. Il rappelle son zèle pour l'Église, pour la réforme du clergé et des ordres monastiques; sa sincère piété, sa véracité intime, sa loyauté politique, sa soumission aux volontés

[illegible] son royal époux, sa libéralité envers les monastères et les [illegible] : il la nomme enfin une seconde Élisabeth. Ce n'est qu'après [illegible] parlé des vertus de la reine qu'il parle de la beauté de la femme, de ses proportions harmonieuses, de son geste si noble et de son inimitable maintien.

Des évêques, des religieux, les historiens les plus accrédités de cette époque épuisent les formules de la louange pour célébrer cette femme incomparable, qu'ils appellent « toute la félicité des Espagnes, tout l'honneur de la nation, le plus bel exemplaire de toutes les vertus ».

Mais l'autorité de ces graves témoignages s'efface devant une appréciation plus éminente, celle d'un homme vraiment extraordinaire, qui resta humble amant de la pauvreté au faîte des honneurs, tout en se montrant grand archevêque, grand cardinal, grand ministre, même grand capitaine : le savant franciscain frère Ximenès Cisneros.

Après avoir retracé les sublimités de la reine, « de cette âme immense qu'il révérait avec admiration, » cet illustre génie déclare « que, dans les mondes de notre système planétaire, le soleil n'éclaira jamais son égale. » Une pareille affirmation est d'un grand poids dans la bouche d'un tel homme, qui avait travaillé avec Isabelle, pour elle, sous elle, fait partie de ses conseils, visité sa conscience, connu sa fervente piété, sa pureté d'intention, mesuré l'étonnante profondeur de ses vues administratives. La vertu d'Isabelle ne fit que grandir avec les années : la douleur l'ennoblit et la souffrance lui donna sa consécration.

Isabelle fut la personnification vivante du génie chevaleresque de son époque et de sa nation. Nulle femme ne joignit sur le trône une foi plus sincère à une prudence plus consommée et n'y fit briller une loyauté plus limpide. Manifestement, une sorte de bénédiction parut attachée à ses projets comme à ses actes : le succès justifia chacune de ses entreprises. Elle agrandit son petit

royaume, qu'elle avait recueilli dans le dernier abaissement, et l'éleva elle seule au rang de première puissance. En suscitant autour d'elle pour la servir de hautes capacités, de sincères dévouements, Dieu permit que la sagesse de ses conseils surpassât encore celle de ses conseillers.

Par Isabelle s'accomplit le principal fait de la politique européenne au quinzième siècle, l'expulsion du Croissant. Et avec Isabelle s'opéra l'événement le plus prodigieux de l'humanité, celui qui, en doublant son domaine terrestre, décuple l'horizon de ses investigations scientifiques.

Isabelle, en mourant, avait désigné Ferdinand d'Aragon, son époux, pour tuteur à leur fille, regardée comme incapable de gouverner la Castille. Et pour l'encourager à remplir dignement ses devoirs en souvenir d'elle, elle lui donna une dernière preuve de tendresse en lui assurant la moitié des revenus des Indes et la totalité de ceux des trois ordres militaires d'Alcantara, de Calatrava et de San-Iago, dont les grandes maîtrises avaient été depuis peu réunies à la couronne.

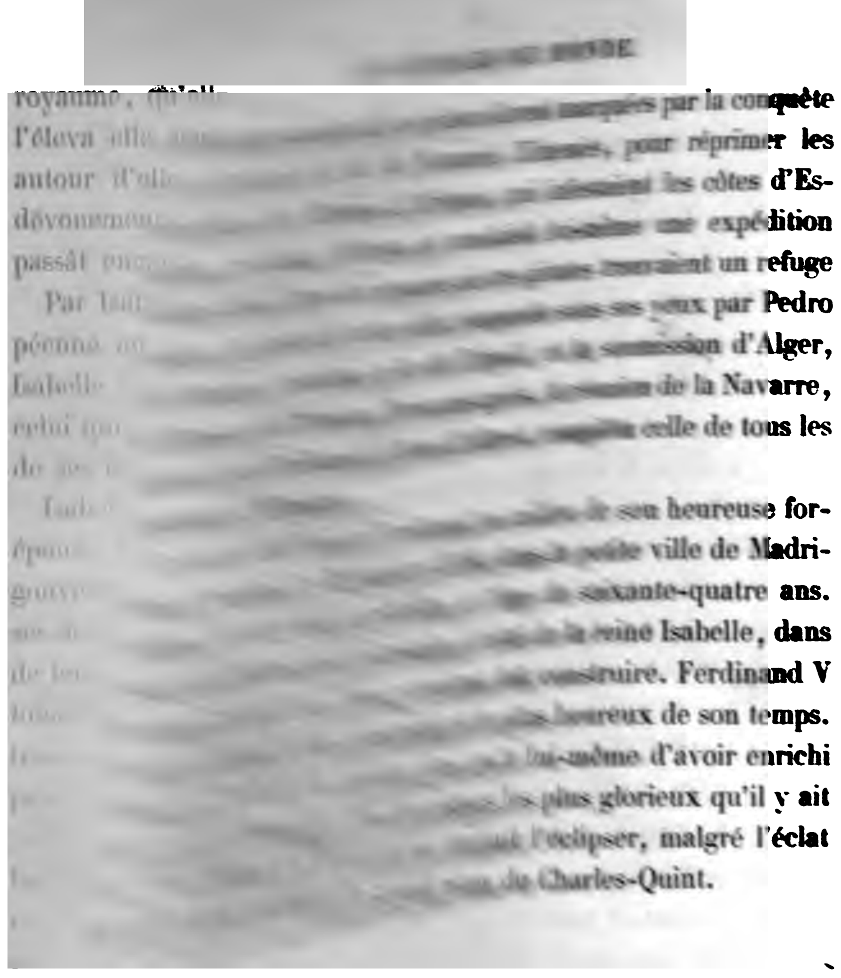
Colomb fut un de ceux qui perdirent le plus à la mort d'Isabelle. Il achevait alors sa troisième expédition, qui eut pour résultat la découverte du continent de l'Amérique. A son retour en Espagne, ses ennemis redoublèrent leurs persécutions. Il ne lui restait plus personne qui réparât les injustices dont il avait à souffrir et qui récompensât ses services : il ne pouvait rien espérer de Ferdinand, qui lui avait toujours refusé son appui. Le chagrin, l'anxiété achevèrent de miner une vie passée tout entière à braver la fureur des éléments et à gémir de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes. Le 20 mai 1506, jour de l'Ascension, vers midi, à Valladolid, dans une chambre d'auberge, le révélateur du nouveau monde, étendu sur son lit de douleurs, assisté de quelques religieux franciscains, entouré de ses deux fils et de sept officiers de sa maison, rendit son âme à Dieu, montrant à ses

derniers moments la grandeur d'âme et les sentiments religieux qui l'avaient distingué pendant toute sa vie.

La mort de l'homme qui avait doublé l'espace de la terre ne parut faire aucun vide, causer aucune tristesse : elle ne sembla point un événement pour la cité, bien moins encore une perte pour l'Espagne, où elle n'occasionnait ni bruit ni sensation, et resta complétement ignorée au dehors. L'isolement s'était fait autour de lui avant sa dernière heure; son trépas resta inaperçu. L'homme qui avait octroyé en don à l'Espagne la moitié de ce globe, n'obtint ni honneurs, ni oraison funèbre, ni monument, ni épitaphe.

Ferdinand, malgré toute son habileté, n'eût pas réussi à gouverner les fiers Castillans s'il n'eût été appuyé par le confesseur et le ministre d'Isabelle, le célèbre Ximenès de Cisneros, archevêque de Tolède, en qui la Castille admirait à la fois un politique et un saint. C'était un pauvre moine que l'archevêque de Grenade avait donné à Isabelle pour confesseur et pour conseiller. L'étonnement avait été grand à la cour lorsqu'on y vit paraître cet homme du désert, « dont la pâleur et l'austérité rappelaient les Paul et les Hilarion ». Au milieu même des grandeurs il observait rigoureusement la règle de saint François, voyageant à pied et mendiant sa nourriture. Il fallut un ordre du pape pour l'obliger à accepter l'archevêché de Tolède et pour le forcer à vivre d'une manière convenable à l'opulence du plus riche bénéfice de l'Espagne. Il se résigna à porter des fourrures précieuses, mais par-dessus la serge, orna ses appartements de lits magnifiques, et continua de coucher sur le plancher. Cette vie humble et austère lui laissait dans les affaires la grandeur hautaine du caractère espagnol; les nobles, qu'il écrasait, ne pouvaient s'empêcher d'admirer son courage.

Les Castillans, retrouvant dans Ximenès l'esprit héroïque de leur grande reine, oublièrent qu'ils obéissaient à Ferdinand, et



royaume, qu'elle [illegible] marquées par la conquête
l'éleva [illegible] pour réprimer les
autour d'elle [illegible] les côtes d'Es-
dévouement [illegible] une expédition
passât [illegible] un refuge
Par [illegible] sous ses yeux par Pedro
[illegible] la soumission d'Alger,
Isabelle [illegible] de la Navarre,
celui qui [illegible] celle de tous les
de ses [illegible]

Isabelle [illegible] de son heureuse for-
[illegible] petite ville de Madri-
[illegible] soixante-quatre ans.
[illegible] la reine Isabelle, dans
[illegible] construire. Ferdinand V
[illegible] heureux de son temps.
[illegible] lui-même d'avoir enrichi
[illegible] les plus glorieux qu'il y ait
[illegible] l'éclipser, malgré l'éclat
[illegible] de Charles-Quint.

[illegible] DE GENRUPT.



Staal del. Edwards sc.



CLÉOPATRE,

REINE D'ÉGYPTE.

L'an 41 du Christ, Antoine, dans son partage du monde avec Octave et Lépide, ayant pris l'Orient et se trouvant à Tarse, envoya son lieutenant Dellius pour donner en son nom l'ordre à Cléopâtre de venir rendre compte de sa conduite à son maître.

Et en effet Cléopâtre avait aidé Brutus et Cassius dans leur lutte contre Octave et contre Antoine, lutte qui venait de finir par la mort de tous deux à Philippes.

Un mois environ après cet ordre donné, tandis qu'Antoine rendait la justice sur son trône, il se fit une grande rumeur autour de lui.

Des gens accouraient des bords du fleuve, parlaient avec cette multiplicité de gestes familière aux Orientaux, montraient l'horizon et paraissaient préoccupés d'une chose inouïe.

Antoine demanda ce qui se passait.

— Vénus Astarté, lui répondit-on, vient visiter Bacchus pour le bonheur de l'Asie.

Cela n'expliquait pas grand'chose à Antoine.

Mais une curiosité si grande se répandit dans la foule, que tout

l'auditoire d'Antoine se dispersa, chacun courant soit vers sa maison pour prévenir sa famille du grand événement, soit vers l'endroit indiqué.

Antoine se trouva seul sur son tribunal.

Qui pouvait produire cette solitude autour du tout-puissant proconsul ?

Antoine allait le savoir.

Au milieu des chants, dans un nuage de parfums, s'avançait une galère dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent. Sous un pavillon de la plus splendide étoffe d'Orient, une femme était couchée, vêtue d'habillements magnifiques; de jeunes enfants à moitié nus, tels que les peintres peignent les Amours, la rafraîchissaient sur sa couche avec de longs éventails de plumes de paon et d'autruche. Cent femmes parfaitement belles, vêtues les unes en Néréides, les autres en Grâces, se tenaient celles-ci au gouvernail, celles-là aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de parfums que l'on brûlait, et couvertes d'une foule immense qui suivait cette divinité qui venait d'un monde inconnu demander des autels et commander des hommages, et cette foule allait ainsi non point par son ordre, mais de sa propre volonté, pour la voir et l'admirer.

Cette femme, cette déesse, cette Vénus Astarté, c'était Cléopâtre, reine d'Égypte.

Elle venait non pas recevoir les ordres d'Antoine, mais lui en donner.

Elle avait déjà mesuré l'étendue de son pouvoir dix ans auparavant sur un autre homme qu'Antoine, sur César.

Comment la femme qui allait séduire Antoine avait-elle séduit César ?

Disons-le, notre portrait de Cléopâtre ne serait point complet sans cela.

Sur l'avis de Théophane de Lesbos, Pompée, vaincu à Pharsale, avait fui vers l'Égypte.

Mais avant de débarquer, Pompée avait cru devoir donner avis de son arrivée au petit roi Ptolémée.

Celui-ci était à Péluse, faisant la guerre à sa sœur et à sa femme Cléopâtre. Cléopâtre était l'une et l'autre.

Ptolémée avait quinze ans à peine, tandis que sa sœur en avait dix-huit. En vertu de son droit d'aînesse, Cléopâtre avait voulu exercer l'autorité. Les confidents de Ptolémée avaient soulevé une sédition contre elle et l'avaient éloignée : de là la guerre.

On sait qu'en mettant le pied sur la terre d'Égypte, Pompée fut assassiné.

César le suivait de près. Il pleura, dit-on, quand l'ambassadeur chargé par Ptolémée de recevoir le vainqueur déroula sa robe et laissa tomber la tête de Pompée à ses pieds.

Ces pleurs, c'était l'arrêt de l'assassin.

A l'endroit même où la tête avait roulé sur le sable, César avait frappé la terre du pied et avait dit :

— Je bâtirai ici un temple à l'Indignation.

César fit alors inviter Ptolémée et Cléopâtre, qui avaient chacun une armée, de licencier cette armée et de venir plaider leur cause devant lui.

Puis il alla attendre l'effet de ses ordres dans le palais des rois d'Alexandrie.

Il y était installé depuis la veille seulement, lorsqu'on lui annonça qu'un homme demandait à lui faire hommage d'un tapis comme il n'en avait jamais vu.

César donna l'ordre de faire entrer l'homme.

C'était un rhéteur nommé Apollodore; il portait en effet un tapis sur son épaule.

Il posa le tapis à terre, desserra la courroie qui le serrait.

Aussitôt le tapis se déroula de lui-même, et César en vit sortir une femme.

C'était Cléopâtre.

Cléopâtre n'était pas précisément belle, mais elle était mieux que cela, elle était charmante. Sa taille était petite, mais admirablement prise. Elle était tout grâce, tout coquetterie, tout esprit. Elle parlait le latin, le grec, l'égyptien, les langues de la Syrie et de l'Asie. Elle tenait de l'Orient des habitudes de magnificence qui liaient ceux qui la voyaient avec des chaînes d'or et de diamants : c'était enfin la réalisation de la fable de la Sirène; seulement, elle avait le corps entier d'une femme.

Quelle femme que celle que l'histoire appela *la Vipère du Nil!*

Il faut croire qu'elle ne fit pas languir César; car lorsque le lendemain Ptolémée arriva, il s'aperçut, dit Dion Cassius, à certaines privautés de César avec sa sœur, que sa cause était perdue.

Mais le jeune renard rusa; il ne fit rien voir de ce qu'il présumait. Puis un beau matin il quitta le palais et courut par les rues d'Alexandrie en criant qu'il était trahi.

Aux cris du roi, le peuple prit les armes et assiégea César.

César se retira avec Cléopâtre dans le théâtre, et en fit sa citadelle.

Cette guerre faite pour les beaux yeux d'une femme fut la Fronde antique.

César, retranché dans son théâtre, n'ayant plus de flotte, — elle avait été brûlée moitié par lui, moitié par l'ennemi, — courait grand risque d'être enseveli avec Cléopâtre sous les débris de sa citadelle improvisée, lorsque Mithridate de Pergame, son lieutenant, vint le tirer de cette fâcheuse situation, en paraissant tout à coup sur les derrières de l'armée ennemie.

L'armée de Ptolémée fut détruite et Ptolémée fut noyé.

Alors César maria Cléopâtre avec un autre de ses frères, âgé de onze ans. Ce n'était pas un mari gênant qu'il se créait là.

Cela s'explique : César était toujours amoureux de Cléopâtre; mais comme le monde avait failli lui glisser entre les doigts pendant cet amour, il était obligé de quitter l'Égypte et de retourner à Rome.

Huit mois après le départ de César, Cléopâtre accouchait d'un fils que l'on appelait Césarion.

Six mois après, elle partait pour Rome avec son mari de onze ans, qui, celui-là, ne lui disputait pas l'autorité.

César les reçut dans son palais, les fit admettre au nombre des amis du peuple romain; et en mémoire de la victoire de Pharsale, ayant érigé un temple à Vénus Victorieuse, il fit fondre une statue de Cléopâtre en or, et la plaça dans le temple, en face de celle de la déesse.

Ces honneurs rendus à une étrangère, et surtout à une reine, — on sait quelle horreur les Romains avaient du nom de roi, puisque César fut assassiné sur l'accusation qu'il le voulait prendre, — déplurent fort au peuple romain.

Il murmura si haut, que César fut forcé de renvoyer Cléopâtre en Égypte.

Il ne la revit plus.

Pendant la guerre contre Brutus et Cassius, comme nous l'avons dit, elle avait favorisé les deux républicains.

Qui avait pu éveiller cette sympathie d'une femme comme Cléopâtre pour deux hommes comme Brutus et Cassius?

Un intermédiaire.

La Méditerranée alors appartenait à un charmant pirate plein de fantaisie et de pittoresque, qui la sillonnait avec deux mille vaisseaux; qui portait une tunique d'azur comme la vague qui roule de Corinthe à la Cyrénaïque, et qui, pour inspirer une plus grande confiance à ses matelots, appelait Neptune son père.

C'était le jeune Sextus Pompée.

Cléopâtre l'avait vu sur la terrasse de sa trirème; elle l'avait

trouvé beau. Il l'avait trouvée charmante; et s'il n'avait pas fait oublier César, il lui avait du moins succédé.

Sextus Pompée était l'allié naturel de Brutus et de Cassius, partisans du grand Pompée.

De là la sympathie de Cléopâtre pour ceux que l'on appela les derniers Romains.

De là l'ordre donné par Antoine à la belle reine de venir à Tarse lui rendre compte de sa conduite.

Nous avons vu comment elle y était arrivée, et quel effet avait produit sa présence.

*
* *

Antoine, debout sur son tribunal, où nous l'avons laissé, embrassait du regard tout l'ensemble du spectacle, mais sans rien distinguer encore. Peu à peu chaque objet s'isola, et ses yeux se fixèrent sur la galère, centre de tout cet immense mouvement.

Une fois arrêtés sur Cléopâtre, les regards d'Antoine ne purent plus se détacher d'elle.

Comme tous les barbares, — et Antoine était une espèce de barbare, — Antoine se laissa prendre par les yeux.

Avant que Cléopâtre lui eût parlé, il était vaincu.

On lui montra Antoine. Elle jeta un regard nonchalant sur lui, puis se remit à causer avec Charmion, sa confidente.

La galère s'arrêta; on jeta un pont couvert d'un magnifique tapis, qui conduisait de la galère au rivage.

Cléopâtre se souleva avec peine, en marchant mollement, comme si marcher était pour elle une fatigue trop grande. Elle gagna le rivage appuyée au bras de sa coiffeuse.

Sur le rivage, elle trouva un messager d'Antoine qui l'invitait à venir souper avec son maître; mais elle refusa, disant qu'elle aimait mieux le recevoir dans le palais qu'elle s'était fait préparer.

Puis elle continua son chemin, sans s'inquiéter davantage si Antoine viendrait ou ne viendrait pas.

Antoine vint et fut ébloui.

Cléopâtre savait faire de tout ce qui l'entourait un cadre admirable.

Cette salle où elle reçut le proconsul était d'une magnificence inouïe, même pour cet homme, qui croyait avoir vu toutes les magnificences de l'Orient.

On passa de la salle de réception dans la salle du festin.

Une main magique avait semé les lumières : partout la flamme éclatait en chiffres mystérieux, en figures bizarres. C'était le rêve d'un poëte d'Orient devenant une réalité.

Antoine demeura jusqu'au jour sur le lit du festin, savourant des vins inconnus, des mets dont il ne savait pas même les noms.

Il quitta Cléopâtre en l'invitant à venir à son tour souper avec lui. Elle accepta.

Antoine envoya chercher tous les conseillers qui pouvaient exister en matières pareilles, mimes, bouffons, cuisiniers, décorateurs; mais il reconnut bientôt son impuissance. Le soir, il l'avoua, railla lui-même la grossièreté et la mesquinerie de son festin, et se mit aux genoux de Cléopâtre pour recevoir les chaînes de son vainqueur.

Cléopâtre, de son côté, avait dans cette entrevue étudié Antoine : elle avait reconnu le soldat marse aux grossières plaisanteries; elle était descendue de son trône de déesse pour se mettre au niveau de son esprit.

Antoine rentra chez lui fou d'amour.

Il oublia tout, Rome, Octave, Fulvie, la guerre des Parthes; il oublia tout pour aimer et suivre Cléopâtre en Égypte.

Elle rentra à Alexandrie tenant le lion en laisse.

C'était sa manière de triompher à elle.

Entièrement soumis au pouvoir de l'enchanteresse, qui, tandis que les rois grecs, ses prédécesseurs, parlaient à peine l'égyptien,

parlait, elle, l'éthiopien, le troglodyte, l'hébreu, l'arabe, le syrien, le mède, le grec et le latin; redevenu jeune près de sa jeune maîtresse, qui de son côté pour son Hercule s'était faite Bacchante, pour son soldat vivandière, il passa près d'elle des jours de folle ivresse, que Plutarque appelle « la vie inimitable, » chassant, jouant, buvant. Puis, le soir, le proconsul et la reine s'habillaient en esclaves, couraient les rues d'Alexandrie, frappaient aux portes, insultaient les bourgeois, battaient, étaient battus, et rentraient riants et plus amoureux, Antoine du moins, chaque matin.

Le jour, on voguait sur le lac, on allait à Canope, on tirait de l'arc, exercice auquel Antoine excellait; on pêchait à la ligne, art qu'il connaissait moins.

Aussi un jour, s'impatientant de ne rien prendre, donna-t-il à un plongeur l'ordre de se procurer deux ou trois poissons vivants, et d'aller entre deux eaux les attacher à son hameçon.

Trois fois de suite le liége s'enfonça, et à chaque coup Antoine tira un magnifique poisson.

Cléopâtre le félicita, mais ne fut point sa dupe.

De son côté, elle donna tout bas un ordre : le liége de la ligne d'Antoine s'enfonça de nouveau; Antoine tira sa ligne et pêcha un hareng saur.

Cette fois, le plongeur de Cléopâtre avait gagné de vitesse le plongeur d'Antoine. Antoine eut bonne envie de se fâcher, mais de sa voix molle comme un chant, et dans ce doux idiome ionien que devait parler la déesse de la volupté :

— Imperator, dit-elle, laisse-nous la ligne, à nous qui régnons du Phare à Canope. Ta pêche, à toi, c'est de prendre des villes, des rois et des royaumes.

Hélas! il fallut quitter tout cela.

Il y avait une paix à aller signer au cap Misène avec Octave et Sextus Pompée; il y avait une campagne à faire chez les Parthes;

il y avait, — Fulvie étant morte dans un accès de colère, — il y avait la sœur d'Octave à épouser.

Mais avant de partir il voulut faire à Cléopâtre un royaume qu'il pût plus tard partager avec elle. Il réunit à l'empire d'Égypte tout le bassin de la mer de Syrie, c'est-à-dire toutes les contrées maritimes et commerçantes de la Méditerranée orientale, la Phénicie, la Célésyrie, l'île de Chypre, une grande partie de la Cilicie, le canton de la Judée qui produit le baume, et l'Arabie des Nabathéens, par où les caravanes passaient de l'Afrique dans l'Inde.

Cette adoption des vaincus, cette idolâtrie pour une reine, révolta les Romains contre Antoine. Ils le virent avec une sorte de terreur superstitieuse siéger près de son Isis sous les attributs d'Osiris.

Et en effet il avait fait dresser sur une estrade d'argent deux trônes d'or, un pour lui et l'autre pour Cléopâtre et Césarion, qu'il déclara fils de César. Il avait donné le titre de Rois des rois aux enfants qu'il avait eus d'elle, — Alexandre et Ptolémée. — Alexandre eut en partage l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, qu'il espérait conquérir; Ptolémée eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie.

Il les avait présentés tous deux au peuple.

L'aîné, vêtu de la robe médique, portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu, qu'on appelle cidaris, et qui est la couronne des rois mèdes et arméniens.

Le cadet, vêtu d'un long manteau, de babouches dorées et du bonnet entouré d'un diadème, c'est-à-dire du costume des successeurs d'Alexandre.

Depuis ce jour, Cléopâtre, de son côté, portait le costume et le nom d'Isis.

Il y avait là pour Octave des motifs suffisants de guerre; mais Octave était un homme prudent, il attendit.

Antoine allait faire la guerre aux Parthes, et il pouvait lui en arriver autant qu'à Crassus.

Peu s'en fallut.

Il avait affaire à un nouveau roi, Phraate, qui avait tué son père et ses vingt-neuf frères. On était en droit d'attendre quelque chose d'un pareil homme.

Antoine fut battu en effet; mais, mieux avisé que Crassus, au lieu de prendre dans sa retraite le chemin de la plaine, il prit celui des montagnes. Des quarante mille hommes qu'il avait emmenés, il en ramena seize mille.

C'était le moment de se brouiller avec lui.

Octave le saisit avec empressement.

Il accusa Antoine d'avoir démembré l'empire; d'avoir introduit Césarion dans la famille de César; de vouloir donner Rome à Cléopâtre, et d'avoir fait porter à ses soldats, c'est-à-dire à des soldats romains, le chiffre d'une reine sur leurs boucliers. Il le montra suivant à pied la litière de Cléopâtre, confondu au milieu de ses eunuques; s'interrompant sur son tribunal, au milieu des rois et des tétrarques, pour lire les tablettes d'amour en cristal et en cornaline que lui envoyait la reine; enfin d'avoir un jour laissé Furnius, un patricien qui plaidait devant lui, pour aller soutenir à la place d'un esclave la litière de Cléopâtre.

Sur l'ordre d'Octave, le sénat enleva à Antoine la puissance triumvirale, et déclara la guerre à la reine d'Égypte.

C'était la guerre de l'Orient contre l'Occident; c'était le monde joué sur un coup de dé.

Antoine marcha contre Octave avec deux cent mille fantassins, douze mille cavaliers et cinq cents vaisseaux. Il avait avec lui le roi de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie et de Thrace.

Ceux du Pont, des Arabes, des Juifs, des Galates et des Mèdes, lui avaient envoyé des contingents.

Enfin une armée de Gètes était en marche.

Octave fut prêt le premier. Il passa la mer avec deux cent cinquante vaisseaux, et débarqua près d'Actium avec cent mille hommes.

Mais, malgré cette supériorité numérique, les présages étaient contre Antoine. Pisaure, colonie fondée par lui sur la mer Adriatique, s'abîma dans les entrailles de la terre, qui se referma sur elle. A Albe, une statue de marbre érigée en l'honneur d'Antoine, fut, durant plusieurs jours, inondée de sueur, sans qu'on pût arrêter cette sueur en l'essuyant. Comme Antoine était à Patras, la foudre tomba sur le temple d'Hercule, dont il prétendait descendre, et le consuma. A Athènes, un tourbillon de vent emporta la statue de Bacchus, et Antoine se disait le Bacchus moderne, comme Cléopâtre la moderne Isis. Enfin, un dernier signe plus effrayant que tous se manifesta sur la galère capitane de Cléopâtre, que la reine appelait l'*Antoniade*, des hirondelles avaient fait leurs nids sous la poupe, et il en vint d'autres qui les chassèrent et tuèrent leurs petits.

Antoine voulait combattre sur terre; mais Cléopâtre préféra la mer.

Elle cita les exemples de Pompée, battu sur terre à Pharsale, et de Cassius et Brutus, battus sur terre à Philippes; tandis qu'au contraire Duillius avait battu les vaisseaux de Carthage, César ceux des Vénètes, Agrippa ceux de Sextus.

La flotte battue ou même détruite, restait l'armée de terre, qui était une grande ressource, puisqu'elle était double de celle d'Octave.

L'armée détruite, la flotte ne servait plus à rien qu'à fuir.

C'était, comme on le voit, un grand historien et un grand stratégiste que Cléopâtre.

Antoine obéit.

L'Orient et l'Occident se rencontrèrent donc à Actium.

Depuis quatre jours la mer avait été si agitée, que l'on avait dû

différer la bataille; mais le cinquième jour, le vent étant tombé, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre.

Antoine conduisait son aile droite avec Publicola, et Cœlius l'aile gauche.

Octave avait donné son aile gauche à Agrippa, et s'était réservé la droite.

Octave était plein d'espérance; car le matin, en sortant de sa tente pour monter sur le vaisseau où il devait combattre, il avait rencontré un homme conduisant un âne, et lui avait demandé comment son âne et lui s'appelaient.

— Je m'appelle *Eutychus*, avait répondu le paysan, et mon âne *Nicon*.

Et Octave avait remercié les dieux de ce présage; car *Eutychus* veut dire *heureux*, et *Nicon*, *victorieux*.

Cléopâtre était au centre avec soixante navires.

On en était au plus fort du combat, et la victoire était encore douteuse, lorsque tout à coup, sans qu'il y eût danger, et par conséquent motif de retraite, Cléopâtre fit déployer ses voiles et prit la fuite, passant au milieu de ceux qui combattaient.

Antoine la vit fuir, et le cœur lui faillit.

Le poëte grec l'a dit :

> L'homme aimant a son cœur dans un corps étranger.

Il oublia tout, sa renommée, la victoire, l'empire du monde : il suivit Cléopâtre.

Antoine, fuyant la bataille, était perdu, et le monde appartenait à Octave.

C'était la troisième fois que les dieux se déclaraient pour l'Occident contre l'Orient.

*
* *

Cléopâtre ne fuyait pas seulement, elle trahissait.

Au fond, la coquette qui avait été la maîtresse de César et d'Antoine n'eût pas été fâchée d'être celle d'Octave.

Une fois sa maîtresse, elle ne doutait pas de régner sur lui, comme elle avait régné sur Antoine et sur César.

La rentrée de Cléopâtre à Alexandrie fut semblable à un triomphe; elle avait des guirlandes de fleurs à ses vaisseaux.

Antoine, au contraire, était sombre et silencieux.

Il songeait à éviter l'assassinat de Pompée par le suicide de Brutus.

Il député vers Octave et offre de se tuer pour sauver la reine.

Elle, de son côté, envoie un messager : elle offre d'ouvrir les portes de Péluse et de livrer Antoine. En attendant, elle envoie à Octave la couronne et le sceptre d'or.

Antoine s'était retiré dans une tour qu'il avait fait construire et qu'il appelait la tour de Timon.

Mais Cléopâtre craignit les effets de ce désespoir solitaire. C'était vivant qu'elle avait promis de le livrer, et non mort.

Elle l'alla chercher et le ramena au palais.

Au lieu de la *vie inimitable* qui avait donné des heures si enivrantes, elle venait d'imaginer la *Société des inséparables dans la mort.*

On attendait, au milieu des plaisirs et des fêtes, cette tempête qui venait du Nord, et le jour où elle éclaterait on serait foudroyé. Voilà tout.

Mais quelque chose de plus terrible tourmentait Antoine.

— S'il vous pardonne, s'il vous aime? disait-il à Cléopâtre.

Et celle-ci alors, pour le rassurer, lui jurait de mourir; et à la fin du repas, au milieu des flacons, des verres, des guirlandes de roses, faisait venir des esclaves et essayait sur eux tous les poisons connus, pour voir si l'on ne finirait point par trouver une mort voluptueuse.

4

Octave approchait toujours.

A la voix de son rival, Antoine reprit courage : avec tout ce qui lui restait de soldats, il courut aux portes d'Alexandrie et s'y battit comme un lion.

Octave fut repoussé.

Antoine rentra dans la ville, embrassa Cléopâtre consternée de ce semblant de victoire, et s'obstinant à se fier à elle, il lui présenta ses meilleurs soldats.

Mais le lendemain la fortune fut différente, sa cavalerie passa à Octave, son infanterie fut écrasée, la flotte égyptienne se réunit à celle de César.

Au moment où il rentrait à Alexandrie, il rencontra les femmes de Cléopâtre en larmes. Elles venaient annoncer à Antoine que leur maîtresse s'était tuée.

— Alors, dit Antoine, à mon tour!

Et il appela un esclave qu'il avait affranchi à la condition que le moment venu il le tuerait.

Mais au moment où se découvrant la poitrine, Antoine lui rappelait sa promesse, l'esclave se tua.

Lui alors prit l'épée et se l'enfonça dans la poitrine.

Ce fut alors seulement qu'il apprit que Cléopâtre l'avait trompé; qu'elle vivait encore, et s'était retirée avec ses trésors dans un tombeau fortifié qu'elle s'était fait construire.

Antoine ordonna qu'on le portât près d'elle. Il voulait mourir dans ses bras; sinon dans ses bras, à ses pieds.

Mais Cléopâtre ne voulut point ouvrir la porte barricadée en dedans; elle le fit soulever par ses femmes avec des cordes, jusqu'à une fenêtre de laquelle on le redescendit dans le mausolée.

Il mourut en touchant la terre. Son dernier regard fut un regard d'amour, sa dernière parole une parole de consolation.

Mais à cette même fenêtre dont on venait de descendre le corps expirant d'Antoine, parurent les soldats de César.

Alors Cléopâtre fit mine de se percer du poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture. On lui arrêta le bras.

C'était ce qu'elle désirait. Il fallait que César sût qu'elle avait voulu se tuer.

Cette mort de Cléopâtre était en effet ce que craignait le plus Octave. Elle était encore belle et ferait admirablement à son triomphe; elle était immensément riche, et tous ses trésors étaient enfermés avec elle.

Mais ses trésors et elle étaient couchés sur un immense bûcher de bois parfumé couvert d'étoupes et de cinnamome. Une étincelle! et tout lui échappait.

Il demanda une entrevue. C'était tout ce que voulait Cléopâtre. L'entrevue fut accordée.

Ce dut être quelque chose de curieux que cette entrevue, où les deux plus fins esprits du monde essayaient de se jouer l'un l'autre.

Cléopâtre, aux pieds d'Octave, usa de ces enchantements qui avaient si bien réussi sur César et sur Antoine.

Mais César et Antoine étaient des hommes, tandis qu'Octave... on ignorait encore ce qu'il était.

Il promit vaguement d'abord, puis plus affirmativement, puis positivement enfin à Cléopâtre, qu'elle garderait son royaume et sa puissance.

Après quoi il se retira.

Cléopâtre respirait, — elle croyait avoir vaincu son vainqueur, — quand Dolabella, lieutenant d'Octave, qui l'avait vue, et qui, lui, en était devenu amoureux, lui jeta par la fenêtre un papier sur lequel étaient écrits ces mots :

— Ne croyez à rien de ce que vous a promis Octave. Dans trois jours il vous emmène à Rome pour figurer à son triomphe.

Cléopâtre montra le billet à Charmion et à Iras.

— Allons, dit-elle, je vois bien qu'il faut mourir. Faites ce que j'ai dit.

Et à l'une de ses femmes elle donna une lettre pour Octave, et à l'autre elle dit seulement ces mots :

— Allez prévenir le paysan que je veux manger des figues.

Les femmes sortirent.

Dans la lettre à Octave, elle demandait la permission d'aller faire des libations funèbres au tombeau d'Antoine.

Octave, sans soupçon aucun, le lui accorda.

En conséquence, elle se fit porter en litière au lieu de la sépulture. C'était un caveau voûté dans lequel on avait à la hâte élevé un tombeau.

Elle se jeta sur ce tombeau, et en présence de ses femmes :

— Cher Antoine, s'écria-t-elle, il y a quelques jours à peine que je t'ai déposé dans ce dernier asile. Alors j'étais libre encore, tandis qu'aujourd'hui c'est captive et gardée à vue que je verse ces libations sur tes tristes restes. On craint que je ne défigure par mes coups ce corps destiné à glorifier la victoire d'Auguste; mais ne crains pas que je serve à une pompe où l'on va triompher de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre; et maintenant la mort va nous éloigner tous les deux des lieux de notre naissance. Romain, tu dormiras éternellement sous cette terre d'Égypte; moi, née en Égypte, je serai enterrée en Italie; et ce sera ma dernière consolation, cher Antoine, que d'être ensevelie aux lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque puissance, car les nôtres nous ont trahis, obtiens d'eux que ton âme ne m'abandonne point. Ne souffre pas que l'on triomphe de toi en me menant moi-même en triomphe. Cache-moi ici avec toi; donne-moi une place à tes côtés dans ta tombe, car entre les maux infinis qui m'accablent aucun n'a été plus grand ni plus affreux pour moi que ce peu de temps qu'il m'a fallu vivre sans toi !

Et puis, ses plaintes exhalées, elle couronna le tombeau de fleurs, le baisa, et commanda qu'on lui préparât un bain.

Le bain pris, elle se mit à table et se fit servir un splendide repas.

Pendant ce temps arrivait un paysan de la campagne.

Ce paysan demandait la reine.

Les gardes l'arrêtèrent à la porte.

Mais le paysan leur montra un panier qu'il portait au bras, écarta des feuilles, et sous les feuilles leur fit voir des figues magnifiques.

— C'est le dessert de la reine que j'apporte, dit-il.

On le laissa passer.

— Voilà l'homme, dit Iras en se penchant à l'oreille de la reine.

La reine pâlit et se retourna. Le paysan, à peine visible, se tenait dans l'ombre, près de la porte.

— Approche, lui dit Cléopâtre.

L'homme approcha et entra dans le cercle de lumières qui enveloppait la reine.

— C'est donc toi? dit-elle avec un soupir.

— C'est moi, dit l'homme.

— Où sont les figues?

— Les voilà.

La reine fit alors déposer le panier sur la table, et écarta avec une certaine hésitation les feuilles qui cachaient les fruits.

Entre deux figues un aspic balançait sa hideuse petite tête plate et noire.

— Ah! te voilà donc! dit-elle.

Et elle présenta son bras nu au reptile.

L'aspic la mordit.

— Il est temps, dit la reine, de porter la seconde lettre à César.

Cette seconde lettre lui annonçait sa mort, et lui demandait d'être ensevelie avec Antoine.

César voulut courir d'abord, et s'assurer de la vérité par ses

propres yeux; mais il craignit quelque surprise et y envoya des soldats.

Les gardes qui étaient à la porte ignoraient complétement ce qui s'était passé.

Les soldats entrèrent.

Cléopâtre, vêtue de ses ornements royaux, était morte sur un trône d'or. Iras, qui venait d'expirer, était couchée à ses pieds; Charmion, qui allait mourir, lui rajustait autour du front son diadème dérangé par l'agonie.

— Oh! s'écria un des envoyés de César, voilà qui est beau, Charmion!

— Très-beau, en effet, répondit celle-ci, et digne d'une femme issue de tant de rois.

Et fidèle au delà de la mort, Charmion roula aux pieds de la reine.

Ainsi vécut et mourut Cléopâtre, reine d'Égypte.

ALEXANDRE DUMAS.





CATHERINE II.

Les deux souverainetés les plus souveraines du dix-huitième siècle, n'est-ce pas Voltaire et Catherine II ? Aussi, voyez comme ils se reconnaissent grands tous les deux. Voltaire s'habillait des chasses de Catherine, et celle-ci, dans son parc de Czarsko-Zélo, faisait bâtir un petit Ferney. Ainsi, dans l'épopée virgilienne, Andromaque exilée se plaît à voir encore une miniature de sa Pergame, et à planter sur les bords d'un ruisseau sans nom les arbustes qui ombrageaient les rives sacrées du Simoïs.

Il faut voir Catherine II de haut et de loin, comme toutes les grandes renommées et tous les grands monuments; l'histoire n'aime ni les pantoufles ni les robes de chambre. C'est peut-être pour cela que Byron appelle l'histoire « cette menteuse fieffée ».

A la cour d'une reine, disait Horace Walpole, ce sont les hommes qui gouvernent. A la cour des rois, ce sont les femmes. Horace Walpole n'avait pas deviné Catherine, qui fut toujours impératrice, même en face de ses passions, dans le tourbillon de ses amants. C'est qu'il y avait en elle une femme doublée d'un homme. Quand elle devisait familièrement avec son philosophe

Diderot, au coin de son feu de l'Ermitage, et qu'elle voyait l'encyclopédiste hésiter pour lâcher la bride à sa gaieté gauloise : Allez toujours, lui disait-elle, nous sommes entre hommes.

C'était là le génie de Catherine, d'être un philosophe avec Diderot comme avec Voltaire, un roi avec Frédéric comme avec Joseph II, un mathématicien avec Euler, un héros avec Souwaroff, un homme du monde avec le comte de Ségur, un diplomate avec le prince de Ligne, et une femme (Byron dit beaucoup mieux) avec Poniatowski, avec Grégoire Orloff, avec Wasielitschikoff, avec Potemkin, avec Zawadoffsky, avec Zoritz, avec Rimsky Korzakoff, avec Lanskoï, avec Yermoloff, avec Momonoff, avec Platon Zouboff, avec Valérien Zouboff, avec tous ceux que n'a pas nommés l'histoire.

Mitrowitch, par exemple, qui après avoir joué avec elle un roman rustique à la manière de Daphnis et Chloé, fut condamné à mort dans un drame à la Shakspeare. On avait mis Ivan IV au tombeau, mais vivant. Les deux officiers ensevelis avec lui avaient l'ordre de le tuer si on tentait de le délivrer. Ils avaient surtout reçu l'ordre de ne pas manquer ceux qui oseraient cette tentative. Les deux officiers commencèrent par Ivan IV, mais n'eurent pas le courage d'assassiner encore Mitrowitch. Ce beau soldat ukrainien rendit son épée en toute confiance, bien convaincu qu'il en recevrait une autre plus riche des mains de Catherine. Mais Catherine n'avait pas l'amour reconnaissant; son roman rustique était fini, elle en jeta sans vergogne les feuillets dans le sang de Mitrowitch. Il fut condamné à mort et mourut en disant ces mots d'un philosophe : « Je ne comprends pas. — Il ne comprend pas, dit Catherine en écoutant le galop de son cœur insatiable, il ne comprend pas que j'ai cent passions à vivre et qu'il n'en avait qu'une à me donner. »

Catherine, quelle que fût la faiblesse de son cœur, voulut toujours garder la souveraineté. Elle se donnait, mais elle ne donnait

pas le pouvoir. Élisabeth livrait l'Angleterre à ses amants, et les décapitait pour redevenir la reine; Catherine n'eut jamais besoin de décapiter ses amants. Elle avait trop le génie du despotisme, et elle connaissait trop le despotisme de l'amour pour tenir conseil des ministres dans sa chambre à coucher.

La Sémiramis du Nord — une Sémiramis qui eut à compter avec l'ombre sanglante de Ninus — se souvenait de l'Asie quand elle ouvrait ses mains pleines pour écraser sous ses dons ceux qui ne réussirent jamais à combler le vide de son cœur. Écoutez là-dessus Byron, à l'instant où il présente son don Juan à l'impératrice.

« Les ambassadeurs de toutes les puissances demandèrent qui était ce tout nouveau jeune homme qui promettait d'être grand dans quelques heures, ce qui est bien prompt (quoique la vie soit si courte). Déjà ils voyaient dans son cabinet tomber les roubles en pluie argentine et pressée, sans compter les décorations et le cadeau de quelques milliers de paysans.

» Catherine était généreuse; — toutes ces femmes-là le sont. L'amour, ce grand ouvreur du cœur et de toutes les voies qui y conduisent de près ou de loin, par en haut ou par en bas, par les barrières à péage petites ou grandes, — l'amour (bien qu'elle eût une maudite passion pour la guerre et ne fût pas la meilleure des épouses, à moins que nous ne donnions ce titre à Clytemnestre, et pourtant peut-être vaut-il mieux que l'un des époux meure que si tous deux traînaient leur chaîne), — l'amour avait porté Catherine à faire la fortune de chacun de ses amants; en cela elle différait de notre demi-chaste Élisabeth, dont l'avarice répugnait à toutes espèces de débours, si l'histoire, cette menteuse fieffée, a dit vrai; et quand il serait avéré que la douleur d'avoir mis à mort un favori eût abrégé sa vieillesse, sa coquetterie vile et ambiguë, ainsi que sa ladrerie, font honte à son sexe et à son rang. »

Voici le budget des amours de Catherine II :

		Roubles.
Les cinq frères Orloff ont reçu 45,000 paysans, et en terres, palais, bijoux, vaisselle et argent.		17,000,000
Wissensky, officier des gardes, environ deux mois en faveur.		300,000
Wasielitschikoff, simple lieutenant des gardes, reçut en vingt-deux mois qu'il fut en faveur :	Roubles.	
Une terre de 7,000 paysans estimée.	600,000	
En argent.	100,000	
En bijoux.	60,000	
En vaisselle.	50,000	
Un palais meublé.	100,000	
Une pension de 20,000 roubles de rente, à peu près.	200,000	1,110,000
L'ordre de Saint-Alexandre Newski.		
Potemkin reçut, dans les deux premières années, environ 9 millions. Il accumula ensuite des richesses immenses. Il avait de grands biens en Pologne et dans toutes les provinces de la Russie. Une de ses armoires était remplie d'or, de diamants et de billets de banque de Londres, d'Amsterdam, de Venise. Sa fortune était estimée.		50,000,000
Zawadoffski reçut, en dix-huit mois, des terres en Pologne avec 2,000 paysans, en Ukraine avec 6,000, et en Russie avec 18,000. Ces terres étaient estimées.	1,000,000	
Il reçut en argent.	150,000	
En vaisselle.	50,000	
En bijoux.	80,000	
Et une pension du cabinet de 10,000 roubles.	100,000	1,380,000
TOTAL.		69,790,000

Mais je ne veux pas continuer l'addition éloquente des roubles semés à pleines mains par Catherine au dessert du festin de l'amour; je dirai seulement que le total s'élevait à plus de 400,000,000. M. de Cupidon était ministre des finances par intérim; heureusement que l'intérim ne durait jamais.

Catherine fut belle longtemps, fut belle toujours. Non-seulement elle avait la beauté dominatrice de l'intelligence, elle avait aussi, quoique Allemande, la beauté des lignes, si j'en crois son buste par Falconet, si j'en crois le tableau du musée de Versailles, si j'en crois Diderot, qui savait peindre. — Comme elle s'habillait tour à tour en homme et en femme, il lui fallait une certaine fierté de profil et en même temps un grand charme de sourire, — yeux bleus et dents blanches, — pour qu'elle représentât victorieusement les deux figures. — Elle portait bien la tête; c'était Junon sur le champ de bataille, c'était Diane sous les ramées de l'Ermitage. Quoique d'une taille médiocre, elle avait l'art de paraître grande, comme si la majesté lui eût toujours fait un piédestal. Ses beaux sourcils noirs donnaient plus de charme encore au ciel azuré de ses yeux. Ses cheveux n'étaient ni blonds ni bruns, ils étaient légèrement poudrés, quelquefois pailletés d'or, et flottaient sur son cou en ondes rebelles. — Elle se coiffait souvent d'un petit bonnet couvert de diamants. — Elle avait presque toujours un collier de perles et des boucles d'oreille étincelantes. — Elle mettait du rouge, mais elle avait horreur des nez rouges, et ne buvait presque jamais de vin; la table, d'ailleurs, ne tenait que fort peu de place dans sa vie. Elle déjeunait des yeux, elle respirait l'odeur du gibier des chasses impériales, et se contentait de mettre sous ses belles dents un fruit mûr ou un fruit sec avec un biscuit trempé de chocolat ou de vin de Chypre. A dîner, elle goûtait à tout et ne mangeait de rien; elle regardait souper son amant ou son hôte, et ne s'asseyait presque jamais. C'était l'heure des ambitions cachées, quand ce n'était pas l'heure de l'amour.

Byron l'a peinte à son midi; il lui donne des yeux bleus ou gris; — selon Rulhière, elle avait les yeux bruns; — pourquoi le prince de Ligne ne nous a-t-il pas appris qu'elle les avait noirs? Pour moi, je suis convaincu qu'elle avait les yeux verts, mais

vert de mer, cette couleur indécise qui va jusqu'au bleu, qui va jusqu'au noir, selon que l'âme passe de la région des vents alizés au cap des tempêtes. Minerve, Messaline et Marie Stuart ont triomphé par ces yeux-là.

Byron s'attarde avec don Juan en la contemplation des beautés de Catherine; il parle de ses charmes venus à point comme de beaux fruits qui vont tomber de la treille; mais je ne le suivrai pas quand il soulève cette adorable veste de velours vert dessinée par l'impératrice elle-même, et cette jupe à grand ramage qui sculptait en reliefs si voluptueux « les autres extras » chantés par le poëte.

L'impératrice, ce grand roi, a eu aussi son Marly et son Trianon. A l'Ermitage, sous Catherine, il y eut des spectacles avec des parterres de philosophes et de héros. On sait que l'Ermitage est au palais impérial ce que le grand Trianon est à Versailles. Tous les voyageurs, les princes et les poëtes entraient à l'Ermitage comme dans un château de fées, et ne trouvaient plus la porte pour s'en retourner, tant ils étaient retenus par les mille et une merveilles de la statuaire et de la peinture; toute une corbeille de fleurs exotiques importées de France et d'Italie. Sous Catherine, c'était le luxe dans le luxe; on y entrait par une galerie de tableaux, j'ai voulu dire de chefs-d'œuvre. Il n'y avait que deux salons et une salle à manger; mais comme on n'y recevait que la belle compagnie, et que les domestiques ne s'y montraient jamais, même pendant le dîner, il restait toujours assez de place. On frappait trois coups comme au théâtre, et une table bien apprise montait à l'instant, servie comme chez Lucullus, bien mieux, comme chez mademoiselle de Camargo. Il n'y manquait que le dessert. — J'en suis fâchée, disait Catherine, mais vous n'aurez de beaux fruits que quand j'aurai ma saison d'hiver à Constantinople. Et disant cela elle se levait de table, et tout le monde la suivait dans un jardin d'hiver où ses jardiniers, de

vrais courtisans, avaient enchaîné les belles saisons. Les convives cueillaient à deux mains les raisins et les pêches, et l'Eldorado était trouvé.

Il n'y avait pas seulement à l'Ermitage les fruits de Fontainebleau et de Florence; on y moissonnait toutes les gerbes, on y vendangeait toutes les grappes de l'intelligence européenne. Quand Diderot avait lancé ses flammes, quand on avait lu une lettre intime du roi Voltaire ou la correspondance officielle du baron de Grimm, c'était le tour du prince de Ligne, qui débitait des riens charmants, du comte de Ségur, qui chantait une romance, ou de Bernardin de Saint-Pierre (à Saint-Pétersbourg, c'était le chevalier de Saint-Pierre), qui racontait pour séduire une comtesse polonaise ces Harmonies de la nature qui séduisaient tout le monde.

Nul ne savait donner une fête comme Catherine II; elle avait passé de bien loin Fouquet à Vaux, Louis XIV à Versailles, et Francœur à l'Opéra. Citerai-je, par exemple, les fêtes données au prince Henri de Prusse? Elle avait fait construire un immense traîneau attelé de seize chevaux, dont les miroirs prismatiques se miraient aussi sur la glace. C'était une infernale mascarade, car on n'y était reçu que déguisé en domino. Ce magique traîneau n'était que l'avant-coureur de deux mille autres. Sur le chemin ce n'était que pyramides et arcs de triomphe. C'était un voyage aux portes de Saint-Pétersbourg, mais ce fut un voyage à travers le monde, car à chaque mille il y avait une fête organisée, guinguettes, danses et jeux, où les paysans et les paysannes, en costumes de tous les pays, ici comme dans les kermesses de Rubens, là comme dans les fêtes galantes de Watteau, représentaient ce grand train de joie qui au dix-huitième siècle dédommageait les rois et les impératrices des soucis de leur couronne.

Le prince Henri de Prusse fit une remarque qui fit sourire Catherine, c'est que les différents peuples ont tous leur manière

[illegible] pour boire, mais qu'ils [illegible] fit une autre remarque [illegible] de traineau pour se mêler [illegible] de Voltaire ne leur avait [illegible] avoir que des sujets; — Ca- [illegible] ment aux gaietés assez com- [illegible] dansante qui aujourd'hui [illegible] czars. « Rien, dit le prince [illegible] jesté que de diriger la polonaise. » [illegible] impératrice ne songeait peut-être [illegible] effet, ce trait d'esprit du prince [illegible] trait de lumière qui éclaira pour [illegible] taire. Qui sait si après avoir [illegible] Prusse n'avaient pas mis le pied

[illegible] publiées, donnent une auto- [illegible] notre légende.

[illegible] de la plus petite cour d'Allemagne [illegible] esprit Frédéric II, s'imagina long- [illegible] la reine du monde par la grâce [illegible] ne savait pas présider un salon. [illegible] madame Geoffrin, cette présidente [illegible] madame de Tencin, et lui demanda [illegible] académie des bêtes de Saint-Péters- [illegible] les Napoléon n'ont que faire pour [illegible] rédigés par madame Geoffrin ou par

[illegible] l'Iliade et l'Odyssée de Catherine, [illegible] de faux dieux comme dans ceux d'Ho- [illegible] a trop de nuages. Catherine ne s'ap- [illegible] s'appelait Sophie-Auguste-Dorothée [illegible] née à Stettin en 1729, du prince Chris-

tian-Auguste. Frédéric II et la czarine Élisabeth, qui se souvenaient d'un ancien serment d'amour juré à l'oncle de la jeune princesse, conspirèrent pour la fiancer au duc Charles de Holstein-Gottorp, qui, par le droit de sa mère Anne, était le prétendant naturel à la couronne de Russie. Charles et Sophie-Auguste étaient luthériens tous les deux. Au baptême de l'Église grecque, l'un devint Pierre Fédérowitch et l'autre Catherine Alexievna.

On se maria, mais les augures étaient mauvais, et les fleurs d'oranger ne tombèrent pas sous les courtines de la chambre nuptiale; Catherine prit un amant, Soltikoff: était-ce bien le premier? Pierre III prit une maîtresse, la comtesse Woronzoff, et il n'y eut plus que deux ennemis sur les marches du trône.

Quand Élisabeth mourut, Catherine permit à Pierre III de ceindre la couronne. Elle voulait le perdre dans l'opinion avant de le frapper. Pierre III se fût perdu tout seul; mais comment ne pas tomber quand les princesses vendaient leur amour à ceux qui trahiraient l'empereur pour l'impératrice, quand l'impératrice elle-même payait à Grégoire Orloff la dîme de son pouvoir du lendemain? Pierre tomba. Catherine parut en uniforme à la tête des régiments, et prouva que celui des deux souverains qui était le maître c'était elle. Sur le champ de bataille le czar prit la fuite et demanda bientôt sa grâce à la victorieuse; mais Catherine ne savait pas pardonner à celui qui n'avait pas su se faire aimer; Pierre III prisonnier fut empoisonné par Alexis Orloff et par Teploff; puis, par excès de zèle, et comme le poison n'achevait pas assez vite son œuvre, Baratinski l'étrangla avec une serviette. Catherine dormit le soir à Peterhoff; elle n'avait point perdu sa journée.

On fit tambouriner une grande nouvelle au peuple; voici la proclamation qui fut affichée dans toutes les villes de l'empire :

« Le septième jour après notre avénement au trône impérial,

nous reçûmes avis que le ci-devant empereur était attaqué d'une colique violente dont il avait eu autrefois de fréquents accès. Aussi, pour ne point manquer au devoir que nous impose la religion chrétienne et à la sainte loi qui prescrit de conserver la vie à son prochain, nous ordonnâmes de lui envoyer à l'instant tout ce qui pourrait servir à prévenir les suites d'un mal si dangereux et de le soulager par de prompts remèdes. Nous apprîmes cependant hier, avec beaucoup de douleur et de regret, qu'il avait plu au Très-Haut de terminer sa carrière. C'est pourquoi nous avons ordonné de déposer son corps dans le monastère de Newski pour y être inhumé.

» Nous exhortons en même temps, en souveraine et en mère, tous nos fidèles sujets à faire les derniers adieux au défunt, en oubliant le passé, et à prier Dieu pour son âme, ainsi qu'à regarder cet arrêt inattendu du Tout-Puissant comme un effet des vues impénétrables que sa providence s'est réservées sur nous, sur notre trône impérial et sur toute notre chère patrie. »

La même femme qui écrivait d'un ton si odieusement dégagé cette lettre de faire part à son peuple et à la postérité, devait pourtant plus tard s'attendrir jusqu'aux larmes quand Diderot lui dirait adieu. Elle aimait ce qui était grand, et le tort de Pierre III était d'être un homme médiocre, ce qui ne légitime pas le tort de Catherine.

Catherine fut vraiment grande; non-seulement elle continua Pierre le Grand, mais on pourrait dire qu'elle fut encore sa Catherine, tant elle voulut réaliser ses idées et jusqu'à ses rêves. Quand on arrive à Saint-Pétersbourg, ce qui émeut l'historien, c'est ce monument grandiose au socle duquel on a gravé cette inscription qui résume deux histoires :

A PIERRE I,

CATHERINE II.

En effet, l'âme plus lumineuse de Pierre Ier embrasait le sein fécond de celle qui fut surnommée la mère de la patrie.

A toute heure elle interrogeait le portrait de Pierre le Grand. Le prince de Ligne rapporte qu'il ne se passait pas un grand événement sans qu'elle prît dans sa poche le portrait de Pierre Ier en disant : *Que dirait-il, que ferait-il s'il était ici?*

Elle ne projetait pas moins que de se faire couronner impératrice d'Orient à Constantinople, ressouvenir lointain de l'antique majesté d'Irène. Mais Catherine n'avait pas à portée un Charlemagne. Quelle splendeur pourtant c'eût été si le Charlemagne des âges nouveaux eût été là en effet, et si l'univers, une fois de plus partagé en deux empires, se fût pacifié et ordonné tout entier sous l'influence généreuse de Catherine II et de Napoléon!

Catherine, si elle n'atteignit pas à ces sommets, ouvrit au moins la voie en tous sens à ses successeurs, et leur désigna, avec le but, les moyens d'y toucher vite. La prise d'Otzakoff et d'Ismaïl, le partage de la Pologne, la tactique diplomatique vis-à-vis les cabinets d'Angleterre et de France, l'invasion de la Crimée, enfin chacun des actes politiques et guerriers de ce long règne, amenèrent l'impératrice un peu plus près de ces ports du Bosphore qu'avait marqués aux entreprises de ses petits-fils le civilisateur conquérant de la Russie.

Nous avons dit Sémiramis : Catherine II n'était-elle pas Cléopâtre aussi? N'est-ce pas un voyage qui fait oublier les féeries de la navigation sur le Cydnus, que cette promenade romanesque en Crimée, qui pourtant avait son but politique? On passait le long des rivages consacrés par le sang d'Iphigénie, les Achille ne manquaient pas, et au milieu d'eux cette grande image de Pierre le Grand apparaissait encore; mais tout à côté de ces conseils sévères de l'histoire se jouaient les visions dorées des Mille et une Nuits. Lisez cette page du prince de Ligne, qui fut le plus gracieux des Tristan de cette Table ronde.

« Nous trouvâmes, pendant plusieurs jours, une immense suite de déserts, primitivement habités par des hordes tartares. A chaque relais s'élevaient des tentes aux armes de Sa Majesté où l'on trouvait dîner, déjeuner, collation et souper. Ces campements étaient décorés avec toute la magnificence asiatique. L'impératrice fit dans chaque ville des présents qui se montèrent à plus de cent mille roubles. Des lieues entières de pays étaient illuminées. Chaque jour c'étaient des bals, des feux d'artifice. Pendant les deux derniers mois, j'avais pour office, tous les jours, de jeter de l'argent par les fenêtres de notre voiture. J'ai distribué de la sorte plusieurs millions. »

Le duc de Lauzun, enthousiaste de Catherine et épris de Marie-Antoinette, voulut inspirer la reine par l'impératrice. Catherine qui croyait que les grandes âmes ne meurent pas, s'imagina qu'elle pouvait transmettre sa pensée à la fille de Marie-Thérèse, reine de France et de Navarre, en cette époque de renouvellement, où la Providence des peuples avait mis un fantôme à la place des rois; mais Marie-Antoinette ne devait être grande que dans la mort. Les idylles du petit Trianon l'empêchaient d'écouter l'oracle qui lui venait du Nord.

Cette femme, qui avait régné sur cinq cent quarante villes, sur quarante-deux gouvernements, sur une multitude d'îles depuis le Kamtchatka jusqu'au Japon, sur 80,000,000 d'esclaves (c'étaient bien des esclaves), elle mourut seule, toute seule, sans qu'il se trouvât un seul esclave pour lui soulever la tête. Et pourtant cette tête, déjà roidie sur l'oreiller mortuaire, rêvait encore au rêve de Pierre le Grand, au rêve que Nicolas a vu fuir en mourant : Constantinople russe, et la mer Noire devenue un lac Majeur pour les promenades des nouveaux Potemkin!

Oui, elle mourut seule, mais du moins elle ne fut pas assistée par les étrangleurs, comme son mari Pierre III, par les assassins, comme le prince Ivan à Schlusselbourg.

Et pourtant, qu'on vienne encore parler de la conscience divine dans le cœur humain! Ce jour-là elle s'était levée gaiement, elle avait pris son café comme son ami Voltaire, elle avait lu un distique de son ami Souwaroff, qui revenait du massacre d'Ismaïl. Elle tomba frappée d'apoplexie comme le régent, mais le régent avait auprès de lui madame de Falaris, « son confesseur ordinaire »; l'impératrice n'eut auprès d'elle ni Valérien Zouboff, ni son médecin Rogerson, ni son fils le czaréwitch Paul Ier. Avec l'amie des encyclopédistes, il n'était pas question de confesseur d'aucune église.

On a dit que Catherine avait encouragé les gens de lettres pour sa gloire, sans aimer les lettres. On s'est trompé, car elle écrivait elle-même, non pas précisément comme madame de Sévigné, mais avec une certaine recherche d'esprit, dans cette forme ouvragée, forme qui révèle les initiés. Elle a écrit des contes recueillis par Grimm qui valent bien les contes de Montcrif, de Collé et de Maurepas. Elle a traduit Bélisaire; ne fallait-il pas pour une pareille entreprise un courage vraiment littéraire? L'Encyclopédie proscrite aurait trouvé un refuge dans son palais, car elle eût aimé autant à voir de près les travailleurs, qu'à s'éclairer au reflet de cette forge révolutionnaire. On a beaucoup parlé de la grâce qu'elle mit à acheter, sans en accepter les livres, la bibliothèque de Diderot. Une impératrice ne pouvait pas moins faire, mais elle pouvait faire moins bien. Ce qui prouve qu'elle aimait les philosophes pour la philosophie et non pour la mode, c'est qu'elle offrit cent mille francs par an à d'Alembert pour être précepteur de son fils. D'Alembert refusa par philosophie, dit-il à ses amis. D'Alembert se trompait; le vrai philosophe eût quitté son pays pour aller inspirer la sagesse à un futur empereur. La correspondance de Catherine avec Voltaire, cette fameuse correspondance pour laquelle l'impératrice quittait tout, est encore une preuve de son goût très-vif pour les choses de l'esprit. Vol-

taire disait gaiement : « Ma Catau aime les philosophes, son mari aura tort dans la postérité [1]. »

Rien n'était impossible à cette souveraineté. Elle a tout fait, même un code, comme Napoléon; elle a créé des académies, elle

[1] Voici une lettre de Voltaire :

« Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord. Votre Majesté Impériale a beau dire; je vous fais étoile et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes resteront en Espagne, et à la fin même, elles se dissiperont. Vous ne serez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis; vous ne serez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les sages feront votre apothéose de votre vivant; vous vivrez longtemps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité; si vous voulez faire des miracles, tâchez seulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que Votre Majesté fait, je croirai que c'est pure malice à elle, si elle n'entreprend pas ce changement : j'y suis un peu intéressé, car dès que vous aurez mis la Russie au trentième degré au lieu des environs du soixantième, je vous demanderai la permission d'y venir achever ma vie; mais en quelque endroit que je végète, je vous admirerai malgré vous. »

Voici maintenant une lettre de l'Impératrice :

« Vous ne voulez point de paix, Monsieur; soyez tranquille, jusqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'est une bonne chose que la paix. Lorsqu'elle existait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur; me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre en vérité a des moments bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'est qu'on n'y aime point son prochain comme soi-même. J'étais accoutumée à penser qu'il n'est pas honnête de faire du mal aux gens; je me console cependant un peu aujourd'hui en disant à Moustapha : « Tu l'as voulu, Georges Dandin ! » Et après cette réflexion, je suis à mon aise comme ci-devant. Les grands événements ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point aussi que le moment de la paix soit bien proche. Il est plaisant qu'on fasse accroire aux Turcs que nous ne pourrons point longtemps soutenir la guerre. Si la passion n'inspirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que Pierre le Grand soutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Persans, sans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Russie est toujours sortie de chacune de ces guerres plus florissante qu'auparavant; et ce sont les guerres qui ont mis l'industrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle ressource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, Monsieur, me paraît ressembler un peu au partage du

a écrit des contes philosophiques, elle a découvert des pays nouveaux, elle a bâti des provinces. Elle a répliqué à Volney, elle a consolé d'Alembert inconsolable quand il perdit pour la seconde fois mademoiselle Lespinasse. Elle a relevé la fortune

lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux Isthmiques.

» Laissez faire sultan Aly-Bey; vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Grèce, qui ne fait que faire des vœux, agissait avec autant de vigueur que le seigneur des Pyramides, le théâtre d'Athènes cesserait bientôt d'être un potager, et le Lycée une écurie. Mais si cette guerre continue, mon jardin de Czarsko-Zélo ressemblera bientôt à un jeu de quilles, car, à chaque action d'éclat, j'y fais élever quelque monument. La bataille de Kogul, où dix-sept mille combattants en battirent cent cinquante mille, y a produit un obélisque avec une inscription qui ne contient que le fait et le nom du général; la bataille navale de Tchesmé a fait naître dans une très-grande pièce d'eau une colonne rostrale; la prise de la Crimée y sera perpétuée par une grosse colonne; la descente dans la Morée et la prise de Sparte par une autre.

» Tout cela est fait des plus beaux marbres qu'on puisse voir, et que les Italiens mêmes admirent. Ces marbres se trouvent les uns sur les bords du lac Ladoga, les autres à Catherinembourg en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez : il y en a presque de toutes couleurs.

» Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de Mémoire, auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importants de la guerre présente y seront gravés sur des médaillons, avec des inscriptions simples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment, qui, j'espère, sera beau, de bon goût, et sera l'histoire de cette guerre. Cette idée m'amuse beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

» Jusqu'à ce que je sache que la promenade que vous me proposez sur le Scamandre soit plus agréable que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve si bien! Je renonce aussi à la réédification de Troie; j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps.

» Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous servir de cette fourrure contre le vent de bise et la fraîcheur des Alpes. Lors de votre rentrée dans Constantinople (l'impératrice se croyait déjà à Constantinople), j'aurai soin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit est bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait usage, et dont aucun sculpteur ne veut ni ne peut vêtir ses statues, crainte de les faire paraître ridicules et mesquines. »



G. Staal. W. H. Mote.



JEANNE D'ARC.

Vers la fin de février 1429, au moment où de tout son royaume Charles VII ne possédait plus que trois provinces, au moment où les Anglais pressaient avec le plus d'ardeur le siége d'Orléans, au moment où tout paraissait si perdu que le roi songeait à se réfugier en Espagne ou en Écosse, le bruit se répandit tout à coup que Dieu faisait un miracle en faveur de la France, et que la prophétie de Merlin annonçant qu'une vierge sauverait le royaume, s'accomplissait.

C'était le sire de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, qui avait fait passer cet avis au roi, disant qu'il lui amenait cette vierge et lui demandait la permission de la lui présenter.

Le roi était à Chinon avec sa cour, — pauvre cour! — se composant de quelques seigneurs restés fidèles, de la reine sa femme et d'Yolande d'Anjou sa belle-mère, cette femme de grand sens qui patrona Jeanne d'Arc et qui inventa Agnès Sorel.

Cette nouvelle, qu'une paysanne s'avançait conduite par Dieu pour sauver le royaume, n'inspirait point une grande confiance au roi; pareille mission venait d'avorter aux mains d'une intrigante. Marie d'Avignon, s'appuyant sur cette même prophétie de Merlin, avait demandé à être présentée à Charles VII, affirmant



G. Staal. Imp. F. Chardon aîné 30, r. Hautefeuille Paris. W. H. Mote.

Elle était née pendant la nuit des Rois de l'année 1412.

Elle était née entre la Lorraine et la Champagne, à Domremy, charmant vallon arrosé par la Meuse et situé entre Neufchâteau et Vaucouleurs.

Nous précisons, car dans un espace de dix lieues, il y a quatre Domremy le long de la Meuse, trois du diocèse de Toul, un de celui de Langres.

Aujourd'hui on distingue le Domremy où naquit Jehanne par le surnom de Domremy-la-Pucelle, et l'on reconnaît la maison où elle est née, à la statue de la martyre agenouillée et en prière, et à trois écussons sculptés.

Le premier, celui de Louis XI, qui fit restaurer la chaumière.

Le second, celui qui fut donné à un frère de la Pucelle avec le surnom du *Lys*.

Et le troisième, qui porte une étoile et trois socs de charrue.

Trois siècles plus tôt, Jehanne fût née serve de l'abbaye de Domremy, et un siècle plus tôt, serve du sire de Joinville.

Mais en 1335 le roi Charles V força les Joinville de lui céder Vaucouleurs. Elle naquit donc relevant directement de la couronne de France.

A trois lieues de Domremy était le dernier village bourguignon.

Tout le reste tenait pour Charles VII.

Ces frontières extrêmes étaient ce qu'on appelait les *Marches*. Ceux qui les défendaient en prenaient le nom de *marquis*.

Or, cette Marche de France avait été longtemps disputée entre le roi et le duc de Lorraine. Les pauvres gens qui l'habitaient étaient trop loin pour être protégés. N'étant point protégés, ils n'étaient pas ménagés.

Leur véritable seigneur et protecteur c'était le bon Dieu, et il prouva bien, en faisant naître Jehanne au milieu d'eux, qu'il se souvenait des oubliés.

Jehanne passa ses premières années au milieu des angoisses ter-

ribles de la guerre; les souvenirs de son enfance étaient le tocsin, le réveil en sursaut et les villages brûlant à l'horizon. Souvent de pauvres fugitifs arrivaient à Domremy, Jehanne aidait à les recevoir, leur donnait son lit et allait coucher au grenier. Un jour il lui fallut fuir à son tour. Ses parents restèrent quinze jours absents, se cachant tantôt dans une forêt, tantôt dans une carrière; puis, lorsqu'ils revinrent, le village était saccagé, la maison pillée, l'église dévastée.

De là l'horreur que Jehanne conçut de l'ennemi.

Dans les rares intervalles de tranquillité qui laissaient les laboureurs se livrer à leurs travaux, les parents de Jehanne l'employèrent à la garde de leur troupeau, et l'on remarqua que jamais la jeune bergère n'égara une brebis ni un mouton. Quand quelque agneau s'était perdu, il suffisait que Jehanne l'appelât pour qu'il revînt aussitôt. Quand un loup sortait du bois, elle n'avait qu'à marcher au-devant de lui avec sa houlette, une simple branche d'arbre ou même une fleur, le loup rentrait aussitôt dans le bois d'où il était sorti. Enfin, tant qu'elle était dans la maison de son père, jamais un malheur n'y arrivait, et si l'humble cabane fut témoin de quelque accident, on se rappela plus tard que ce fut toujours en l'absence de Jehanne que cet accident était arrivé.

Celle qui était destinée à devenir elle-même une légende, habitait le pays des vieilles légendes. Domremy était à deux pas de la grande forêt des Vosges. De la porte de son père on voyait un vieux bois que l'on nommait le bois des *Chênes*. Ce bois des Chênes était hanté par les fées. Elles y avaient un hêtre magnifique qui portait leur nom; ce hêtre ombrageait une fontaine; les petits enfants venaient suspendre des couronnes à cet arbre en l'honneur des dames de la forêt, et chantaient des ballades auxquelles, invisibles, elles prenaient, disait-on, un suprême plaisir. Le curé de Domremy, qui les traitait de malins esprits, venait tous les ans dire une messe à la fontaine et exorciser les pauvres fées.

Mais Jehanne, au contraire, les aimait; Jehanne disait que les dames étaient des esprits innocents qui ne faisaient point de mal, et souvent elle venait rêver et même quelquefois s'endormir sous leur arbre.

*
* *

Un jour d'été, jour de jeûne, c'était le 17 août 1424, Jehanne, traversant le jardin de sa mère, vit tout à coup une nuée lumineuse; effrayée, elle s'arrêta; mais de la nuée elle entendit sortir une voix.

Cette voix disait :

« Jehanne, tu es née pour accomplir des choses merveilleuses, car tu es la vierge choisie par le Seigneur pour le rétablissement du roi Charles : habillée en homme, tu prendras les armes, tu seras chef de guerre, et tout dans le royaume se fera par ton conseil. »

Jehanne n'était point encore revenue de sa surprise, que la voix s'était éteinte et que la nuée avait disparu.

Jehanne resta muette et immobile avec de l'épouvante plein le cœur.

Et plus tard, lorsque Jehanne eut accompli sa mission, on remarqua qu'elle avait eu cette vision le jour même de la bataille de Verneuil, perdue par l'armée du roi Charles VII, et dans laquelle avaient péri le comte de Douglas, messire Jacques son fils, le comte de Buchan, le comte d'Aumale, Jean de Harcourt, le comte de Tonnerre, le comte de Ventadour, le sire de Roche-Baron, le sire de Gamache, et tant d'autres nobles et loyaux chevaliers, que cette défaite de Verneuil fut estimée avoir été aussi fatale à la France que l'avaient été celles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Revenue à elle, Jehanne songea à son troupeau qu'elle avait laissé seul, et reprit le chemin de la prairie.

Son troupeau s'était rassemblé sous l'arbre des fées.

Jehanne resta toute la journée aux environs de l'arbre, qu'elle affectionnait beaucoup, tressant des couronnes en l'honneur de sainte Catherine et de sainte Marguerite, auxquelles elle avait une grande dévotion, et attachant ses couronnes aux branches de cet arbre. Puis le soir venu, elle ramena le troupeau à la maison.

* * *

Comme Jehanne avait douze ans et commençait à se faire grande et belle, ses parents décidèrent qu'on ne l'enverrait plus aux champs, et que son frère Pierre, qui avait un an de moins qu'elle, garderait désormais le troupeau à sa place. Alors sa mère la prit et lui enseigna les différents travaux d'aiguille qui conviennent à une femme, ce qui lui fit dire lors de son interrogatoire qu'elle avait appris de sa mère à coudre, et qu'elle ne croyait point qu'il y eût une femme dans tout Rouen qui pût lui en remontrer.

Cependant le souvenir du jardin revenait dix fois le jour à son esprit, et le son de cette voix miraculeuse qu'elle avait entendue bruissait incessamment à son oreille. Or, un jour de dimanche qu'elle était restée après tout le monde à l'église, elle entendit tout à coup la même voix qui l'appelait par son nom; elle leva la tête, et il lui sembla que la voûte de l'église s'était ouverte pour laisser passer un nuage d'or, et au milieu du nuage elle vit un beau jeune homme avec de longues ailes blanches attachées aux épaules. Elle comprit alors que c'était un ange, et se sentant toute réjouie à cette vue, elle lui demanda doucement :

— Monseigneur, est-ce vous qui m'avez appelée ?

— Oui, Jehanne, répondit l'ange, c'est moi.

— Que voulez-vous de votre servante ? demanda Jehanne.

— Sois toujours une sage enfant comme tu l'as été jusqu'aujourd'hui, reprit l'ange, et lorsque le temps sera venu nous te le dirons, sainte Catherine, sainte Marguerite et moi, car toutes deux

t'ont prise dans une grande amitié en récompense de la merveilleuse religion que tu as pour elles.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit la jeune fille, et qu'il dispose de sa servante quand et comment il voudra.

— *Amen*, répondit l'ange.

Et la nuée se refermant sur lui, repassa à travers la voûte de l'église et disparut.

Trois ans se passèrent encore sans que Jehanne revît rien de ce qu'elle avait vu, mais elle continuait à grandir fraîche et modeste comme une fleur des champs. Pendant ces trois ans, elle raconta souvent qu'elle se sentait intérieurement dans la grâce du Seigneur. Aussi, souvent, lorsqu'elle était seule, lui semblait-il entendre les chœurs des anges, et alors elle élevait doucement la voix et chantait des airs sur un mode inconnu qu'elle ne pouvait plus retrouver quand la musique céleste était évanouie. Souvent encore, quand l'hiver était venu, quand la neige couvrait la terre, elle disait qu'elle sortait pour aller cueillir un bouquet à ses saintes, et, au grand étonnement de tout le monde, elle revenait avec une belle couronne de violettes, de primevères et de boutons d'or qu'elle avait cueillis nul ne savait où : Sous l'arbre des dames, disait-elle.

Enfin il y avait une chose plus étrange encore, c'est que les animaux les plus sauvages n'avaient aucune frayeur d'elle, que les jeunes chevreuils et les petits faons venaient jouer et bondir à ses pieds, et que souvent quelque fauvette ou quelque chardonneret se venait poser sur son épaule, et là chantait sa mélodieuse chanson, comme s'il eût été perché sur la plus haute branche d'un arbre.

*
* *

Pendant ces trois ans les affaires du roi et de la France avaient empiré de plus en plus. Le royaume jusqu'à la Loire était devenu

une vaste solitude; les campagnes étaient désertes, les villages en ruine.

Ce fut alors qu'elle eut sa troisième vision.

Elle reconnut son ange.

— Jehanne, lui dit-il, le jour est venu; va au secours du roi de France, et rends-lui son royaume.

Mais elle toute tremblante :

— Messire, répondit-elle, je ne suis qu'une pauvre fille; je ne saurais chevaucher ni conduire des hommes d'armes.

La voix répliqua :

— Tu iras trouver le capitaine Baudricourt à Vaucouleurs, et il te fera conduire au roi. Sainte Marguerite et sainte Catherine te viendront assister.

Et Jehanne resta toute stupéfaite et tout en larmes. On eût dit qu'à cette première aurore de la vie, elle entrevoyait le bûcher qui en devait être l'horizon.

Puis c'était sa mère qu'elle allait quitter; cette douce maison qu'il fallait perdre de vue, ce petit jardin à l'ombre de l'église où elle aimait tant à écouter le bruit des cloches; c'était ces animaux de la forêt, ces oiseaux de la plaine auxquels il fallait dire adieu.

Dieu l'emporta. Il est vrai que chaque jour la situation de la France devenait plus désespérée et les voix plus pressantes. Elle alla trouver son oncle, un bonhomme nommé maître Durand, et lui dit tout. Celui-ci alla trouver pour elle le sire de Baudricourt, qui le reçut assez mal, qui dit que Jehanne était une folle, et qu'il fallait la ramener à son père bien souffletée.

Mais elle, toujours poussée par les voix, ne tint pas compte de la boutade et dit :

— Je le verrai, je lui parlerai à lui-même, et il m'écoutera.

Et le bonhomme Durand dut céder à son insistance.

Elle arriva donc à Vaucouleurs, vêtue de ses grossiers habits rouges, et se fit mener chez le capitaine, auquel elle dit fièrement :

— Messire capitaine, je viens à vous de la part du Seigneur, afin que vous mandiez au Dauphin de se bien maintenir; que surtout il n'assigne point de bataille à ses ennemis, le Seigneur lui donnera secours dans la mi-carême.

Puis elle ajouta :

— Car malgré les ennemis du Dauphin, il sera fait roi, et c'est moi qui le mènerai sacrer.

Le capitaine fut fort étonné en voyant l'assurance de cette jeune fille, qu'il avait donné le conseil de renvoyer à son père bien souffletée. Il envoya chercher le curé, en le prévenant de la chose. Le curé vint avec son étole, et adjura Jehanne de s'éloigner si elle était envoyée par le mauvais esprit.

Le capitaine et le curé doutaient.

Mais dans sa foi le peuple ne doutait point, lui. De toutes parts on accourait pour voir l'inspirée. Un gentilhomme vint avec les autres et lui dit :

— Eh bien, ma mie, il faut donc que le roi soit chassé et que nous devenions Anglais?

— Oui, dit Jehanne, si le capitaine Baudricourt m'empêche d'arriver jusqu'à lui, — mais par bonheur personne ne peut m'arrêter; — avant qu'il soit la mi-carême, je serai devers le roi, dussé-je pour m'y rendre user mes jambes jusqu'aux genoux. Quoique, ajouta-t-elle tristement, j'aimerais mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est point là mon ouvrage que de commander à des gens de guerre; mais il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut.

— Et quel est votre Seigneur? demanda le gentilhomme.

— C'est Dieu, répondit Jehanne.

Le gentilhomme fut touché.

— Jehanne, lui dit-il en mettant la main dans la sienne, par ma foi, si le capitaine Baudricourt ne vous y mène pas, sous la conduite de Dieu, je vous conduirai au roi!

Enfin le capitaine, touché à son tour de cette persistance, envoya demander l'autorisation au roi de la conduire près de lui.

Le roi hésitait, la reine Yolande d'Anjou le décida.

Il est vrai que les Français venaient encore d'éprouver une grande défaite à la journée des Harengs.

Les gens de Vaucouleurs, qui avaient grande foi en Jehanne, se cotisèrent pour l'équiper et lui acheter un cheval.

Le cheval coûta seize francs.

Le capitaine lui donna seulement une épée.

*
* *

C'était donc cette jeune et sainte créature que l'on attendait à Chinon.

Le conseil donné au roi avait été suivi; quand on sut qu'elle était arrivée, on fit un grand appareil : on espérait déconcerter l'humble paysanne par toute cette pompe.

On la reçut à la nuit, cinquante torches éclairaient la salle; tout ce qu'il y avait de seigneurs et de chevaliers, en tout plus de trois cents gentilshommes, étaient réunis autour du roi; un d'eux était assis sur son trône : le roi, vêtu simplement, était perdu au milieu des autres.

Tout le monde était curieux de voir celle que les uns appelaient la *sorcière*, et les autres l'*inspirée*.

Mais elle se présenta simplement et comme une pauvre bergerette, se détourna du trône en secouant la tête, et s'en allant au plus pressé de la foule, elle mit un genou en terre devant Charles VII.

— Dieu, dit-elle, vous donne noble et longue vie, gentil Dauphin.

— Jehanne, lui répondit Charles VII, vous vous trompez; ce n'est point moi qui suis le roi, mais bien celui qui est là-bas assis sur le trône.

— Par mon Dieu! gentil prince, insista Jehanne, ne cherchez point à me tromper, car c'est vous qui êtes le Dauphin et non un autre.

Puis, comme un murmure d'étonnement courait par l'assemblée :

— Gentil Dauphin, continua-t-elle, pourquoi ne me croyez-vous point? Je vous dis, monseigneur, et faites foi en mes paroles, que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple, car saint Louis et Charlemagne sont à genoux devant lui, et faisant prière pour vous. D'ailleurs, je vous dirai, s'il vous plaît, telles choses qui vous donneront bien à connaître que vous me devez croire.

Alors le roi Charles l'emmena dans un oratoire qui était à côté de la salle du conseil, et arrivé là :

— Nous voilà seuls, Jehanne, dit-il, parle.

— Je ne demande pas mieux, Sire, dit Jehanne; mais si je vous dis des choses si secrètes, qu'il n'y ait que vous et Dieu qui les puissiez savoir, aurez-vous confiance en moi, enfin, et croirez-vous que c'est le bon Dieu qui m'envoie?

— Oui, Jehanne, répondit le roi.

— Eh bien, Sire, continua la jeune fille, vous devez avoir mémoire que le jour de la Toussaint dernière, pendant que vous étiez tout seul en votre oratoire du château de Loches, vous fîtes trois requêtes à Dieu?

— Rien n'est plus vrai, Jehanne, répondit le roi, et je m'en souviens à merveille.

— N'avez-vous jamais révélé ces trois requêtes à personne, pas même à votre confesseur?

— Jamais, dit le roi.

— Eh bien, continua la jeune fille, je vais vous dire quelles étaient ces trois requêtes :

La première que vous adressâtes à Dieu fut, que si vous n'étiez pas le véritable héritier du royaume de France, il vous ôtât le courage de poursuivre cette guerre, qui coûte tant d'or et de sang à votre pauvre royaume.

La seconde, que si les malheurs qui s'appesantissent sur la France procédaient de vos péchés, vous le suppliiez de relever le pauvre peuple d'une faute dont il n'était pas coupable, et de faire retomber sur votre tête tout le châtiment, le châtiment fût-il une pénitence éternelle ou même la mort.

Enfin, la troisième, que si, au contraire, le péché procédait du peuple, vous le suppliiez d'avoir pitié de ce peuple et de le recevoir dans la miséricorde, afin que le royaume sortît enfin des tribulations où il était tombé depuis douze ans.

Le roi demeura longtemps pensif après avoir entendu ces paroles, baissant la tête pour réfléchir, relevant la tête pour regarder la jeune fille.

Et enfin disant :

— Vous êtes véritablement inspirée, Jehanne, car tout ce que vous avez dit est vrai.

*
* *

Le roi était convaincu, mais cela ne suffisait point.

Dieu permit un miracle pour convaincre les autres.

Comme Jehanne sortait du conseil, un homme d'armes la vit et la trouva belle. C'était un soldat grossier et qui exprima grossièrement son désir, en jurant et en reniant le nom de Dieu.

— Oh! dit Jehanne avec tristesse, peux-tu renier ton Dieu, pauvre homme, étant si près de la mort!

Et, en effet, un moment après, conduisant son cheval à l'abreuvoir, le renégat tomba à l'eau et se noya.

Mais cela ne suffit point encore : l'archevêque de Reims, chancelier de France, manda des docteurs, des professeurs en théologie et des prêtres pour interroger Jehanne.

Les docteurs se rassemblèrent et firent placer Jehanne devant eux sur une espèce de sellette, et l'interrogatoire commença.

Alors elle raconta, à grands traits, les apparitions et les paroles de ses anges.

Un dominicain lui fit cette objection :

— Jehanne, tu dis que la volonté de Dieu est de délivrer le royaume de France?

— Je le dis, répliqua-t-elle.

— Si telle est la volonté de Dieu, répliqua le dominicain, il n'a pas besoin de gens d'armes.

Mais elle sans se troubler :

— Les gens d'armes batailleront, dit-elle, et Dieu donnera la victoire.

Le dominicain s'inclina en répondant :

— C'est bien.

Il y en eut un autre plus difficile à contenter, c'était un Limousin. Celui-là, professeur de théologie à l'université de Poitiers, lui demanda dans son abominable patois quelle langue parlait là voix céleste.

— Meilleure que la vôtre! répondit Jehanne.

Furieux, le Limousin lui dit alors :

— Dieu ne veut pas que l'on croie en toi, à moins que tu ne montres un signe.

Mais Jeanne répondit :

— Je ne suis point venue ici pour faire ou montrer des signes. Mon signe sera de faire lever le siége d'Orléans : qu'on me donne des hommes d'armes, peu ou beaucoup; j'irai, et le siége se lèvera.

Et les docteurs, les juges et les avocats, finirent par dire, en pleurant comme des femmes :

— Faites ce que cette fille dit, Sire, car notre conviction est qu'elle est envoyée de Dieu.

*
* *

Il n'y avait pas de temps à perdre : Orléans criait au secours. Dunois, qui défendait la ville, envoyait courrier sur courrier, demandant Jehanne, que depuis un mois il promettait comme une libératrice aux assiégés.

On lui donna pour écuyer un brave chevalier de quarante-cinq à cinquante ans nommé Jean Daulon, qui était au comte de Dunois; elle eut en outre un page, deux hérauts d'armes, un maître d'hôtel, deux valets, et son frère Pierre d'Arc.

Enfin on lui donna un confesseur, frère Jean Pasquerel, ermite de Saint-Augustin.

Le sire de Baudricourt lui avait donné une épée, comme nous avons dit; mais elle ne voulut point s'en servir, disant qu'il lui fallait une épée bénite.

Et en conséquence elle ordonna qu'on allât lui prendre une épée enterrée derrière l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois.

A l'endroit indiqué par elle, on trouva l'épée!

Alors rien ne la retenant plus, elle partit, dans une armure blanche, montée sur un beau cheval noir, ayant à la main droite une petite hache, à son côté l'épée de Sainte-Catherine de Fierbois; son casque à l'arçon de sa selle, pour que l'on pût bien voir son doux visage de femme; de sa main gauche elle portait un étendard blanc fleurdelisé, sur lequel était Dieu avec le monde dans ses mains; à droite et à gauche de Dieu, deux anges qui tenaient chacun une fleur de lis. Car, disait-elle, je ne veux me

servir de mon épée pour tuer personne; et quoique j'aime bien mon épée, j'aime quarante fois mieux mon étendard.

En passant devant l'église elle s'arrêta, et d'une voix forte quoique l'on y reconnût le timbre féminin :

— Vous, les prêtres, dit-elle, et vous les gens d'église, faites procession et prière à Dieu.

Puis se tournant vers les hommes d'armes :

— Et vous autres, dit-elle, tirez avant, tirez avant. Je vais faire lever le siége de la bonne ville d'Orléans.

Dunois sut son arrivée et alla au-devant d'elle. Elle le reconnut comme elle avait reconnu le roi, et allant à lui :

— Gentil Bastard, dit-elle, je vous amène le meilleur secours qui ait jamais été envoyé à qui que ce soit, le secours du Roi des cieux.

Et le 29 avril 1429 elle entra dans la ville, à huit heures du soir.

Le dimanche 5 mai le siége était levé, et les Anglais en pleine retraite.

Jehanne défendit qu'on les poursuivît, mais avant qu'ils perdissent de vue la ville, elle fit dresser un autel et dire la messe.

L'ennemi put voir le peuple rendant grâces à Dieu de ce qu'il avait été battu par une femme.

Le 15 juillet, le roi faisait son entrée à Reims, et le dimanche 17 il y était sacré.

Dès lors Jehanne, qui l'avait toujours appelé gentil Dauphin, l'appela le roi.

Car, selon les croyances du temps, à partir de ce moment seulement il était vraiment roi; mais, étant vraiment roi, il était le seul. Les Anglais pouvaient désormais faire sacrer Henry : ce Normand sacré ne serait qu'une parodie de l'autre.

Au moment où Charles VII fut sacré, Jehanne se jeta à genoux, lui embrassant les jambes, pleurant à chaudes larmes, et disant :

— O gentil roi, maintenant est fait le plaisir de Dieu, qui m'avait ordonné de faire lever le siége d'Orléans et de vous conduire à Reims pour vous faire sacrer, montrant par là que vous étiez le vrai roi, et qu'à vous appartient le royaume de France : donc maintenant que j'ai fait ce que le Seigneur m'ordonnait de faire, laissez-moi partir, ou il m'arrivera malheur!

Mais le roi ne la voulut point croire, et la garda malgré elle près de lui.

Aussi malheur lui arriva-t-il.

Au commencement de 1430, elle fut prise devant Compiègne.

*
* *

Une fois prise, Jehanne ne douta plus du sort qui lui était réservé.

Priée par le roi de rester près de lui, elle lui avait dit :

— Il me faut employer, messire; je ne durerai qu'un an ou guère plus.

Plusieurs fois elle avait dit à son confesseur, frère Pasquerel :

— Dites au roi notre seigneur qu'il fonde des chapelles pour les âmes de ceux qui mourront pour la défense du royaume.

Le jour même où elle devait être prise, elle alla communier à l'église Saint-Jacques de Compiègne, et s'appuyant contre un des piliers, elle dit tristement aux bonnes gens et aux enfants qui étaient là en grand nombre :

— Mes bons amis et mes chers enfants, je vous le dis avec assurance, il y a un homme qui m'a vendue. Je suis trahie, et bientôt je serai livrée à la mort. Priez Dieu pour moi, je vous supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France.

Alors toute cette foule entendant ces paroles se mit à pleurer et

à sangloter, disant à Jehanne d'indiquer le traître si elle le connaissait, et qu'il en serait fait bonne justice.

Mais Jehanne se contenta de secouer la tête tristement; en sortant de l'église, elle revint chez elle suivie par cette foule, qui demeura longtemps devant la porte de sa maison, dans l'espérance de la revoir encore.

Jehanne resta toute la journée en prières comme Jésus sur la montagne des Oliviers; elle buvait sans doute le calice que quelque ange lui apporta. Puis, comme la veille elle avait dit à la troupe qui l'accompagnait de se tenir prête à faire une sortie vers les quatre heures de l'après-midi, Pothon le Bourguignon vint à l'heure convenue lui annoncer que les gens d'armes étaient prêts et que l'on n'attendait plus qu'elle.

Jehanne était vêtue de son costume habituel, c'est-à-dire qu'elle avait une armure d'homme recouverte d'un surcot de velours rouge brodé or et argent, une forte épée qu'elle avait conquise à Lagny sur un Bourguignon; car, depuis qu'elle avait brisé l'épée de Fierbois, elle ne voulait plus se servir que de celles qu'elle prenait à l'ennemi et de sa petite hache d'armes. Elle monta à cheval, prit son étendard des mains de son écuyer, puis, ayant fait une ou deux fois encore le signe de la croix, et ayant recommandé à ceux qui la regardaient partir de prier pour elle : Allons! dit-elle à Pothon; et, mettant son cheval au trot, elle se dirigea vers la porte où l'attendait sa troupe. Au même instant la porte fut ouverte, et Jehanne, suivie de cinq ou six cents gens d'armes à peu près, s'élança dans la plaine et vint fondre sur les quartiers du sire de Noyelles, au moment où Jehan de Luxembourg et quelques-uns de ses cavaliers se trouvaient là, y étant venus pour examiner la ville de plus près.

Rien ne pouvait faire prévoir cette sortie, aussi le premier effet en fut-il terrible : tous les gens du sire de Noyelles étaient surpris sans armes, et Jehan de Luxembourg, seul, avec les cavaliers qu'il

conduisait, essaya de faire résistance, tandis qu'un messager courait ventre à terre à son quartier pour y demander du secours. Pendant ce temps les Français sabraient à qui mieux mieux, renversant tout ce qui résistait, et pénétrant jusqu'au logis de sir John Montgommery. Alors, chacun se mit hâtivement sur pied; car le cri : *La Pucelle! la Pucelle!* avait retenti d'un bout à l'autre du camp : bientôt des masses dix fois plus nombreuses que ne l'était la petite troupe des assaillants s'avancèrent contre eux, et force leur fut de reculer. La Pucelle menait la retraite comme elle avait mené l'attaque, la dernière à l'une comme la première à l'autre, se retournant chaque fois qu'elle était trop pressée, et, à chaque fois qu'elle se retournait, voyant reculer devant son étendard toute cette masse d'ennemis. Mais en arrivant à la barrière, elle ne put empêcher qu'un peu de désordre ne se mît dans sa troupe; chacun voulait rentrer le premier, et il y avait lutte pour passer. Jehanne vit que si elle ne donnait pas un peu de temps à ses hommes la moitié serait étouffée dans les portes ou jetée du haut du pont au fond des fossés. Elle se retourna une dernière fois pour charger l'ennemi. C'était la troisième : l'ennemi recula. Jehanne le poursuivit avec une centaine d'hommes à peu près qui formaient son arrière-garde; mais lorsqu'elle revint, elle trouva que les Anglais s'étaient glissés entre elle et le boulevard; alors elle tira son épée, ce qu'elle n'avait point encore fait de la journée, et chargea pour s'ouvrir un passage. Les Anglais furent renversés du choc, car c'étaient les plus hardis qui étaient restés avec la plus brave; mais en arrivant à la barrière, Jehanne trouva que la barrière était fermée, et que, malgré ses cris, personne ne venait l'ouvrir. Alors il lui fallut essayer de faire retraite à travers champs; elle se retira donc entre la rivière de Compiègne, afin de gagner ou bien le large, ou bien quelque autre porte qu'on lui ouvrirait; mais quand on la vit ainsi abandonnée avec une centaine d'hommes à peine, les plus lâches reprirent cœur et se ruèrent sur elle. Attaquée par

devant, coupée en arrière, force fut alors à Jehanne de s'arrêter et de faire face à l'ennemi; la lutte fut longue et terrible : Pothon le Bourguignon fit des prodiges de valeur, et Jehanne des miracles. Enfin, un archer picard, qui s'était glissé entre les pieds des chevaux, parvint jusqu'à elle, la saisit par son surcot de velours et la tira si violemment à lui qu'il la renversa de son cheval. Cependant à l'instant même Jehanne se remit sur pied et continua de se défendre; mais enfin ses forces s'épuisèrent, elle tomba sur un genou; elle jeta un dernier regard sur ses soldats; chacun combattait pour son compte, nul ne pouvait la secourir; elle comprit que tout était perdu pour elle, que l'heure fatale prédite par ses voix était arrivée, et elle rendit son épée à Lionel, bâtard de Vendôme, qui lui parut le plus considérable de ceux qui l'entouraient.

Aussitôt un grand cri se leva qui parcourut le camp des Bourguignons et qui devait retentir par toute la France :

« Jehanne la Pucelle est prisonnière! »

Cet événement arriva le 28 mai 1430.

*
* *

Prise et livrée aux Anglais, il ne s'agit plus que de tuer légalement la pauvre fille.

Le 9 janvier 1431 le procès s'ouvrit. Le mercredi 31 mai de la même année, elle était condamnée à être brûlée vive.

Quand on lui annonça cette mort cruelle, et que c'était ce jour-là même qu'elle devait mourir, la force manqua à la pauvre victime.

Elle s'écria douloureusement, se détendant et s'arrachant les cheveux :

—Hélas! hélas! est-ce bien vrai que l'on me traite si cruellement, que mon corps nu et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit

aujourd'hui consumé et réduit en cendres! — Ha hai! — J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. Oh! j'en appelle à Dieu le grand juge des torts que l'on me fait!

Puis, ce trop plein de douleur rejeté au dehors, elle revint à elle, se confessa et demanda à communier.

On lui refusa d'abord la communion, et c'était logique, puisqu'elle était, disait le jugement, magicienne, schismatique et idolâtre.

Mais l'évêque, traitant la communion comme une chose sans conséquence, dit que l'on pouvait *lui donner la communion et tout ce qu'elle demanderait.*

Après la communion, voyant l'évêque Cauchon qui l'avait condamnée :

— O évêque, évêque, s'écria-t-elle, c'est par vous que je meurs!

Puis, apercevant parmi les assistants, Pierre, moine, un de ceux qui l'avaient prêchée :

— Ah! maître Pierre, dit-elle, où serai-je ce soir?

— N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? demanda le prédicateur.

— Si fait, dit-elle; et, Dieu aidant, je serai ce soir en paradis.

On vint la prévenir que la charrette était à la porte.

*
* *

Il était neuf heures.

On n'avait pas eu besoin de prévenir Jehanne pour qu'elle sût que la charrette était là; elle avait entendu le bruit des roues accompagné de cette lente et immense rumeur de la foule, qui montait incessante et profonde comme le bruit de la marée.

Elle était donc déjà levée quand ses gardiens entrèrent. Deux lui détachèrent les chaînes qui lui ceignaient le corps. Deux autres

lui apportèrent des habits de femme qu'elle revêtit chastement et humblement dans le coin le plus obscur de sa prison.

Alors on lui lia les mains et on lui passa aux jambes deux anneaux de fer réunis par une chaîne.

Elle monta dans la charrette. A l'un de ses côtés s'assit son confesseur, frère Martin l'Advenu. Un huissier nommé Massieu était de l'autre. Un moine augustin, frère Isambert, qui avait été très-bon pour elle, ne voulut pas non plus la quitter.

Jusque-là elle avait toujours espéré, tantôt dans quelque effort du roi, tantôt dans quelque miracle de ses saints; mais arrivée où elle en était, il lui fallut bien reconnaître qu'elle était oubliée de la terre et du ciel.

Elle se mit à pleurer et à se lamenter, n'accusant personne cependant, et disant seulement, la douce créature :

— O Rouen! Rouen! dois-je donc mourir ici!

Le terme du voyage était le vieux marché.

Trois échafauds y étaient dressés.

Sur le premier était la chaire épiscopale et royale, le trône du cardinal d'Angleterre, au milieu des siéges de ses prélats.

Sur le second devaient monter le prédicateur, les juges et le bailli.

Enfin le troisième était le bûcher.

Ce bûcher était effrayant de hauteur. Il fallait que le supplice de la condamnée se doublât du temps que mettrait le feu à monter jusqu'à elle. Il fallait que le bourreau n'y atteignît que par le bas, de peur qu'il eût pitié d'elle et qu'il abrégeât le supplice en l'étranglant, comme cela se faisait d'habitude. Il fallait que la pauvre martyre fût réellement brûlée à petit feu, lentement, longuement, car à la fin, à force de douleur, et dans l'espoir d'une atténuation à sa peine, peut-être renierait-elle son Dieu ou maudirait-elle son roi.

Jehanne arriva enfin sur la place.

La cérémonie commença par un sermon.

Ce sermon avait pour texte : « Quand un membre de l'Église est malade, toute l'Église est malade.

Or, cette pauvre Église malade par Jehanne d'Arc, que pouvait-elle faire de mieux que de brûler ce membre ?

— Jehanne, allez en paix, dit le prédicateur en terminant son sermon.

Cela voulait dire :

— Jehanne, montez sur l'échafaud !

Alors l'évêque de Beauvais, celui qui l'avait jugée, qui l'avait condamnée, celui qui la tuait enfin, l'exhorta hypocritement à s'occuper de son âme, et à se rappeler tous ses péchés pour l'exciter à la contrition.

Mais Jehanne ne l'écoutait pas ; elle était déjà à genoux, invoquant Dieu, la Vierge, saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine, pardonnant à tout le monde, priant qu'on lui pardonnât, et disant : Priez pour moi.

Et elle faisait et disait toutes ces choses d'une façon si douce et si dévote, que personne ne sut plus se contenir ; que l'évêque de Beauvais essaya en vain de retenir ses larmes ; que celui de Boulogne se mit à sangloter, et que les Anglais eux-mêmes se prirent à larmoyer comme les autres.

Délaissée ainsi de tout le monde, ne voyant venir d'aucun côté le secours attendu, elle se réfugia en Dieu, et demanda une croix.

Un Anglais lui en passa une qu'il fit de deux bâtons.

Elle la baisa, cette rude croix, et l'appuya sur sa poitrine. Mais ce n'était point cette croix-là qu'elle eût voulu, c'était celle de l'Église.

Frère Isambert et l'huissier Massieu firent tant, qu'on lui accorda cette dernière faveur.

On lui apporta la croix de la paroisse Saint-Sauveur.

Cependant il y en avait d'autres qui, au lieu d'être émus, trou-

vaient tout cela bien long; les soldats grondaient, et les capitaines commençaient à crier :

— Allons, prêtre, allons, bourreau, dépêchons-nous; avez-vous envie de nous faire dîner ici?

Devant une si bonne raison, il n'y avait plus moyen de retarder; les gardes s'emparèrent d'elle, lui posèrent sur la tête une mitre où étaient écrits ces mots : Hérétique, relapse, apostate et idolâtre. Puis, la traînant du côté du bûcher, ils la jetèrent aux mains du bourreau en disant :

— Fais ton office.

Lorsqu'elle fut au haut, et qu'elle vit au-dessous d'elle toute cette foule, au loin la ville, se tendant en la regardant par toutes ses fenêtres, elle ne put s'empêcher de dire, mais sans menace :

— O Rouen! Rouen! j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort.

Elle fut liée au poteau, et le bourreau mit le feu au bas du bûcher.

Alors elle jeta ce cri :

— Vous tous qui êtes ici et qui croyez en Dieu, priez pour moi!

Quelques-uns lui crièrent d'en bas :

— Bon courage, Jehanne, bon courage, et Dieu t'assistera.

Et elle répondait :

— Merci, bonnes gens, merci.

En ce moment elle aperçut la première flamme : son confesseur était encore près d'elle.

— Au nom de Dieu, prenez garde, mon père, dit-elle; le feu va prendre à votre robe. Descendez vite, mais montrez-moi toujours le crucifix.

En ce moment l'évêque se leva et vint jusqu'au pied du bûcher. Qui le poussait là? Était-ce la main de Dieu?

— Évêque, évêque, c'est par vous que je meurs! lui dit Jeanne.

La flamme montait toujours. Au moment où Jeanne en sentit la première atteinte, elle cria :

— De l'eau bénite! de l'eau bénite!

Un instant elle disparut dans la fumée. Puis la fumée se dissipa, et on la revit au milieu des flammes, les yeux levés au ciel et invoquant Dieu.

Enfin on entendit une dernière fois distinctement le mot : Jésus! puis un grand cri d'angoisse.

C'était l'*Éli, éli, lamma sabachtani* du Christ de la France.

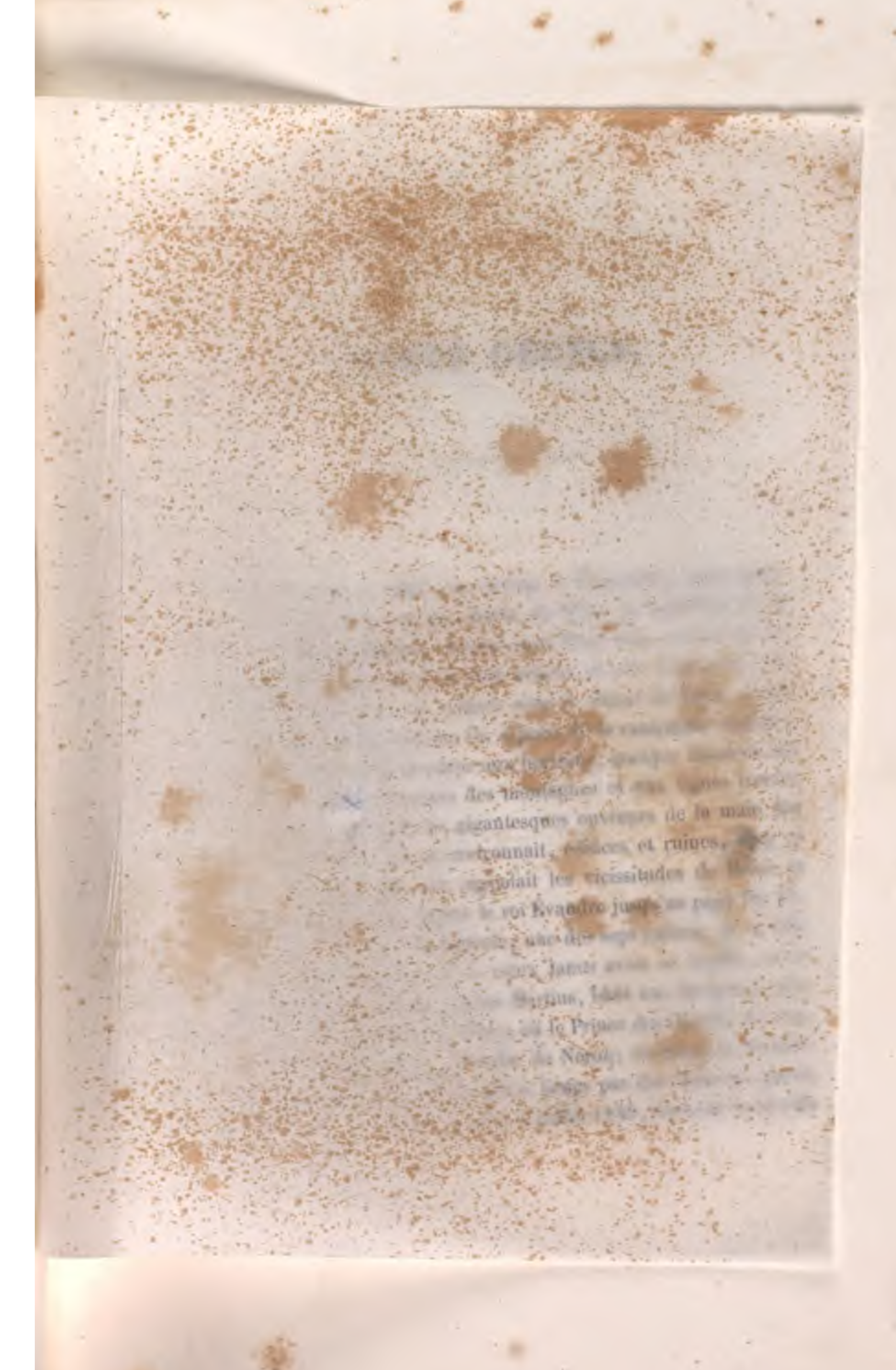
Le même jour, le cardinal d'Angleterre, craignant que s'il restait des reliques de Jeanne, ces reliques ne fissent quelque miracle, ordonna que le cœur, resté intact et plein de sang, malgré l'huile, le soufre et le charbon que le bourreau lui avait appliqués sur la poitrine, lui fût remis, et que les cendres de son corps, mêlées à celles du bûcher, fussent jetées au vent du haut du pont, et emportées ainsi de la Seine vers l'Océan.

Ces choses arrivèrent comme nous l'avons dit, le trentième jour de mai 1431.

ALEXANDRE DUMAS.



G. Staal del.





SAINTE CÉCILE.

Le 17 décembre 1854, en visitant le Trastevere, cette partie de Rome qui est sur la rive droite du Tibre, je m'arrêtai sur ce qui reste du pont Palatin, nommé aussi *Ponte rotto*, à cause de son état de dégradation. Le ciel était radieux et pur; l'air avait cette transparence qui lui est refusée sous le climat de Paris, et qui revêt d'un si grand charme les aspects de la campagne romaine, en donnant de la profondeur aux horizons, quelque chose de net et de ferme aux contours des montagnes et aux lignes tracées sur l'azur du ciel par les gigantesques ouvrages de la main des hommes. Tout ce qui m'environnait, édifices et ruines, sites et mouvements du sol, me rappelait les vicissitudes de Rome et l'histoire des siècles, depuis le roi Évandre jusqu'au pape Pie IX.

Je tournais le dos au Janicule, une des sept collines de la ville éternelle, où l'on dit que le vieux Janus avait sa cabane; où le quatrième roi de Rome, Ancus Martius, bâtit une forteresse pour protéger la navigation du Tibre; où le Prince des Apôtres fut crucifié, la tête en bas, par l'ordre de Néron; où mugit la fontaine Pauline, amenant l'eau de douze lieues par des aqueducs portés sur des arcs de triomphe; où le 3 juillet 1849, du haut de la villa

Pamphili, l'épée de la France apparut aux Romains avec des éclairs et des menaces qui les firent souvenir de notre aïeul Brennus. Presque en face de moi se trouvait le Vélabre, emplacement du marais où Romulus et Rémus furent exposés, il y a vingt-cinq siècles; l'embouchure de la *Cloaca maxima*, monument merveilleux bâti par les Tarquins, et destiné, ce semble, à braver les révolutions et les âges; plus loin, le gracieux temple de Vesta avec ses colonnes corinthiennes de marbre blanc; et par delà, le mont Palatin, qui fut le berceau de Rome et qui en resta longtemps le centre brillant et tumultueux : là, les cinq premiers rois de Rome, à l'imitation du bon Évandre, eurent leur chaumière; là choisirent leur demeure les tribuns, les orateurs et les généraux de la république, les Gracques, Clodius, Catilina, Lucius Crassus, Hortensius, Cicéron, Marc-Antoine; là, les césars élevèrent leur palais grand comme une ville, et dont il reste aujourd'hui des ruines imposantes et pittoresques au pied des jardins Farnèse et de la villa Palatina.

A ma droite, j'avais le pont Sublicius, où l'armée de Porsenna fut arrêtée par le dévouement et la bravoure d'Horatius Coclès, et qui, souvent refait et détruit, ne laisse plus voir que d'informes débris quand les eaux du Tibre sont basses; le mont Aventin, fameux par le séjour qu'y fit Cacus, le Mandrin de son temps : c'est aujourd'hui la plus déserte des sept collines, tandis qu'elle était peuplée autrefois de beaux édifices, de temples et de palais somptueux. J'avais à ma gauche les ponts Gratien et Fabricius, qui relient au reste de la ville l'île du Tibre ou de Saint-Barthélemy; plus loin le Capitole, cette aire ensanglantée d'où les aigles romaines prenaient leur vol pour parcourir le monde en laissant tomber sur les rois et les peuples des arrêts de vie et de mort, et où elles se repliaient en rapportant dans leurs serres orgueilleuses les dépouilles des nations vaincues.

Ces noms et ces souvenirs qui répondaient à tant de gloire et à tant

de siècles, ces monuments d'une civilisation élégante et ces édifices mutilés et démolis, ce ciel et ce soleil qui riaient au-dessus de ma tête, ce pont croulant du haut duquel je voyais le Tibre fangeux passer à mes pieds d'une course rude et précipitée, tout cela me parlait des affaires humaines en un langage étrange que je n'ai nulle part aussi bien entendu, et me montrait sous ses aspects les plus saisissants le mobile tableau de ce monde où les choses s'élèvent pour tomber et renaissent pour mourir encore, se recommençant toujours et ne se refaisant jamais. Je croyais voir se lever de leur sépulcre et passer devant moi les générations qui avaient joué sur ce théâtre une tragédie si prodigieuse, compagnons de Romulus luttant contre les paysans du Latium, plébéiens précipités dans les factions par des tribuns jaloux du pouvoir, patriciens écrasant le peuple sous leur orgueil et dominant le monde par leur courage et leur génie, proconsuls rapportant à Rome les richesses des nations dans leurs mains pleines de rapines et souillées de meurtres. Je croyais ouïr le dur commandement des maîtres, les gémissements des esclaves fendant le marbre pour les palais de leurs tyrans, le fracas des marches triomphales, le tumulte des guerres civiles, le bruit des émeutes prétoriennes faisant et défaisant les césars, les cris et les sanglots de Rome prise et saccagée par les Barbares vengeant l'univers vaincu; enfin, la chute de l'empire bâti sur les larmes et le sang des nations. Tant de vicissitudes et des scènes si tragiques attristaient ma pensée, et ce mélange de grandeurs, de crimes et de souffrances, faisait entrer dans mon âme des émotions que je ne savais pas contenir :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

Je quittai le *Ponte rotto*, m'arrachant avec peine à ce spectacle grandiose et pittoresque, et je m'engageai dans la première rue qui s'ouvrait à ma gauche, près de l'endroit où fut longtemps le tombeau de Numa Pompilius, que le Tibre venait insulter dans les

grandes inondations[1]. A quelques centaines de pas, je remarquai, à droite, une cour au fond de laquelle s'élevait une église. On prétend qu'il y avait autrefois dans ces lieux un temple consacré à Furrina, manière de déesse dont le savant Varron lui-même avoue ne pas bien connaître l'emploi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au troisième siècle de notre ère la maison de la jeune et noble patricienne Cécile occupait la place où l'on voit aujourd'hui l'église qui porte son nom. Je me dirigeai vers cet édifice antique et le visitai avec une curiosité pleine d'intérêt, prenant des notes que je vais reproduire après la gracieuse et touchante histoire de Cécile.

Cécile vécut sous les règnes de Septime et d'Alexandre Sévère, dans le premier tiers du troisième siècle. Elle comptait parmi ses ancêtres des femmes illustres : c'était Caïa Cæcilia Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, à qui Rome, dans son admiration, avait dressé une statue au Capitole, pour l'éternel exemple des matrones. C'était Cæcilia Metella, fille de Metellus le Dalmatique, d'abord femme d'Æmilius Scaurus, puis mariée à Sylla, sur qui elle exerçait un tel ascendant, qu'un jour le peuple lui demanda hautement d'obtenir le rappel des partisans bannis de Marius, obstinément refusé par le redoutable dictateur. C'était une autre Cæcilia Metella, fille de Metellus le Crétique, et femme de Crassus le triumvir, de qui l'on voit encore, sur la voie Appienne, le magnifique tombeau, vaste monument de forme circulaire, s'appuyant sur une base carrée, et couronné de créneaux qu'on y ajouta, treize siècles plus tard, en 1299, lorsqu'on en fit un château fort. Il serait long de nommer tous les consuls, les dictateurs, les généraux et les pontifes, qui, sous la république, donnèrent un si grand lustre aux noms des Cæcilius et des Metellus, joignant à

[1] Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ.
Horace, *Odes*, liv. I, 2.

l'éclat des armes la splendeur des plus hautes magistratures. Plusieurs fois, sous les empereurs, la vieille et illustre famille des Cæcilius fut honorée du consulat : ainsi les règnes de Vitellius et de Trajan nous montrent les faisceaux consulaires reposant aux mains de Cnéius Cæcilius Simplex et de Cæcilius Classicus; mais aucune de ces gloires n'aura dans le souvenir et dans l'affection des hommes la même place que Cécile, vierge et martyre, honorée par l'Église universelle d'un culte public et impérissable.

Telle était l'origine de Cécile. Son père et sa mère n'avaient pas ouvert les yeux à la lumière de l'Évangile, quoique l'Évangile eût déjà fait bien des progrès dans Rome. Probablement, ils ne croyaient pas plus aux dieux que le reste de l'empire, qui depuis longtemps avait cessé d'y croire; les gens sensés n'admettaient guère tous ces dieux fangeux et scélérats dont l'imagination des poëtes avait peuplé l'Olympe, et qui ne pourraient traverser l'Europe aujourd'hui sans passer par les cours d'assises et se voir condamnés à la transportation. Ce n'est pas que les philosophes, les jurisconsultes et les politiques du temps eussent des idées nettes et vraies sur la nature divine; au contraire, ils étudiaient assez peu la question et n'en rapportaient que des données obscures et incertaines. Toutefois, ils gardaient quelque apparence de religion extérieure et superficielle, et même cherchaient à consolider par la force brutale ce qui n'avait plus de racines dans la conscience publique. En effet, lorsque douze bateliers de Galilée, s'étant partagé le monde, s'en allèrent, la pureté dans le cœur et la prière sur les lèvres, dénoncer aux dieux de l'empire que leur temps était fait, les dieux chancelèrent sur leurs autels méprisés, et se prirent à disparaître. Étonné de cette proscription qui partait de si bas et dont l'effet se produisait si haut, l'empire tira l'épée, et de cette puissante épée sous laquelle s'étaient brisés tous les trônes et dont la lueur sanglante suffisait à effrayer les nations, il frappa sans relâche et avec une férocité toute gratuite des millions

d'hommes, de femmes faibles, de jeunes vierges et de timides enfants, dont la vie était inoffensive et pure comme le jour, douce et sainte comme la prière. Mais ce qui se passait alors n'était pas un déplacement d'intérêts à quoi le glaive pût porter remède; c'était l'avénement d'un principe que Dieu lui-même envoyait à la conquête du monde. Aussi le paganisme succomba; il finit par être l'affaire des philosophes et des paysans les plus étrangers au mouvement des idées et de la civilisation [1]; un peu plus tard l'empereur Julien mena son deuil, et les sophistes de l'époque lui donnèrent pour linceul quelques lambeaux de discours ampoulés.

L'histoire ne dit pas sous quelle influence la jeune Cécile quitta l'erreur enracinée où vivaient ses parents, pour s'attacher à la foi chrétienne et se vouer à Dieu avec amour de la pureté dans un siècle et dans un pays où la débauche avait tout envahi et tout perdu. Peut-être une aïeule, une nourrice, avaient initié la jeune patricienne à la religion sublime qui, de jour en jour, prenait à Rome une plus grande place et comptait des disciples jusqu'au sein de la famille impériale. Soit tendresse, soit indifférence, le père et la mère de Cécile ne s'opposèrent point à son attachement pour le culte nouveau; elle y donna si parfaitement son cœur, qu'il gardait sans cesse le plus profond sentiment des choses célestes : à la manière des premiers chrétiens, elle portait sur elle le livre des Évangiles. Les offices célébrés dans les cryptes des martyrs lui apprenaient à quels périls exposait la profession de la foi; les honneurs rendus à la vierge Marie lui faisaient savoir quel prix le christianisme attache à la sainteté des sens comme à la pureté de l'âme. Cécile était donc familiarisée avec la pensée du

[1] Tout le monde sait que le culte des dieux fut alors nommé paganisme, parce qu'il ne comptait plus guère de fidèles que parmi les habitants des campagnes, *pagani*. Chose remarquable! les philosophes étaient, avec les illettrés, la portion de l'empire la plus rétrograde, et s'ils trouvent aujourd'hui des apologistes, c'est parmi les gens qui se disent hommes de progrès.

martyre, et, d'autre part, elle avait promis à Dieu de n'accepter jamais un époux mortel.

Sans s'occuper des engagements de Cécile, ou peut-être sans les comprendre, ses parents lui choisirent un fiancé parmi les hommes : il se nommait Valérien et avait pour frère Tiburce. La constitution de la famille païenne ne permettait pas à Cécile d'échapper sans un grand éclat aux dispositions de son père, et sans doute elle trouvait difficile de lui révéler, ainsi qu'à l'ardent Valérien, le secret de ce surnaturel amour qui avait obtenu l'irrévocable empire de son cœur. Elle recourut à de sages conseils et aux moyens ordonnés par l'Église, et pratiqués par les chrétiens dans les circonstances délicates où les intérêts de l'âme sont engagés. Sous des vêtements tissus d'or, elle portait un dur cilice, afin d'augmenter la force de l'esprit en diminuant celle des sens, et d'émousser par la souffrance volontaire l'attrait du plaisir qui tyrannise les enfants d'Ève. Elle demandait à Dieu d'éclairer sa conscience et d'animer son courage; car c'est surtout dans l'incertitude et la crainte que l'homme sent le besoin d'invoquer cette puissance supérieure qui gouverne les affaires de ce monde.

Le jour arrive enfin où l'heureux Valérien va recevoir la main de Cécile. Tout s'ébranle dans le palais de Cæcilius; du vestibule, la foule reflue jusque sur la voie publique : c'étaient les clients et les affranchis des deux familles. Les amis et les parents pénètrent dans l'atrium et la basilique pour offrir aux époux leurs félicitations, et saluer dans ce noble couple l'espoir d'une postérité digne des aïeux. Rien de plus beau que Cécile avec ses grâces naturelles, avec la fraîcheur et le charme de ses quinze ans; son costume de mariée lui donne un nouvel éclat. Elle porte une tunique blanche unie, tout ornée de bandelettes et serrée par une ceinture de laine : cette tenue modeste, débris de l'antique gravité des mœurs romaines, était en même temps un glorieux souvenir de famille dans la maison des Cæcilius, la robe sans luxe des

nouvelles épouses devant rappeler, au dire de Pline, les robes que tissait de ses mains la royale matrone Caïa Cæcilia [1]. Les cheveux de la jeune vierge, partagés en six tresses et relevés sur le haut de la tête en forme de tour, surmontée d'une couronne de marjolaine en fleur, imitent la coiffure des Vestales, comme pour rendre un dernier hommage à la virginité. On n'aperçoit son gracieux visage qu'à travers un léger voile couleur de flamme jaunâtre qui flotte autour de sa tête comme une vapeur transparente; ajustement emprunté au costume de la Flaminique Dial, prêtresse à qui le divorce était interdit : c'est ce voile qui a fait donner le nom de noces à la cérémonie du mariage patricien [2].

Étrangère jusqu'alors aux rites du paganisme, Cécile est contrainte d'en subir le spectacle. L'offrande du vin et du lait s'accomplit en présence de la jeune fille qui détourne les yeux. On rompt le gâteau de froment, symbole de l'alliance contractée, et devant les deux familles et les dix témoins exigés par la loi pour valider le mariage, la timide main de Cécile est placée dans la main de Valérien. Tout semble consommé, et la fiancée du Christ a fait le dernier pas qui la sépare du péril où sa foi se trouve engagée.

A la chute du jour, la nouvelle épouse est conduite, selon l'usage antique, à la demeure de son époux. La maison de Valérien était située dans la région transtibérine, sur la voie Salutaris, à l'endroit même où s'élève l'église de Sainte-Cécile. Ainsi les palais, les thermes, les temples qui faisaient la splendeur de ce beau quartier ont disparu sans laisser de trace; seul, le sanctuaire consacré par le sang de Cécile devait survivre à tous les désastres de Rome, et proclamer dans le cours des siècles la fidélité et la gloire de la noble vierge. Les torches nuptiales portées par des

[1] Pline, *Histoire naturelle*, liv. VIII, chap. 74. Du reste, tous ces détails sont fidèlement extraits des auteurs qui ont traité des cérémonies du mariage chez les Romains; on en trouvera une intéressante analyse dans *Rome au siècle d'Auguste*, par Ch. Dezobry, tom. III, p. 1-14, 2e édit.

[2] *Nuptiæ*, de *nubere*, voiler. Pompeius Festus, au mot *Nuptiæ*.

affranchis précèdent le cortége qui conduit Cécile à son époux; la foule applaudit en battant des mains, en poussant des exclamations animées et en faisant entendre des chants joyeux.

Enfin on arrive à la maison nuptiale. Le portique est orné de blanches tentures sur lesquelles se dessinent en festons des guirlandes de fleurs et de verdure. Valérien se place devant la porte et dit à Cécile : « Qui êtes-vous? » Cécile lui répond par la formule sacramentelle : « Là où vous serez Caïus, je serai Caïa, » déclarant ainsi qu'elle compte vivre avec son époux sur le pied d'égalité et remplir avec exactitude les devoirs de maîtresse de maison. L'allusion était plus touchante encore au mariage d'une fille des Cæcilius; car cette formule était, comme la robe de laine blanche, un souvenir de cette Caïa Cæcilia, vénérée par les Romains, qui voyaient en elle le type de la matrone dévouée aux soins du ménage. Mais la Cécile chrétienne trouvait un modèle plus accompli dans le portrait que la Bible a tracé de la femme forte, et bientôt Valérien allait connaître la vérité de cet oracle divin qui devait s'accomplir dans son épouse : « La force et la grâce sont sa parure, et à son heure dernière elle sourira. Sa bouche s'est ouverte pour donner des leçons de sagesse, et la loi de bonté est sur ses lèvres. Son époux s'est levé, et il l'a comblée de louanges. »

Au moment où Cécile, les pieds chaussés d'élégants brodequins couleur de safran, allait franchir le seuil de la maison, ses compagnes la soulèvent dans leurs bras, selon l'usage, et la conduisent dans l'atrium, pendant que des musiciens chantent, au son des flûtes, les vers appelés fescennins, dont les strophes vives et folâtres célébraient le dieu de l'hyménée. On fait asseoir la jeune épouse sur une toison de laine, puis on lui présente une clef, en signe de l'administration intérieure qui va lui être confiée. Valérien lui offre, dans un plat, quelques pièces de monnaie d'or. Un festin splendide rassemble les parents et les amis des deux familles, qui se réjouissent en se couronnant de fleurs; et un chœur de jeunes

garçons et de jeunes filles fait retentir des chants accompagnés d'une entraînante musique. Cécile chante aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unit à celle des anges. Elle redit à Dieu ces mots religieux du roi David qu'elle adapte à sa situation : « Que mon cœur, que mes sens demeurent toujours purs, ô mon Dieu, et que ma pudeur ne souffre point d'atteinte! » Les églises chrétiennes qui, chaque année, répètent ces paroles de la noble vierge au jour de son triomphe, en ont gardé fidèle mémoire, et pour honorer le sublime concert que Cécile exécutait avec les esprits célestes, bien au-dessus des mélodies terrestres, elles l'ont saluée à jamais reine de l'harmonie.

Après le repas des noces auquel les époux présidèrent dans le triclinium, des matrones guidèrent les pas tremblants de Cécile jusqu'aux portes de l'appartement nuptial, décoré dans tout le luxe romain, mais rendu plus imposant encore par le silence et l'obscurité. Valérien suivit les traces de la jeune fille. Lorsqu'ils furent seuls, tout à coup animée par la grandeur de sa foi qui lui montrait dans son époux l'âme d'un frère, Cécile voulut l'associer à son bonheur comme il était associé à sa destinée. Elle lui adressa donc ces douces et naïves paroles : « Jeune et tendre ami, j'ai un secret à te confier; mais jure que tu le garderas fidèlement. » Et Valérien l'ayant promis, Cécile l'instruisit des engagements qu'elle avait contractés; lui parla de la doctrine chrétienne, de Dieu qui règne au ciel et de l'avenir qui nous attend au delà du tombeau. Il y eut dans les discours de la jeune femme quelque chose de surnaturel; c'était cette force magique qui ne se mesure pas aux degrés de l'éloquence humaine, mais à la profondeur d'une conviction religieuse, à la vivacité d'un zèle plein d'affection, et surtout à l'efficacité de la grâce divine; cette force qui triomphe souvent des résistances les plus opiniâtres, et qui manque rarement d'amener à la vérité les consciences loyales et les esprits sans prévention.

Ému de ce qu'il venait d'entendre et touché d'un sentiment qu'il ne pouvait ni maîtriser ni définir, Valérien consentit à se mettre en rapport avec un vieillard que Cécile lui désigna; c'était le pape Urbain, personnage vénérable qui avait cherché dans les cryptes de la voie Appienne un refuge contre les persécutions plus ou moins ouvertes du pouvoir civil. Les rênes de l'empire étaient alors aux mains d'Alexandre Sévère, personnellement assez favorable aux chrétiens, mais faible autant que doux, et laissant faire le mal encore plus qu'il ne faisait le bien. Du reste, ayant pris le gouvernement du monde à treize ans et perdu la vie à vingt ans, il ne put guère donner sa propre mesure, ni échapper à l'influence de ses conseillers, légistes experts au milieu desquels brillait Ulpien, mais dangereux ennemis de la religion chrétienne. Quoi qu'il en soit, il y eut des martyrs sous le règne d'Alexandre Sévère, et le pape Urbain croyait le péril assez menaçant pour qu'on dût recourir à des mesures de prudence.

La grave parole du pontife acheva l'œuvre que la douce Cécile avait commencée, et Valérien ayant donné son adhésion aux vérités de la foi, le baptême lui fut conféré. Sa jeunesse en fut renouvelée; pénétré de cette joie intime qui accompagne les grandes révolutions de l'âme, quand elles rapprochent de Dieu, il s'empressa d'en faire part à son frère Tiburce et de l'attirer à ses convictions; et en effet, par ses discours affectueux, il amollit et prépara son cœur. A cette influence, Cécile ajouta la sienne : elle eut des accents inspirés pour montrer à Tiburce la fausseté de la religion païenne et l'absurdité d'un culte qui s'adressait à de vaines idoles. Il sentit la justesse de cette critique, et, dans sa droiture, il avoua qu'il était impossible de penser honorablement des dieux de l'Olympe. « Aujourd'hui, s'écria Cécile en l'embrassant, je te reconnais vraiment pour mon frère. » On conduisit Tiburce vers le pape, et quelques jours plus tard il imita Valérien et reçut le baptême.

Au printemps de l'année 230, Alexandre Sévère s'éloigna de Rome, probablement à cause de la guerre entreprise contre les Perses. Quel qu'ait été d'ailleurs le motif de son absence, il est certain que le préfet de la ville, Turcius Almachius, en profita pour sévir contre les chrétiens. Il en fit périr un grand nombre, et défendit de donner la sépulture aux martyrs. Tiburce et Valérien ne tinrent pas compte de cette absurde prohibition; on les traîna devant le tribunal du préfet. Almachius, voulant moins les punir que les intimider, leur reprocha d'accorder des marques de sympathie à des hommes condamnés par la loi et d'employer de grandes richesses à leur sépulture. Ses questions n'étaient d'abord pas menaçantes, mais les accusés ayant fait des réponses et une profession de foi pleines de courage, le juge se montra violent, parce qu'il ne pouvait être fort. Il condamna Valérien à être battu de verges, pour avoir prouvé que Jupiter était bien au-dessous d'un honnête homme; puis, sur une observation de son assesseur Tarquinius, il comprit que, si la sentence capitale n'arrivait pas bientôt, la fortune des jeunes patriciens irait aux mains des pauvres, sans qu'il en restât rien au magistrat. C'est pourquoi il fut décidé que Tiburce et Valérien auraient la tête tranchée. A l'heure suprême, Cécile vint soutenir de sa présence et de sa parole les deux héros; le glaive les frappa, et dépouillant l'enveloppe du corps, leur âme prit son vol vers le ciel, où Cécile promit de les rejoindre.

En effet, trop de circonstances désignaient la jeune fille à l'attention publique, pour que Turcius, dans sa situation d'esprit, n'essayât pas contre elle quelques poursuites. Néanmoins il procéda timidement, comme s'il eût craint de dépasser les intentions de l'empereur et de conduire les choses à un dénoûment tragique. Des officiers de justice vinrent trouver Cécile pour tâcher d'obtenir d'elle un hommage, quel qu'il fût, pour les dieux de l'empire. Mais elle répondit avec une grande fermeté; son langage plein de force émut les uns, retint les autres, et les amena tous à

lui laisser un court délai, dont elle profita pour faire baptiser par le pape Urbain ceux qu'elle avait gagnés à la foi, et pour enlever ses biens à la rapacité du fisc. Enfin elle fut mandée et comparut devant Almachius. « Jeune fille, dit le préfet, quel est ton nom? — On m'appelle Cécile, mais j'ai un nom plus beau : je suis chrétienne. — Ta condition? — Romaine, de race noble, illustre. — La noblesse de ta famille est connue; c'est sur ta religion que je t'interroge. — Alors tu t'y prends mal, puisque ta question appelle deux réponses. — D'où te vient cette assurance devant moi? — D'une conscience pure et d'une foi sincère. »

L'interrogatoire continua sur ce ton; Almachius n'y brilla point. Lassé de la position que lui faisait Cécile par la justesse et la dignité de ses réponses, il lui dit : « J'ai dédaigné philosophiquement tes injures, quand elles s'adressaient à moi; mais que tu outrages les dieux, je ne le souffrirai pas. » Toutefois, n'osant pas livrer à la mort une si jeune et si noble femme, dont les discours et les bonnes grâces touchaient les cœurs, il donna l'ordre de la reconduire dans sa maison, et de l'y faire périr sans éclat, en l'étouffant dans la salle des bains chauds[1]. Mais Cécile résista miraculeusement à cette épreuve; elle vivait encore après avoir respiré dans cette atmosphère brûlante une partie du jour et toute la nuit. Alors un licteur fut envoyé pour lui trancher la tête; il frappa la victime d'une main mal assurée et sans pouvoir la faire mourir. La loi ne permettant pas de porter plus de trois coups, il laissa Cécile étendue à terre et baignée dans son sang. Les chrétiens vinrent en foule essuyer ses plaies sacrées et l'entourer des marques de leur vénération et de leur amour. Enfin elle rendit le dernier soupir, en recommandant au pape Urbain les pauvres, dont elle était le soutien accoutumé. La nuit suivante, on l'ensevelit; le pape, avec le

[1] On appelait cette salle *caldarium* ou *sudatorium*, parce qu'on y prenait des bains de vapeur; d'après sa construction, il était facile d'y faire périr ceux qui s'y trouvaient renfermés. Cf. Mazois, *Ruines de Pompéi*, tom. II; Vitruv., *De architectura*, lib. V, cap. 10.

ministère des diacres, présida aux funérailles et fit déposer les précieux restes au cimetière de Prétextat, sur la voie Appienne, entre les ossements des pontifes et des martyrs. Un mois après, Urbain lui-même fut mis à mort pour son courage à confesser la foi chrétienne.

Telles furent la vie et la mort de Cécile, et une partie de son histoire est écrite en lettres émouvantes dans l'église qui porte son nom. Cette église s'élève, comme je l'ai dit, sur la place occupée autrefois par la maison de la jeune patricienne. Elle existait dès le cinquième siècle; elle fut restaurée et agrandie par le pape Pascal Ier, au commencement du neuvième siècle; puis elle reçut, à l'époque de la renaissance, divers embellissements qui furent complétés vers 1740 et en 1823. L'aspect général de cet édifice est imposant. Le portique, orné de quatre colonnes de granit rouge et de marbre africain, a été construit au dix-huitième siècle, sur les plans de Ferdinand Fuga; il présente, dans son ordonnance, une certaine grandeur, à laquelle ajoute encore un campanile en briques, vénérable débris de la piété des vieux âges.

J'entrai. A droite et à gauche, deux cardinaux du quatorzième et du quinzième siècle veillent, comme deux sentinelles, sous leur sépulcre de marbre. Après avoir remarqué en outre un crucifix peint à fresque, je pris la nef droite et m'engageai dans un corridor orné de paysages à fresque dus à Paul Brilli. Ce vestibule me conduisit à un oratoire qu'on appelle le Bain de Sainte-Cécile, et qui est un témoignage éloquent du genre de martyre qu'elle a souffert. Par une ouverture munie d'une grille, je contemplai la salle de bain, moins vaste que celle des thermes publics; l'hypocauste, avec une chaudière que le temps n'a pas encore rongée; les tuyaux en terre cuite et en plomb qui donnaient passage à la chaleur, et qui sont protégés par des plaques de cuivre fixées à la muraille. Sur l'autel de la chapelle est un tableau où l'élégant pinceau de Guido Reni a représenté le martyre de sainte Cécile.

En sortant de cet oratoire, je passai devant le tombeau du cardinal Sfondrate, qui répara l'église, à la fin du seizième siècle, devant le Saint André et la Sainte Madeleine de Baglioni, et j'examinai la mosaïque de l'abside, qui date du neuvième siècle, et qui est assez bien conservée, quoiqu'elle ait vu pâlir l'éclat de ses riches émaux. Au centre, le Christ est debout, revêtu d'un manteau d'or, ayant à sa gauche saint Pierre, après qui viennent Valérien et Cécile. Cécile tient une couronne formée de deux rangs de perles; elle a les cheveux ceints d'une bandelette, et le cou paré d'un collier de perles à trois rangs. Le mosaïste a mis à droite du Christ saint Paul, sainte Agathe et le pape Pascal. Des deux côtés, la scène est bornée par un palmier chargé de fruits. Au sommet de l'abside se trouve le monogramme de Pascal, et en bas l'inscription en vers par laquelle il dédie à Cécile ce somptueux monument de l'art byzantin.

Je me rendis ensuite devant l'autel principal, qui est dédié à sainte Cécile, et j'y fus saisi d'un sentiment et d'une émotion indescriptibles. Sans doute la magnificence des décorations est faite pour attirer les regards du visiteur : de vastes ouvrages en bronze doré marient leur éclat aux formes élégantes du monument; quatre superbes colonnes de marbre soutiennent un baldaquin de marbre, au-dessous duquel s'ouvre une niche oblongue toute rayonnante d'onyx, de lapis-lazuli et des marbres les plus rares. Mais ce qui porte dans l'âme une émotion inattendue, ce n'est pas cet ensemble de richesses et de splendeurs, c'est la statue si expressive de la sainte, par Étienne Maderno. Cécile est étendue sur le côté droit, elle semble dormir profondément; ses bras tombent affaissés en avant du corps; sa tête, voilée en grande partie, a une inflexion touchante; la pose générale est d'une grâce et d'une modestie incomparables. Du reste, ce marbre immortel, assoupli et dompté par le génie, ne fait que reproduire l'attitude qu'avait Cécile, lorsqu'en 1599 on ouvrit le cercueil où elle repo-

sait depuis treize siècles et demi, avec sa robe brochée d'or et marquée des gouttes de son noble sang.

L'impression de ce spectacle me suivit longtemps après que j'eus quitté l'église, et je songeai plus d'une fois à la jeune Cæcilia, héritière des rois de Rome, fille de patriciens illustres, fiancée de Valérien, noble épouse du Christ, patronne de la musique, et je suis heureux de lui consacrer aujourd'hui ces lignes, à la suite de tous les artistes qui l'ont si glorieusement célébrée. L'architecture lui a dressé des monuments comme la cathédrale d'Albi. La sculpture a produit en son honneur le chef-d'œuvre d'Étienne Maderno; je citerais David, si sa Sainte Cécile était autre chose qu'une Muse gracieuse. La peinture s'est surpassée elle-même dans ses efforts pour exprimer tout ce que le nom de Cécile rappelle de charme et de grandeur : il faut citer Paul Véronèse, Tempesta, Guido Reni, Carlo Dolci, et surtout le Dominiquin, pour ses fresques de Saint-Louis des Français à Rome, et Raphaël, pour sa Sainte Cécile du musée de Bologne, qui fit pousser au Corrége ce cri révélateur : *Anch' io son' pittore!*

Mais il est un art qui reconnaît et honore Cécile comme sa patronne spéciale; elle est pour les chrétiens la reine de l'harmonie, et l'on a vu plus haut la raison de ce choix. L'art musical, en mettant ses inspirations sous la garde de sainte Cécile, a voulu proclamer par là qu'en tout genre le type du beau est dans les cieux, et qu'en particulier le sentiment supérieur de l'harmonie émane d'un cœur pur et reporte l'âme vers les cieux, comme le chante le poëte anglais dans son ode pour la fête de sainte Cécile :

Of Orpheus now more let poets tell,
To bright Cecilia greater pow'r is giv'n;
His number rais'd a shade from hell
Her's lift the soul to heav'n.

Pope, *Ode for music, on S. Cecilia's day.*

G. DUFAYL.



G. Staal | Imp. F. Chardon aîné, 34, r. Hautefeuille, Paris | W. H. Mote.



MARGUERITE D'ANJOU.

Il semble que la célébrité se soit attachée à toutes les princesses qui ont porté le nom de Marguerite; il n'en est peut-être pas une qui ne soit fameuse par ses fautes ou ne brille par ses malheurs, ses vertus, son savoir ou ses talents. Celle dont nous allons essayer d'esquisser le profil dans un cadre resserré était fille du roi René, surnommé le Bon, et appartenait à l'illustre maison d'Anjou, qui étendit ses branches sur l'Angleterre, la France, Naples, la Sicile, la Hongrie, sur presque tous les trônes de l'Europe latine, et s'allia jusqu'en Orient. C'était une princesse d'une beauté accomplie et que ses qualités morales ont élevée aussi haut que ses malheurs. D'un esprit vif, entreprenant, hardi, prompt à concevoir, terrible dans l'exécution, elle montra une intrépidité qui fit pâlir les plus fiers courages. Si ce n'était pas un homme, c'en était le complément, et elle fut appelée à remplacer un homme tout entier.

Henri VI régnait en Angleterre; tout enfant, il avait été sacré roi de France à Notre-Dame, et ramené à Londres. A l'époque dont il s'agit, âgé de vingt-deux ans, il était censé gouverner sous la tutelle de son oncle, le duc de Glocester, auquel le cardinal de Winchester disputait le pouvoir. La faiblesse du jeune roi, sa nullité, pour dire le mot, laissait peu d'espoir aux ennemis du duc de



G. Staal — Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille Paris — W. H. Mote

fils d'Édouard III, eut pour fils Richard, premier du nom, duc d'York, qui épousa Anne Mortimer, laquelle descendait de Lionel, le troisième fils d'Édouard III : de ce mariage était né Richard, deuxième du nom, duc d'York, le chef de la révolte contre Henri VI. En supposant valable et acceptée l'usurpation de la branche de Lancastre, il n'avait, du côté paternel, aucun droit à faire valoir, puisqu'il appartenait à une branche cadette; mais, par sa mère, il remontait jusqu'à Lionel, et la branche de Clarence était l'aînée de la branche de Lancastre. Ce fut le titre sur lequel il s'appuya dans ses prétentions au trône. Les armes de Lancastre portaient une rose rouge, celles d'York une rose blanche : de là le nom que prirent les deux partis.

Le duc d'York était très-brave de sa personne, habile, prudent, méticuleux même, ambitieux sans avoir le courage de son ambition. La considération et le crédit que lui donnait son immense fortune s'étaient encore accrus par son mariage avec Cécile Nevil, d'une puissante famille d'Angleterre à laquelle appartenait le comte de Warwick, surnommé le Faiseur de rois, que nous verrons figurer dans ce récit. Il ne réclama pas d'abord ses droits à la couronne; il avait mis dans son rôle d'attendre qu'on la lui offrît. Il prit le prétexte de tous les ambitieux, le bien public, et déclara qu'il n'en voulait point au roi, mais à son mauvais gouvernement. Le duc de Suffolk dirigeait alors les affaires. Le fatal mariage négocié par lui, et qui avait entraîné non pas la perte, mais le don d'une province, la mort du duc de Glocester, à laquelle il était soupçonné d'avoir pris part, ses grandes richesses, la faveur de la reine, qui élevait le petit-fils d'un simple commerçant au-dessus de la plus haute noblesse, furent autant de crimes qui pesèrent sur lui. Sous l'empire de cette prévention, une mesure qui excitait un léger mécontentement prenait les proportions d'un acte de tyrannie. Voyant l'orage près d'éclater, il ne chercha point à le détourner, il le brava; il alla au-devant de l'accusation et entre-

prit de se justifier devant le parlement. Cette hardiesse n'eut pas le succès qu'il en attendait; à peine eut-il ouvert la voie que ses ennemis s'y précipitèrent. Accusé, il se mit à la merci du roi, qui, écartant le premier bill, relatif à la trahison, admit le second, qui incriminait les actes de son administration, et le condamna à cinq années de bannissement. Cette manière de procéder irrégulière le sauvait et le réservait pour des temps meilleurs. Il partit donc pour la France, mais n'y arriva pas : dans le trajet, le navire qui le portait fut abordé par un vaisseau anglais dont le capitaine l'appela à son bord et lui fit trancher la tête dans la chaloupe.

Il fallait que l'autorité royale fût déjà bien affaiblie, puisqu'on ne rechercha pas l'auteur de ce crime. L'éloignement du duc de Suffolk était une première concession qui ne porta pas bonheur à Marguerite. Le duc de Sommerset lui succéda au ministère, et la haine publique ne fit que changer d'objet. Quoiqu'on soupçonnât le duc d'York de susciter ces embarras au gouvernement de la reine, il agissait avec tant de prudence que les preuves manquaient contre lui. Un événement vint sinon en donner, du moins fortifier les soupçons. Un homme du peuple souleva le comté de Kent en se disant descendant des Mortimer. Il marcha sur Londres, et inspira une telle terreur, qu'il fut reçu dans la ville et traita avec le gouvernement de puissance à puissance; mais l'indiscipline des hommes qu'il avait ramassés, leurs exactions, leurs pillages, fatiguèrent les habitants de Londres, qui, aidés de la garnison de la tour, les chassèrent après un massacre à la suite duquel ils se dispersèrent complétement. Le chef de la révolte fut tué. C'était un imposteur; mais il servit admirablement les projets du duc en montrant ce que pouvait sur le peuple le nom de Mortimer porté par sa mère. Le duc d'York quitta l'Irlande où il résidait, et se rendit en Angleterre. Il ne fut plus question alors que de ses droits à la couronne, qui devinrent le sujet de toutes les conversations. L'incendie gagna le parlement, qui, dupe de la politique

du duc ou complice de ses desseins, présenta au roi une adresse contre Sommerset et les autres ministres.

Le duc d'York crut le moment favorable; il leva une armée de dix mille hommes, et marcha sur Londres. A son grand étonnement les portes de la ville lui furent fermées. Il se retira dans le comté de Kent, où l'armée royale le suivit. Jamais la situation n'avait été plus périlleuse; on pouvait, sous le moindre prétexte, passer d'une guerre sourde à une guerre ouverte. Il se joua alors entre Marguerite d'Anjou et le duc d'York une de ces parties où l'événement seul décide de quel côté a été l'habileté. Dans une entrevue, le roi, qui ne parlait que par sa femme, demanda au duc ce qu'il prétendait. Celui-ci s'empressa de protester de son dévouement, de ses bonnes intentions, attaqua violemment les ministres et demanda leur renvoi. Il fut pris au mot, ce qui le rendit bien sot, dit naïvement Bayle. Obligé de licencier ses troupes, il se retira sur une de ses terres, et attendit tout du zèle de ses partisans stimulé par la naissance du prince de Galles [1], qui mettait un obstacle de plus entre le trône et le prétendant. Ils travaillèrent avec tant d'activité, profitèrent si bien d'une maladie du roi, que le duc d'York fut nommé protecteur du royaume, titre confirmé par le parlement. Le duc montra alors la timidité de son caractère. Tenant sa proie, il ne sut pas la prendre; il se borna à faire devant les chambres l'apologie de sa conduite. Ses projets furent ajournés, et cette couronne qu'il convoitait, à laquelle il n'osa toucher, ne ceignit jamais sa tête.

Le rétablissement de Henri, cette représentation à peine vivante du pouvoir, rendit son énergie au parti royal. Les amis de Marguerite parlèrent ouvertement de la rentrée de Sommerset aux affaires, de l'inutilité d'une tutelle pour un roi sain d'esprit et bien portant, si bien que le duc d'York, afin de ne pas se voir

[1] 1453.

enlever son titre de protecteur, l'abandonna et courut aux armes. Il y avait eu dans ces longs préliminaires assez de trahisons, de perfidies, de lâchetés, il fallait qu'un peu de sang lavât ces taches; il fut versé à la bataille de Saint-Albans. Cinq mille hommes y périrent avec le duc de Sommerset et d'autres hauts personnages, et le roi y fut pris. Le duc d'York traita son prisonnier avec toutes les marques du respect, de la tendresse même, dit un historien, rentra triomphant dans Londres et reprit son titre de protecteur. Mais cette fois encore il manqua de résolution. Le parlement abandonné à lui-même prit des mesures contradictoires; d'un côté il rendait le protectorat au duc, et de l'autre il amnistiait le parti d'York, de telle sorte qu'il récompensait celui-là même qu'il reconnaissait coupable et pardonné. La régence devait durer jusqu'à la majorité du prince de Galles. Marguerite avait moins à lutter contre le duc d'York que contre la fortune. Elle profita d'une absence du protecteur pour conduire à la chambre des lords le roi bien instruit de sa leçon, qui déclara n'avoir pas besoin de tuteur. Ce coup hardi réussit; la régence fut abolie, et, chose incroyable, le duc d'York y donna son consentement. Mais un complot réel ou supposé contre sa vie réveilla bientôt l'animosité. L'archevêque de Cantorbéry, dans son amour pour la paix, essaya une réconciliation. Après que les deux partis eurent campé dans Londres comme des ennemis en présence, Marguerite et le duc d'York assistèrent à une procession en se tenant par la main. Ceux qui suivent avec attention les événements contemporains peuvent voir que pour donner le change à un peuple il est inutile d'inventer; l'histoire est un recueil où l'on trouve des comédies toutes faites.

Ces démonstrations d'amitié, propres à amuser les simples, ne firent qu'envenimer la haine des factions rivales. Des querelles particulières, des attaques de partisans, ne tardèrent pas à rallumer la guerre. Le comte de Warwick, allié au duc d'York, et gouverneur de Calais, où il faisait, pour se distraire, un peu de

piraterie, descendit dans le pays de Kent, accompagné du comte de la Marche, fils du protecteur, et entra avec ses troupes à Londres, au milieu des acclamations du peuple. Il en sortit pour rejoindre l'armée royale, qu'il battit à Northampton. Le roi Henri fut encore pris, et cette fois encore traité avec égards. A cette bonne nouvelle, le duc d'York se hâta de quitter l'Irlande, où il s'était retiré, et accourut à Londres. Un parlement fut convoqué, et le duc, qui jusqu'alors n'avait pas réclamé ouvertement ses droits, les fit valoir en avocat plutôt qu'en vainqueur, avec tant de froideur que ses amis en furent consternés. Un morne silence suivit son discours. Il se retira sans que rien fût décidé; mais son parti agit, et le nouveau parlement, défaisant l'œuvre du premier, déclara le duc d'York héritier de la monarchie à la mort d'Henri VI, auquel, par un reste d'égards, par un sentiment de mépris peut-être, on conserva le titre de roi.

C'était dépouiller le prince de Galles. Marguerite d'Anjou frémit d'indignation, et se prépara à combattre. A partir de ce moment, elle montra un caractère vraiment héroïque. Sommée par la faction d'York de rentrer à la cour, auprès du roi, elle répondit qu'elle y viendrait avec une armée. L'activité, le courage, la résolution, les inspirations de génie, tout ce qui révèle et caractérise les grands hommes, elle le déploya pour cette lutte, qui paraissait devoir être décisive. Elle parcourut les provinces septentrionales, et, donnant l'exemple imité depuis par Marie-Thérèse, appela ses partisans aux armes en leur présentant entre ses bras son fils âgé de six ans. Si l'action de Marie-Thérèse est restée célèbre et celle de Marguerite presque ignorée, c'est que les magnats de Hongrie furent plus éloquents ou plus passionnés que les barons anglais; ils répondirent par un cri de dévouement que l'histoire a recueilli. On a dit que le monde se gouvernait par des mots, le souvenir des actes héroïques ne se perpétue pas autrement. Il est rare que l'expression d'un sentiment vrai ne touche pas les

hommes. La beauté de cette reine, ses malheurs, son courage, une secrète jalousie du nord contre le midi, lui donnèrent bientôt une armée de vingt mille hommes. Le duc d'York, croyant n'avoir qu'une révolte à étouffer, chercha Marguerite avec des forces bien inférieures, et fut réduit à s'enfermer dans une forteresse. Marguerite profita de ses avantages avec toute l'adresse de son sexe : elle accabla son ennemi de railleries, lui fit honte de sa pusillanimité, et l'accusa de se cacher devant une femme. Le duc, timide d'esprit, était brave de sang. Le combat eut lieu près de Wakefield. Il y fut battu et tué. Ainsi périt cet ambitieux hypocrite, de toutes les espèces d'ambitieux la pire espèce.

Le duc d'York laissait un fils, Édouard, comte de la Marche. Il était d'une beauté remarquable, et aimait passionnément les femmes. A la bravoure, à l'activité de son père, il joignait plus de résolution; mais la dureté de son cœur et l'inflexibilité de son esprit le rendaient inaccessible à la compassion. « La nature, dit Voltaire, en avait fait l'homme le plus amoureux de son temps, et, par un contraste bizarre, elle mit dans un cœur si sensible une barbarie qui fait horreur. » Voltaire confond ici l'amour avec l'emportement des sens. L'histoire n'offre que trop d'exemples de l'alliance toute naturelle de la débauche et de la cruauté. Tel était le nouvel ennemi auquel Marguerite allait avoir affaire. Après sa victoire de Wakefield, elle divisa son armée en deux corps, dont l'un fut battu par Édouard, tandis que celui qu'elle commandait poussa jusqu'à Londres, occupé par Warwick, qui en sortit pour combattre. La bataille se donna à Saint-Albans, où, au début de la guerre, le parti royal avait essuyé un échec. Cette fois la reine fut victorieuse, et reprit son mari. Il ne faut pas, pour rendre Marguerite plus intéressante, dissimuler les taches qui obscurcissent sa gloire. Après cette seconde bataille de Saint-Albans, lord Bonville, à la garde duquel le roi avait été confié, se tint auprès de lui après avoir obtenu sa parole d'avoir la vie sauve. Marguerite

d'Anjou, violant la foi jurée, fit trancher la tête au lord par la main du bourreau. Les deux partis se livraient à ces froides atrocités sous le nom de représailles; tout ce qu'on peut dire pour atténuer l'action de Marguerite, c'est qu'Édouard donna le premier l'exemple de ces massacres.

Les succès de la reine ne furent pas de longue durée. Édouard réunit à son armée les débris de celle de Warwick, et alla chercher Marguerite dans Londres, où elle était entrée à la suite de sa victoire. Elle ne jugea pas prudent de l'attendre près d'une ville de l'affection de laquelle elle doutait, et aima mieux se retirer dans ses fidèles provinces du nord. Édouard entra dans la capitale sans coup férir. Il ne tergiversa pas comme son père, il ne perdit pas le temps à convoquer des parlements; mais, jugeant ses droits suffisamment établis, il rassembla le peuple de Londres et les soldats.

— Qui voulez-vous pour roi? demanda Warwick. Henri de Lancastre?

— Non.

— Édouard d'York?

— Oui.

Et l'Angleterre se trouva avoir un roi, Édouard IV, le premier de la branche d'York. Il montra immédiatement la violence de son caractère : les échafauds furent dressés, et le sang de ses adversaires coula à flots.

Marguerite cependant recrutait activement dans le Nord; en peu de jours elle eut une armée de soixante mille hommes. Édouard et Warwick, à la tête de quarante mille soldats, allèrent au-devant d'elle et la rencontrèrent à Tawton. Le nouveau roi avait communiqué aux siens sa terrible énergie. Un détachement envoyé en avant pour s'emparer d'un poste ayant été défait, Warwick, à cette nouvelle, tua son cheval devant toute l'armée comme pour montrer qu'il renonçait à fuir, et, baisant la croix de son épée, il

jura de partager le sort de ses soldats. Il dut la victoire à un stratagème qui devait réussir à une époque où l'on se battait de près : une neige épaisse étant venue à tomber, poussée par un vent violent dans la direction de l'ennemi, Warwick donna le signal de l'attaque sans l'exécuter; il se contenta de jeter en avant une partie de ses archers qui décochèrent leurs flèches. L'armée royale, croyant l'attaque sérieuse, épuisa ses carquois contre des troupes qui se trouvaient hors de la portée du trait. Ainsi privée de ce qui faisait alors la force des Anglais à la guerre, elle fut chargée avec violence, rompue et mise en fuite. On ne fit pas de quartier. Il périt dans cette bataille ou dans la déroute trente-six mille hommes, disent les historiens. Si le roi ne fut pas pris, c'est qu'il n'assistait pas au combat; il était resté à York avec la reine.

Édouard, de retour à Londres, s'occupa du gouvernement, mais surtout de satisfaire ses rancunes et d'assouvir sa vengeance. Les têtes les plus illustres tombèrent sur l'échafaud; il semblait qu'un des partis eût juré l'extermination de l'autre. Quant à Marguerite, vaincue, mais non découragée, elle déployait une infatigable activité. Ayant mis en sûreté en Écosse son fils et son mari, sollicité du roi Jacques des secours qui ne furent pas accordés ou qui furent insignifiants, elle passa en France et chercha à intéresser Louis XI à son sort. Elle en obtint enfin un corps de vingt mille hommes commandé par le sénéchal de Normandie. Des volontaires écossais et ses partisans grossirent ce noyau, et l'héroïque Marguerite tenta encore la fortune à Hexham. Le lord Montague, frère de Warwick, la défit et dispersa son armée. Le duc de Sommerset, fils du ministre tué à la première bataille de Saint-Albans, fut pris et eut aussitôt la tête tranchée. Dans la fuite, Marguerite se trouva séparée de son mari, et, suivie de quelques-uns de ses partisans, s'égara dans une forêt, emmenant son fils avec elle. Les fugitifs, en errant dans ce labyrinthe pour trouver une issue, tombèrent au milieu d'une troupe de bandits qui, dans

ces temps désastreux, vivaient aux dépens de tous les partis. Sa suite est dispersée, sa cassette pillée, elle est insultée elle-même, et La Varenne, le commandant des troupes françaises, est tué en la défendant. La vue de l'or et des diamants fit bientôt oublier aux voleurs leur prisonnière. Une querelle qui s'éleva entre eux pour le partage du butin favorisa l'évasion de Marguerite. Elle se croyait déjà en sûreté, quand elle se trouva tout à coup en face d'un des bandits. La fuite et la résistance étaient également impossibles. Par une de ces inspirations qui lui étaient familières, Marguerite prit son fils entre ses bras, marcha droit à l'homme, et lui dit en lui présentant l'enfant : « Sauve le fils de ton roi ! » Le bandit ému, troublé, subjugué, promit et tint parole. Il servit de guide à la reine, la fit sortir de la forêt, la conduisit jusqu'à la côte, où elle s'embarqua pour la Flandre, et de là se rendit à la cour de son père.

Le pauvre Henri fut moins heureux. Il resta caché pendant un an dans le Lancashire; mais comme sa destinée était d'être toujours pris, il fut découvert, livré à Édouard, et enfermé à la Tour de Londres. Ce prince avait, à ce qu'il paraît, des vertus privées. Il était bon, honnête, compatissant, droit jusqu'à la simplicité, mais dépourvu de toute énergie, et, par moments, atteint de la fatale maladie de son aïeul maternel notre Charles VI. Peu s'en est fallu, après la chute de la maison d'York, qu'il n'ait été canonisé. Les historiens qui l'ont appelé un bon prince ne se sont peut-être trompés que faute de dire un bonhomme.

Il semblait que le différend fût désormais vidé entre York et Lancastre. Le roi était prisonnier; la reine, à la cour de son père, vivait dans la retraite; le prince de Galles était presque enfant, et la hache du bourreau avait eu raison des récalcitrants. Mais Édouard avait à compter avec le faiseur de rois, le fameux comte de Warwick; il l'offensa, et vit ses droits remis en question. Pendant que le comte, envoyé à la cour de France, négociait un ma-

riage pour lui avec Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI, il s'éprit d'une jeune veuve, Élisabeth Woodville, fille d'un simple chevalier, et l'épousa. A cet affront qui compromettait la dignité de l'homme public, il en ajouta un autre qui entachait l'honneur de l'homme privé. Amoureux d'Élisabeth, car il menait de front ces sortes d'affaires avec une facilité herculéenne, il tenta de séduire la nièce, d'autres disent la sœur de Warwick. Cependant la rupture entre le souverain et son général n'éclata que six ans plus tard, sans qu'on sache précisément sous quel prétexte. De l'aveu de tous les historiens, cette période des guerres civiles d'Angleterre est pleine d'obscurité; il faut souvent accepter les faits sans pouvoir les expliquer. Il ne nous appartient pas de dissiper ces ténèbres, nous arrivons au terme de notre récit. Warwick, mécontent, ne chercha plus qu'à se faire des partisans. Adroit, éloquent, d'un caractère ouvert, libéral, puissamment riche, il eut bientôt de nombreux amis. Il s'assura le concours du duc de Clarence son gendre, le propre frère d'Édouard. Menacé peut-être par quelque complot contre sa vie, Warwick quitta l'Angleterre après avoir vainement essayé d'y lever des troupes, et s'embarqua pour la France, où Louis XI, dont la politique était de semer la division parmi ses voisins, l'accueillit avec la distinction la plus flatteuse, et parvint à opérer une réconciliation entre Marguerite d'Anjou et le mortel ennemi de sa famille. Cette alliance monstrueuse était l'œuvre de la nécessité, qui, pour les hommes réunis en parti, tient souvent lieu de morale. Il fut convenu que Warwick embrasserait la cause d'Henri VI, s'efforcerait de le délivrer de sa prison, de le replacer sur le trône; que le pouvoir resterait entre les mains du comte et celles du duc de Clarence, son gendre, jusqu'à la majorité du prince de Galles; que celui-ci épouserait Anne, seconde fille de Warwick, et qu'à défaut de postérité la couronne passerait au duc de Clarence.

Ces conventions faites, Louis XI équipa une flotte, fournit des

secours d'hommes et d'argent à Warwick, qui débarqua à Dartmouth. A la nouvelle de la descente du comte, Édouard, occupé à réprimer des séditions dans le nord, se porta à sa rencontre, et les armées se trouvèrent en présence près de Nottingham. Le lord Montague, frère de Warwick et attaché au parti d'Édouard, avait été secrètement gagné : pendant la nuit, les troupes qu'il commandait s'armèrent et coururent en tumulte vers la tente du roi, qui, surpris dans son sommeil, troublé par les cris de trahison poussés autour de lui, n'eut que le temps de sauter sur un cheval et de s'enfuir à Norfolk, où, dans sa panique, il s'embarqua pour la Hollande. Débarrassé de ce roi qui avait été plus facile à défaire qu'à faire, Warwick alla à Londres, délivra Henri VI, qu'il replaça sur le trône, et gouverna en son nom. Un parlement convoqué déclara Henri de Lancastre seul souverain légitime, ratifia le traité conclu entre Marguerite d'Anjou et Warwick, et stigmatisa Édouard IV du nom d'usurpateur. On reconnaît généralement que le parti de Lancastre fut plus modéré dans ses vengeances que ne l'avait été le parti d'York. Les établissements ecclésiastiques, qui servaient alors de lieux d'asile, reçurent, dit-on, dans Londres seul, plus de deux mille personnes, au nombre desquelles se trouvait Élisabeth Woodville, femme d'Édouard, qui y accoucha d'un fils.

Le succès inespéré de ses armes, cette sorte de résurrection d'une cause qui paraissait perdue, donnèrent à Marguerite d'Anjou une nouvelle activité. Les exilés de son parti accoururent auprès d'elle, et parmi eux, le principal, le duc de Sommerset, frère cadet de celui qui avait été pris à la bataille de Hexham et décapité. Tandis qu'elle employait ses dernières ressources à équiper quelques navires et se préparait à ramener son fils à Londres, Édouard, de son côté, revenu de sa panique, pressé par ses amis, ne se tenait pas pour définitivement vaincu. Il parvint à réunir deux mille hommes, avec lesquels il prit terre dans le Yorkshire.

L'accueil qu'il y reçut ne fut pas celui qu'il attendait : les magistrats, placés par Warwick, s'opposèrent à ses projets, et il se vit contraint d'affirmer par serment qu'il venait non pour reprendre le trône, mais pour réclamer l'héritage de sa maison. Les magistrats ne demandaient peut-être qu'à être trompés; ils crurent ou feignirent de croire à sa sincérité, et lui donnèrent le temps de se recruter. Ses forces rassemblées, il se mit en mouvement, déroba sa marche à Warwick, qui l'attendait sur la route de Londres, et se présenta devant cette ville, dont les portes s'ouvrirent sans résistance. Il y entra, dit un historien, grâce à ses partisans, à ses créanciers, séduits par l'espoir d'être payés, et à ses nombreuses maîtresses, qui surent gagner à sa cause leurs parents et jusqu'à leurs maris. Warwick revint sur ses pas, et, accompagné de son frère le lord Montague et du duc de Clarence, se posta à Barnet, près de Londres. Le duc de Clarence, son gendre, était aussi frère d'Édouard, et n'était pas, par conséquent, un allié sûr; dans la nuit qui précéda la bataille, il passa en effet à l'ennemi avec un corps de douze cents hommes. Cette trahison, par laquelle il croyait effacer ses torts antérieurs, lui fut comptée pour rien le jour où Édouard jugea à propos de s'en défaire. Malgré l'échec moral qu'il venait de subir, Warwick résolut de combattre. Lui aussi avait la conscience troublée; il fallait que la maison de Lancastre ne dût sa restauration qu'à lui : or, Marguerite pouvait arriver et partager l'honneur d'une victoire. Il hâta le dénoûment, qui lui fut fatal : il perdit la bataille et la vie. Henri fut pris comme d'habitude.

Le même jour, dit-on, Marguerite débarquait à Weymouth. Une violente tempête avait battu son escadrille; les officiers qui l'accompagnaient, les marins eux-mêmes l'engagèrent à retourner en France, à rallier ses vaisseaux pour revenir plus tard. Seule contre tous, elle résista et prit terre. Quand on lui annonça la mort de Warwick, elle parut anéantie. Réduite à ses propres forces, elle

[illegible] la lutte, elle se réfugia dans le [illegible] auquel était attaché le privilége de droit [illegible] chez une pareille femme devait être pas- [illegible] nature reprit bientôt le dessus, et elle [illegible] les chefs de son parti. On résolut de faire [illegible] relever l'étendard de Lancastre et de tenter [illegible]

[illegible] pressentiments agitaient cependant Marguerite. Ce [illegible] n'aurait pas tenu compte d'un danger personnel, [illegible] au sort qui pouvait être réservé à son fils. La [illegible] l'héroïne; elle proposa de mettre d'abord le [illegible] Le duc de Sommerset, au nom du parti, [illegible] mesure de prudence, et, quoique l'événement lui [illegible] raison. Le prince de Galles, en effet, avait [illegible] pouvait avec honneur se tenir à l'écart dans [illegible] et désespérée où tant de braves gens [illegible] pour son père et pour lui. Les deux armées se [illegible] mai 1471 près de Tewksbury, sur les bords [illegible] Marguerite parcourut les rangs de ses soldats, te- [illegible] la main, et les conjura de sauver ce dernier reje- [illegible] de Lancastre. La bataille fut terrible, la défaite [illegible] que Marguerite, qui avait perdu de vue son [illegible] succombant à la douleur, dans une suprême [illegible] sur un chariot, le jeune prince était [illegible] qui lui demanda ce qu'il était venu [illegible] suis venu dans les États de mon père [illegible] et défendre ses droits et les miens. » [illegible] le sang maternel, Édouard le frappa [illegible] de fer. Les personnes de sa suite, parmi [illegible] duc de Glocester, son frère, qui fit [illegible] de bourreau, se jetèrent sur le mal- [illegible] aux pieds du vainqueur.

Marguerite, conduite à la Tour de Londres auprès de son mari, le vit, peu de temps après, égorger presque entre ses bras.

Avec ces deux princes finit la branche de Lancastre.

Marguerite, qui n'avait dû la vie qu'à l'intervention de Louis XI, après avoir langui quatre ans en prison, en sortit par le traité d'Amiens, rachetée au prix de cinquante mille écus. Elle mourut en 1482. Cette femme héroïque avait payé de sa personne dans douze batailles rangées.

En lisant l'histoire d'Angleterre, on ne peut s'empêcher de remarquer la fatalité dont semblent frappées les princesses de la maison de France mariées dans ce pays. Marguerite d'Anjou, Marie de Bourbon, Marie Stuart en Écosse, en sont la preuve. Ces trois femmes, à des degrés différents, possédaient toutes les qualités qui rendent digne du trône. L'une périt misérablement, les deux autres furent sinon la cause du moins le prétexte des désastres qui frappèrent leurs familles. Faut-il chercher la raison de ce malheur obstiné dans la prévention des deux peuples l'un contre l'autre, prévention nourrie par une si longue rivalité, des guerres si sanglantes, tant d'affronts réciproques? On pourrait l'y trouver; mais, en y regardant mieux, on verrait peut-être qu'il faut attribuer cette impopularité aux allures tracassières et turbulentes, apanage de notre nation, et si antipathiques au tempérament britannique. Non pas que nos voisins aient plus de sagesse et de modération que nous, au fond tous les hommes se ressemblent, et les crimes, les trahisons, les usurpations, les lâchetés, les hypocrisies qui souillent leur histoire, ils s'en sont vantés comme des convulsions d'un peuple libre, jusqu'à ce qu'instruits par leur exemple nous les ayons imités; mais là où nous mettons notre véhémence et notre fougue, ils apportent je ne sais quelle froide et méthodique régularité. Entre eux et nous, c'est une question de forme. Au reste, ils avaient encore à passer par bien des épreuves avant d'arriver à un gouvernement stable.



G Staal — *Imp. F Chardon aîné, 30, r Hautefeuille, Paris.* — F Holl



ASPASIE.

I.

Le nom d'Aspasie éveille l'idée d'une courtisane belle, instruite, spirituelle, adroite, qui sut captiver le plus grand homme de son temps et s'en faire épouser. C'est, à première vue, un de ces bonheurs exceptionnels, comme on en peut voir d'analogues dans l'histoire, une de ces mésalliances, proportion gardée, dont nous sommes souvent témoins. Mais quand on sait que la société grecque se divisait en classes plus tranchées que ne le sont ou ne l'ont été les nôtres, que les préjugés les plus tenaces marquaient la différence entre les Grecs et les étrangers, les nationaux et les voisins, les nuances plus délicates entre les citoyens d'un même État ou d'une même ville, et qu'on apprend qu'Aspasie, loin d'être une exception, faisait partie à Athènes d'une classe de femmes qu'elle représente pour la beauté, l'esprit, les talents, et dont elle ne sort que par son mariage, on sent que l'assimiler à la courtisane telle que nous la voyons et la comprenons dans les temps modernes, ce serait fausser l'histoire et la vérité. Ce type, qu'on pourrait croire encore vivant, est mort avec les mœurs et

les besoins qui l'avaient formé. Les travaux des Anglais et surtout des Allemands, ces infatigables chercheurs, très-bien appréciés par un écrivain de notre temps, prouvent que la ressemblance n'est qu'apparente.

Chaque société semble avoir besoin de sortir de la loi qui la régit comme pour payer un tribut à la nature qui subit sous cette loi une contrainte, salutaire sans doute, mais une contrainte. Les femmes vivant parmi nous en dehors du mariage sont bien appropriées aux hommes qu'elles doivent distraire; car, en dépit de l'égalité revendiquée par le sexe féminin, soit qu'il y ait en nous, pris en masse, une puissance d'initiative, une faculté de transformation qui lui manque, soit que le droit que nous nous sommes arrogé de régler la société en ce qu'elle a d'essentiel nous donne ce pouvoir, ce sont les hommes qui font les femmes. A un siècle préoccupé avant tout des intérêts matériels, perdu dans les spéculations d'argent, dans les conceptions industrielles, il fallait des femmes qui, ayant la beauté, la grâce, la câlinerie séductrice d'Aspasie et de ses semblables, n'eussent pas leur supériorité intellectuelle et artistique. Supposez une femme aussi belle que vous le voudrez, capable de parler astronomie comme Arago, philosophie comme de Maistre, de juger avec connaissance de cause nos grands sculpteurs et nos grands peintres, et dites quel rôle elle jouerait aujourd'hui placée dans la condition d'Aspasie. Ce serait l'idole de quatre ou cinq hommes brillant d'intelligence, tombant de vétusté, et le dieu inconnu de la foule.

Il n'en était pas ainsi dans l'antiquité. L'écrivain dont je parlais tout à l'heure montre les différents degrés par lesquels a passé la femme dans la société grecque. A la compagne digne et honorée de l'homme dans les temps héroïques, succède la ménagère, libre de droit, esclave de fait. Il attribue ce changement à l'avénement de la démocratie, en grande partie du moins; mais on ne voit pas trop sur quoi il peut solidement s'appuyer, sinon sur la coïnci-

dence des deux faits. Les colonies que les Grecs avaient fondées sur la côte d'Asie, leurs rapports de guerre et de commerce avec les Orientaux ne suffisent-ils pas pour expliquer cette modification de la vie de famille? Certains peuples ont une facilité merveilleuse à s'approprier les mœurs des nations qu'ils fréquentent ou combattent; nous qui sommes les Athéniens de cette ère, pour peu que le contact dure avec des étrangers, nous leur prenons plus que nous ne leur laissons, et là où l'Anglais, par exemple, passe sans perdre un atome de sa personnalité, nous sommes bien près de transformer la nôtre. Langue, mœurs, usages, jusqu'au costume, nous empruntons tout. On dit encore l'Afrique française; qui sait si dans cent ans on ne dira pas la France africaine?

Quoi qu'il en soit, à l'Athénien élégant, voluptueux, artiste, philosophe, beau parleur, intrigant par goût, prodigue par ambition, la femme légitime n'apportait que l'ennui, les tristes conversations roulant sur les détails du ménage, l'ignorance qui est le résultat de la claustration, et l'aigreur de la vertu constatée et méconnue. L'amour qu'on a appelé platonique, et dont le vrai nom est l'amour chrétien, n'existait pas encore. Tout se résumait pour les Grecs dans la forme, qu'ils idéalisaient, il est vrai, autant qu'il est possible à l'homme de le faire; leurs dieux étaient matériels et pour ainsi dire palpables; animés des mêmes passions que l'homme dont l'orgueil allait jusqu'à remonter vers eux par un lien de parenté, ils étaient majestueux ou ridicules, probes, voleurs, jaloux, partiaux, beaux ou difformes, et leur divinité même ne les préservait pas des blessures. Comment les Grecs auraient-ils pu connaître l'amour dégagé des sens, qui n'est que le pâle reflet de celui que nous devons à l'Être immatériel, juste, bon, tout-puissant, créateur des mondes, qui compte pour rien la poussière dont nous sommes faits, et détachera de nous l'étincelle de vie pour la conserver pure dans l'immortalité? Telle est la puissance de ce germe que Dieu a mis en nous, qu'avant même

que sa parole l'ait développé en nous le révélant, il nous trouble, nous émeut, nous agite comme dans un laborieux enfantement, et nous pousse vers l'erreur qui s'approche le plus de la vérité. Certes les distractions ne manquaient pas aux citoyens d'Athènes, car les courtisanes sont vieilles comme le monde; mais déjà la beauté physique ne suffisait plus à ce peuple si amoureux de la forme. Son intelligence s'était agrandie, son esprit s'était élevé, sa philosophie semblait s'éclairer d'un rayon du christianisme qui devait naître, il fallait qu'à la brutale satisfaction des sens s'unissent les joies pures de l'esprit, et comme l'homme n'a pas un besoin réel qu'il ne trouve en lui, parfois à son insu, les moyens de le satisfaire, du milieu des courtisanes vulgaires, Athènes vit sortir une classe de femmes telles qu'on n'en a pas vu briller depuis et qu'on n'en verra probablement jamais. Il est si vrai qu'elles étaient parfaitement appropriées aux Athéniens, un produit pour ainsi dire spontané de leur sol, qu'à Rome, où les mœurs grecques pénétrèrent à la suite de la conquête, on voit des esclaves, des hommes, s'élever au-dessus de leur condition par le savoir et l'intelligence, devenir les régisseurs éclairés des biens de leurs maîtres, les instituteurs des fils de la maison, poëtes, philosophes, tandis que les femmes se divisent comme partout en deux classes, les matrones ou femmes mariées et les courtisanes. Ces dernières ne différaient des grecques leurs pareilles que par la singulière faculté de se louer à un homme, pour un temps déterminé, par un contrat de l'exécution duquel on en appelait au magistrat. On reconnaît là la rusticité de mœurs des Romains, et l'austérité de leur esprit moins porté vers les arts que vers la politique.

Quant aux courtisanes grecques d'un ordre élevé, aux hétaïres, elles offraient un phénomène commun à tous les peuples, celui d'une classe d'individus légalement repoussés, socialement admis, quand ce n'est pas l'inverse qui a lieu. C'est ainsi qu'Aspasie

tenait école, et non-seulement les riches citoyens assistaient à ces sortes de cours publics, mais ils y conduisaient leurs femmes et leurs filles, ce qui prouverait par parenthèse que la séquestration n'était pas aussi complète qu'on veut bien le dire. Les hétaïres et les courtisanes d'un ordre inférieur (les pallakai) avaient en général été esclaves dans l'origine; mais il ne paraît pas qu'Aspasie l'ait été, et c'est peut-être ce qui explique comment un homme tel que Périclès put, sans compromettre son crédit, répudier sa femme pour l'épouser. Il est d'ailleurs fort difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir ce qu'étaient ces courtisanes devant l'opinion publique. De ce qu'elles étaient exclues des sacrifices et de certaines cérémonies publiques, il n'en faudrait pas conclure que leur position fût trop inférieure à celle des autres femmes. Ce qu'elles perdaient d'un côté, elles le regagnaient de l'autre. Jamais les femmes n'ont joui de plus de considération et de liberté que parmi nous, je dirai même de pouvoir réel, et on sait quelles clameurs se sont élevées dans une de nos dernières assemblées quand on a proposé de leur faire partager certains droits dont les hommes se sont réservé la jouissance exclusive. Et, en vérité, cela était inutile; les pouvoirs occultes ne sont pas les moins efficaces. En résumé, ces femmes, dont Aspasie est la plus haute expression, présentent dans l'histoire un caractère exceptionnel, et n'ont d'analogie avec les courtisanes de notre temps que par le côté matériel, par les vices inhérents à la nature humaine, et qui, dans un milieu donné, se développent avec plus ou moins d'intensité : la cupidité éveillée par le besoin du luxe, le luxe comme appât tendu à la vanité des hommes, l'inconstance comme calcul ou comme représailles, la perfidie pour s'assurer le bénéfice des infidélités, et le cynisme enfin, résultat d'une vie vouée à l'amour sans choix, sinon à la volupté sans amour.

II.

Si l'on s'en tenait aux documents qui nous sont parvenus sur Aspasie, son histoire serait bientôt faite. Aspasie était de Milet, ville d'Ionie, qu'elle quitta pour aller à Athènes; sa science égalait sa beauté; elle enseigna à Socrate la rhétorique et la politique, et tout ce qu'on ne sait pas; fit des choses qui ne se disent qu'en latin, épousa Périclès après essai, eut pour lui certaines complaisances qu'il faut taire, et qui servirent à fortifier une accusation d'impiété fondée sur ce qu'elle expliquait, d'après les idées d'Anaxagore, des perturbations apparentes, comme les éclipses, par exemple, par des causes naturelles; elle ne dut la vie qu'aux prières et aux larmes de Périclès, et après la mort de ce grand homme épousa un marchand de bœufs qu'elle eut le talent de pousser aux premiers emplois de la république.

Pour que l'histoire de cette femme célèbre offrît l'apparence d'un corps, sinon un corps, il fallait trouver un véhicule, une matière inerte qui pût diviser la substance et l'étendre : avoir recours au procédé de Simonide, raconter pour la millième fois la vie de Périclès afin d'avoir l'occasion de parler d'Aspasie, voler un peu l'abbé Barthélemy, un peu Bayle, un peu Moréri, beaucoup Plutarque; accrocher par-ci par-là Hérodote, Thucydide, Xénophon (*in Œconomico*); à propos de la guerre du Péloponèse, apprécier sévèrement l'influence des femmes sur les hommes qui gouvernent les États; à propos de l'accusation d'impiété, faire une réprimande à Voltaire qui s'est permis de dire que les procès en matière de religion, inconnus dans l'antiquité, étaient une des folies du christianisme; se livrer à des considérations sur la politique et les arts, ajuster, souder et limer. Ces subterfuges me répugnaient, j'allai trouver un savant de mes amis, encore

inconnu, mais qui sait tant de langues que j'aurais de la peine à les énumérer toutes, qui a consacré vingt années de sa vie et son patrimoine à courir le monde, donnant la chasse aux manuscrits, consultant les monuments, préférant à la société des savants celle du petit peuple, cette tradition vivante des mœurs passées, et qui donnera bientôt un livre où il montrera l'antiquité, hommes et événements, sous un jour tout nouveau. Je lui demandai si l'on connaissait d'Aspasie autre chose que ce qui a été rapporté plus haut.

« Non, me répondit-il; mais je peux vous fournir des renseignements nouveaux et inédits. Est-ce que vous avez à parler d'Aspasie?

— Hélas! oui.

— Eh bien, votre affaire est là, dans ce manuscrit qui a pour titre: « Ceci a été extrait par Alcimène de Milet d'un livre de » Polycastor le Mégarien sur les causes qui ont amené la guerre » du Péloponèse. » J'y prendrai les notes qui me paraîtront vous être nécessaires, et vous les aurez demain.

— Quel service vous me rendez! Mais, dites-moi, ce que vous savez d'Aspasie s'accorde-t-il avec ce qu'on en sait généralement? »

Et je lui présentai la note qu'on a déjà lue. Mon ami y jeta les yeux, me la rendit en souriant, et dit: « N'admirez-vous pas l'imperturbable assurance des savants à phrases et sans phrases affirmant qu'une jeune fille de moins de dix-sept ans enseigna la rhétorique et la politique à Socrate, qui touchait presque à la maturité! Aspasie était sans doute une intelligence supérieure, une de ces plantes qui ne demandent que l'air et la pluie du ciel pour se développer dans tout le luxe de leur végétation; mais la vérité est qu'elle n'enseigna rien à Socrate, et apprit de lui le grand secret de l'unité de Dieu. C'était le fond de l'accusation portée contre elle. Cette idée, qui détruisait d'un seul coup la

religion païenne, effraya ses ennemis, ils n'osèrent pas même la rendre publique, et la détournèrent en disant qu'Aspasie niait la puissance des dieux. Quant à Périclès, qui la sauva de la mort, je vous dirai, puisque nous en sommes sur ces grands personnages, que, dans mon opinion, il était profondément athée. Éclairé sur l'inanité de sa religion, il l'était devenu par orgueil, par mépris des hommes, par le sentiment de leur infériorité et de sa propre supériorité à lui. Ne croyez pas un mot de l'ignoble imputation du comédien Hermippus relativement aux filles dont Aspasie était entourée, et qui, selon ce bateleur écho de la rumeur populaire, servaient pour ainsi dire de lien entre le mari et la femme. Songez qu'Aspasie avait vingt-cinq ans quand elle épousa Périclès, et que les poursuites de tout ce qu'il y avait dans Athènes de beau, de jeune, d'élégant, de riche parmi les étrangers, suffisaient, outre son mérite personnel, pour lui assurer sinon l'entière fidélité de son mari, du moins son amour et des égards.

— Vous savez que Phidias encourut le même reproche; j'aime à croire que c'est pure calomnie.

— Pas tout à fait.

— Heureusement pour lui, il a fait la statue de Jupiter.

— Il me paraît prouvé, continua mon ami, que depuis son premier mariage jusqu'au second et jusqu'à sa mort, Aspasie accomplit strictement ses devoirs d'épouse, hors un seul cas où elle ne faillit pas, bien qu'elle en eût le désir. Enfin, eu égard aux mœurs de son temps, elle était aussi vertueuse, aussi délicate qu'elle était belle et savante.

— Délicate, dites-vous? Et le marchand de bœufs Lysiclès?

— Encore une sottise de vos grandes autorités. Selon leur tempérament, les uns rient de ce mariage, les autres le prennent au tragique. Ils ne veulent pas voir qu'Athènes était une démocratie, et qu'on peut être un homme intelligent en vendant des bœufs. Ils s'extasient sur Cincinnatus qui labourait de ses propres mains

après avoir gagné des batailles, et se bouchent le nez en parlant de Lysiclès qui envoyait sur les marchés des troupeaux de bœufs conduits par ses esclaves. Si Aspasie l'épousa, c'est qu'il était digne d'elle; et quelque puissance que vous supposiez à l'amour et à l'éloquence, cette puissance ne va pas jusqu'à faire un archonte d'une brute.

— Peut-être aussi, hasardai-je de dire, Aspasie, sortie de sa sphère par son premier mariage, y rentra-t-elle par le second.

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'elle appartenait à la classe des hétaïres, classe légalement inférieure, exclue des sacrifices, des cérémonies publiques....

— Non, non, s'écria le savant avec une vivacité qui m'étonna, cent fois non! Je le prouverai. Elles assistaient à ces sacrifices dont vous parlez, à ces cérémonies publiques; elles étaient admises chez des femmes mariées et les recevaient chez elles. Quelle rage de tout rapporter à nos mœurs, quand vous savez que ce qui nous indigne ou nous révolte était une peccadille pour les Grecs! Exclues? Et pourquoi? Parce qu'elles avaient des amants? Mais, mon cher monsieur, elles avaient la beauté, l'esprit, l'éloquence, qui, aux yeux de ce peuple si bien doué, cachaient l'amant comme le mari le couvre chez vous. En parlant de ces interdictions, on confond l'hétaïre avec la courtisane vulgaire ou pallakê. Celle-ci en était frappée, et se distinguait en outre tant de l'hétaïre que de la femme mariée par une singularité du costume qui consistait à porter la robe relevée d'un côté sur la hanche.

— Je m'en rapporte à vous pour tout ce que vous venez de dire; mais la première partie du travail est faite d'après les idées généralement admises, et je me vois dans la fâcheuse alternative ou d'affirmer sans preuve en corrigeant, ou de me mettre en contradiction avec moi-même.

— Faites-moi parler, je vous y autorise. Mais vous n'allez pas

sans doute vous livrer à une discussion approfondie; ce qu'il vous faut, c'est surtout quelques détails biographiques?

— Pas davantage.

— Vous les aurez demain. »

Le lendemain en effet je reçus des notes brèves et succinctes qui laissaient cependant peu de chose à faire, et à l'aide desquelles a été écrite la notice suivante qu'on pourrait appeler la véritable histoire d'Aspasie, si l'écrivain de Mégare ne laissait voir trop souvent le pamphlétaire.

III.

Aspasie était fille du sculpteur Rhodos [1]. Dès l'âge de dix ans, elle lisait les poëtes et les philosophes, surtout Pythagore, dans les écrits duquel elle puisa sa profonde science. A seize ans, elle était accomplie de beauté et de savoir; on ne parlait à Milet et dans toute l'Ionie que de la fille du sculpteur Rhodos. Les jeunes gens parcouraient du regard les contours voluptueux de son beau corps; les vieillards admiraient sa grâce, sa modestie, son maintien calme et posé, la douceur de sa voix, son éloquence persuasive, son jugement droit, sa raison sévère, un esprit étendu, cultivé, sûr de lui-même, qui donnait des leçons et n'en pouvait plus recevoir. Il faut, disait-on, que Rhodos, quoique son ciseau soit rebelle, ait dans la tête le type de la sagesse et de la beauté réunies pour avoir fait une pareille fille; Minerve aussi bien que Vénus a certainement présidé à l'œuvre.

Or il arriva qu'au plus fort de la célébrité d'Aspasie, Sophron, qui avait été archonte à Athènes, débarqua à Milet. Il entendit parler de cette merveille et désira de la connaître. Il alla visiter

[1] Plutarque la fait fille d'un certain Axiochus. Mais Polycastor écrivait l'histoire contemporaine.

l'atelier de Rhodos, loua ses œuvres qu'il prétendit comparables à celles de Phidias, vit Aspasie, l'aima, et résolut de s'en faire aimer. Les louanges d'un connaisseur tel que Sophron enivrèrent le bon Rhodos, qui le retint chez lui comme son hôte. L'archonte avait quarante-cinq ans, et ne pouvait guère compter sur l'amour d'une jeune fille; mais les merveilles qu'il racontait d'Athènes, le tableau qu'il faisait de la vie des courtisanes, de leur puissance, de leur luxe, de leurs richesses, du culte dont les Athéniens entouraient le génie et le talent, séduisirent Aspasie mieux que n'aurait pu le faire le visage de Sophron. Quand il vit le désir bien allumé dans son cœur, il obtint d'une des femmes qui la servaient qu'elle mettrait sur son lit une lettre qu'il lui donna.

« Aspasie, que les dieux ont comblée de leurs dons, n'est-ce point assez que d'avoir consacré ta première adolescence à l'austère déesse de la sagesse ? Il est temps de sacrifier à Aphrodite, puisqu'elle a mis dans tes yeux la flamme qui embrase les cœurs, qu'elle a fait ton corps à l'image du sien, et que ta puberté s'épanouit comme une fleur. Viens à Athènes, aimée des dieux, que Minerve protége, où préside Apollon, et que la Grèce et l'Asie enrichissent de leurs trésors. Parmi nos belles hétaïres, tu brilleras comme Vénus au milieu des Grâces, et tu trouveras là un sculpteur nommé Phidias, seul digne de faire vivre dans le marbre ton immortelle beauté. »

Cette lettre, où Sophron engageait la jeune fille à quitter Milet pour le suivre à Athènes, produisit l'effet qu'il en attendait en éveillant l'ambition dans son cœur. Une demi-heure avant son départ, il trouva, cachée dans sa galère, Aspasie, qui s'était enfuie de la maison paternelle. Sophron lui donna à Athènes une maison dans une rue voisine du temple d'Isis [1], lui acheta des esclaves, et lui fit don d'une grosse somme d'argent, car il était fort riche. Elle vécut

[1] C'est la rue qu'après l'occupation d'Athènes les Romains appelèrent *Via Appia*. (Note du savant.)

avec lui environ sept mois pendant lesquels tout ce qu'il y avait de grands esprits à Athènes afflua chez elle. Elle fit la connaissance de Socrate, auquel elle s'attacha non par amour (il était laid, et n'était pas très-jeune, touchant à sa trente-sixième année), mais pour son éloquence à la fois élevée et familière, la finesse de son esprit et son intarissable faconde. Le sage devint bientôt si nécessaire à Aspasie, qu'elle lui offrit sa maison, dans laquelle il s'installa avec Xanthippe, car il était un peu parasite et philosophait volontiers en vue d'un souper. Tandis que chez eux Socrate et sa femme en étaient réduits à l'ail, aux olives et aux figues sèches, ils se régalaient là de pois grillés et d'andouilles, et menaient bonne vie grâce à la générosité de Sophron. Alcibiade, ami et disciple de Socrate, s'introduisit aussi dans la maison, et comme il se trouvait presque ruiné par d'excessives dépenses, il finit par s'y installer tout à fait.

Sophron était désormais de trop. Il fut congédié; il devait s'y attendre. Xanthippe se chargea de cette commission, qu'elle était bien digne de remplir. Il ne restait plus en présence que la jeunesse et la beauté représentées par Alcibiade, la philosophie et le savoir-dire par Socrate. Le résultat de la lutte ne pouvait être douteux, le philosophe fut sacrifié; mais il avait tant de patience et de longanimité, il était si bien préparé aux coups de la fortune et si résigné, sa femme Xanthippe si tenace et si affriandée à la table d'Aspasie, qu'il était difficile de se débarrasser de ces hôtes gênants. Le respect qu'Alcibiade portait à son maître et les redoutables colères de Xanthippe ne laissèrent d'autre parti aux deux amants que de déménager pendant la nuit, emportant toutes les provisions, et de se réfugier chez Alcibiade. Le philosophe, pris par famine, rentra chez lui; quant à sa femme, elle signala sa rage par une vengeance qui fit plus tard la fortune d'Aspasie.

Mais avant de mettre son projet à exécution, elle souffrit cruellement de ce désastre imprévu.

Le temps était arrivé où l'on devait célébrer les fêtes de Bacchus, et la maison était sans argent. Xanthippe se plaignit de sa détresse, Socrate promit de pourvoir au repas du soir. Il sortit selon sa coutume, causant avec tous ceux qui voulaient l'entendre, et, la nuit venue, regagna sa demeure, tenant à la main quelque chose qu'il cachait sous son manteau. Xanthippe, pour la première fois peut-être, l'accueillit avec un visage riant. Les figues, les olives étaient sur la table comme attendant le plat promis. Le philosophe entr'ouvrit son manteau et en retira une botte d'oignons tendres, présent dû à la générosité de la belle courtisane Théodote, devant laquelle il avait développé la théorie de la chasse aux hommes, et insinué finement qu'il était utile de donner comme de recevoir.

A cette vue, la fureur de Xanthippe éclata : « A quel misérable homme me suis-je associée! s'écria-t-elle. Au lieu de courir les rues et les places publiques suivi d'une bande de jeunes fainéants, de faire la morale aux courtisanes et autre chose encore, de bavarder dans la boutique de l'armurier Pistias, ne feriez-vous pas mieux de prendre la lime et de travailler sous ses ordres? de manier la navette du tisserand ou l'alène du cordonnier? Si encore vos belles paroles vous valaient quelques drachmes, je ne saurais que dire; mais elles vous rapportent aussi peu qu'elles vous coûtent. Pour célébrer un jour tel que celui-ci, pas un quartier de chevreau! pas même une andouille!... une botte d'oignons!!! N'avez-vous pas honte de vous nourrir comme un esclave et de faire partager cette misère à votre femme? Cependant, qui est-ce qui donne des enfants à la patrie? Nous. Qui les nourrit et les élève jusqu'à ce que vous les gâtiez par vos bavardages? Nous. Qui donne l'exemple de la retenue, de la chasteté, de la tempérance, de la discrétion, de la douceur, de l'ordre, de l'économie, de toutes les vertus? Nous, nous! Et nous sommes honteusement reléguées à la maison, lorsque les courtisanes se parent de riches

étoffes et se couvrent de bijoux. Quant à eux, ils se promènent, ils gouvernent l'État avec des paroles, ils enseignent à ces femmes comment il faut s'y prendre pour nous enlever nos maris. Cela ne peut pas durer. J'ai un projet, et si je réussis, les prochaines fêtes de Bacchus se passeront autrement; mais le repas sera pour moi seule, et ce jour-là, s'il vous plaît, vous irez vous promener au Pirée et souper de l'air de la mer. »

Le philosophe laissa doucement passer l'orage. Il s'assit devant sa table frugale, et dit, moitié soupirant au souvenir des délices passées, moitié souriant de la leçon qu'il allait donner : « Plût aux dieux, Xanthippe, que votre bouche fût aussi avare de gros mots qu'elle est avide de bons morceaux! » faisant entendre ainsi qu'il attribuait la fuite d'Alcibiade et d'Aspasie à l'humeur acariâtre de sa femme [1].

Alcibiade était l'homme le plus séduisant d'Athènes et peut-être de la Grèce entière; cependant Aspasie n'eut pour lui que ce qu'on pourrait appeler une fantaisie. L'enthousiasme tombé, elle le vit ce qu'il était, prodigue, ruiné, libertin, amoureux de sa personne; il avait d'ailleurs trop bien retenu les leçons de Socrate, ce qui acheva de la guérir. Phalaris, le poëte lyrique et érotique, se trouva là à point pour le remplacer; mais ce nouveau venu était encore plus pauvre qu'Alcibiade, et, s'il faisait bon marché de sa personne, il était grand admirateur de son propre esprit. L'argent donné par Sophron disparaissait rapidement, l'amour ne dédommageait pas Aspasie, et elle se vit sur le point de tout perdre par une manœuvre de Xanthippe. Restée seule après le départ d'Aspasie et d'Alcibiade, la femme du philosophe profita de cette absence qui dura deux mois pour réparer la brèche faite à ses épargnes pour

[1] Mon ami le savant pense que cette anecdote revient de droit au paragraphe XI du huitième livre des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, livre dont il ne reste, comme on sait, que les sommaires : « Quam festive responderit Xanthippæ uxori Socrates, petenti, ut per Dionysia largiore sumptu cœnitarent. »

sa subsistance. Feignant de croire que la possession lui donnait le droit de propriété, elle vendit la maison comme si Aspasie n'en eût été que locataire. Celle-ci y revint dès que la place fut libre et y vécut tranquillement soit avec Alcibiade, soit avec Phalaris; elle n'eut connaissance de la trahison qui lui avait été faite que lorsqu'au bout de l'année, suivant l'usage d'Athènes, le prétendu propriétaire vint réclamer le prix du loyer. Aspasie intenta à Xanthippe un procès qu'elle gagna. On contait l'affaire à Périclès qui en rit beaucoup. Depuis six ans qu'Aspasie habitait Athènes, il ne l'avait point vue; ce singulier procès piqua sa curiosité, et ce qu'on lui dit de la beauté de l'hétaïre, de son esprit et de ses talents, le décida à aller chez elle. Il la trouva au-dessus de l'éloge qu'on lui en avait fait, et l'aima.

Périclès était beau et n'avait point, comme on l'a sottement dit, une tête en forme d'oignon; ses cheveux un peu crépus, abondants sur les côtés, ont accrédité cette erreur propagée par les poëtes comiques et satiriques. La considération qu'il s'était acquise parmi le peuple par son éloquence, sa douceur, sa gravité, sa vie retirée, en faisait le premier citoyen de la république; économe pour lui, afin d'être libéral pour les autres, il avait de grands biens, dont il savait user; avec de pareils avantages, il n'était pas possible qu'il essuyât un refus. Il aima passionnément Aspasie pendant trois ans et finit par l'épouser. Elle avait alors vingt-cinq ans. Comme la vie privée des hommes qui ont gouverné les États est d'autant plus intéressante qu'elle offre un plus grand contraste avec leur vie publique, quand ils apportent dans celle-ci l'austérité et la retenue, je ne crois pas, dit l'auteur grec, manquer à la gravité de l'histoire en disant que Périclès ne sortait jamais de chez lui ou n'y rentrait jamais sans embrasser sa femme, et que sachant qu'un de ses passe-temps favoris était de se faire gratter la tête, il s'y prêtait avec la complaisance d'une mère pour son enfant. Elle lui fut très-utile dans le gouvernement de la répu-

blique, qu'il dirigeait avec une sorte de souveraineté. Il la consultait sur toutes les affaires et n'eut qu'à se louer des conseils qu'elle lui donna, bien qu'elle ait été la cause, non directe, comme on le croit, mais indirecte, de la guerre du Péloponèse, où la Grèce se déchira de ses propres mains et qui fit écrouler la puissance d'Athènes.

La prépondérance de cette ville, son ambition qu'elle déguisait à peine, inquiétaient la Grèce jalouse, qui, avant d'en appeler aux armes, lui déclara une guerre de pamphlets. Mégare était le foyer d'où partaient ces écrits satiriques dans lesquels on ridiculisait Athènes, ses principaux citoyens, ses mœurs, son gouvernement, contre lequel on portait l'accusation plus grave de détourner les fonds destinés à la reconstruction du temple de Delphes et de les employer à élever des monuments somptueux, faisant ainsi contribuer la Grèce entière à l'embellissement d'une seule ville. Périclès supportait et feignait même de dédaigner ces injures; mais un parti de jeunes ambitieux, à la tête duquel se trouvait Alcibiade, le poussait à frapper un coup qui inspirât à la Grèce une terreur salutaire. Ils accusèrent les Mégariens, dont l'industrie était de fabriquer des étoffes de laine, principalement des manteaux, de les introduire en fraude dans l'Attique. Un décret du peuple leur interdit l'entrée du port et des marchés d'Athènes et de toutes les villes sous la dépendance de la république. Périclès crut devoir donner cette satisfaction à l'animosité populaire pour éviter ou du moins retarder une guerre dont il prévoyait les résultats désastreux. Alcibiade et son parti ne se tinrent pas pour satisfaits, et attendirent une occasion favorable pour commencer les hostilités. De son côté, Mégare se plaignit du décret comme d'une infraction à la loi commune et à la paix jurée entre tous les Grecs. Elle envoya auprès des Athéniens un de ses citoyens, Lycanthos, pour obtenir la modification ou l'abrogation de ces mesures sévères. Alcibiade, dont l'esprit était fécond en ressources, désespérant de convaincre

Périclès, essaya d'exciter sa jalousie. Il persuada à Aspasie de voir secrètement Lycanthos et d'employer toutes ses séductions à le détacher de la cause de ses concitoyens. Elle y consentit, vit plusieurs fois l'ambassadeur de Mégare, et on eut soin d'avertir Périclès de ces entrevues secrètes. Lycanthos, lui disait-on, ne voulait rien moins qu'enlever Aspasie.

Mais il se trouva que, croyant faire un conte, on dit la vérité. Le jeu que jouait Aspasie faillit lui être fatal. Lycanthos parla peu du sujet qui les avait réunis, beaucoup de lui, plus encore d'Aspasie, si bien que de même qu'elle avait quitté Milet par amour pour Athènes, elle voulut quitter Athènes par amour pour Lycanthos. Périclès, dont la jalousie tenait l'esprit en éveil, fut informé avec exactitude de l'heure de la fuite et du nombre des personnes qui devaient accompagner Aspasie; elle emmenait deux de ses femmes. Ainsi menacé dans ses affections, il opposa la ruse à la ruse. On décida pour un peu d'argent trois mendiants égyptiens à jouer les rôles de la comédie qu'on préparait. Ils furent vêtus de la tunique et de la robe des femmes grecques, ils chaussèrent les sandales et, la tête couverte du long voile en tissu de lin, ils se rendirent un peu après la tombée de la nuit devant le vaisseau de Lycanthos, firent le signal convenu et furent embarqués sur le navire, qui s'éloigna à force de rames au milieu des vociférations des matelots athéniens criant que l'ambassadeur de Mégare enlevait des femmes. On peut juger de son étonnement quand il serra dans ses bras un vieil Égyptien, car on les avait choisis tous trois vieux et aussi laids que possible.

C'est ainsi qu'il fut avéré pour tout le peuple d'Athènes que Lycanthos avait enlevé trois des femmes d'Aspasie; quant à lui, revenu de sa désagréable surprise, il garda soigneusement les trois Égyptiens comme preuve de son innocence. Mais Périclès ne vit que l'intention et ne fit pas démentir ce bruit. Il conserva pendant toute cette intrigue, dont il tenait les fils et qu'il déjoua, son impassi-

bilité ordinaire. Non-seulement il ne fit aucun reproche à Aspasie, mais il l'aima comme par le passé et ne fit jamais la plus légère allusion à la disgrâce qu'il avait manqué de subir, prouvant ainsi qu'il avait assisté aux leçons de Socrate et qu'il était digne de les mettre en pratique. Ce fut la cause secrète de la résistance qu'il opposa, malgré sa répugnance pour la guerre, aux ambassadeurs de Lacédémone qui demandaient l'abrogation du décret porté contre les Mégariens.

Après la mort de Périclès, Aspasie, âgée de quarante ans, épousa Lysiclès qui en avait vingt-cinq. C'était un marchand de bœufs, qui par son crédit devint archonte. Elle mourut à l'âge de cinquante-huit ans sans avoir eu d'enfants. Il n'y a eu d'elle qu'un portrait d'après nature, c'était un buste en marbre dû au ciseau de Phidias. Le savant qui a fourni ces détails met en note que ce buste transporté à Rome y fut détruit par accident l'an 211 de notre ère.

E. D'ARAQUY.



HÉLOISE.

[illegible] ne saurait parler d'[illegible] sans retracer l'histoire d'Abélard : [illegible] qui les a [illegible] durant leur vie empêche [illegible] ne les sépare [illegible]; c'est ainsi qu'on voit leurs [illegible] couchées côte à côte au cimetière du Père-Lachaise. Lequel [illegible] a précipité [illegible] gloire? C'est un problème. [illegible]-uns ont [illegible] un génie universel et presque [illegible] : ils [illegible] comme un grammairien, un [illegible], un [illegible], un astronome, un jurisconsulte [illegible] orateur, le premier philosophe, le [illegible] de son temps; comme résu[illegible] sa personne [illegible] Cicéron, [illegible], Schubert, et [illegible] sur la jeunesse [illegible] éloquence, sur les femmes par [illegible], sur tous les [illegible] par ses chansons, qu'ils [illegible] des odes. [illegible] affirment, avec quelque apparence [illegible], qu'Abélard [illegible] qu'un sophiste alambiqué, un ergo[illegible], un poëte médiocre, un orateur sans verve, un érudit [illegible], un théologien de contrebande; ils prétendent que, [illegible] la tendresse et les qualités supérieures d'Héloïse, qui répan[illegible] de l'éclat [illegible], il ne serait [illegible]



HÉLOÏSE.

On ne saurait parler d'Héloïse sans retracer l'histoire d'Abélard: l'affection qui les a si fortement unis durant leur vie empêche qu'on ne les sépare dans la mort; c'est ainsi qu'on voit leurs statues couchées côte à côte au cimetière du Père-Lachaise. Lequel des deux a précipité l'autre dans sa gloire? C'est un problème. Quelques-uns ont fait d'Abélard un génie universel et presque surhumain: ils nous l'ont présenté comme un grammairien, un théologien, un mathématicien, un astronome, un jurisconsulte éminent; comme le premier orateur, le premier philosophe, le premier poëte, le premier musicien de son temps; comme résumant en sa personne Antinoüs, Cicéron, Pétrarque, Schubert, et régnant sur la jeunesse par son éloquence, sur les femmes par sa beauté, sur tous les cœurs sensibles par ses chansons, qu'ils appellent des odes. D'autres affirment, avec quelque apparence de raison, qu'Abélard n'était qu'un sophiste alambiqué, un ergoteur subtil, un poëte médiocre, un orateur sans verve, un érudit superficiel, un théologien de contrebande; ils prétendent que, sans la tendresse et les qualités supérieures d'Héloïse, qui répandirent de l'éclat sur sa vie, il ne serait guère plus connu des

modernes que plusieurs de ses contemporains dont la foule ignore absolument le nom et les œuvres. La vérité est que la beauté singulière d'Héloïse, l'étendue de son génie, sa connaissance de l'hébreu, du grec et du latin, la haute noblesse des Montmorency dont il paraît qu'elle tirait son origine, donnaient quelque lustre à l'homme qu'elle avait préféré. Pour moi, si je pèse la cendre des deux personnages, et si je me reporte aux diverses circonstances de leur vie, je suis pour Héloïse contre Abélard, et j'en déduirai les raisons dans les pages qui suivent.

Pierre Abélard naquit en 1079 dans le bourg de Palais à trois lieues de Nantes. Son père, nommé Béranger, et sa mère, nommée Lucie, appartenaient à des familles distinguées du pays; tous deux, après avoir pourvu à l'avenir de leurs fils et de leurs filles, se retirèrent dans des couvents pour y finir religieusement leur vie. Jeune, Béranger avait cultivé les lettres; dans l'âge mur, il avait suivi la profession des armes. Il régla sur ce plan l'éducation de ses fils et les prépara par l'étude à la vie militaire. Abélard, qui était l'aîné et pour cette raison le plus chéri, comme il nous l'apprend, fut élevé avec un soin particulier; il fit de rapides progrès qu'il attribue lui-même au génie vif et ouvert de la race bretonne. « Plus mes progrès, ajoute-t-il, étaient sensibles et faciles, plus je m'attachais ardemment à l'étude, et j'y tenais si fort que, laissant à mes frères la gloire des armes et mon droit d'aînesse, je sacrifiai Mars à Minerve, et la renommée du guerrier au charme des discussions savantes. » Plein de cette idée, il quitta la Bretagne à l'âge de seize ans, et se mit à parcourir diverses contrées, s'arrêtant partout où se trouvaient des dialecticiens, et leur livrant ces batailles de la parole qui donnaient tant de vie aux écoles du moyen âge; plus d'une fois il étonna ses auditeurs par les éclairs et les facilités de son talent, car il avait l'esprit souple, agressif, ami de la contradiction et des subtilités.

Au bout de cinq ans, ses courses philosophiques le conduisirent

à Paris. Cette ville était déjà le centre du monde intellectuel, et continuait d'obéir à l'impulsion scientifique qui lui a été donnée par Charlemagne et qui depuis ne s'est jamais ralentie. De tous les points de l'Europe, on y venait chercher un enseignement qui s'étendait à toutes les branches des connaissances humaines, et qui comprenait surtout les arts libéraux. Là, brillaient des professeurs distingués, parmi lesquels Guillaume de Champeaux tenait la première place. A peine Abélard eut-il entendu cet habile maître qu'il dédaigna ses leçons, et se posa, non plus comme son élève, mais comme son rival et son antagoniste. « Je tâchais, nous dit-il, de réfuter quelques-unes de ses opinions, et souvent j'argumentais contre lui de manière à faire éclater ma supériorité. Plusieurs de ses élèves, et les plus forts, en ressentaient un déplaisir extrême, d'autant que j'étais bien plus jeune et que j'avais moins étudié. Voilà le commencement de mes infortunes : l'envie grandissait contre moi à mesure que montait ma renommée. »

Devenu maître à son tour, Abélard alla ouvrir une école à Melun, où la cour se rendait fréquemment. Malgré l'éclat de ses leçons qui faisait pâlir la gloire des vieux professeurs, son ambition n'était pas satisfaite; il aurait voulu dominer dans Paris. Ne le pouvant faire à cause de son rival, il s'en rapprocha du moins et transporta sa chaire à Corbeil. Mais l'excès du travail avait altéré sa santé; il se retira donc en Bretagne pour réparer ses forces en respirant l'air de sa patrie. Puis, quelques années après, il reparut sur le théâtre de ses luttes plus vigoureux et plus ardent. Il fit à Guillaume une guerre impitoyable, et l'amena, dit-il, à se rétracter en des points importants, courut à Melun moissonner de nouvelles palmes, et revint à Paris établir son école, ou plutôt son camp, sur la montagne Sainte-Geneviève. C'était, comme dit un de ses contemporains, un véritable Ismaël : sa main était contre tous, et la main de tous contre lui. Il ne parle que de ses triomphes, dans la lettre où il raconte l'histoire de ses

malheurs; mais d'autres écrivains moins intéressés dans la question nous parlent aussi de ses défaites. Un jour, la faconde d'Abélard ne sut que balbutier et se taire en présence d'un jeune écolier nommé Goswin, dont la parole calme et serrée ne supportait pas de réplique; ce qui n'empêche pas l'orgueilleux Breton de s'appliquer un vers d'Ovide où je ne sais plus quel guerrier rend compte de ses victoires.

Satisfait de lui-même et de ses succès dans la dialectique, Abélard voulut étudier aussi la théologie, et se rendit à Laon auprès d'Anselme, dont les leçons étaient célèbres. Il faut entendre avec quelle fatuité l'élève parle de ce nouveau maître: « Je n'ai trouvé qu'un vieillard, dit-il, auquel l'expérience et non le génie a fait un nom. Quiconque l'interroge dans ses incertitudes n'en rapporte qu'une incertitude plus grande. Il est d'un bel effet quand on le regarde, et nul quand on le questionne. Son langage est merveilleux, mais il n'a ni sens ni raison. Le feu qu'il allume, loin d'éclairer, vous emplit de fumée. C'est un arbre tout en feuilles, qu'il fait beau voir de loin, mais qu'on trouve sans fruit en approchant et en y regardant de près. Pour moi, c'est le figuier stérile que le Seigneur a maudit, ou bien ce chêne antique auquel Lucain a comparé l'infortuné Pompée :

. . . . . . Stat magni nominis umbra,
Qualis frugifero quercus sublimis in agro. »

Naturellement un tel maître n'a pu qu'être battu par Abélard, et il n'a dû s'en venger qu'en persécutant son élève. L'élève revint à Paris tout chargé de gloire et plus porté que jamais à la discussion publique et aux luttes de la parole. Il obtint la chaire du cloître Notre-Dame, objet de son ambition. On accourut jusque du fond de l'Allemagne pour entendre et admirer le professeur qui était alors dans la force de l'âge et du talent. Il avait trente-huit ans, de l'agrément dans les manières, une voix musicale, une

parole vive, facile et mordante, en un mot, tout ce qui fascine et entraîne la jeunesse. Si ses élèves apprenaient peu de chose avec lui, du moins leur amour travaillait efficacement à l'enrichir et à populariser son nom.

C'est au milieu de ces succès enivrants qu'il noua son intrigue avec Héloïse, et que son orgueil, comme il l'avoue lui-même ingénument, fut mis aux plus rudes épreuves. Laissons-le raconter cette dramatique partie de sa vie. « Il y avait à Paris une jeune fille nommée Héloïse, nièce du chanoine Fulbert, qui, dans sa vive affection pour elle, avait donné les plus grands soins à son instruction. Elle n'était pas au dernier rang par les agréments du visage, elle était au premier par la culture de son esprit. Plus la connaissance des belles-lettres est rare dans les femmes, plus cette distinction avait élevé la jeune fille en lui faisant un nom dans tout le royaume. Tout ce qui peut charmer l'imagination d'un homme s'offrit à moi, et je crus que je réussirais à me faire aimer. Car j'étais alors si célèbre, j'avais une telle fleur de jeunesse et de beauté, que je ne craignais point d'être repoussé par aucune femme à qui je daignerais songer. Je nourris d'autant plus cet espoir à l'égard d'Héloïse, que je la savais très-attachée aux belles-lettres et fort instruite, que déjà une correspondance s'était établie entre nous, et que j'osais lui écrire plus hardiment que je n'aurais voulu lui parler. Je me laissai prendre tout entier par cette flamme, et je cherchai les moyens de voir et d'entretenir Héloïse d'une manière fréquente et familière.

» Pour arriver à mes fins, je fis demander à Fulbert, par quelques-uns de ses amis, qu'il voulût bien, n'importe à quel prix, m'admettre dans sa maison, qui était proche de mon école. Il fallait un prétexte : je dis que le soin des affaires domestiques contrariait mon goût pour l'étude et m'entraînait à de trop fortes dépenses. Il était avide, et d'ailleurs plein d'affection pour sa nièce, dont il souhaitait ardemment les progrès dans les lettres. Ces deux

motifs le firent tomber dans mes vues avec une facilité qui dépassa toutes mes espérances : il mit donc sa nièce sous ma direction, afin qu'à mon retour de l'école je lui donnasse des leçons, le jour et même la nuit, en stimulant son ardeur. J'admirai beaucoup cette excessive simplicité, et je fus tout aussi surpris que s'il eût confié un tendre agneau à un loup affamé. En me la livrant pour l'instruire et au besoin pour la corriger, faisait-il autre chose que m'offrir une proie convoitée et l'occasion, n'y aurais-je pas pensé, de vaincre par les menaces et les coups celle que mes caresses n'auraient pas fléchie ? Mais deux choses rassuraient Fulbert : son amour pour sa nièce et ma renommée de vertu. »

Héloïse avait alors dix-huit ans; son imagination était vive, son âme ardente et curieuse, son cœur accessible au sentiment de la gloire et capable de constance et de dévouement. Elle se laissa fasciner par Abélard, qui prit sur elle une sorte d'ascendant magique : elle ne s'appartenait plus, pour ainsi dire, et comme ses lettres nous l'apprennent, en vue de lui plaire, elle eût changé de cœur ainsi qu'on change de vêtement. Elle aimait Abélard pour lui-même, et voyait presque un dieu dans cet homme à qui elle eût tout sacrifié, son bonheur, sa réputation et sa vie. Il y avait donc en Héloïse quelque chose de frêle et de distingué, d'héroïque et de délicat qui appelait l'admiration et la tendresse, et qui pouvait inspirer à un noble cœur les plus généreux sentiments. Mais Abélard ne comprit pas les choses d'une manière aussi platonique : il se tint dans la région des sens et ne s'éleva jamais jusqu'à l'amitié. C'est le reproche que lui fera plus tard Héloïse : « Vous n'avez cherché qu'une satisfaction sensuelle, et l'affection ne vous a point attaché. Et cela n'est pas seulement ma propre et privée conjecture, c'est l'opinion de tout le monde. Plût à Dieu que je fusse seule à penser ainsi ! ou que je pusse imaginer des circonstances propres à vous servir d'excuse et à couvrir mon délaissement ! »

Quoi qu'il en soit et malgré l'égoïsme dont elle l'accuse, Héloïse ne résista point à la tentation qu'elle trouvait dans la familiarité d'un homme illustre. De son côté, Abélard était combattu dans sa passion pour Héloïse : il craignait de paraître vaincu par les attraits d'une femme, de perdre ainsi cette renommée de vertu qu'il s'était acquise, et peut-être de compromettre le brillant avenir qu'il avait rêvé. Mais la raison ne se fait guère entendre quand les sens parlent si haut. « J'étais en proie à ma passion, dit Abélard, au point de négliger la philosophie et mes études. Rien ne m'était odieux comme d'aller à mon école et d'y rester; je me sentais si négligent et si énervé, que je n'improvisais plus rien; faisant appel à ma mémoire, je répétais les leçons déjà connues de mes auditeurs, et si je trouvais quelque chose de neuf, c'étaient des poésies tendres, et non des secrets philosophiques. » Ces poésies, où les richesses et les grâces du langage étaient soutenues par la suavité d'un chant harmonieux, volèrent bientôt sur toutes les lèvres, et portèrent au loin le nom d'Héloïse qui s'y trouvait mêlé.

Toutefois les auditeurs d'Abélard n'avaient pas eu besoin de cette révélation pour découvrir les orages de son âme. A peine reconnaissaient-ils le maître éminent qui les avait tenus si attentifs au pied de sa chaire; son éloquence avait disparu dans sa passion, et le feu de son génie semblait évaporé. Ses amis gémissaient tout haut d'une si sensible décadence, et ses élèves en faisaient l'objet de leurs chansons impitoyables. C'est le bruit de ces chansons qui réveilla Fulbert trop longtemps aveuglé par sa tendresse pour Héloïse et par sa confiance dans la vertu d'Abélard. Il ne voulait pas croire à cette profanation de son foyer domestique, et il le regardait encore comme un génie planant dans les espaces d'une philosophie éthérée, quand la ville tout entière le montrait au doigt comme un débris de lui-même et comme un exemple de l'humaine infirmité. Dans sa douleur et sa juste colère, il interdit

sa maison à celui qui l'avait rendue suspecte; mais il était trop tard : Héloïse ne pouvait plus se séparer de son maître et de son commensal, à qui elle donnait maintenant un autre nom. Abélard la fit partir secrètement pour la Bretagne, où elle dut passer plusieurs mois.

« Quels furent alors la fureur, le chagrin et la honte de Fulbert, on ne peut l'imaginer. Il ne savait quoi me faire et quelles embûches me tendre. Me tuer ou me maltraiter gravement, il n'osait, de peur de frapper au cœur sa nièce bien-aimée. Me saisir et m'enfermer quelque part, il ne le pouvait, parce que je me tenais sur mes gardes, sachant qu'il ne m'épargnerait pas dans l'occasion. Enfin, touché de compassion à la vue de ses angoisses, et me reprochant à moi-même ce que j'avais fait comme une indigne trahison, j'allai le trouver avec des supplications et je lui promis telle réparation qu'il exigerait. Et pour l'adoucir encore davantage, je pris l'engagement d'épouser Héloïse, si tard qu'il fût, pourvu que cela se fît en secret et que ma réputation n'en souffrît pas. Il y consentit, et je reçus sa parole et ses embrassements en signe de réconciliation. »

Abélard se rendit en Bretagne pour ramener Héloïse et l'épouser. Mais elle y répugnait beaucoup, d'abord parce qu'elle ne croyait pas que cette décision tardive pût apaiser son oncle, ensuite parce qu'elle y voyait sa propre humiliation avec la honte d'Abélard. Il va donc éteindre dans les vulgaires préoccupations de la famille, disait-elle, cet esprit si élevé qui éclaire le monde et l'Église ! Il va, par un déplorable sacrifice, se refuser à tous en se donnant à moi ! « Un philosophe ne doit pas se marier, ajoutait-elle. Qu'y a-t-il de commun entre les livres et une table de toilette; entre la plume et le fuseau ? Quel homme plongé dans les méditations religieuses et philosophiques peut supporter les vagissements d'un berceau, les refrains endormants des nourrices, le tumulte indiscret des serviteurs et des servantes, et ces soins fastidieux qu'on donne

aux petits enfants ? » Enfin elle lui rappelait les ennuis que Xanthippe avait causés à Socrate, et le conjurait de renoncer à un projet si indigne d'un philosophe. Toutefois, ne pouvant fléchir la volonté d'Abélard, elle s'y soumit.

« Nous revînmes donc à Paris, continue Abélard, et quelques jours après, ayant passé la nuit en prières dans une église, nous y reçûmes, de grand matin, la bénédiction nuptiale, en présence de Fulbert, de quelques-uns de ses amis et des miens. Puis nous nous retirâmes, chacun de notre côté, sans plus nous revoir que rarement et en secret, pour qu'on ne sût pas ce qui s'était passé. Mais Fulbert et ses domestiques divulguèrent ce mariage, en violant la parole qu'on m'avait donnée. Héloïse jura qu'il n'en était rien, sacrifiant sa réputation à ma fortune et voulant laisser ouverte devant moi la carrière des dignités ecclésiastiques. Irrité de ce mensonge qui déshonorait son nom, Fulbert traitait sévèrement sa nièce. Quand j'en fus informé, je la conduisis à Argenteuil, près de Paris, dans un monastère de femmes où elle avait passé ses premières années. Je lui donnai moi-même l'habit religieux, à l'exception du voile. » C'est ainsi qu'Héloïse disparut du monde, obéissant non pas à une vocation d'en haut, mais à la volonté d'Abélard, qui resta toujours l'objet de ses pensées et de ses sentiments. « Mon cœur n'est point avec moi, lui dira-t-elle quinze ans plus tard; il est avec vous, et il ne peut être sans vous... Je me reproche mon hypocrisie : car j'ai toujours plus appréhendé de vous offenser que d'offenser Dieu, et j'ai plus tâché de vous plaire qu'à lui. Ce sont vos ordres, et non l'attrait divin, qui m'ont poussée dans un monastère. »

Abélard s'aperçut par un coup tragique que la retraite d'Héloïse avait encore enflammé la colère de ses ennemis. Une nuit, la porte de sa maison s'ouvrit par la trahison d'un serviteur mercenaire. Des parents de Fulbert surprirent dans son sommeil le malheureux Abélard, et, l'accablant d'outrages, lui infligèrent une dégradante

punition. « Je ressentais l'humiliation plus que la blessure, dit-il, et la honte plus que la douleur. Je me rappelais de quel éclat je brillais la veille, et par quelle prompte et imprévue catastrophe il était maintenant amoindri ou plutôt éteint. Par quel juste décret de Dieu j'étais si ignominieusement frappé ! par quelles représailles celui que j'avais trahi me trahissait à son tour ! Quels applaudissements mes rivaux allaient donner à cette étrange équité ! Quel long et douloureux retentissement ce coup devait avoir dans le cœur de mes amis et de mes proches ! Comme le bruit de cette dégradation allait parcourir le monde ! Comment sortir et paraître en public, pour y être montré au doigt, déchiré par les sarcasmes et couvert d'une injurieuse pitié ?... Dans une telle ruine, la honte et la confusion plus que la dévotion et la ferveur, je l'avoue, me poussèrent vers les solitudes du cloître. Mais auparavant Héloïse, déjà au monastère, y prit le voile par mes ordres. Ainsi, tous les deux, nous revêtîmes les livrées de la religion, elle au couvent d'Argenteuil, et moi dans l'abbaye de Saint-Denis. Je m'en souviens; plusieurs, émus de compassion en la voyant si jeune, lui représentaient le joug de la vie monastique comme un fardeau insupportable; alors, d'une voix entrecoupée de larmes et de sanglots, elle répéta cette plainte de Cornélie après la mort du grand Pompée : O mon illustre époux ! ô noble époux dont je n'étais pas digne ! C'est ma destinée qui pèse sur la tienne ! Pourquoi, malheureuse, t'entraîner dans ma ruine ? Reçois du moins ma volontaire expiation... En prononçant ces vers de Lucain, elle se rendit à l'autel, y saisit le voile que l'évêque avait bénit, et se consacra, devant le peuple assemblé, à la vie monastique. »

Héloïse dévora secrètement ses chagrins, en tâchant de se façonner sans bruit à sa nouvelle existence. Pour Abélard, son génie orageux le suivit dans sa retraite et continua de répandre sur ses jours agités les ennuis et les amertumes. Le même esprit altier et querelleur qu'il avait fait paraître au milieu des écoles,

il le porta parmi les religieux de Saint-Denis. Il leur prêcha la réforme avec ce zèle atrabilaire et intempérant qu'il n'est pas rare de trouver dans les nouveaux prosélytes pressés du besoin de faire oublier leurs anciens égarements. D'autre part, ses anciens disciples vinrent le prier de reprendre ses leçons; l'abbé de Saint-Denis profita de la circonstance et l'envoya relever sa chaire à Deuil, prieuré voisin et dépendant de son monastère. Il y fit un grand bruit par l'éclat de sa parole et par la nouveauté de ses doctrines théologiques; le nombre de ses élèves s'accrut tellement qu'ils ne pouvaient plus trouver ni logement ni vivres. Mais l'insolence de son esprit, excité par le succès, lui créa des ennemis qui n'attendaient que l'occasion de l'accabler. Il s'offrit à leurs coups en publiant sur les plus hautes questions de la théologie un traité qui n'était pas exempt d'hétérodoxie. On le cita devant un concile assemblé à Soissons; il s'entendit condamner, jeta lui-même son livre au feu et fut enfermé dans le monastère de Saint-Médard. Il y entra la rage dans le cœur. « De quelle douleur j'étais accablé, quelle honte me couvrait, quel désespoir me torturait, je l'ai senti, mais je ne puis l'exprimer. Je comparais ce que j'avais souffert dans mon corps et ce que je souffrais aujourd'hui dans mon âme, et je m'estimais le plus malheureux des hommes. La trahison de Fulbert m'était peu de chose à côté de cette nouvelle injure! »

Le légat du pape, touché de tant d'infortune, renvoya bientôt Abélard en son abbaye de Saint-Denis, où il ne resta pas longtemps sans exciter contre lui un nouvel orage. Il avança que Denis l'Aréopagite n'était pas le même que Denis, évêque de Paris, apôtre des Gaules; les moines, qui soutenaient le contraire, lui firent un si mauvais parti, qu'il fut obligé de se rétracter et de prendre la fuite. « Je me réfugiai, dit-il, dans une solitude qui m'était connue, au diocèse de Troyes, et là, sur un terrain qui me fut donné, ayant obtenu la permission de l'évêque, je construisis un oratoire avec du

chaume et des roseaux. Accompagné d'un seul disciple, je pouvais chanter avec le prophète : J'ai fui, je me suis éloigné, et j'ai habité dans la solitude. Mais ma retraite étant connue, mes disciples accoururent de toutes parts, quittèrent les villes et les châteaux pour se bâtir de pauvres cellules dans mon désert. Là, au lieu de mets délicats, ils n'avaient que du pain grossier et des herbes sauvages; la terre leur servait de table, et le chaume leur servait de lit. On les eût pris pour ces anciens philosophes dont parle saint Jérôme, qui fuyaient les cités bruyantes, les villas délicieuses, les fertiles campagnes, les doux ombrages, le chant des oiseaux, la fraîcheur des fontaines, les ruisseaux murmurants, enfin toutes ces séductions des yeux et des oreilles par où l'âme sent sa force fléchir et sa vertu s'altérer...; ou pour ces fils des prophètes dont parle l'Écriture, qui se faisaient des cabanes sur les bords du Jourdain, et, loin du tumulte et des passions de la foule, vivaient de farine d'orge et de racines amères. C'est ainsi que mes disciples se construisaient des cellules sur les rives de l'Arduze, plus semblables à des ermites qu'à des écoliers. Or, plus augmentait leur nombre, plus studieuse et sainte était leur vie, plus mes rivaux y voyaient de honte pour eux et de gloire pour moi... Mes disciples m'apportaient abondamment ce qui était nécessaire pour la nourriture et le vêtement, pour la culture des champs et la construction des édifices, en sorte que je n'étais pas détourné de l'étude par les soins domestiques. L'humble oratoire ne pouvant les contenir, il fallut lui donner de plus vastes proportions, et on le bâtit en pierres et en bois. Je l'avais d'abord fondé et dédié sous le nom de la Sainte-Trinité; je le nommai alors le Paraclet, en souvenir de ce que, fugitif et désespéré, j'avais trouvé là quelque repos et le rafraîchissement des consolations divines. »

Pendant qu'Abélard était caché dans la solitude, sa renommée parcourait le monde, comme l'invisible écho, dit-il, qui résonne et se répète au loin, sans subsister nulle part. Ses hardiesses en

matière de doctrine inquiétaient l'opinion, qui lui en demandait un compte sévère. Il en était si fatigué qu'il songeait à sortir des pays chrétiens pour trouver enfin la paix. Pendant ce temps, les moines de Saint-Gildas de Ruys au diocèse de Vannes l'élurent pour supérieur, et l'appelèrent avec le consentement du comte de Bretagne. Il souffrait trop pour ne pas saisir avec empressement cette occasion de fuir l'envie et ses persécutions; mais on se porte soi-même partout, et quand on n'est bien nulle part, il est difficile de faire voir que c'est toujours la faute d'autrui. Abélard nous retrace un tableau du pays où se trouvait l'abbaye de Saint-Gildas et des moines qui l'habitaient, afin de nous préparer à comprendre comment il n'y put rester. En effet, il prit en horreur et cette terre barbare et la langue qu'on y parlait, et le caractère indompté des moines, et leur vie peu conforme à la règle, et les mœurs sauvages des paysans d'alentour, en sorte qu'il aurait fui plus loin encore, si les flots de l'Océan ne lui avaient opposé une barrière insurmontable.

Ces luttes avaient occupé près de quinze années pendant lesquelles Abélard cherchait Dieu, la science et la gloire; il finit par retrouver Héloïse. Il ne paraît pas que, dans ce long espace de temps, les deux époux se soient revus, ni même qu'ils se soient écrit. Une circonstance inattendue fit sortir Abélard de Saint-Gildas et le conduisit auprès d'Héloïse. Suger, abbé de Saint-Denis, revendiqua le prieuré d'Argenteuil comme dépendant de son abbaye, et il en chassa les religieuses. Le cri de leur détresse arriva jusqu'aux oreilles d'Abélard; il se ressouvint de celle qu'il nommait sa sœur dans le Christ plutôt que son épouse, et qui ne savait plus où porter ses pas ni quel protecteur invoquer. Il accourut donc auprès d'elle, lui offrit son monastère du Paraclet, et alla l'y installer avec plusieurs des religieuses qui l'avaient suivie. Elles vécurent, la première année, dans une grande pauvreté; mais bientôt la patience, les vertus et l'esprit d'Héloïse

firent prospérer cette maison. « Dieu, dit Abélard, avait rendu ma sœur si agréable à tous, que les évêques la chérissaient comme leur fille, les chefs d'abbayes comme leur sœur, et les laïques comme leur mère, et que tous admiraient sa piété, sa prudence et son incomparable douceur. Souvent retirée pour s'occuper de méditations et de prières, moins elle se laissait voir, plus les gens du monde ambitionnaient d'être admis en sa présence et d'entendre ses conseils. »

Abélard venait de mettre Héloïse à l'abri de la tempête; mais lui-même ne pouvait trouver le repos. Plusieurs jugèrent sévèrement ses relations avec son ancienne épouse, et leur verve s'égaya sur ce qu'ils appelaient le réveil d'un feu mal éteint. Il parle de ces calomnies avec un accent de colère, et se plaint de ne savoir où se fixer ni quoi faire pour se dérober à cette sorte de malédiction qui pèse sur lui. Il se compare à Caïn errant, fugitif, et poursuivi d'inquiétudes intérieures qui ne le sauvent pas des ennemis du dehors. La lettre longue et désolée où il décrit ses malheurs, et dont j'ai reproduit quelques traits, tomba un jour entre les mains d'Héloïse; elle ne put lire sans émotion ces pages toutes pleines de douleur et d'amertume, et des cris éloquents sortirent de son cœur déchiré.

« A son seigneur, ou plutôt à son père, à son époux, ou plutôt à son frère, sa servante, ou mieux sa fille, son épouse, ou mieux sa sœur; à Abélard, Héloïse.

» On m'a remis naguère et par hasard la lettre où vous racontez vos malheurs à l'un de vos amis. En voyant, à la suscription, qu'elle venait de vous, je me suis prise à la lire avec d'autant plus d'ardeur que j'aime plus tendrement celui qui l'a écrite; celui que j'ai perdu, je le cherchais dans sa parole comme dans son image pour me consoler. Hélas! elle débordait d'amertume et de chagrin, cette lettre qui fait l'histoire de notre conversion et de vos intolérables malheurs, ô bien-aimé!... On ne saurait entendre

ou lire ces choses sans verser des pleurs; elles ont d'autant plus vivement rouvert ma blessure, qu'elles rappellent mieux tout le passé; et ce qui ajoute à mes peines, c'est ce que vous dites de vos périls toujours croissants, en sorte que nous désespérons de vous conserver, et que notre cœur tremble et frémit chaque jour à la pensée que le bruit de votre mort peut nous arriver. Au nom du Christ même qui semble encore vous protéger, nous vous conjurons de nous informer, nous qui sommes ses petites servantes et les vôtres, de ces naufrages au milieu desquels vous êtes toujours ballotté, afin que nous, du moins, qui vous restons seules, nous prenions part à vos joies ou à vos douleurs. Car les condoléances sont un soulagement pour l'affligé, et l'on porte plus aisément un fardeau quand on le partage. Si la tempête s'apaise un instant, hâtez-vous d'autant plus de nous écrire, que vos nouvelles nous seront plus agréables. Mais quoi que vous nous mandiez, ce nous sera d'un grand prix, puisque vous ferez voir ainsi que vous avez souvenir de nous. Combien les lettres des amis absents sont délicieuses! Sénèque nous l'apprend, lorsqu'il dit à son ami Lucilius : « Je vous remercie de m'écrire souvent; car c'est vous montrer à moi de la seule manière qu'il soit possible. Je ne reçois jamais vos lettres que nous ne soyons dès lors ensemble. » Si les portraits des amis absents rappellent leur souvenir et trompent le regret par une vaine et décevante consolation, combien plus les lettres qui sont la véritable empreinte de l'ami séparé par la distance! Grâce à Dieu de ce qu'au moins la haine ne nous empêche pas d'être ainsi présents l'un à l'autre, et plaise au ciel que ce soit souvent!... »

Héloïse demande ensuite qu'Abélard, qui ne refuse pas de donner un souvenir à ses amis, donne aussi des conseils et des soins à ses religieuses du Paraclet; s'il doit le faire pour toutes, à plus forte raison doit-il le faire pour celle qui lui a été si chère. « Votre oubli depuis notre conversion, lui dit-elle, m'a doulou-

reusement étonnée, quand j'ai vu qu'au milieu de mes angoisses et de mes peines, ni la crainte de Dieu ni l'amour de moi ne vous avaient inspiré de me consoler, présente, par vos discours, absente, par vos lettres. C'était un devoir qui vous obligeait d'autant plus à mon égard, que nous sommes unis par le lien sacramentel du mariage; et vous êtes d'autant plus coupable que, l'univers entier peut le dire, je vous ai toujours aimé d'un amour incommensurable. Vous savez, cher ami, et tous savent combien en vous perdant j'ai perdu, et comme la douloureuse catastrophe qui vous a frappé m'a, pour ainsi parler, dépouillée de moi-même. Or, plus grande est ma douleur, plus grand doit être le remède qu'on y apporte, et c'est de vous et non pas d'un autre que je l'attends; car la place que vous avez dans mes chagrins, vous devez l'avoir dans mes consolations. Vous êtes le seul qui puissiez m'attrister, me réjouir ou me consoler. En douteriez-vous, quand j'ai fait aveuglément toutes vos volontés, et que, condamnée à vous perdre, j'ai renoncé à moi-même par vos ordres? Il y a plus : mon amour, chose incroyable! s'est exalté jusqu'à la folie, au point de se séparer pour jamais de ce qui était son unique désir.

» C'est par vos commandements que j'ai changé d'habit et de cœur, faisant assez voir que tout en moi n'appartenait qu'à vous seul. Jamais, Dieu m'en est témoin! je n'ai cherché en vous que vous seul, ne voulant que vous, et non ce qui était à vous. Je n'ai ambitionné ni l'honneur ni la dot d'un mariage; m'oubliant moi-même, je n'ai eu souci, l'ignorez-vous? que de votre plaisir et de votre volonté. Quoique le nom d'épouse fût le plus saint et le plus fort, tout autre, même le plus méprisé, m'eût paru doux; car plus je me serais humiliée pour vous, plus j'aurais mérité votre tendre retour, et moins j'aurais ralenti l'élan de votre glorieux génie. C'est ce que vous n'avez pas tout à fait oublié vous-même, puisque vous rappelez dans la lettre à votre ami quelques-uns

des motifs par lesquels j'essayais de vous détourner du mariage, encore que vous n'ayez pas reproduit toutes les raisons que j'alléguais en faveur de votre liberté. Dieu m'en est témoin, si quelque empereur, maître du monde entier, m'eût appelée à devenir sa compagne et à monter ainsi au faîte des choses humaines, le titre de votre esclave m'eût semblé plus illustre et plus doux que celui d'impératrice. »

Puis après avoir relevé, avec plus d'érudition peut-être qu'il ne convenait à la situation agitée de son esprit, les qualités qu'on doit chercher dans un époux, Héloïse revient avec une éloquente emphase sur le mérite de son Abélard. « Quel monarque ou quel philosophe peut égaler votre renommée? Quel pays, quelle cité, quel village n'aspirait à vous contempler? Quand vous paraissiez en public, qui ne s'empressait pour vous voir? Et quand vous sortiez des assemblées, qui ne vous suivait d'un regard curieux et prolongé? Quelle femme, quelle vierge ne regrettait votre absence, ne souriait à votre présence? Quelle grande dame, quelle reine n'enviait ma joie et ma gloire? Deux qualités surtout pouvaient vous attirer le cœur des femmes : l'éloquence et le chant, par où vous surpassiez les autres philosophes. C'est par ces qualités qu'en vous délassant de vos études philosophiques, vous composiez ces chansons d'amour qui, répétées au loin à cause du charme de la poésie et de la musique, mettaient votre nom sur toutes les lèvres, et vous faisaient connaître des illettrés eux-mêmes. Et comme vous y parliez de nous, mon nom aussi a parcouru plusieurs contrées, et l'envie de beaucoup de femmes s'est allumée contre moi. Car quelles perfections de l'esprit et du corps n'ornaient pas votre adolescence! Et mes envieuses d'alors me refuseront-elles de la pitié, maintenant que ce trésor m'est ravi? et tout sentiment hostile ne disparaîtra-t-il pas devant un si grand revers? »

C'est ici que l'ardente Héloïse accuse Abélard d'égoïsme et d'un

ingrat oubli. « Pas une visite ! s'écrie-t-elle ; pas une lettre ! » Elle demande qu'il écrive ; c'est si facile, et elle y trouvera tant de charme et tant de profit ! « Par ce Dieu à qui vous êtes consacré, je vous adjure de me rendre votre présence, autant qu'il est possible, en m'écrivant quelques lettres de consolation, afin que, fortifiée par cette lecture, je m'applique avec plus d'ardeur au service de Dieu. Lorsque autrefois vous attendiez de moi de profanes délices, vous me visitiez par de fréquentes épîtres, et vos nombreuses poésies faisaient voler mon nom sur toutes les lèvres ; il retentissait sur toutes les places et dans toutes les maisons. Qu'il serait mieux de faire aujourd'hui pour Dieu ce que vous faisiez alors pour le plaisir ! Songez à ce que vous devez, et voyez ce que je demande. Je finis ma longue lettre par ce seul mot : Adieu, mon unique. »

Unique ! Abélard n'en pouvait dire autant. C'est ce qu'il faut bien admettre, d'après ce que lui reproche directement l'abbé Foulques, prieur du couvent de Deuil, en le consolant de ses infortunes. Abélard a-t-il eu réellement plus d'une Héloïse ? Son cœur était-il égoïste et sec, comme on l'en accuse dans la lettre qui précède ? Ou bien, ce que j'aimerais mieux, doit-on penser que, renonçant à ses affections brisées, il avait tourné son cœur vers le ciel, et ne voulait plus le ramener vers la terre ? Quoi qu'il en soit, sa réponse est philosophique et froide ; elle tient Héloïse à distance, et ne semble pas moins faite pour ses religieuses que pour elle. « Si je ne vous ai point écrit pour vous exhorter ou pour vous consoler depuis que nous sommes revenus à Dieu, en quittant le siècle, il faut s'en prendre non à mon indifférence, mais à votre prudence qui me rassure. Car je n'ai pas cru que ces choses vous fussent nécessaires, à vous que la grâce divine a comblée de tous ses dons, en sorte que vous pouvez redresser ceux qui s'égarent, consoler ceux qui se découragent, et ranimer les tièdes, comme vous le faisiez déjà quand vous n'étiez que prieure sous une

abbesse. Si donc vous avez aujourd'hui pour vos filles autant de sollicitude et dévouement que vous en aviez alors pour vos sœurs, nous croyons que c'est assez, et que nos discours et nos conseils seraient superflus. Si vous en jugiez autrement dans votre humilité, et que dans les choses de Dieu nos enseignements et nos écrits vous fussent utiles, dites-moi ce que vous désirez, et je vous répondrai comme Dieu me l'inspirera. » Puis Abélard se recommande aux prières des religieuses, en montrant, par des exemples et des paroles tirés de l'Écriture, tout ce qu'il y a de puissance et d'efficacité dans la prière des femmes. Il insiste sur les maux qu'il souffre, sur les dangers que lui fait courir la haine de ses ennemis, et il ajoute :

« Si Dieu me livre en leurs mains et s'ils me donnent la mort, ou si par quelque autre événement je viens à mourir loin de vous, je vous en conjure, que notre corps, inhumé ou délaissé ailleurs, soit transporté dans votre cimetière, afin que mes filles, ou plutôt mes sœurs en Jésus-Christ, ayant toujours mon sépulcre sous les yeux, soient excitées ainsi à répandre devant Dieu des prières pour moi. Car pour une âme souffrante et touchée du repentir de ses fautes, il n'est point ici-bas de séjour plus sûr et plus salutaire qu'un lieu dédié au Paraclet, c'est-à-dire au Consolateur, et qui mérite si bien ce nom. Et pour une sépulture chrétienne, il n'y a pas de lieu mieux choisi qu'un monastère de femmes vouées au Christ. Ce sont des femmes qui, soigneuses d'ensevelir le Christ, l'embaumèrent de parfums et veillèrent autour du sépulcre en pleurant... Je demande donc par-dessus tout que, préoccupées aujourd'hui des dangers que court la vie de mon corps, vous songiez alors particulièrement au salut de mon âme, et que, m'aimant dans la mort autant que dans la vie, vous m'accordiez le suffrage spécial de vos prières. »

Cette lettre avait pour but de consoler Héloïse; les paroles qui la terminent ne firent qu'envenimer sa douleur. Épouse désolée et

croyant toucher au moment de son veuvage, elle adressa de nouvelles et plus vives plaintes à l'objet de sa tendresse. C'est là qu'elle montre à découvert l'état de son âme, et que l'incendie quinze ans comprimé dans son cœur fait une violente explosion. D'abord elle se plaint d'avoir été nommée la première par son supérieur et son maître dans la suscription de la lettre; c'était en effet l'usage alors que cette sorte de formule présentât en premier lieu le nom de la personne la plus qualifiée. Ensuite elle accuse Abélard de se plaire à l'accabler non-seulement par le récit des maux actuels, mais par l'annonce d'un malheur futur, dont l'idée seule lui paraît insupportable. « Vous ajoutez à nos désolations, au lieu de nous consoler, et vous excitez des larmes que vous devriez tarir. Laquelle d'entre nous peut, sans pleurer, vous entendre parler de votre fin prochaine? O très-cher, comment osez-vous penser et dire une telle chose? Dieu n'oubliera pas ses petites servantes jusqu'à permettre qu'elles vous survivent. Qu'il nous épargne une vie qui nous serait plus dure que n'importe quel genre de mort! Vous demandez pour votre cendre le suffrage de nos prières. Mais supposez-vous donc que nous puissions jamais vous oublier? Hélas! plutôt, quel temps donnerons-nous à la prière, quand la stupeur ne nous laissera pas maîtresses de nous-mêmes, que notre esprit perdra le sens, et notre bouche la parole; que notre âme, folle de douleur, révoltée et non soumise, irritera plutôt Dieu par ses plaintes qu'elle ne l'apaisera par ses prières ?... »

Héloïse se plaint, en outre, et du coup lamentable qui a jeté Abélard dans le cloître, et de l'isolement où cette retraite l'a précipitée elle-même. « Malheureuse entre toutes! la plus infortunée des femmes! plus j'étais par vous élevée au-dessus d'elles, plus dans ma chute j'ai subi en vous et en moi un immense désastre. C'est le degré d'élévation qui fait la grandeur de la ruine. » Enfin, après avoir rappelé le passé avec une chaleur de souvenir et une

vivacité d'images qui devaient émouvoir Abélard, Héloïse s'accuse d'être plus religieuse d'habit que de cœur, et d'inspirer peut-être à ceux qui la voient une estime et une confiance qu'elle ne mérite pas. « Encore une fois ne suis-je pas la plus malheureuse des créatures, si, après avoir tant souffert ici-bas, je n'ai pas de récompense à espérer ailleurs ? Longtemps ma dissimulation vous a trompé comme tout le monde, et vous avez pris mon hypocrisie pour de la piété; et c'est pour cela que, vous recommandant à mes prières, vous me demandez précisément ce que j'attends de vous. N'ayez pas si bonne opinion de moi, et ne cessez pas de m'aider de vos prières. »

Calmé par l'âge et la mauvaise fortune, et protégé d'ailleurs par sa nature raisonneuse, sinon contre les entraînements des sens, au moins contre les secousses du sentiment, Abélard répondit à cette lettre avec quelque froideur et tâcha néanmoins d'apporter un remède aux plaies saignantes d'Héloïse. Mais d'autres soucis attirèrent bientôt son attention. Il avait déjà cinquante-sept ans, et il était venu reprendre ses leçons sur la montagne Sainte-Geneviève, où il effaça ses rivaux, comme autrefois, par les qualités brillantes de son esprit et par l'affluence de ses auditeurs. De plus, il fit paraître quelques nouveaux écrits dont la tendance parut au moins téméraire aux hommes les plus considérables de l'époque, et surtout à saint Bernard, qui joignait la science d'un docteur à l'éloquence d'un tribun. Il fut sommé de s'expliquer sur ses propositions les plus compromettantes, et traduit, à cet effet, devant un concile qui allait se tenir à Sens. Mais, malgré les ressources et les audaces de sa dialectique, il n'osa pas se mesurer avec le génie positif de saint Bernard; il refusa de répondre à ses questions catégoriques, et sortit de l'assemblée en disant qu'il en appelait au saint-siége.

La retraite d'Abélard n'empêcha pas le concile de condamner ses erreurs; l'abbé de Clairvaux fut même chargé d'écrire à Rome

pour obtenir que la sentence reçût la sanction de l'autorité pontificale. Cependant Abélard s'acheminait vers Rome quand il apprit, à Lyon, que le pape avait ratifié le jugement prononcé contre lui par le concile de Sens. Frappé comme d'un coup de foudre, et ne sachant à quoi se déterminer, il alla consulter l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, dont il était connu. L'abbé le retint et écrivit en sa faveur au pape Innocent II la lettre suivante :

« L'illustre docteur Pierre Abélard, bien connu de vous, je présume, a passé dernièrement par Cluny, venant de France. Je lui ai demandé où il allait. Il m'a répondu qu'il était odieusement poursuivi par des hommes qui l'accusent d'hérésie, qu'il en appelait à l'autorité du siége apostolique, et qu'il voulait chercher là son refuge. J'ai loué son projet et je l'ai pressé de recourir à cet illustre et commun tribunal, l'assurant qu'il y trouverait une justice qui n'a jamais manqué même au plus humble des étrangers et des pèlerins. J'ai ajouté qu'il trouverait de l'indulgence s'il en avait besoin.

» Pendant qu'il était à l'abbaye, le seigneur abbé de Cîteaux y est venu, et nous avons parlé de rétablir la paix entre Abélard et l'abbé de Clairvaux, cause de cet appel au saint-siége. Je n'ai rien épargné pour un raccommodement; j'ai invité mon hôte à s'aboucher avec son rival, ajoutant que, s'il lui était échappé dans ses discours et ses écrits quelque chose de blessant pour la foi, il ne craignît pas de le désavouer, sur les indications de Bernard lui-même et d'autres hommes prudents. C'est ce qui s'est fait. Abélard a vu son adversaire, et il m'a rapporté que, grâce à la médiation de l'abbé de Cîteaux, la querelle était finie et la paix signée.

» Par mon conseil, ou plutôt par l'inspiration d'en haut, il a dit adieu aux agitations des études et aux luttes des écoles, et il a choisi votre Cluny pour son dernier et perpétuel asile. Persuadé qu'en effet cet asile convient à son âge, à ses infirmités, à sa

piété, et que sa science, qui ne vous est pas inconnue, peut devenir utile à la grande multitude de nos frères, j'ai consenti à son désir, et pourvu que votre bonté n'y contredise pas, j'ai accordé avec joie qu'il demeurât parmi nous, qui sommes les vôtres en tout. Je vous supplie donc, si petit que je sois, votre dévoué monastère de Cluny vous supplie, Abélard lui-même vous supplie par lui, par nos messagers, par ces lettres qui vous seront remises, de l'autoriser à passer à Cluny les derniers jours, assez courts peut-être, de sa vie et de sa vieillesse, et d'empêcher que personne ne l'inquiète et ne le chasse de ce toit et de ce nid qu'il se réjouit d'avoir trouvés, semblable au passereau solitaire et à la tourterelle effrayée. Avec ces sentiments que vous avez pour les hommes vertueux, et cet amour dont vous l'avez honoré, prenez-le sous la garde de votre protection apostolique. »

La réconciliation eut lieu sans difficulté. L'abbé de Clairvaux, qui n'avait, comme l'abeille, qu'un aiguillon sans fiel, déposa toute animosité dès qu'Abélard l'eut rassuré sur l'orthodoxie de ses sentiments. De son côté, le pape accorda tout ce que Pierre le Vénérable lui demandait en faveur de son hôte et de son ami. Abélard passa donc à Cluny les cinq dernières années de sa vie, dans un calme aussi profond que ses jours avaient été jusque-là troublés et malheureux. Tous ses moments libres furent partagés entre la prière, l'étude et les conférences que l'abbé le chargeait de faire quelquefois aux religieux. Sa santé s'étant considérablement affaiblie, on l'envoya respirer un air meilleur au prieuré de Saint-Marcel, à Chalon-sur-Saône. Il s'en trouva mieux tout d'abord; mais bientôt le mal l'emporta, le 21 avril de l'an 1142, dans la soixante-troisième de son âge. Les religieux l'inhumèrent dans l'église, sous une tombe où l'on inscrivit son éloge. On montre encore parmi les ruines de Cluny, à l'extrémité d'une allée déserte, un vieux tilleul à l'ombre duquel Abélard venait s'asseoir et réfléchir, comparant peut-être avec mélancolie son passé orageux au

calme de la vallée où s'élevait le monastère, à la paix de ses grands bois et de ses prairies traversées par la rivière.

Héloïse, émue de la perte qu'elle venait de faire, et tendrement attachée à la mémoire de son époux, demanda que sa cendre fût transportée au Paraclet, comme il en avait exprimé le désir. Elle demanda de plus à l'abbé de Cluny l'absolution du défunt. Pierre le Vénérable fit en effet transporter au Paraclet les restes d'Abélard, qu'il dut soustraire la nuit aux religieux de Saint-Marcel, et il accorda les lettres d'absolution qu'Héloïse avait sollicitées. Il ne dédaigna même pas de consoler la veuve éplorée, et répondant à une lettre que nous n'avons plus, il lui écrivit en ces termes, pleins d'une tendre charité :

« A ma vénérable et bien-aimée sœur dans le Christ l'abbesse Héloïse, le frère Pierre, humble abbé de Cluny, salut.

» En recevant vos chères lettres, que vous m'avez fait parvenir il y a peu de temps, je me suis réjoui, et j'y ai appliqué ma bouche par affection pour la main qui me les a envoyées. J'ai voulu vous mander tout de suite ce que j'avais dans le cœur; mais j'en ai été empêché par l'urgence des affaires qui me commandent souvent, et je dirais presque toujours. Enfin j'ai pu dérober un jour à ces sollicitudes, et j'ai donné suite à mon projet.

» Il m'est agréable de reconnaître, au moins par mes paroles, l'affection que vous me témoignez dans votre lettre, et que vous m'aviez déjà marquée par des présents, et de vous dire quelle place la charité chrétienne vous fait dans mon cœur. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à vous aimer, et je me souviens que depuis longtemps je vous aime. Je n'avais pas encore passé les années de l'adolescence, je n'étais pas encore un jeune homme, que jusqu'à mon oreille avait retenti la renommée non point de votre piété, mais de vos goûts studieux et distingués. On racontait

qu'une femme engagée dans la vie ordinaire cultivait, contre les habitudes de son sexe, la philosophie, les sciences et les arts, sans se laisser détourner d'un si beau projet par les plaisirs, les séductions et les frivolités du siècle. Quand le monde croupit dans une vile et déplorable ignorance, et que la science ne sait où poser son pied, je ne dis pas seulement au milieu des femmes qui la repoussent, mais même dans les assemblées des hommes, vous avez surpassé en amour des fortes études et toutes les femmes et presque tous les hommes de votre temps. Bientôt, pour parler comme l'apôtre, celui qui vous a choisie dès le sein de votre mère vous a par sa grâce appelée à une plus haute destinée : vous avez changé les sciences de la terre contre la science du ciel, Platon contre le Christ, l'Académie contre le cloître. » Puis, après un éloge des femmes distinguées que l'histoire sainte et l'histoire profane nous font connaître, Pierre le Vénérable ajoute :

« Il me serait doux, ô ma sœur, de prolonger avec vous ces discours, parce que j'aime votre science qui est si renommée, et surtout votre piété que j'ai ouï vanter par toutes les bouches. Plût à Dieu que Cluny eût pu vous posséder! Plût à Dieu que vous fussiez renfermée dans la douce captivité de Marcigny avec les autres servantes du Christ qui aspirent à la liberté céleste!... Mais si la Providence, qui gouverne tous les événements, nous a refusé cette faveur, du moins elle nous en a dédommagés en celui qui fut le vôtre, en celui-là, dis-je, qu'il faut souvent et toujours nommer avec honneur; en cet Abélard, vrai serviteur et philosophe du Christ, que le ciel a envoyé terminer ses jours à Cluny, et qui a couvert de gloire notre monastère. On ne pourrait dire en peu de mots combien sa vie fut sainte, humble et pieuse. Je ne me souviens pas d'avoir vu son semblable en humilité et en amour de la pauvreté. Je lui avais donné parmi les frères un rang éminent, mais il voulait paraître le dernier par la simplicité de ses vêtements.... Il en était de même pour les aliments et tout ce qui

regarde les soins du corps; et je ne parle pas seulement des choses superflues, il se refusait tout ce qui n'est pas indispensable à la vie, réprouvant le reste par ses exemples comme par ses paroles. Il lisait continuellement, priait souvent, ne parlait jamais, si ce n'est pour les entretiens religieux et les conférences avec les frères.... Que dirai-je de plus? Son esprit, sa langue, son étude, méditaient, enseignaient, proclamaient les choses littéraires, philosophiques, divines. C'est ainsi que, simple, droit, craignant Dieu et fuyant le mal, il consacrait au Seigneur les derniers jours de sa vie si laborieuse. Quand la maladie le saisit, puis s'aggrava, et lui fit comprendre que sa dernière heure arrivait, avec quelle religion, quelle ferveur, quelle exactitude il fit sa profession de foi, puis l'aveu de ses fautes! Avec quelle ardente aspiration il reçut le viatique du pèlerinage et le gage de l'éternelle vie! avec quelle confiance il recommanda lui-même son corps et son âme au Rédempteur! Tous les religieux de Saint-Marcel peuvent le dire. Ainsi mourut ce maître renommé dans le monde entier pour l'éclat de son savoir et de son éloquence; ainsi, humble et doux, a-t-il passé dans le sein de Celui qui s'est appelé lui-même doux et humble de cœur.

» Pour vous, ma très-chère et vénérée sœur en Dieu, qui lui avez été unie par les liens de la chair et ensuite par la charité qui est plus forte parce qu'elle est meilleure, qui avec lui et sous sa direction avez longtemps servi Dieu, songez que Dieu le garde dans son sein, et vous le rendra quand son jour sera venu et que sonnera la trompette de l'archange. Souvenez-vous de lui dans le Seigneur, et souvenez-vous aussi de moi. »

Vingt ans plus tard, le 16 mai 1162, les religieuses du Paraclet déposèrent à côté d'Abélard les restes d'Héloïse, et inscrivirent sur l'obituaire du couvent ces simples paroles : « 16 mai. Notre première mère en religion, l'abbesse Héloïse, illustre par sa science et sa piété, est passée au Seigneur par une mort que sa

vie nous permet de nommer heureuse. » Les cendres des deux époux ne furent pas troublées durant cinq siècles. La ville de Nogent-sur-Seine acheta leurs tombes, lorsqu'en 1792 le Paraclet fut vendu comme propriété ecclésiastique. Huit ans plus tard, ces tombes furent transportées au Louvre, dans la salle des monuments français. Enfin, depuis 1815, elles sont un des mausolées qui ornent le cimetière du Père-Lachaise, et que des mains inconnues couvrent de fleurs funèbres.

G. DUFAYL.



LUCRÈCE.

Nous n'examinerons point ici si la légende antique de Lucrèce est une histoire [illegible], un fait ou un mythe; nous ne rechercherons pas si Lucrèce violée par Sextus n'est point la liberté romaine violée par Tarquin. La légende est poétique, l'héroïne est intéressante. Prenons l'héroïne, prenons la légende telles que Tite-Live [illegible] nous les donne.

* *

[illegible] lorsque Tarquin le Superbe ou [illegible] Romulus, [illegible] l'Étrusque [illegible]

[illegible] Tarquins [illegible] à [illegible] par l'Étrurie. Leur aïeul [illegible] à Tarquinies, où il [illegible]

[illegible] dans la science des [illegible]



LUCRÈCE.

Nous n'examinerons point ici si la légende antique de Lucrèce est une histoire ou une fable, un fait ou un mythe; nous ne rechercherons pas si Lucrèce violée par Sextus n'est point la liberté romaine violée par Tarquin. La légende est poétique, l'héroïne est intéressante. Prenons l'héroïne, prenons la légende telles que Tite-Live le Padouan nous les donne.

* * *

Rome a déjà compté six rois lorsque Tarquin le Superbe ou l'Insolent monte sur le trône. Ces six rois sont : le bandit Romulus, le sage Numa, le justicier Tullus, le martial Ancus, l'Étrusque Tarquin, l'esclave Servius.

C'est sous le règne d'Ancus que les Tarquins apparaissent à Rome. Ils viennent de Grèce, en passant par l'Étrurie. Leur aïeul Démarate, chassé de Corinthe, s'est réfugié à Tarquinies, où il s'est marié.

Sa femme s'appelle Tanaquil, et est versée dans la science des augures, science essentiellement étrusque.

Il en a eu deux fils. L'aîné, que Tite-Live appelle Lucumon, confondant une dignité avec un nom de famille, ou plutôt avec un nom propre, car chacun, à cette époque primitive, a plutôt un nom propre qu'un nom de famille.

Lucumon Tarquin veut dire le patricien Tarquin.

L'aîné porte donc le titre, comme dans nos familles modernes.

Le cadet s'appelle tout simplement Aruns; d'ailleurs il meurt jeune.

Au reste, Tarquin est encore un nom propre, un sobriquet.

On appelle à Rome le fils de Démarate Tarquin, parce qu'il vient de Tarquinies.

On l'appellera plus tard l'Ancien ou le Premier, pour le distinguer de Tarquin le Superbe ou l'Insolent.

C'est de ce dernier seulement que nous allons nous occuper.

Disons cependant un mot de la façon dont le trône entra dans la famille; tout cela n'est point étranger à notre légende de Lucrèce.

Au moment où Lucumon Tarquin entrait à Rome avec Tanaquil, assis sur un chariot renfermant toutes ses richesses, et où il passe près du Janicule, un aigle qui planait au plus haut des airs descend vers lui les ailes étendues, lui enlève le pileus dont il est coiffé, puis, comme chargé de ce soin par les dieux, revient le lui poser sur la tête, après quoi il se perd de nouveau dans les nues.

Alors Tanaquil se penche à l'oreille de son mari et lui dit tout bas :

— Voici qui te présage le trône.

En effet, nommé par Ancus le tuteur de ses enfants, il rassemble les comices, envoie les enfants à la chasse, et se fait élire roi en leur absence.

Ce n'est pas tout : il adopte pour fils l'enfant d'une prisonnière ou d'une esclave. Dans ces temps barbares, qui dit prisonnière dit

esclave. Briséis est l'esclave d'Achille, Andromaque est l'esclave de Pyrrhus.

Cet enfant se nomme *Servius*, c'est-à-dire l'*esclave*.

Un jour les fils d'Ancus prennent la résolution de se venger de Tarquin, qui non-seulement leur a pris le trône de leur père, mais qui encore façonne un étranger à y monter.

Il est vrai qu'un prodige, à cet étranger aussi, tout esclave qu'il fût, avait prédit le trône.

Tout enfant encore, et tandis qu'il dormait, on avait vu le front de Servius entouré d'un cercle de flammes.

Les serviteurs du palais avaient jeté de grands cris. Un d'eux était accouru même avec une cruche pleine d'eau pour la vider sur la tête de l'enfant; mais Tanaquil l'avait empêché, et avait dit à son mari :

— De grandes destinées sont promises à cet enfant; faisons-en notre héritier.

Et Tarquin et Tanaquil avaient fait de Servius leur héritier.

Voilà pourquoi les fils d'Ancus conspirèrent contre Tarquin.

La conspiration porte à la fois le caractère agreste et sauvage du temps.

Deux bergers gagnés par les jeunes princes, et armés l'un d'une pioche, l'autre d'une coignée, engagent une querelle dans le vestibule du palais. Faites-vous une idée de ce que c'était que ce palais dans lequel des paysans pénétraient avec leurs instruments aratoires! Tous deux, en se disputant, en appellent au roi, qui, au bruit qu'ils font, sort de son appartement, s'informe du sujet de leur querelle, et leur ordonne de parler chacun à son tour. L'un des deux commence, et tandis que le roi écoute, l'autre lève sa coignée, lui en décharge un coup terrible sur la tête, laisse l'arme dans la blessure, et, suivi de son compagnon, s'élance hors du palais.

Mais le crime même écarte du trône ceux qui l'ont commis.

C'est Servius qui succède à Tarquin; le présage annoncé par la flamme auréolaire est accompli.

Vous savez comment à son tour meurt Servius, avec Numa et Ancus, le roi le plus populaire de cette première période de l'histoire romaine.

Tarquin l'Ancien avait laissé deux fils ou deux petits-fils, on ne sait pas bien, tous deux frustrés du trône par Servius Tullius comme les deux fils d'Ancus avaient été frustrés du trône par Tarquin.

Ces deux fils ou petits-fils de Tarquin avaient épousé les deux filles de Servius, les deux Tullia, comme on les appelait.

Ces deux princes s'appelaient Lucius Tarquin et Aruns Tarquin.

Aruns Tarquin, peu ambitieux, était d'un caractère doux et paisible.

Lucius, au contraire, convoitant le trône et la richesse, était capable de tout pour les obtenir.

Par un hasard étrange, la même ressemblance d'humeur se remarquait dans les deux Tullia : l'une ambitieuse et capable de tout, l'autre douce et bonne.

Or, elles épousèrent chacune l'homme d'une humeur opposée à la sienne :

Tullia altière, le Tarquin bon et doux;

La douce et bonne Tullia, Tarquin le Superbe.

Le temps s'écoulait, Servius vieillissait, mais ne mourait pas. C'était un supplice pour l'altière Tullia que cette lenteur de son père à mourir, et que cette apathie de son époux à regarder le trône.

Tarquin le Superbe, de son côté, attendait avec impatience l'heure du pouvoir et de la fortune.

Ces deux cœurs, quoique séparés l'un de l'autre, se comprirent; mais cependant ce fut la femme qui, la première, franchit l'espace. Un amour adultère les réunit d'abord; un crime acheva

ce qu'un crime avait commencé; le doux Aruns et la bonne Tullia meurent presque en même temps, et Tarquin le Superbe devient l'époux de l'altière Tullia.

Le vieux Servius voit s'accomplir sans oser s'y opposer ces crimes et cette union.

Seulement il s'obstine à vivre.

Alors, un jour de sénat, Lucius Tarquin, suivi de jeunes débauchés qu'il a faits ses complices, entre dans l'assemblée et s'assied sur le trône du vieux roi.

Celui-ci, prévenu de ce qui se passe, accourt au sénat, et, dès le vestibule, s'écrie :

— Qu'est cela, Tarquin? Quelle audace te pousse, moi vivant, à t'asseoir sur mon trône?

Lucius Tarquin comprend que l'heure est venue d'une lutte désespérée, que s'il fait un pas en arrière il est perdu. Il s'élance au-devant du roi, élève le vieillard au-dessus de sa tête, et le précipite du haut en bas des degrés; puis, le croyant brisé par la chute, il rentre pour présider l'assemblée.

Mais le roi n'est pas mort. Il se relève, et, suivi de quelques serviteurs, il regagne son palais en appelant les Romains à son aide, et en montrant les meurtrissures sanglantes qui marbrent son corps.

On vient tout bas annoncer cette nouvelle à Tarquin. Des assassins envoyés par lui rejoignent le roi au haut de la rue Cypria, et le tuent.

Un instant après, au milieu de grands cris qui partent du forum, Tarquin croit entendre la voix de Tullia. Il s'avance sous le portique. C'est Tullia en effet, sur un char, au milieu de la foule, et criant la première :

— Salut, Tarquin, roi de Rome!

Tarquin s'aperçut facilement du terrible effet que faisait sur la multitude la fille de Servius félicitant son époux de la mort de son

père. Il descendit les degrés, et obtint de Tullia qu'elle rentrât au palais et lui laissât achever son œuvre.

Tullia y consentit, et donna l'ordre au conducteur du char de la ramener au palais.

Elle regagnait donc sa demeure, lorsque, arrivée au haut de la rue Cypria, près de l'autel de Diane, au moment où l'on tournait à droite pour descendre la côte Urbia et gagner la hauteur des Esquilies, le conducteur du char retint les rênes, et, pâle et tremblant, montra à sa maîtresse le corps du vieux roi son père barrant le chemin.

Mais, à cette vue, Tullia, loin de s'arrêter, lui arrache les rênes des mains, excite les chevaux, fait passer son char sur le corps de son père, et sent jaillir jusque sur sa poitrine et son visage le sang qu'en les écrasant la pesanteur des roues fait jaillir de ses veines.

On appela depuis cette rue la voie Scélérate.

*
* *

Mais Tarquin est sur le trône. C'était à celui-là qu'il fallait en venir. C'était le commencement de son règne qu'il fallait exposer pour en faire bien comprendre la fin.

Ce commencement fut terrible.

Le nouveau roi refusa les honneurs de la sépulture à son beau-père, en disant qu'il le traitait comme Romulus, — qui lui non plus n'avait pas été enseveli, — c'est-à-dire en dieu !

Ne pouvant compter sur le peuple, qui le haïssait, il s'entoura de soldats.

Voulant tuer et proscrire à sa fantaisie, il s'établit seul, et sans conseiller, juge des causes capitales.

Or, comme les proscriptions et les arrêts de mort frappaient de

préférence les plus hautes têtes, le sénat, que le nouveau roi se garda bien de renouveler, ne tarda point d'être diminué de plus d'un tiers. Ce qui en restait trembla et se tut.

Alors Tarquin, sans plus consulter ces fantômes inutiles et muets, gouverna du fond de son palais, conclut tout, décida de tout : guerre, paix, traités, alliances; et l'on eût dit un instant que, comme il n'y avait plus de sénat, il n'y avait plus de peuple.

Hâtons-nous, car l'espace nous manque, et il est temps que nous introduisions Sextus en scène.

Tarquin avait trois fils. Le plus jeune se nommait Sextus. Une célébrité pareille à celle d'Érostrate s'attache à ce nom.

Tarquin avait entrepris une guerre contre Gabies. La guerre était lente et marchait mal. Sextus lui propose un stratagème qu'il adopte.

Le lendemain Sextus allait demander aux Gabiens sinon protection, du moins asile contre son père.

Les Gabiens l'accueillent comme un ami, l'admettent à leurs conseils, et lui confient un corps de troupes avec lequel plusieurs fois il bat les Romains. On lui donne le commandement général de l'armée gabienne.

A son arrivée à la toute-puissance, il envoie un messager sûr à son père en lui demandant ce qu'il doit faire.

Tarquin fait signe au serviteur de le suivre, descend à son jardin, et se promène en silence dans les allées, abattant à droite et à gauche les plus hautes têtes de pavots qui se trouvent à la portée de la baguette qu'il tient à la main.

Puis il rentre au palais en disant au messager qu'il peut retourner vers son fils, et qu'il n'a pas autre chose à lui dire.

Le messager revient à Gabies, et rapporte à celui qui l'a envoyé ce qu'il a vu.

Sextus réfléchit, et devine que son père lui a recommandé d'abattre les têtes les plus hautes parmi les Gabiens.

Et les têtes tombent sous l'épée comme les pavots sont tombés sous la baguette.

Gabies fut soumise.

Rome ne vivait que par la guerre. Il était donc décidé que l'on allait faire la guerre aux Rutules, lorsqu'un présage épouvanta Tarquin. Si un présage avait annoncé la grandeur de sa maison, un autre présage pouvait annoncer sa chute.

Un serpent sortit d'une colonne de bois soutenant là voûte du palais, quoique cette colonne fût pleine, et que, le serpent une fois à terre, la colonne ne gardât aucune trace du trou par lequel il était sorti.

Ce prodige était si grave, que le roi ne se contenta point cette fois des devins d'Étrurie auxquels il avait d'habitude recours, mais qu'il décida que deux de ses fils, Aruns et Titus, et son neveu Lucius Junius Brutus, iraient consulter l'oracle de Delphes.

Lucius Junius Brutus, le premier, le grand, l'aïeul, était le fils de Tarquinia, sœur du roi.

Il avait vu les citoyens les plus distingués de Rome mourir frappés à cause de leur fortune ou de leur génie.

Il était de haute naissance. Il résolut de cacher son génie.

Il contrefit le fou, — ce n'est point dire assez, — l'imbécile.

Aussi l'appela-t-on *Brutus*, c'est-à-dire *l'idiot*.

Il avait été choisi par Tarquin pour accompagner ses fils, plutôt comme un jouet donné aux jeunes princes pendant un long voyage à travers des terres et des mers inconnues que comme un compagnon.

Chacun portait des cadeaux à l'oracle, ou plutôt aux prêtres qui le faisaient parler.

Aruns et Titus choisirent des trépieds et des plats d'airain.

Brutus se contenta de couper un bâton de cornouiller.

Seulement il le creusa, et dans le tube vide coula de l'or. C'était le symbole de son génie caché sous une enveloppe grossière.

Les trois jeunes gens arrivèrent à Delphes, et offrirent leurs présents aux dieux.

Aruns et Titus leurs trépieds et leurs plats d'airain.

Brutus son bâton de cornouiller.

Puis ils posèrent les questions que leur père les avait chargés d'éclaircir.

L'oracle y répondit.

Questions et réponses sont restées un mystère.

Mais à leur tour ils jugèrent à propos d'interroger l'oracle.

— Auquel de nous, demandèrent-ils, doit échoir la souveraine puissance?

— A celui qui le premier embrassera sa mère, répondit l'oracle.

Les jeunes gens reprirent le chemin de Rome, et, en franchissant les limites du nouvel empire, Brutus butta contre une pierre et se laissa tomber.

En tombant il baisa la terre, cette mère commune de tous les hommes.

Il avait seul deviné le vrai sens de l'oracle.

La réponse de l'oracle aux questions du roi étant favorable, on commença la guerre des Rutules.

* * *

Les Rutules occupaient Ardée. On mit le siége devant la ville. La ville était forte, le siége traîna en longueur.

Les jeunes princes conduisaient le siége, et en combattaient les lenteurs par des orgies et des parties de débauche.

Un jour, ou plutôt un soir, qu'ils soupaient chez Sextus, avec *Collatin*, fils d'Egenius, ancien gouverneur de *Collaties*, d'où venait à son fils le nom de Collatin, la conversation tomba sur le mérite de leurs femmes.

Chacun vanta la sienne, la tenant pour plus sage que les autres. La discussion s'échauffa.

— Par Jupiter, dit Collatin, à quoi bon tant de paroles? nous sommes jeunes et vigoureux, quelques lieues à peine nous séparent de Rome; montons à cheval, et partons. Ainsi nous tomberons à l'improviste chez nos femmes, et selon la besogne à laquelle elles seront occupées, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Partons, répétèrent en chœur les jeunes gens; et sautant à cheval, en une heure ils furent à Rome.

Là ils trouvèrent leurs femmes les unes dansant, les autres se parant, les autres chantant, mais aucune ne faisant précisément mal.

Les jeunes princes étaient enchantés, et chacun réclamait le prix pour sa femme.

— Un instant, dit Collatin, vos femmes ne font point mal, mais on peut faire mieux.

Voyons ce que fait Lucrèce.

On partit pour Collaties, et quoique la nuit fût déjà avancée, on trouva Lucrèce au milieu de ses femmes, et travaillant avec elles à filer la laine destinée à tisser les vêtements de son mari.

Lucrèce était donc non-seulement la plus belle, mais encore la plus sage des jeunes princesses.

Heureuse de revoir son mari au moment où elle le croyait éloigné d'elle, et sans rien qui présageât son retour, son bon accueil s'étendit de Collatin à ceux qui l'accompagnaient. Elle offrit à souper aux jeunes gens, et à quatre heures du matin on remonta à cheval et l'on revint au camp.

Par malheur, la beauté de Lucrèce avait fait une profonde impression sur Sextus, le plus jeune des fils de Tarquin, celui qui comprenait si bien les énigmes et qui abattait si bien les têtes. En conséquence il partit une nuit pour Collaties, sans prévenir ses compagnons, et suivi d'un seul homme.

Il se présente chez Lucrèce comme lui apportant des nouvelles de son mari, et Lucrèce, qui voit en lui le fils bien-aimé du roi, le reçoit sans défiance, et sans défiance en fait son hôte.

Le jeune homme soupe sans rien laisser transparaître de son amour ni de ses désirs, puis on le conduit dans la chambre des étrangers.

Mais tandis que tout le monde est endormi, il sort de sa chambre avec une simple tunique, son épée nue sous son manteau, et s'achemine vers la chambre de Lucrèce.

Dans sa confiance, la sage et belle matrone s'est crue sous la garde de l'hospitalité, et n'a fermé aucune porte.

Sextus approche jusqu'à son lit.

Elle dort à moitié nue.

Il la touche de la main gauche à la poitrine.

Lucrèce ouvre les yeux, et voit à la lueur de la lampe nocturne un homme debout près de son lit, et croit rêver.

Comme dans un rêve, sa bouche s'ouvre, mais reste muette.

C'est Sextus qui prend la parole, et comme il craint qu'elle n'appelle :

— Silence, Lucrèce, dit-il, je suis Sextus Tarquin; si tu pousses un cri, si tu dis un mot, tu es morte.

Lucrèce veut se relever, elle est maintenue par la pointe du fer.

— Écoute, lui dit Sextus, je t'aime; je sais que tu es sage, je sais que tu résisteras, je sais que tu aimeras mieux mourir que me céder; mais laisse-moi dire. Il ne s'agit pas seulement pour toi de la mort, mais du déshonneur; si tu me résistes, si je suis obligé de te tuer, je tue le plus beau et le plus jeune de tes esclaves, je le couche près de toi, et je dis que t'ayant trouvée en adultère, j'ai vengé l'honneur de Collatin, mon cousin et mon ami.

Lucrèce prie, implore, discute, se débat inutilement dans le cercle fatal dont elle est entourée. Tarquin arrive à la convaincre que morte elle est déshonorée.

Lucrèce cède, seulement elle a pris une résolution : résolution terrible, mais qui fera d'elle un exemple aux siècles futurs.

Au jour Sextus la quitte, fier d'un triomphe dans lequel la violence a tout obtenu.

Mais à peine Sextus est-il parti que Lucrèce envoie un exprès à Rome et à Ardée.

Le messager envoyé à Rome ramènera son père, celui envoyé à Ardée ramènera son mari.

Chacun d'eux devra amener un ami.

Lucretius arrive, suivi de Publius Valerius, fils de Volesus.

Collatin arrive, suivi de Brutus qui se trouvait près de lui par hasard.

Il est vrai que ce sont là de ces hasards ménagés par les dieux.

Ils trouvent Lucrèce seule et assise dans sa chambre, la pâleur sur le front, des traces de larmes dans les yeux.

Lucrétius et Publius Valerius étaient arrivés les premiers, mais Lucrèce avait donné l'ordre qu'ils ne fussent introduits qu'ensemble.

— Tout va-t-il bien ? demande Collatin en allant à Lucrèce et en lui tendant la main.

— Non, répond Lucrèce en secouant tristement la tête, car quel bien peut arriver à la femme qui a perdu son honneur ? Collatin, les traces d'un homme étranger sont dans ton lit ! mais si le corps est souillé, l'âme est pure ; ma mort en fera preuve.

— Comment, ta mort ?

— Oui, ma mort ; mais donnez-moi votre parole, mais engagez-moi votre honneur que l'adultère ne sera point impuni !

Tous quatre étendent la main.

— Eh bien, reprend Lucrèce, c'est Sextus Tarquin qui, cachant l'ennemi sous le masque de l'hôte, est venu la nuit dernière sous mon toit, dans ma chambre, dans mon lit, chercher des plaisirs

qui ne lui seront pas moins funestes qu'à moi, si toutefois vous êtes des hommes!

Tous commencent par lui donner leur parole, mais tous aussi cherchent à calmer sa douleur en rejetant la faute sur Sextus. Entre eux deux il y a un coupable et un innocent, un assassin et une victime. Le cœur seul peut faillir, mais où le cœur n'a point failli, où la violence a tout fait, il n'y a de criminel que le misérable qui a abusé de sa force.

Ces raisons semblent insuffisantes à Lucrèce; d'ailleurs sa résolution est prise.

— C'est à vous, dit-elle, puisque vous le reconnaissez pour coupable, de voir quel châtiment il mérite. Pour moi, si je m'absous de la faute, je ne m'exempte point du châtiment, et jamais femme, dans l'avenir, n'aura, pour survivre à son honneur, à s'autoriser de l'exemple de Lucrèce.

Et à peine a-t-elle dit, qu'avant que ni son père ni son époux aient eu le temps de lui arrêter le bras, elle s'enfonce dans la poitrine un couteau qu'elle tenait caché sous sa robe.

Collatin et Lucretius poussent un cri, mais elle seulement fait entendre un soupir, — le dernier. — Le fer lui avait traversé le cœur.

*
* *

L'époux et le père, sans force, sans voix, écrasés par la douleur, s'appuient l'un à l'autre, et regardent en pleurant ce beau corps inanimé.

Mais Brutus, que l'on croit fou, secoue pour la première fois sa folie. Sa tête se redresse, son œil s'illumine; il s'avance vers le cadavre, et lui arrachant du sein le fer resté dans la blessure :

— Par ce sang si pur avant l'attentat du lâche, s'écrie-t-il, je jure, et je prends les grands dieux à témoin de mon serment. Je

jure de poursuivre par le fer et par le feu, et par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, Tarquin le Superbe, sa fatale épouse Tullia et toute sa postérité, et de ne jamais souffrir, moi vivant, que ni eux ni d'autres règnent à Rome.

Et il passe le couteau sanglant à Lucretius.

Lucretius et Collatin relèvent la tête, étonnés tous deux. C'est la première fois que Brutus dit à la suite l'une de l'autre deux paroles sensées, et non-seulement ses paroles sont sensées, mais terribles.

— Jurez, leur dit Brutus.

Et cédant à l'ascendant de cet homme dont ils commencent à comprendre le génie, ils jurent après lui et dans les mêmes termes que lui.

De ce moment c'est Brutus qui dirige tout. Il s'est fait chef, et l'on comprend qu'en effet c'est à lui de commander. Il fait placer sur un brancard le corps de Lucrèce et le porte au Forum.

A l'aspect de ce beau corps ensanglanté, à la vue des larmes que versent le père et l'époux, au récit du crime de Sextus, tous les cœurs s'émeuvent; puis la colère prend la place de la pitié; puis la vengeance, fille de la colère, grandit à son tour, et de sa voix stridente appelle les citoyens aux armes.

Au bout d'une heure, cinq cents jeunes gens déterminés entourent le cadavre en brandissant leurs épées.

Une moitié de la troupe reste à Collaties pour en garder les portes et empêcher la nouvelle de cette révolte de parvenir jusqu'au roi; l'autre, conduite par Brutus, marche vers Rome.

D'abord les Romains croient avoir affaire à une surprise ennemie; mais en reconnaissant à la tête de cette troupe les plus nobles citoyens de Collaties et même de Rome, on se dit que de tels hommes n'agissent point au hasard et méritent d'être écoutés.

Le récit du crime, fait par Lucretius, n'excite pas une moins

grande horreur à Rome qu'à Collaties. Le héraut convoque le peuple, et Brutus parle à son tour.

Cette fois encore l'étonnement est grand et l'enthousiasme suprême. Il semble à la foule que Jupiter fait pour elle un prodige, et qu'il rend la raison à un insensé pour que cet insensé maudisse un tyran.

Séance tenante la déchéance de Tarquin est prononcée. Les trois princes, Titus, Aruns et Sextus, sont exilés; Tullia s'enfuit du palais, et traverse les rues de Rome au milieu des imprécations des hommes et des femmes, qui vouent la fille parricide aux Furies vengeresses.

Pendant ce temps Brutus arme les jeunes gens, se rend au camp sous Ardée pour soulever l'armée contre le roi, et laisse le commandement de la ville à Lucretius, que Tarquin vient de nommer quelque temps auparavant gouverneur de Rome.

En même temps que Brutus marche vers le camp pour le soulever, Tarquin, qui vient d'apprendre ce qui se passe, marche vers Rome pour la soumettre. Brutus est averti à temps, se jette de côté, le laisse passer, poursuit son chemin vers le camp, qui l'accueille avec des cris de joie.

Rome, au contraire, ferme ses portes à Tarquin, et du haut des murailles on lui signifie le décret qui le condamne à l'exil.

Force fut à Tarquin de se retirer à Cère en Étrurie.

Ses deux fils, Titus et Aruns, chassés du camp, allèrent l'y rejoindre.

Quant à Sextus Tarquin, il partit pour Gabies, qu'il regardait comme son royaume; mais à sa vue les souvenirs de meurtre et de rapine qu'il y avait laissés, endormis un instant pendant son absence, se réveillèrent à son retour.

Il périt assassiné.

Lucius Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome, avait régné vingt-cinq ans.

Selon le plan laissé par Servius Tullius, on créa deux consuls, qui furent Lucius Junius Brutus et Lucius Tarquinius Collatin.

Ainsi se réalisa la prédiction de l'oracle, qui avait dit que le premier des trois jeunes gens qui embrasserait sa mère, hériterait du pouvoir à Rome.

Voilà la légende de Lucrèce. L'événement arriva, au dire de Tite-Live, l'an deux cent quarante-quatre de la fondation de la Ville.

ALEXANDRE DUMAS.







MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

Marie-Thérèse savait que la grande histoire ne se fait pas sans poésie. Que resterait-il de la guerre de Troie sans Homère? Où serait la couronne d'Auguste sans Horace et Virgile? Qui songerait à Léon X sans la poésie de Raphaël? On n'eût jamais parlé du passage du Rhin sans les vers de Boileau, ce qui prouve que la poésie, même la poésie de Boileau, parle encore plus haut que l'histoire. A ces causes, ce que Marie-Thérèse avait estimé le plus dans l'héritage de son père, c'était Métastase. Ne devait-il pas comprendre cette jeune impératrice sans empire, lui qui avait couru les rues de Rome improvisant des vers pour gagner la couronne du Tasse? Marie-Thérèse se trompait pourtant dans son enthousiasme pour son poëte. Il fut inutile à sa renommée, car il ne porta jamais la couronne des grands poëtes; et si aujourd'hui l'impératrice nous apparaît un peu effacée dans la galerie des illustres souveraines, c'est que Métastase n'était ni le Tasse ni Shakspeare.

Et cependant n'a-t-elle pas eu la plus poétique des destinées guerrières, cette jeune fille née pour le trône et qui brava l'Europe pour s'y asseoir?

Une fois son père mort, Dieu ne fit rien pour elle; autour

d'elle tout lui fit défaut, même ses enfants. Elle tenta de donner par son amour sa grande âme à son mari; mais François, duc de Lorraine, sembla ne jamais dépasser à la cour le seuil de la chambre à coucher. Il le reconnaissait lui-même; aussi disait-il gaiement : « Il n'y a dans ma cour que l'impératrice et mes enfants; moi, je ne suis qu'un simple particulier. »

Au dix-huitième siècle, il y eut trois carnavals célèbres : celui de Venise, celui de Vienne, et celui du Palais-Royal. A Paris, le carnaval fut gâté par les philosophes; à Venise il durait depuis trop longtemps; à Vienne ce fut le vrai carnaval; car à Vienne, sous les ombrages du Prater, dans les redoutes semées sur les rives chantantes du Danube, et jusque dans le palais impérial, l'amour, tout en innovant sous le masque les beaux sentiments qui plus tard devaient tuer Werther, fut un joyeux professeur d'égalité. Déjà comme plus tard, au temps de madame de Staël, les souverains « ne voulaient être considérés dans leurs amusements que comme de simples particuliers, et n'usaient de leurs droits que quand ils remplissaient leur devoir. » Depuis Ferdinand III, les césars autrichiens ne s'occupaient plus seulement de légitimer la devise aux cinq voyelles orgueilleuses : A. E. I. O. U. « *Austriæ est imperare orbi universo.* » Ils aimaient à montrer qu'ils savaient le latin mieux que les professeurs de leurs universités, qu'ils composaient des anagrammes mieux que leur poëte lauréat, et surtout qu'ils s'entendaient en musique mieux que leur maître de chapelle. Léopold Ier voulut mourir en écoutant un canzone dont il avait noté les paroles. Joseph Ier était un savant contrepointiste. Charles VI enfin, le père de Marie-Thérèse, était le plus grand mélomane du monde, et son goût pour l'art ne s'arrêta pas dans les limites d'une passion platonique. Au sortir de son conseil des ministres, il s'asseyait au clavecin pour corriger et pour achever les partitions de ses opéras, qui, aux jours de fêtes, étaient représentés sur le théâtre de la cour par les feld-maré-

chaux, par les chambellans, et aussi par les princes et par les princesses du sang impérial. A la naissance d'un de ses derniers enfants, on joua un drame lyrique dont Apostolo Zeno, le librettiste vénitien, lui avait fourni les paroles. Ce jour-là, l'Empereur dirigeait l'orchestre, où les exécutants n'étaient rien moins que les plus hauts dignitaires du saint-empire. Sur la scène, Marie-Thérèse, sans embarras et sans fausse majesté, chantait sous un costume mythologique de prima donna. Ne fut-ce pas en cette occasion, et au moment où les applaudissements fêtaient l'œuvre du maestro couronné, que le vieux maître de chapelle Fux (Kreisler avant Hoffmann) dit à Charles VI, dans le naïf essor de son enthousiasme : « Quel dommage que Votre Majesté ne soit pas un maître de chapelle! — Je vous remercie, mon cher Fux, dit Charles VI; mais je me contente de mon sort en attendant mieux. »

Pourquoi Marie-Thérèse n'en est-elle pas restée à ses joies faciles de la jeunesse? La cantatrice dut regretter plus tard, sous l'hermine et le velours de son manteau impérial, le clinquant de ce costume païen qu'elle portait avec tant de gaieté. Ainsi que plus tard sa fille Marie-Antoinette aimait à oublier qu'elle était reine en redevenant fermière dans un opéra-comique de Sedaine, Marie-Thérèse aimait à ressusciter, dans une vision lumineuse, ces premières années si douces où elle se laissait aller au courant de l'existence, occupée de son rôle à apprendre, de son chaste amour pour François de Lorraine, et des songes d'or où plus d'une fois lui apparurent les fantômes majestueux de la grande Isabelle et de Blanche de Castille. Aussi la musique, qui avait été d'abord pour elle une amie, lui devint plus tard une consolatrice. Comme elle se plaisait à assister aux leçons de ses filles, quand le sopraniste Mancini faisait chanter à Marie-Élisabeth ou à Marie-Béatrice quelques cantates de Porpora! Comme elle s'intéressait aux derniers chants de la Faustina, dont elle avait presque vu les débuts. Comme elle se délassait de la lourde tâche des guerres à diriger

et des traités à conclure! En 1762, Léopold Mozart, l'ancien valet musicien du comte de Thun, arrivait à Vienne accompagné de ses deux enfants, dont le plus petit devait être le créateur de *Don Juan*. Il y eut ce jour-là une scène charmante au palais impérial. François Ier vint chercher lui-même dans l'antichambre le virtuose de six ans, qui, aux portes de la ville, avait apprivoisé les douaniers en leur jouant un menuet. Marie-Thérèse prit sur ses genoux le frêle génie, qui ne s'étonnait pas de sa faveur; puis, comme il se laissa glisser sur le parquet, ce fut l'archiduchesse Marie-Antoinette qui le releva en l'embrassant. « Vous êtes bien bonne, dit Wolfgang, et je voudrais vous épouser. — L'épouser, dit Marie-Thérèse souriante, et pourquoi? — Pour lui prouver ma reconnaissance, reprit l'enfant sublime; elle est si bonne! » Douce pastorale qui après un siècle nous cause encore une émotion qui n'est pas sans mélancolie. L'impératrice devait mourir en regardant tristement sa maison dépeuplée, son cœur de mère orphelin, et sa grandeur inaccomplie. L'archiduchesse devait porter sous le couteau sa belle tête, si bien faite pour sourire à toutes les voluptés innocentes; et lui-même, l'enfant prédestiné, le petit Mozart, devait expirer à trente-cinq ans, très-pauvre, très-triste, très-las, non pas d'avoir multiplié des chefs-d'œuvre, mais d'avoir vu se multiplier autour de lui les haines impitoyables de l'ignorance. Il devait expirer au moment où il terminait l'hymne que notre âme répète encore involontairement au souvenir de ces augustes hôtesses de Vienne, la messe du *Requiem*.

Le repos, en effet, ce dut être la parole suprême de Marie-Thérèse. « Bienheureux sont ceux-là parce qu'ils se reposent! » disait Luther en traversant le cimetière de Worms. Marie-Thérèse ne trouva que dans le tombeau cette volupté de la quiétude.

Marie-Thérèse n'avait pas, comme Catherine II, la terreur du néant. Grâce à Dieu, elle n'était pas si philosophe que de lire ses oraisons dans Voltaire. Elle n'avait pas pris, comme le roi de

Prusse, pour directeur de conscience d'Holbach et Lamettrie. Aussi, elle savait que la mort en Dieu est la vie nouvelle, libre des douloureux labeurs du trône. Pendant que tant d'autres ne s'occupaient qu'à bâtir des palais, châteaux de cartes pour le lendemain, elle bâtissait avec une pieuse sollicitude sa maison de granit pour l'éternel lendemain. « C'est dans le caveau des capucins, tombeau » des empereurs d'Autriche et de leur famille depuis deux siècles, » dit madame de Staël, « que pendant trente années Marie-Thérèse » entendait la messe en présence même du sépulcre qu'elle avait » fait préparer pour elle à côté de son époux. Cette illustre » Marie-Thérèse avait tant souffert dans les premiers jours de sa » jeunesse, que le pieux sentiment de l'instabilité de la vie ne » la quitta jamais, au milieu même de ses grandeurs. Il y a beau» coup d'exemples d'une dévotion sérieuse et constante parmi les » souverains de la terre : comme ils n'obéissent qu'à la mort, son » irrésistible pouvoir les frappe davantage. Les difficultés de la vie » se placent entre nous et la tombe; tout est aplani pour les rois » jusqu'au terme, et cela même le rend plus visible à leurs » yeux. »

Les fêtes conduisent naturellement à réfléchir sur les tombeaux. De tout temps la poésie s'est plu à rapprocher ces images, et le sort aussi est un terrible poëte qui ne les a que trop souvent réunies.

Le mariage de Marie-Thérèse, qui avait été pour elle la première épreuve de sa volonté, puisqu'elle s'était mariée de haute lutte avec son père, fut une fête pour l'Autriche, d'abord parce que c'était un mariage, mais aussi comme si l'on eût pressenti que ce mariage, qui allait donnèr douze enfants à la maison impériale, donnerait un mari et non pas un maître à l'archiduchesse. Toute la ville de Vienne était encore en joie quand mourut le prince Eugène. Il semblait que la Providence avait attendu pour frapper le vieux soldat de l'Autriche, l'heure où le

génie de Marie-Thérèse allait créer cent mille jeunes défenseurs à la patrie.

Marie-Thérèse paraissait impatiente d'exploiter le génie du gouvernement qui était en elle, quand la ligne masculine de la maison de Hapsbourg, qui régnait depuis plus de quatre cents ans, s'éteignit le 20 octobre 1740, à deux heures du matin, avec Charles VI. En vertu de la pragmatique sanction, l'archiduchesse recueillit cette couronne impériale, qui, jetée dans la balance de Dieu, faisait jadis équilibre au globe du monde. Elle était elle-même presque à l'agonie, et ses souffrances lui envièrent le triste bonheur de recevoir la bénédiction paternelle. Le lendemain pourtant elle était debout, elle donnait audience aux officiers de l'État, elle suffisait à toutes les exigences de son nouveau devoir. Son ferme cœur avait réparé tout de suite les défaillances de son corps malade; elle n'avait pas voulu tarder d'une heure à prouver à la nation que l'Autriche devait compter sur elle, et en elle la volonté aussi avait été souveraine.

Que de dangers et que d'obstacles autour de cette jeune fille de vingt-deux ans, qui hier encore se livrait sans arrière-pensée aux belles folies des mascarades et des opéras! Il ne restait pas plus de cent mille florins dans le trésor, l'armée ne se montait pas à trente mille hommes, les vivres étaient rares dans la capitale; déjà, c'est un témoin oculaire, l'Anglais Robinson, qui parle, les ministres voyaient les Turcs en Hongrie, les Hongrois révoltés, les Saxons en Bohême, les Bavarois aux portes de Vienne, et la France les excitant tous. Marie-Thérèse ne se découragea pas. Et pourtant les présages étaient funestes; les puissances européennes se tenaient sur la réserve, et bientôt un ennemi qu'on ne redoutait pas vint porter à son comble la désastreuse situation de l'empire. Frédéric II venait de monter sur le trône; il lui fallait un jeu de prince pour signaler son avénement, et il envahit la Silésie à l'improviste. C'était mentir à la foi des traités : mais la

fortune se mit du côté des parjures; on le vit bien à la bataille de Molwitz.

Marie-Thérèse avait pour elle l'honneur, sa conscience, et aussi son génie. Elle repoussa avec indignation les efforts de Georges II d'Angleterre, qui essayait de négocier un accommodement entre la Prusse et le saint-empire. Elle voyait plus haut et plus loin que ses ministres le visionnaire Staremberg, l'inerte Kœnigsekh, l'intrigant Zinzindorf, et les très-médiocres Harach. En face d'une cause totalement désespérée, elle resta héroïque, et son héroïsme eut raison du sort. Elle ne s'abusait pas sur les hasards du lendemain; elle écrivait à sa belle-mère, la duchesse de Lorraine : « J'ignore encore s'il me restera une ville pour faire mes couches. » Mais en même temps elle décidait à la servir les habitants de la Hongrie, et à la diète de Presbourg elle entraîna tous les cœurs. Je laisse parler l'historien de la maison d'Autriche, William Coxe; car pour raconter ces austères beautés de l'histoire, il faut rassembler, comme dans une gerbe lumineuse, tous les témoignages de la tradition :

« L'impératrice, vêtue de deuil, mais dans l'habit hongrois, ayant sur la tête la couronne de Saint-Étienne, et ceinte de l'épée royale, objets d'une vénération extrême pour les peuples de la Hongrie, parut tout à coup au milieu de l'assemblée. Elle traversa la salle d'un pas majestueux et lent, et monta à la tribune du haut de laquelle le souverain a coutume de haranguer les états. Après quelques instants de silence, le chancelier retraça la triste situation des affaires et demanda de prompts secours. Marie-Thérèse prit ensuite la parole, et adressa en latin, langue dont l'usage est commun en Hongrie, et dans laquelle on rédige tous les actes de la diète, un discours à l'assemblée. « La situation déplorable de nos affaires, dit-elle, nous a portée à rappeler à nos chers et fidèles états de Hongrie l'invasion récente de l'Autriche et les dangers auxquels ce royaume est exposé, et

à les inviter à chercher un remède à de si grands malheurs. L'existence même du royaume de Hongrie, celle de notre personne, de nos enfants et de notre couronne, sont menacées. Abandonnée de tous nos alliés, nous plaçons notre confiance uniquement en la fidélité et en la faveur si longtemps éprouvées des Hongrois. Dans ce péril extrême, nous vous exhortons, vous les états et ordres du royaume, à délibérer sans délai sur les moyens les plus propres à pourvoir à la sûreté de notre personne, de nos enfants et de notre couronne, et à y recourir sur-le-champ. Quant à nous, les fidèles états et ordres de Hongrie peuvent compter sur notre coopération en tout ce qui pourra contribuer au rétablissement de la félicité publique, et rendre à ce royaume son ancien éclat. » L'impératrice n'avait pas fini de parler que déjà les magnats avaient tiré leurs sabres, et qu'ils s'écriaient : « *Moriamur pro rege nostro Maria Theresia!* mourons pour notre roi Marie-Thérèse! » Ils votaient en même temps des levées de soldats et des offrandes pécuniaires. Ils acclamaient, et leurs cris furent doux alors au cœur de la jeune épousée, le duc de Lorraine comme corégent de Hongrie. Marie-Thérèse souleva alors dans ses bras l'archiduc, qui devait être Joseph II, et, comme la mère, le fils fut béni par un peuple fidèle; et devant ces témoignages inespérés de la sympathie de ses sujets, la noble femme abdiqua sa majesté, et fondit en larmes comme une sœur émue au milieu de ses frères.

Tout était changé désormais. Des bords de la Save et de la Theiss à ceux de la Drave et du Danube, les Croates, les Esclavons, les Pandours, vinrent se ranger vaillants et farouches sous l'étendard impérial. L'électeur de Bavière entra néanmoins dans Prague, il fut même couronné à Francfort sous le nom de Charles VII. Mais en même temps la Bavière fut envahie. Les troupes hongroises menacèrent la haute Silésie; Frédéric II fut forcé d'évacuer la Moravie, et à la bataille de Chotusitz la honte

de Molwitz fut lavée. Un an après, de victoire en victoire, Marie-Thérèse était couronnée à Prague reine de Bohême. Pour arriver là, elle avait pris sur son chemin tous les alliés, quels qu'ils fussent. Les meilleurs de ses capitaines n'ont-ils pas été le colonel Mentzel et le baron de Trenck, moitié héros, moitié brigand? Mais il faut conclure sur la campagne de Bohême avec les paroles deux fois sincères de son ennemi, le roi de Prusse : « Pour recouvrer la Bohême, la fermeté de l'impératrice a été plus vaillante que la force de ses armes. »

Tout favorisait Marie-Thérèse, et les armées françaises trouvaient à Prague une image anticipée de la désastreuse retraite de 1812. Par bonheur pour la France, le maréchal de Saxe nous vengea à Tournay, à Rocoux, à Fontenoy. Après beaucoup de difficultés diplomatiques, un traité fut signé à Aix-la-Chapelle; Marie-Thérèse recouvra les Pays-Bas, sur lesquels Louis XV avait mis la main, mais elle fut obligée de renoncer aux conquêtes qu'elle avait faites en Italie, et, pour consacrer sa grandeur, elle s'occupa pendant sept ans de l'administration de ses États. Une femme, c'est encore Frédéric II qui parle, exécuta pendant seize années des desseins dignes d'un grand homme. Les revenus de la maison d'Autriche s'accrurent dans une proportion inattendue; la justice fut régularisée, l'armée fut disciplinée; enfin, chose plus importante encore, Marie-Thérèse apprit à connaître les hommes de sa cour, à choisir des conseillers. En 1756 elle appelait au ministère le comte de Kaunitz, « si frivole dans ses goûts, si profond dans les affaires » : c'est un mot de l'historien-roi. Elle avait maintenant à ses côtés l'homme qu'il lui fallait pour l'aider dans ses nouveaux débats avec l'Europe.

Le comte de Kaunitz eut pour principal dessein l'abaissement de la Prusse. « Il conçut, dit très-bien l'historien Coxe, le projet hardi, et pour ainsi dire extravagant, d'y parvenir au moyen d'une alliance avec la France, et il eut le bonheur de se faire

comprendre par Marie-Thérèse. — Informé, dit Duclos, il jugea que madame de Pompadour, toute chancelante qu'elle paraissait, était encore la voie la plus sûre pour déterminer le roi; et, en l'engageant dans les affaires, il la rendit ce qu'il désirait qu'elle fût, et ce à quoi elle n'aurait encore osé prétendre, maîtresse de la France. »

M. de Kaunitz pouvait craindre que la dignité de l'impératrice répugnât à lier une correspondance avec la maîtresse de Louis XV; mais, malgré sa dévotion, Marie-Thérèse consentit à appeler Jeanne Poisson sa princesse et sa cousine; et comme son ministre croyait devoir s'excuser d'avoir réclamé d'elle un si grand sacrifice, elle lui répondit : « N'ai-je pas flatté Farinelli? » On sait ce qu'était l'étrange sopraniste qui régna si longtemps à la cour de Madrid. La femme ce jour-là s'immolait à l'impératrice. On tint les conférences à Babiole, petite maison de la marquise. L'abbé de Bernis, qui en voulait fort au roi de Prusse, parce que Frédéric II avait raillé ses petits vers, s'engagea vivement pour Marie-Thérèse. On signa le traité de Versailles, et la guerre de sept ans commença.

On sait quelles furent les conséquences de ces intrigues, où l'impératrice seule trouva son profit et sa gloire. Le maréchal d'Estrée eut pour successeur le prince de Soubise, et la monarchie des Bourbons put ajouter Rosbach à ces déshonneurs de l'ancienne histoire, Poitiers, Azincourt et Crécy. Nous avions fait avec l'Autriche un marché de dupes. Il nous coûta un peu plus cher tous les jours; il semblait que le petit-fils de Louis XIV fût l'humble tributaire de la fille de Charles VI. O Richelieu! où étais-tu? Il n'y avait plus dans ce temps-là que le maréchal de Richelieu.

Maintenant, à quoi bon suivre pas à pas Marie-Thérèse dans les déchéances volontaires de sa majesté? Quand son mari mourut, elle fit proclamer son fils Joseph II empereur, et pendant quinze

ans elle regarda mélancoliquement une société de philosophes se former là où elle avait voulu ressusciter un monde catholique. Elle avait espéré que le mariage de Louis XVI avec sa fille rendrait à l'Autriche sa suprématie sur les affaires de France. Le ministère de M. de Maurepas la détrompa; du reste, déjà en France il n'y avait plus à compter qu'avec le peuple. Ce fut elle pourtant qui signa avec Frédéric le traité définitif de Teschen, le 28 février 1780. Ce fut elle qui rétablit les relations affectueuses de sa maison avec Catherine II. Elle avait ainsi, par deux actes de sagesse qui assuraient la tranquillité de son pays, rejoint la fin de son règne avec le commencement : elle pouvait mourir. Elle mourut avec sa couronne d'impératrice, le 29 novembre 1780, âgée de soixante-trois ans, après un règne de quarante et un ans.

Toutes les filles de Marie-Thérèse ne furent pas des sœurs de cœur pour Marie-Antoinette. C'était aussi une archiduchesse d'Autriche que cette Caroline de Naples, cette Lesbienne couronnée qui ne se précipita pas du haut du rocher de Leucade, mais qui, les yeux ardents, regarda avec sa complice, Emma Hamilton, tant de généreuses victimes tomber dans les flots ensanglantés. Ce jour-là le laurier de Virgile se flétrit au Pausilippe, et sur les rochers de Caprée l'ombre de Tibère tressaillit de joie : Tibère avait trouvé sa sœur.

Marie-Thérèse eut son jour de beauté, mais ce fut un jour sans lendemain. Qu'importe? elle fut belle le jour où elle mit sur sa tête ses deux couronnes : sa couronne de mariée et sa couronne d'impératrice. Elle fut belle le jour où, à peine mariée et à peine impératrice, elle présentait son nouveau-né aux États de Hongrie. Elle avait une de ces beautés majestueuses qui, pour être glorieuses, n'ont pas besoin de la majesté du trône. Elle portait la tête avec une fierté native que tempérait la douceur d'un clair regard toujours affectueux.

L'intelligence répandait sur son front, dans ses yeux et jusque

dans son sourire, cette belle lumière qui, pour les chrétiens comme pour les païens, s'appelle toujours la grâce. L'étude et la mode n'avaient guère ajouté chez elle à tous les dons de la nature. Même au milieu des ballets, même en se déguisant en Vénus ou en Marphyse, elle était toujours restée Marie-Thérèse. Le coiffeur avait bientôt fini son office avec elle : ses cheveux rebelles défiaient le peigne, et elle n'était jamais plus charmante que quand ils flottaient sur son cou. Mais il en coûte cher à la beauté pour mettre au monde seize enfants; seize enfants toujours pendus au sein de leur mère. Cette taille flexible disparut; la petite vérole meurtrit son visage. Une chute de carrosse la défigura presque; il ne resta plus de Marie-Thérèse, de cette jeune fille que le Danube eût comptée parmi ses mille enchanteresses, que les forêts de la Hongrie eussent réclamée naguère pour gouverner les jeux des elfes et les willis, il ne resta plus qu'une matrone chrétienne très-grosse, très-lourde, la peau déchirée, les jambes tremblantes, les yeux éteints. Quand elle mourut, selon l'étiquette, son corps aurait dû être porté par ses chambellans; mais elle-même avait ordonné qu'il fût placé sur un char; elle avait craint que les épaules de ses sujets fussent aussi débiles pour supporter son cadavre que jadis leurs âmes avaient été impuissantes à juger et à comprendre ses projets.

Nous nous soucions peu maintenant de cette beauté évanouie de Marie-Thérèse, qui pour nous cependant, et grâce à des peintres fidèles, présente, même encore aujourd'hui, une image plus brillante que ne la devinèrent à son lit de mort ceux de ses contemporains qui ne l'avaient pas admirée en son printemps. Ce qui nous importe à nous, spectateurs de la postérité, c'est cette beauté de la vertu, qui n'a rien à craindre des outrages du temps, et Marie-Thérèse gagna tous les jours ce charme que l'âge ne pouvait qu'accroître. N'est-ce pas elle qui s'écriait, peu d'instants avant d'expirer : « Si je désirais l'immortalité, ce serait pour sou-

lager les malheureux. » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pension sur ses cassettes. Elle s'était toujours préoccupée des pauvres; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée « l'art nourricier de tous les arts ». Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ. Elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits. Elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans. Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compagnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes. Ah! c'est là un plus digne cortége que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fières, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprenaient dans leurs attitudes charmeresses. Vienne ce jour du jugement qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse à son tour comparaîtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne

déroberont pas aux clartés du soleil sans nuage leur corps véritablement glorieux. Car sur la terre elle a aimé ses enfants comme Marie aimait Jésus; car, souveraine de ce monde, elle a protégé les affligés et les déshérités du monde, comme Jésus a protégé Lazare.

Il y a pourtant des revers aux belles pages de l'histoire évangélique de Marie-Thérèse. Au moment où la victorieuse obtenait d'un gouvernement ruiné trente-six millions comme pour l'indemniser de ses conquêtes, la voix vengeresse de la chrétienne dut dire bien haut à la politique qu'elle était une déloyale alliée. Ce fut sa fille peut-être qui paya trente ans plus tard tous les torts de la mère envers la France. Marie-Antoinette, en montant à l'échafaud, n'avait à se reprocher vis-à-vis de la France que l'amour trop personnel de sa mère pour l'Autriche. Faut-il rappeler encore que quelques années avant, et quand madame de Pompadour n'avait pas fait de nous les satellites de Marie-Thérèse, quand les Français prisonniers à Prague s'indignaient tous les jours des rigueurs de leur geôlière, elle ne fut pas attendrie par cet héroïsme tombé à ses pieds? « Que voulez-vous de moi? leur disait-elle. — Nous voulons, disaient les captifs, la liberté d'aller embrasser les canons que vous nous avez pris. »

ARSÈNE HOUSSAYE.





JEANNE GRAY.

Le 6 juillet 1563 mourut à Greenwich Édouard VI, roi d'Angleterre, prince qu'il est difficile de juger, puisqu'il n'atteignit pas l'âge où ses facultés comme ses passions auraient pris leur naturel développement. Il n'avait que seize ans lorsque la mort l'enleva; c'est pourquoi l'on doit dire que ses actes et ses croyances n'étaient pas le résultat de son jugement propre et personnel, mais bien plutôt la suite inévitable des influences qui pesaient sur sa jeunesse, quoique d'ailleurs son esprit ne fût pas sans distinction, ni son caractère sans quelque vigueur. Au moins est-il certain que l'acte par lequel il entreprit de faire passer la couronne sur la tête de Jeanne Gray lui fut inspiré par un de ses courtisans les moins délicats, le duc de Northumberland.

Northumberland était le personnage le plus puissant et, grâce à sa rapacité, le plus riche du royaume. Il accaparait avec une âpre ardeur les charges et l'argent, et multipliait ses partisans en leur donnant des places, pendant qu'il augmentait ses ressources en emplissant ses coffres. Néanmoins il ne se dissimulait pas tout ce qu'une si grande élévation avait de précaire, vu la faible santé d'Édouard, sur qui son empire était sans bornes. Il songeait donc

à se prémunir contre le danger futur, et même à perpétuer son influence en portant au trône son fils Guilford Dudley.

D'après un acte du parlement et le testament d'Henri VIII, père et prédécesseur d'Édouard, les héritiers présomptifs du jeune monarque étaient Marie et Élisabeth, ses sœurs. Mais comme elles avaient été déclarées illégitimes par des arrêts toujours subsistants, l'ambitieux duc présuma qu'il pourrait avec succès opposer à leurs prétentions cette illégitimité notoire. Or, à leur exclusion, la couronne revenait de plein droit aux représentants des deux sœurs d'Henri VIII, c'est-à-dire de Marguerite, reine d'Écosse, et de Marie, reine de France. Mais la ligne écossaise était odieuse à la nation, et la duchesse de Suffolk, fille de Marie, ne refusa pas de transférer ses droits éventuels à Jeanne Gray, sa fille aînée, mariée à Guilford Dudley, quatrième fils de Northumberland.

Édouard étant menacé d'une mort prochaine, le duc lui proposa de régler sa succession par un testament qui assurât le triomphe du protestantisme en Angleterre, et qui prévînt tout conflit parmi les membres de sa famille. Jeanne Gray était protestante comme Édouard, tandis que Marie était catholique, et de naissance illégitime, ainsi que sa sœur Élisabeth. Il fallait donc donner la couronne à Jeanne Gray, et prendre des mesures pour qu'elle ne lui fût pas contestée. Le prince écouta ces suggestions égoïstes; d'abord son âge et l'affaiblissement de sa santé le rendaient peu propre à réagir contre elles; ensuite il ne crut peut-être pas injuste de changer arbitrairement l'ordre de la succession royale, comme l'avait fait son père, et probablement aussi, dans son fanatisme, voulut-il sacrifier les droits de ses sœurs aux intérêts souverains de sa secte. Quoi qu'il en soit, le testament fut rédigé en ce sens, et l'on envoya chercher le chef de la justice et les principaux magistrats pour le revêtir des formes légales. Il y eut des hésitations et des essais de résistance qui ne se soutinrent pas longtemps; l'acte fut porté à la chancellerie, et légalisé par l'apposition du grand

sceau. Les lords du conseil, la plupart des juges et des jurisconsultes de la couronne y mirent alors leur signature.

Ces choses se passaient dans les derniers jours du mois de juin. Déjà, depuis quelques semaines, l'état intérieur de la Grande-Bretagne avait attiré l'attention des cours européennes, et notamment l'attention d'Henri II, roi de France, et de Charles V, empereur d'Allemagne. Celui-ci s'était toujours montré favorable à Marie, sœur et héritière présomptive du roi mourant; si donc elle arrivait au trône, elle ne pouvait manquer de mettre le pouvoir de l'Angleterre du côté de l'Allemagne contre la France, et peut-être, en acceptant un jour la main de Philippe, fils et successeur de Charles-Quint, assurerait-elle à la maison d'Autriche une prépondérance désormais insurmontable. Mais les mêmes raisons qui portaient l'empereur à favoriser les intérêts de Marie engageaient le roi de France à les combattre; aussi dès qu'il connut les desseins de son rival, Henri fit offrir ses secours au conseil, si des étrangers essayaient de troubler la paix du royaume. Ainsi les vues de Northumberland se trouvaient servies d'une manière efficace, et la politique du monarque français lui venait merveilleusement en aide.

Tout après la signature du testament, le 30 juin, Northumberland avait pris des mesures pour s'assurer de la personne de Marie, l'héritière présomptive dont les prétentions pouvaient lui susciter bien des obstacles. Il lui fit envoyer un ordre signé du roi, pour qu'elle eût à se rendre immédiatement à la cour; son projet était de l'enfermer dans la Tour de Londres. Avertie à temps du danger qu'elle courait, par un billet du comte d'Arundel, Marie quitta précipitamment Hoddesdon, où elle se trouvait alors, et partit à cheval avec les personnes de sa maison pour Kenninghall, dans le comté de Norfolk. Cependant Édouard venait de rendre le dernier soupir; le conseil cacha la nouvelle de sa mort durant trois jours, et fit les préparatifs jugés nécessaires pour le

succès de l'entreprise. Le quatrième jour, après s'être assuré des officiers de la garde et de la maison royale, du lord maire et des principaux citoyens, on publia le lugubre événement du 6 juillet; et le président des lords, accompagné d'une nombreuse escorte, se rendit à Sion-House pour annoncer à Jeanne Gray qu'elle était appelée à monter sur le trône à la place de son royal cousin.

Comme le roi qui venait de s'éteindre, lady Jeanne Gray n'avait que seize ans. Ses contemporains nous l'ont représentée comme une jeune femme de manières agréables, d'un esprit distingué, aimant à étudier la Bible et les livres classiques, et néanmoins plus adonnée à la parure qu'il ne convenait aux principes de la sèche et froide morale professée par les prédicateurs de sa secte. Les écrivains protestants de l'époque moderne lui prêtent des talents supérieurs, et mettent dans sa bouche un éloquent langage et des raisonnements énergiques en faveur des droits de Marie. A les entendre, elle a refusé de prendre une couronne qui ne lui appartenait pas, et témoigné le mépris le plus philosophique pour les splendeurs de la royauté, tout en se soumettant aux ordres de sa famille. Mais ce sont là des fictions inspirées par le désir de relever le mérite d'un parti religieux, je voudrais pouvoir dire par la sympathie due à une jeune fille de seize ans, qui finit sur l'échafaud un règne de neuf jours.

La vérité est que Jeanne Gray ne connaissait pas les projets de son beau-père, ni les artifices par lesquels il avait surpris la simplicité d'Édouard. Elle aimait les joies innocentes et le repos de la vie privée; c'est pourquoi elle avait demandé, dans les derniers temps, la permission de quitter Londres et de se retirer à Chelsea. Pendant qu'elle habitait paisiblement cette solitude, l'ordre lui fut envoyé de revenir aussitôt à Sion-House, et d'y attendre les commandements du roi. Elle obéit sans prévoir ce qui lui était réservé, et le lendemain matin elle reçut la visite de plusieurs personnages, parmi lesquels se trouvaient le duc de Northumberland et la

duchesse de Suffolk. Le duc dit à sa belle-fille, au nom de tous les visiteurs, que le roi son cousin était mort, mais qu'avant d'expirer il avait réglé les choses de manière à maintenir l'Angleterre dans la nouvelle religion, et à la préserver du mauvais gouvernement de Marie et d'Élisabeth, d'ailleurs incapables de lui succéder à cause du vice de leur naissance; c'est pourquoi il avait placé sa confiance en elle, et prescrit au conseil de la proclamer reine. A ces mots, tous fléchirent le genou devant elle, jurant qu'ils étaient prêts à verser leur sang pour défendre ses droits.

Naturellement timide et d'une organisation délicate, Jeanne Gray trembla, poussa des cris de terreur et s'évanouit. Puis, lorsqu'elle eut recouvré l'usage de ses sens, et qu'elle put prononcer quelques paroles entrecoupées de sanglots, « Je déclarai à tous les assistants, nous dit-elle dans une de ses lettres, je déclarai que j'étais peu capable de gouverner, je déplorai amèrement la mort d'un si noble prince, et je m'abandonnai à Dieu, le priant et le suppliant avec humilité, si ce qui m'était offert en ce moment se trouvait juste et légitime, de me donner sa grâce et son esprit, afin que je pusse régner pour sa gloire et son service, et pour la prospérité de l'Angleterre. » Le même jour, dans l'après-midi, Jeanne Gray fut conduite à la Tour, où les rois résident pendant les préparatifs de leur couronnement. Son entrée fut pompeuse; sa mère, la duchesse de Suffolk, portait la queue de sa robe flottante; le lord de la trésorerie lui présenta la couronne, et ses parents s'agenouillèrent à ses pieds. Le soir, à six heures, des hérauts proclamèrent la mort d'Édouard et l'avénement de Jeanne Gray, et l'on distribua un manifeste revêtu de sa signature et expliquant ses droits au point de vue où s'était placé Northumberland. Le peuple, qui s'était accoutumé depuis longtemps à regarder Marie comme sa future souveraine, écouta la proclamation avec ce silence significatif qui est la leçon des pouvoirs trop hardis. Pas une voix ne s'éleva pour approuver; je me trompe, un garçon

d'auberge ayant fait entendre des applaudissements fut cloué le lendemain au pilori et y laissa ses oreilles.

Le 11 juillet parut à la Tour un message de Marie, qui envoyait aux lords la proclamation suivante : « Marie, reine. Sachez, vous tous, fidèles sujets de ce royaume, que votre très-noble prince, votre souverain seigneur et roi, Édouard VI, a quitté ce monde pour un monde meilleur, jeudi dernier 6 juillet; et que maintenant la très-excellente princesse Marie, sa sœur, est, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre et d'Irlande, et possède véritablement la couronne, le gouvernement, le titre d'Angleterre et d'Irlande, et tout ce qui en dépend, pour la gloire de Dieu, l'honneur du royaume d'Angleterre et votre bonheur à tous. Et Son Altesse n'a pas fui du royaume, et n'a pas l'intention de fuir, comme on l'a très-faussement donné à entendre. » Le conseil parut concevoir plus de pitié que de crainte, quand il connut cette protestation d'une femme isolée, n'ayant ni argent ni partisans, surprise à l'improviste et sans avoir eu le temps de se mettre sur la défensive et de se préparer à faire valoir ses droits. Les amis de Jeanne avaient au contraire toutes les ressources d'un gouvernement organisé; les trésors royaux se trouvaient entre leurs mains; les gardes leur avaient prêté serment de fidélité; vingt vaisseaux armés dans la Tamise attendaient leurs ordres, un corps de troupes était prêt à marcher partout où il en serait besoin. Le message de Marie pouvait donc paraître méprisable à Northumberland.

Mais bientôt la situation changea, et les choses prirent un aspect inquiétant pour l'ambitieux duc. On ne le connaissait que trop, et l'on ne connaissait pas sa fille. Il passait pour avoir abattu par le crime les partisans les plus redoutables d'Édouard VI, et l'on supposait même qu'il avait accéléré ou peut-être déterminé par le poison la mort prématurée du malheureux prince. Quoi qu'il en soit, ces bruits prenaient de la consistance dans le public,

et partout l'opinion se prononça pour Marie, quand elle put le faire impunément. Il y a plus : dès le 12 juillet, les comtes de Bath et de Sussex, et les fils aînés des lords Wharton et Mordaunt se joignirent à Marie; les gentilshommes des comtés voisins accoururent en hâte avec leurs tenanciers pour soutenir ses droits méconnus; en sorte qu'on put prévoir qu'elle aurait bientôt réuni sous sa bannière une armée nombreuse.

Le duc de Northumberland comprit qu'il fallait prévenir le rassemblement de ces forces et se hâter de dissoudre cette opposition naissante; mais à qui se fier? Lui-même n'osait quitter la capitale, où sa présence était nécessaire, soit pour maintenir ses complices dans un faisceau compacte, soit pour empêcher les efforts des mécontents. Il exprima donc l'intention de donner au duc de Suffolk le commandement des troupes, parce qu'on était sûr de son affection pour Jeanne Gray, sa fille, et que d'ailleurs on pouvait suppléer à son inexpérience dans la guerre, en plaçant à côté de lui quelques hommes d'une capacité reconnue. Ces combinaisons dissimulaient mal sa perplexité; or, l'hésitation d'un chef dans les circonstances décisives où il faut agir vigoureusement décourage son propre parti et double la confiance du parti contraire. Plusieurs louèrent le courage de Northumberland, ses talents exercés, le bonheur qui s'était attaché partout à ses entreprises; ils amoindrirent le duc de Suffolk et relevèrent avec exagération les conséquences d'une défaite; ils persuadèrent à Jeanne Gray d'insister auprès de son beau-père, afin qu'il se mît à la tête des troupes et soutînt efficacement sa cause. Northumberland céda, mais à regret. Il prit congé de ses collègues, les exhortant à la fidélité en des termes qui trahissaient l'agitation de son âme; il traversa la ville, suivi de ses troupes, et remarqua tristement l'indifférence avec laquelle il était accueilli. « Le peuple s'assemble pour nous voir, dit-il à John Gates avec l'accent du désespoir; mais nul ne s'écrie : Dieu vous conduise! »

Comme il était peu rassuré sur l'issue de la lutte qui allait s'engager, le duc invita les prédicateurs protestants à lui venir en aide, et à faire, du haut de la chaire, un appel aux sentiments religieux de leur auditoire, en montrant tout ce que le culte nouveau gagnerait au triomphe de Jeanne Gray et à la défaite de Marie. Ridley, évêque de Londres, déploya dans ce sens un zèle qui ne fut dépassé par personne : dans un discours prononcé à Saint-Paul, en présence du lord maire, des aldermen et d'une foule nombreuse, il déclara que les filles d'Henri VIII se trouvaient exclues de la succession royale par le vice de leur naissance. Puis comparant le caractère des deux rivales, Jeanne et Marie, il exalta la douceur, la piété, l'orthodoxie de la première, et reprocha à la seconde un orgueil insupportable, ses alliances avec l'étranger, et sa croyance qui la rattachait à Rome. Il la dépeignit comme une femme superstitieuse et livrée à l'idolâtrie, et en donna pour preuve le récit suivant :

« L'année dernière, le 8 septembre, je me rendis près de Marie, qui me reçut avec politesse. Je lui proposai de prêcher devant elle à l'église, afin de la tirer de ses erreurs. Sur sa réponse évasive, j'insistai; alors elle me dit que je pouvais prêcher, mais que ni elle ni aucun des siens ne m'écouterait. — Madame, ajoutai-je, j'espère que vous ne me refuserez pas d'ouïr la parole de Dieu. — Je ne sais, me répondit-elle, ce que vous appelez la parole de Dieu. Il paraît que la parole de Dieu n'est plus maintenant ce qu'elle était du temps de mon père. — La parole de Dieu, lui dis-je, est la même dans tous les temps; mais on la comprend et on la pratique mieux à certaines époques qu'à d'autres. — Sur vos oreilles, reprit-elle, vous n'auriez pas osé, du temps de mon père, prêcher cette parole de Dieu que vous nous donnez aujourd'hui. Quant à vos nouveaux livres, Dieu merci, je ne les ai jamais lus, et je ne les lirai point ni à présent ni jamais. Milord, je vous remercie d'avoir eu la politesse de venir

me voir; mais je ne vous sais aucun gré de m'avoir offert votre prédication [1]. »

Ridley ne fut pas plus heureux avec son auditoire de Saint-Paul qu'il ne l'avait été dans son entretien particulier avec Marie. Plusieurs professaient la plus complète neutralité en matière de culte; les protestants n'admettaient pas encore leur théologie moderne d'après laquelle la croyance religieuse affecte le droit d'hérédité; les catholiques trouvaient dans les arguments de l'orateur un motif de plus pour s'attacher à la cause de Marie en abandonnant Jeanne Gray.

Cependant Marie travaillait activement à grouper autour d'elle les sympathies et les forces nécessaires. Prévoyant que les conseils et l'appui de l'empereur, qui se trouvait en Flandre, pouvaient lui devenir indispensables, elle quitta brusquement Kenninghall et se porta sur Framlingham, où elle arriva le soir, après avoir couru quarante milles sans se reposer. D'un autre côté, elle fit appel aux gentilshommes de la contrée, qui vinrent avec leurs tenanciers se ranger en grand nombre sous ses étendards. Ceux qui ne pouvaient encore se rendre auprès d'elle lui faisaient parvenir de l'argent et lui promettaient chaleureusement leurs services, en sorte que chaque heure voyait croître ses espérances. Déjà dix mille hommes étaient accourus en armes des comtés d'Oxford, de Middlesex, de Berks et de Buckingham, et voulaient marcher sans retard sur Westminster et le palais. Bientôt cette force fut triplée, et Marie compta trente mille soldats prenant sa défense de leur propre volonté, refusant même toute solde, et

[1] Fox raconte qu'en se retirant de cette entrevue Ridley but, suivant la coutume, avec Thomas Wharton, sénéchal de la maison de Marie; mais sa conscience s'effraya tout à coup. « Certainement, s'écria-t-il, j'ai bien mal fait : j'ai bu dans une maison où la parole de Dieu a été rejetée. J'aurais dû, si j'avais rempli mon devoir, secouer la poussière de mes souliers, en témoignage contre cette maison. » Cette anecdote, aussi bien que le récit de Ridley, prouve que le plus fanatique des deux n'était pas Marie.

la servant par générosité chevaleresque. Six vaisseaux ennemis qui venaient d'atteindre le port d'Yarmouth furent amenés par Henri Jerningham à reconnaître son autorité, et fournirent des armes et des munitions fort utiles à des troupes qui s'étaient rassemblées si précipitamment.

Northumberland marchait néanmoins de Cambridge sur Framlingham avec huit mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie. Inférieure en nombre à celle de ses adversaires, son armée était bien supérieure sous le rapport de la discipline; dirigée par un capitaine énergique et résolu, elle aurait pu, par une prompte attaque, disperser les troupes tumultueuses de Marie et la contraindre elle-même à fuir jusque sur la côte de Flandre. Mais la défiance et le doute étaient entrés dans l'âme de Northumberland. Et puis, dans sa marche, il pouvait constater que le nom de Jeanne ne trouvait pas d'écho, et que l'enthousiasme du peuple était pour Marie. De plus, il apprit qu'on l'avait déclaré rebelle et que sa tête venait d'être mise à prix. Enfin, il craignit que sir Édouard Hastings ne lui coupât toute communication avec la capitale. Il trembla de cette peur qui présage et qui enfante les revers, ordonna la retraite sur Cambridge, et écrivit au conseil une lettre effrayée pour lui demander un prompt secours. L'irrésolution du capitaine troubla les soldats, qui d'ailleurs ne se rendaient pas compte des marches et contre-marches prescrites; des bruits décourageants se répandirent, et la désertion commença.

Les lords du conseil parurent touchés des cris de détresse poussés par Northumberland. Ils se décidèrent, avec une sorte de zèle et d'unanimité, à faire venir de la Picardie un corps de troupes mercenaires, à recruter dans le voisinage de la métropole des forces plus considérables et à encourager les enrôlements volontaires par des offres avantageuses. Mais le temps pressait, et l'urgence de la situation s'accommodait mal de ces expédients

tardifs; d'ailleurs l'apparente énergie des lords n'était qu'un jeu. Le duc de Suffolk ne devina rien, et même quand ils proposèrent de se rendre à l'armée pour combattre avec leurs amis et leurs partisans, il entra dans leurs vues, ou du moins n'osa pas s'y opposer, et il les laissa partir, malgré l'ordre qu'il avait de les retenir dans l'enceinte de la tour. Les lords de la trésorerie et du sceau privé, les comtes de Pembroke, d'Arundel et de Shrewsbury, avec deux autres gentlemen, quittèrent la forteresse sous le prétexte d'aller recevoir l'ambassadeur français au château de Baynard. Là se rendirent aussi, d'autre part, le lord maire, le garde des archives et une députation d'aldermen convoqués par un messager fidèle, et une discussion s'ouvrit.

Le comte d'Arundel prit la parole; dans un discours étudié, il déclama contre l'ambition de Northumberland, et vengea les droits insultés des filles d'Henri VIII. « Si les arguments de milord Arundel ne vous entraînent pas, s'écria de son côté le comte de Pembroke en tirant son épée, voici qui donnera la couronne à Marie, ou je mourrai pour sa querelle. » Les convictions de l'auditoire n'étaient guère solides, et Pembroke put voir qu'il avait fait des menaces tout à fait superflues. Des cris d'approbation s'élevèrent, et l'on envoya chercher Suffolk, qui signa comme ses collègues une proclamation en faveur de Marie et par conséquent la déchéance de sa fille. Tous se rendirent à Saint-Paul, réunis en corps et traversant les rues avec solennité; là, ils annoncèrent la décision prise, et firent proclamer Marie reine d'Angleterre et d'Irlande. Les acclamations de la foule couvrirent la voix du héraut, et l'on chanta d'enthousiasme le *Te Deum*. On fit dans la journée des distributions de bière et d'argent à la multitude joyeuse, et toute la nuit fut remplie des démonstrations accoutumées de l'allégresse publique : la ville tout entière s'illumina.

Le comte d'Arundel et lord Paget coururent à Framlingham

porter à Marie la nouvelle de cette révolution. D'autre part, Pembroke prit possession de la Tour avec sa compagnie de gardes, et le lendemain matin Jeanne Gray partit pour Sion-House, après un règne de neuf jours passés dans les plus durs chagrins domestiques et dans les anxiétés les plus poignantes. Car aux appréhensions qui lui faisaient entrevoir un dénoûment malheureux se joignaient la colère de son mari et l'humeur impérieuse de sa belle-mère. L'ambitieux Guilford aspirait non-seulement à être le mari de la reine, mais à être roi, et dans une violente discussion, il avait amené Jeanne à consentir aux mesures qu'il faudrait prendre dans ce but; puis, comme elle exprima le lendemain le regret d'avoir montré tant de facilité et l'intention de le faire duc et non pas roi, il entra en fureur et menaça Jeanne, que la duchesse de Suffolk accablait en même temps d'injures et de reproches. La malheureuse Jeanne en eut un si grand effroi, qu'elle s'imagina qu'on l'avait empoisonnée, comme elle le raconte elle-même dans ses lettres, dont l'original anglais est perdu, mais que nous avons encore en une traduction italienne. « Je sais à n'en pouvoir douter, dit-elle, que deux fois en ce peu de jours on me donna du poison, la première fois chez la duchesse de Northumberland, et ensuite à la Tour, comme j'en ai de sûrs et irréfragables témoignages, indépendamment de ce que j'ai éprouvé. J'ai voulu dire toutes ces choses pour preuve de mon innocence et pour la décharge de ma conscience. »

Dès que Jeanne fut partie pour Sion-House, les lords envoyèrent à Northumberland l'ordre de congédier ses troupes et de se soumettre à l'autorité de la reine Marie. Mais déjà l'étrange capitaine avait devancé le désir des lords, malgré leur empressement : ayant mandé le docteur Sands, qui, le dimanche précédent, avait prêché contre les filles d'Henri VIII, il se rendit avec lui sur la place du marché, et là, les larmes aux yeux, il proclama Marie comme sa reine, et agita son chapeau dans l'air en signe de satis-

faction. On l'arrêta le lendemain, sous l'accusation de haute trahison, et on le conduisit à la Tour avec ses principaux complices; on arrêta de même ses fils et le duc de Suffolk. Il fallut une forte garde pour défendre les prisonniers contre la vengeance du peuple ameuté.

Élisabeth n'avait point paru dans cette lutte. Northumberland l'avait pressentie en lui faisant offrir une forte somme d'argent et des domaines très-considérables si elle voulait renoncer à tout droit d'hérédité. Elle répondit que, tant que sa sœur serait vivante, elle n'avait pas de droit qu'elle pût céder. Mais comme elle ne se déclara pas pour Jeanne, elle ne se déclara pas non plus pour Marie; et même, afin de ne prendre aucun engagement et de rester prête à tirer parti de la situation, elle se tint renfermée dans sa chambre, alléguant une indisposition plus ou moins réelle. Toutefois elle éprouva du mieux et le besoin de se prononcer quand la lutte prit une tournure décisive : escortée de cinq cents chevaux, elle alla rejoindre sa sœur et la féliciter de son triomphe. Elles firent ensemble leur entrée solennelle à Londres, au milieu des corps d'arts et métiers et des troupes rangées sur leur passage. Leur toilette était brillante; les deux royales sœurs attiraient tous les regards et tous les applaudissements. La reine Marie n'avait ni la majesté de son père, ni les beaux traits et l'air gracieux de sa mère; ainsi parlaient ceux qui avaient vu Henri VIII et Catherine. Du reste, elle avait des yeux noirs et perçants qu'elle ne fixait sur personne sans inspirer un respect mêlé de crainte; mais elle était petite et courte, d'une complexion délicate, et le chagrin avait imprimé sur son visage des traces profondes. Élisabeth avait plus d'avantages extérieurs : elle était dans toute la fleur de la jeunesse; elle avait de la grâce plutôt que de la beauté, elle paraissait grande et bien faite; son teint brun donnait de l'énergie à ses traits; ses yeux étaient beaux, et surtout « elle faisait profession d'avoir une belle main, » comme le disait dans son

langage pittoresque l'ambassadeur vénitien rendant compte au sénat des événements dont il était le témoin depuis quelques semaines.

En montant sur le trône, Marie, qui n'avait autour d'elle aucun conseiller intime, recourut à l'empereur, et lui demanda son avis sur plusieurs questions importantes, et particulièrement sur la vengeance qu'il fallait tirer de la dernière conspiration. Charles répondit que, dans l'intérêt du principe, il ne fallait pas laisser cette tentative impunie, mais qu'on devait allier la miséricorde à la justice, et qu'après avoir puni les principaux conspirateurs, il était expédient d'accorder aux autres une amnistie spontanée et complète. Ce fut en effet la conduite de Marie : sur une liste de vingt-sept personnes qu'on lui présenta, elle en désigna sept dont le procès fut immédiatement commencé; c'étaient le duc de Northumberland et son fils, le comte de Warwick; le marquis de Northampton, Jones et Henri Gates, Thomas Palmer et Andrew Dudley, conseiller et confident du principal coupable. On avait engagé Marie à faire mourir aussi Jeanne Gray. « Si on l'épargne, disaient les politiques, elle sera pour les factions un drapeau toujours levé, et le royaume ne sera jamais tranquille; d'ailleurs elle s'est prêtée à une combinaison injuste, qui tendait à la porter sur le trône, et il faut qu'une telle présomption soit punie de mort. » Marie n'écouta pas sans trouble et sans répugnance ce langage empreint d'une sévérité outrée : il lui parut que sa malheureuse cousine n'était que la victime inexpérimentée des ambitieux desseins conçus par Northumberland; que du reste sa vie ne créait point un danger pour l'État, et que, s'il en arrivait autrement, il serait encore temps d'aviser. Enfin la voix du sang parlait au fond de son cœur, et le meurtre de sa jeune parente l'épouvantait.

Cependant le procès des conspirateurs commença. Northumberland essaya de se défendre en posant ces questions : « Un homme est-il coupable de trahison quand il n'agit que par l'autorité du

conseil et sous la garantie officielle du grand sceau? Ceux-là peuvent-ils siéger comme juges qui, dans tout ce qui fait la matière de l'accusation, ont agi comme conseillers et complices? » On lui répondit : « Le conseil et le grand sceau n'ont pu rien autoriser ni rien couvrir, puisqu'ils étaient ceux d'une usurpatrice et non de la souveraine légitime, et de plus les lords récusés par vous ne seraient incapables de siéger que s'il existait contre eux un acte d'accusation ou une sentence de condamnation. » Northumberland n'insista pas, il se reconnut coupable; ensuite il demanda que son supplice fût mitigé, qu'on lui donnât un digne théologien pour le préparer à la mort, et qu'on lui permît de conférer avec deux lords du conseil sur des secrets d'État venus à sa connaissance pendant qu'il était premier ministre. Rentré dans sa prison, il fit supplier la reine de lui laisser la vie, et il faillit être exaucé, la reine marquant de la compassion et n'ayant été ramenée à la sévérité que par ses ministres. La nuit qui précéda sa mort, Northumberland fit une dernière tentative auprès du duc d'Arundel, et demanda « fût-ce la vie d'un chien, pourvu qu'il vécût seulement et pût baiser les pieds de la reine; » ce sont les termes de sa lettre. Mais le lendemain, 21 août, Northumberland fut décapité avec sir John Gates et sir Thomas Palmer.

Les autres coupables furent graciés; seulement, quelques mois plus tard, on proposa et l'on fit adopter un bill rigoureux contre les auteurs et principaux fauteurs de la conspiration, c'est-à-dire contre l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Cranmer, contre sir Ambroise Dudley, Guilford Dudley et sa femme, la malheureuse Jeanne Gray. Marie n'avait pas l'intention de les faire mourir; mais elle espérait que le châtiment ainsi suspendu sur leur tête les empêcherait de se prêter à des projets factieux, et préviendrait les conspirations. Mais dans un pays bouleversé par des troubles politiques et des révolutions religieuses, il est difficile que les partis consentent à déposer leurs prétentions.

Marie avait inquiété bien des fortunes et bien des esprits par ses essais de retour au catholicisme, qui était, comme elle le dit elle-même, la religion de ses pères, et par son projet de mariage avec Philippe d'Espagne, qui devait succéder à Charles-Quint. Le retour au catholicisme faisait appréhender une prochaine restitution des biens pris aux églises et aux couvents par la réforme. Or, si les dépouilles de l'Église n'avaient d'abord été distribuées qu'à un petit nombre de favoris et d'acheteurs, maintenant elles étaient allées, par les ventes et les partages, aux mains de plusieurs milliers de personnes, et presque toutes les familles opulentes du royaume avaient des motifs pour écarter une mesure qui devait, selon l'opinion générale, leur imposer une restitution désagréable. Le projet d'épouser Philippe, en mettant l'Angleterre sous la pression de l'étranger, froissait le sentiment national, et en accroissant la prépondérance de l'Espagne, irritait les ambassadeurs des cours européennes. Des intrigues s'ourdirent, une nouvelle conspiration éclata; elle prit même, un instant, des proportions formidables. Marie fit face au danger avec beaucoup de calme et de résolution, et en définitive, cette fois encore la victoire lui resta.

A la suite de la conspiration tramée par Northumberland, Marie n'avait fait périr que trois personnes. Dans les mœurs du temps et du pays, cet acte parut empreint d'une excessive clémence, et en effet partout ailleurs des crimes semblables furent expiés plus cruellement. Aussi quand la seconde conspiration eut lieu, on ne manqua pas d'en accuser l'impunité accordée aux complices de Northumberland, et le raisonnement parut d'autant plus plausible, que des membres de sa famille venaient de s'armer de nouveau contre Marie : de ce nombre étaient le duc de Suffolk, père de Jeanne Gray, et lord Thomas Gray, son oncle. Il fut donc décidé qu'un châtiment sévère apprendrait aux factieux que, s'ils osaient braver encore l'autorité du souverain, c'était au péril de leur fortune et de leur vie. Marie réprouva son ancienne indul-

gence comme la cause de la récente insurrection, et consentit à signer un ordre pour l'exécution de Guilford Dudley et de Jeanne Gray, sa femme, avant le procès des derniers conspirateurs et dans le délai de trois jours.

Quand l'instant fatal arriva, Marie envoya dire aux deux condamnés qu'ils pouvaient échanger ensemble un suprême adieu. Jeanne ne voulut point accepter cette grâce, parce que, dans peu d'heures, s'écria-t-elle, nous nous reverrons aux cieux. Elle contempla d'un regard stoïque son mari qui marchait à la mort et le cadavre sanglant que l'on rapporta, quelques instants après, dans la chapelle de la prison. Le supplice avait eu lieu sur la colline de la Tour, en présence d'une foule considérable. Pour Jeanne, à cause de sa royale extraction, on lui épargna la honte d'une exécution publique. L'échafaud fut dressé sur le gazon de la Tour, presque en face de sa cellule. Elle y monta d'un pas ferme et avec une contenance paisible. « Je reconnais, dit-elle, avoir commis une faute en donnant mon assentiment à la trahison de Northumberland, quoique d'ailleurs je n'aie pris aucune part à ces affaires dans l'origine. Ce plan n'est pas venu de moi, mais de ceux qui paraissaient comprendre ces choses mieux que moi. Que j'aie désiré ou recherché la dignité royale, je le nie et je m'en lave les mains devant Dieu et devant tout le peuple chrétien ici rassemblé. » Elle fit, à ces mots, le geste des gens qui se lavent les mains; puis elle exprima l'espoir d'être sauvée par les mérites du Christ, et conjura les spectateurs de lui venir en aide par leurs prières dans cette lugubre épreuve. Enfin après avoir récité un psaume avec le pasteur Feckenham, autrefois abbé catholique de Westminster, elle posa sa tête sur le billot. Un seul coup sépara la tête du corps. Cette infortunée princesse n'avait pas dix-sept ans.

Une première fois on avait épargné Jeanne Gray, et l'on avait cru pouvoir compter sur la loyauté de Suffolk et de sa maison. Le duc, en se révoltant, venait de montrer qu'il ne regardait pas sa

reconnaissance comme engagée par cette condescendance. Néanmoins l'ingratitude du père n'était point le crime de la fille, et la punir n'était ni juste ni magnanime. Suffolk tomba sans exciter aucune pitié, parce qu'il manqua jusque dans sa mort de tout ce qui appelle les sympathies des âmes honnêtes; Thomas Gray, son frère, périt victime de son ambition, acceptant la mort avec courage et fierté. Mais Jeanne Gray n'avait rien fait depuis son pardon; de plus, sa jeunesse plaidait éloquemment en sa faveur; enfin on pouvait écarter, s'il était encore à craindre, le danger de sa compétition par une autre peine que la mort violente. C'est pourquoi la sentence de Marie fut une cruauté superflue, que peuvent expliquer sans doute, mais que ne justifient pas les mœurs dures et sanguinaires de son époque.

G. DUFAYL.


G. Staal
W. J. Edwards



...TINE DE MILAN.

... de toute sorte : des crimes de
... famille, des ignominies publiques et pri-
...tes, des guerres funestes; l'anarchie au
..., la peste, la famine,
... l'histoire ne



VALENTINE DE MILAN.

Après un règne de sagesse, qui avait été comme une halte dans le malheur, la France venait de tomber dans un règne où le mot fatal de folie se montre d'avance comme un sinistre pressentiment. Rien de plus troublé et de plus dramatique que cette fin du quatorzième siècle, époque lugubre, où la plume de l'historien ne trouve à retracer que des maux de toute sorte : des crimes de palais, des souillures de famille, des ignominies publiques et privées, des rivalités sanglantes, des guerres funestes; l'anarchie au comble, la royauté dégradée, le pays dévasté, la peste, la famine, tous les fléaux, toutes les calamités ensemble. Jamais l'histoire ne fut plus terrible et les révolutions plus implacables. On voit marcher, tantôt séparés, tantôt confondus, au travers de cette grande tragédie, les forfaits et les amours, les fêtes et les massacres, l'histoire et le roman; tous les désordres d'un monde réel et d'un monde fictif; l'imagination entrait dans les crimes, les crimes dans l'imagination. Tout va pour ainsi dire au hasard; le désordre se joue dans les ruines. Tout s'abîme dans un grand chaos; et, dans cette confusion de misères, le vice survit, la débauche s'étale, le crime a ses fêtes.

En présence de ces lamentables spectacles, de ces scènes de barbarie sauvage ou d'effroyable volupté, l'âme se sent prise d'une immense pitié ou d'un indicible dégoût; et la pensée attristée, qui cherche à se reposer sur ce théâtre d'horreurs, découvre avec bonheur, dans l'ombre, une douce et pure image : la figure touchante de Valentine de Milan, épouse du duc d'Orléans; femme infortunée, fidèle à son époux, fidèle à son roi, qui tempère ce spectacle de désastres par le charme de ses vertus et de sa beauté.

Valentine Visconti, ou Valentine de Milan, était de cette illustre maison des Visconti qui donna pendant deux siècles des chefs et des maîtres à Milan, et fut longtemps à la tête des Gibelins, l'une de ces deux puissantes factions dont les querelles ensanglantèrent l'Italie durant près de quatre cents ans. Quelques Visconti sont cités honorablement dans l'histoire dès le onzième siècle; mais la grandeur de cette maison date de 1268, époque où Othon Visconti fut placé sur le siége de Milan.

Valentine était fille de Jean-Galéas Visconti et d'Isabelle de France, que le roi Jean, dans sa détresse, avait donnée au duc, moyennant de gros subsides; Valentine était donc du sang de France. L'histoire nous a laissé peu de récits sur sa vie; mais ses longs malheurs ont versé sur elle un intérêt touchant. Nous la trouverons mêlée à des scènes de douleur, et il faut que sa vertu soit restée pure au milieu de ces temps de crime, puisqu'elle en est sortie intacte même des accusations qui souillèrent tant de renommées.

Charles V, dont le règne passa comme un rapide bienfait sur la France, avait laissé deux fils, Charles et Louis, et une fille nommée Marguerite. Charles, l'aîné des deux princes, avait à peine douze ans lorsqu'il devint roi, sous le nom de Charles VI. Louis, son frère, était duc d'Orléans; de lui devait venir une tige royale, par Valentine de Milan.

Le roi enfant et son jeune frère avaient été salués tous les deux par les peuples avec de longs cris d'amour. Ils étaient ornés également de vertus et de grâce, et les historiens se plaisent à dire les présages qui s'attachaient à leur brillante enfance. Une tendre amitié les unissait dès leur bas âge. Par malheur, Louis devait faire plus tard une horrible profanation de cette tendresse.

La minorité de Charles VI fut en proie aux déprédations et aux rivalités des trois oncles paternels et tuteurs de ce prince, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne; le duc de Bourbon, son oncle maternel, homme estimable, ne put presque rien pour contre-balancer les maux d'une administration sans talent et sans justice. Charles épousa, à l'âge de dix-sept ans, Isabeau, fille d'Étienne, duc de Bavière, âgée de quatorze ans. Ce fut un choix fatal pour le royaume.

Le couronnement du jeune roi et les commencements de son règne furent marqués par de brillants tournois. Là l'élite de la noblesse disputait d'adresse et de valeur. Les chevaliers accouraient des royaumes étrangers et sollicitaient l'honneur de prendre part aux nobles joutes de la cour de France. La chevalerie française eut l'avantage, et les vainqueurs, couronnés des mains de la beauté, n'entendirent pas sans orgueil répéter cet adage, rendu populaire par leur valeur : « Si sortait le démon tout brûlant d'en- » fer, pour s'escrimer en lice, se présenterait tout d'abord un » François pour agréer le défi du mauvais. »

Ce fut alors que Charles VI s'occupa du mariage de son frère Louis. Il avait pour lui une affection qui s'était déjà manifestée par des témoignages et des dons qui ne répondaient que trop bien à l'avidité naissante du jeune prince. L'épouse choisie pour le frère du roi, Valentine, apportait en dot à son époux quatre cent mille florins d'or et le comté d'Asti, avec des joyaux d'un prix inestimable, et la survivance du comté des Vertus, en Champagne, qui avait formé la dot de sa mère, Isabelle de Valois. Le mariage se fit

à Melun, au milieu des plus brillantes fêtes. Il y eut de nouveaux tournois qui durèrent trois jours. Le roi et le duc d'Orléans, son frère, y combattirent. Le jeune monarque montrait, pour les exercices violents comme pour les plaisirs, une ardeur qui tenait de l'emportement. Les vieilles histoires ont décrit toutes ces fêtes; leurs récits sont pleins de détails curieux qui font revivre les temps. Rien n'égale cette pompe. Paris oublia les malheurs des séditions. Depuis longtemps les peuples ne s'étaient abandonnés à de telles émotions de félicité et d'espérance; une ère de prospérité semblait s'ouvrir pour la patrie. Mais la joie même eut ses malheurs, et l'historien raconte comment les dernières joutes se terminèrent par une nuit de folie et de bal masqué, où les grands de l'État semblèrent prendre goût à des joies infâmes, « d'où sont venus ensuite tant de maux. »

Valentine de Milan apportait dans une cour voluptueuse et frivole un caractère triste et grave, comme un reproche et un contraste aux désordres, aux crimes et aux débauches. En même temps se révélait un germe de calamité domestique. On commençait à parler d'un penchant de Louis, frère du roi, pour la reine Isabeau. Ce fut un présage de drames affreux; tout était prêt pour de sanglantes tragédies.

Cependant le duc d'Orléans venait d'être père. Sa femme, Valentine, lui avait donné un fils, qui fut nommé Charles par le duc de Bourbon. Bien que livré à tous les plaisirs, Louis n'en était pas moins tourmenté par son amour des richesses et de la puissance, et le roi ne se lassait point de seconder aveuglément cette double avidité. Louis profita de la naissance d'un fils pour agrandir sa maison, et il obtint du roi le duché d'Orléans en échange de celui de Touraine.

Le roi, épuisé par les plaisirs et dévoré de chagrins secrets, était tombé gravement malade, et sa longue convalescence le laissa en proie à une mélancolie que ne dissipaient point les séduc-

tions dont on l'entourait. On imagina, pour ranimer ses goûts, de renouveler les *cours d'amour*, où s'agitaient des disputes frivoles, propres seulement à exciter de funestes penchants sous des déguisements de délicatesse. La reine y tint le premier rang, et, après elle, les princes et les princesses, et surtout le duc d'Orléans. C'était un essai de corruption pour guérir un prince que la corruption avait flétri. Mais le mal était profond, et ne pouvait être vaincu par de tels remèdes. La trêve avec les Anglais venait d'être renouvelée. La France restait seule en présence d'elle-même; les sinistres desseins allaient avoir leur liberté.

Un fils était né au roi, et quelques fêtes eurent encore lieu à la cour à cette occasion, après lesquelles Paris fut troublé par une horrible tentative de meurtre, qui devint l'origine de grands malheurs. Un jour que le connétable de Clisson sortait de l'hôtel Saint-Pol, après le souper du roi, sans se défier de rien, il est assailli dans la rue Culture-Sainte-Catherine par des assassins, et laissé pour mort. On apprend bientôt que l'auteur du crime est Pierre de Craon, un ami du duc de Bretagne, chez qui il a cherché un asile. Charles VI promit à Clisson de le venger, et, malgré les ducs de Berry et de Bourgogne, par le conseil de son frère, le duc d'Orléans, la guerre fut déclarée. Mais l'esprit de patriotisme et de dignité était absent des conseils; les peuples mêmes étaient irrésolus. On alla à cette guerre sans enthousiasme; le roi s'y laissait conduire avec indifférence.

On s'avança ainsi vers le Maine, sans prévoir le coup de foudre qui allait tomber sur la France. « Je m'estime d'autant plus incapable de décrire ce désastre, s'écrie le moine de Saint-Denis au milieu de son récit, que j'étais à la suite de cette armée, que j'en fus témoin, et que je n'y puis penser qu'avec une nouvelle frayeur et avec une interdiction de tous mes sens. »

Depuis quelque temps l'esprit du roi paraissait affaibli. Les plaisirs avaient commencé par fatiguer sa vie; puis les chagrins

domestiques avaient fini par ronger son cœur. Un triste voile s'était comme répandu sur son intelligence, et sa bonne grâce même avait disparu. C'étaient d'affreux indices d'un malheur plus affreux encore.

Un jour, le roi eut la pensée de faire sonner toutes les trompettes, et de mettre l'armée en bataille hors de la ville du Mans. Comme il traversait la forêt voisine de la ville, une espèce de fantôme, enveloppé d'un linceul, la tête et les pieds nus, se précipite d'entre deux arbres sur la bride du cheval de Charles VI en criant d'une voix terrible : « Roi, ne chevauche plus en avant; retourne, car tu es trahi. » Le spectre rentre dans la forêt sans être poursuivi. Charles, frémissant et les traits altérés, continue sa route. Un page qui portait la lance du roi la laissa tomber sur le casque d'un autre page : à ce bruit, le roi sort de sa stupéfaction, tire son épée, fond sur les pages en s'écriant : « Avant! avant sur ces traîtres! » Le duc d'Orléans accourt; Charles se jette sur lui : « Fuyez, beau neveu d'Orléans, lui crie le duc de Bourgogne; monseigneur vous veut occire : haro! le grand meschef; monseigneur est tout desvoyé! Dieu! qu'on le prenne. » Mais personne n'osait l'approcher. A la fin, son épée s'étant brisée, et les forces manquant à sa fureur, il tombe entre les mains de ses gens, qui le mettent tout enchaîné sur une « charrette à bœufs », et le ramènent ainsi tristement dans la ville, abattu, épuisé, frappé d'une morne stupeur. Pendant deux jours, il resta dans une léthargie profonde et semblable à un état de mort.

Et c'est de ce roi mort que l'on entend parler ensuite comme père d'enfants qui naissent au hasard, comme ayant été sur le point d'être brûlé dans un bal masqué, où cet insensé figurait déguisé en sauvage. Ombre auguste, malheureuse et plaintive, autour de laquelle s'agitait un monde réel de sang et de fêtes! Spectre royal dont on empruntait la main glacée pour signer des ordres de destruction, et qui, innocent des actes revêtus

de son nom à la lumière du soleil, revenait, la nuit, parmi les vivants pour gémir sur les maux de son peuple.

A la nouvelle de cette catastrophe, la France fut consternée. Tout ce que la religion a de plus auguste, tout ce que la superstition du cœur peut suggérer de plus absurde, fut employé infructueusement pour rappeler la raison du roi. Dieu avait marqué la France d'un sceau de malheur. L'état de Charles VI laissa voir à nu les ambitions et les vices. Les ducs de Bourgogne et d'Orléans courbèrent le sceptre pour l'arracher à la main débile que la pensée ne guidait plus.

Cependant la cour n'avait pas renoncé à ses fêtes, et même on chercha à en faire une distraction et un remède pour l'infortuné monarque. On ranimait ainsi le feu des passions qui l'avaient perdu; et, au milieu de ces plaisirs funestes, la raison ne lui revenait par éclairs que pour lui montrer l'horreur et lui faire sentir le supplice de son état.

Entre ces funestes passe-temps, les histoires racontent une fête qui devint sinistre, et dont on chercha à expier le scandale par des actes de dévotion. Ainsi tout se mêlait : l'orgie et la pénitence, la débauche et la prière; et le roi continuait à passer par ses fatales alternatives de raison et de délire, de douleur et de frénésie. Ces temps eurent un caractère calamiteux qui ne s'était jamais rencontré dans aucune histoire.

Dans ses moments d'égarement, l'infortuné ne pouvait supporter la vue d'aucun emblème de la royauté : les fleurs de lis lui étaient odieuses, et il les mutilait avec fureur. Pour sa femme, elle avait laissé peu de traces dans son âme. « Qui est celle-ci? s'écriait-il en la voyant. Sachez donc ce qu'elle veut, et délivrez-moi d'elle. » Il niait qu'il fût marié et qu'il eût des enfants.

Pourtant, à côté de cette aversion pour tous les siens, une affection lui était restée : volontiers il se laissait aller à recevoir les consolations de Valentine. C'était peut-être un effet de leurs

communes douleurs. Il l'appelait sa sœur chérie; sa présence calmait ses égarements; elle seule savait le secret de faire passer moins lentes les tristes heures de Charles VI, quand la raison redonnait vie à son être. Et pourtant on ne soupçonna pas que cette tendresse eût rien de semblable aux criminelles amours de la reine et du duc d'Orléans. Peu s'en fallut, au contraire, que l'ignorante colère des peuples n'attribuât le malheur du roi à des sortiléges de Valentine. Et ces jugements, dit le moine de Saint-Denis, étaient confirmés par la considération du pays où elle avait pris naissance, et par la réputation qu'avait la Lombardie d'être le lieu du monde où les poisons et les sortiléges étaient le plus en usage. Telles étaient les mœurs de ces temps : il fallait croire à des crimes pour expliquer d'étranges malheurs, et même on cherchait des chimères monstrueuses à défaut de crimes vulgaires. Les sortiléges de Valentine étaient ses charmes. Cette Italienne, apportant dans notre rude climat, dans la France barbare, des mœurs polies, et le goût des arts, dut paraître une magicienne : on l'aurait brûlée pour sa beauté, comme on brûla Jeanne d'Arc pour sa gloire. Valentine, au reste, eut à souffrir de ces folies : elle n'en resta pas moins fidèle à des sollicitudes qui l'honoraient. Elle consolait le roi par ses discours; elle inventa, dit-on, le jeu de cartes pour consoler sa solitude. « Quel témoin nous reste-t-il, a fait remarquer à ce sujet Chateaubriand, de la triste infirmité de l'un de nos monarques? Quel monument durable atteste au milieu de nous les calamités d'un règne qui s'écoula entre l'apparition d'un fantôme et celle d'une bergère? — Une amère dérision de la destinée des empires et de la fortune des hommes : un jeu de cartes. »

Deux autres femmes cherchaient à primer au-dessus de Valentine : la reine Isabeau de Bavière et la duchesse de Bourgogne plaçaient le drapeau des passions au-dessus de celui de la France. L'une, s'abandonnant sans frein aux sentiments sordides, cher-

chait à se glisser entre les armes, pour tendre un anneau à la chaîne de l'étranger; l'autre, avide de pouvoir, voulait place au premier rang pour l'écusson de Bourgogne. Ces jalousies d'intérieur découvraient au fer anglais le sein de la patrie.

Quelque temps s'écoula sans secousses politiques. Le duc de Bourgogne, maître des affaires, et sur qui se portait la faveur populaire, eut longtemps la prudence de contenir les haines; et, d'autre part, le duc d'Orléans ne restait pas sans crédit, grâce aux soins de Valentine, qui lui conservait l'affection du roi. Ainsi, entre les glaives et l'envieuse ambition des ducs de Bourgogne et d'Orléans, un sceptre de femme s'étendait : Valentine de Milan formait une cour à son époux. La beauté de cette princesse répandait autour d'elle un charme irrésistible; la douceur insinuante de sa voix subjuguait l'esprit par le cœur.

L'impossibilité de la guérison du roi ouvrit la source des maux qui allaient fondre sur la France. La reine Isabeau de Bavière, foulant aux pieds les voiles de douleur qui auraient dû l'envelopper, se livra, le front haut, à tous les excès d'un luxe effréné. Oubliant à la fois ses devoirs de femme et de reine, on la vit en même temps briser l'anneau d'épouse et ternir le diadème. Les peuples poursuivaient de leur haine et de leur mépris ce spectacle de désordre.

La France était divisée en deux factions : elles tinrent ouverts les arsenaux de la guerre civile. Chacun des deux partis attribuait à l'autre les excès qui les faisaient haïr. La mort du duc de Bourgogne ne soulagea pas le royaume : il légua sa haine et son ambition à Jean Sans-Peur son héritier. Ce prince n'avait aucune des qualités qui balançaient les défauts de son père. Prodigue envers le peuple, il devint son idole, et eut l'art de lui persuader qu'il n'aspirait qu'à le délivrer des maux qu'il attribuait au duc d'Orléans.

Les deux princes, toujours armés, saisirent avec fureur le

drapeau levé par la misère publique. D'un autre côté, les affaires de l'Église se compliquaient de plus en plus. L'élection de Boniface IX à Rome, et de Benoît XIII à Avignon, rouvrit sur la chrétienté la plaie du schisme : les princes y mêlèrent le sang des peuples.

Ce fut à cette époque que le roi ayant eu une attaque nouvelle de sa maladie, les plaintes folles de quelques-uns contre la duchesse d'Orléans, au sujet de ses ridicules sortiléges, reprirent leur vivacité. On y ajouta d'horribles accusations, et surtout celle d'un exécrable empoisonnement tenté sur la personne du Dauphin, au moyen d'une pomme, qui, par erreur, alla au fils aîné de Valentine et lui donna la mort. Ces bruits atroces furent pour son mari un motif ou un prétexte de l'éloigner de Paris : il l'envoya « en bel équipage » à Neufchâtel sur la Loire. Ce fut une sorte d'exil, que Valentine supporta avec douceur.

Le roi, d'abord l'objet de l'attention et des vœux de la cour, fut bientôt dans une complète solitude. La pitié même des grands s'émoussa, lorsqu'elle ne fut plus entretenue par l'espérance des faveurs, et l'oubli succéda à l'agitation. Le peuple seul gardait le souvenir de son roi : il priait pour lui, en le nommant son *bien-aimé;* il l'aimait mieux que par devoir, depuis qu'il était devenu faible, sous le coup de l'outrage et de la souffrance.

La reine s'était rendue maîtresse du royaume et du roi, en se faisant déclarer d'avance gouvernante absolue de ses enfants. Dès lors il n'y eut plus de bornes à la licence; les scandales furent sans frein. Le monarque fut délaissé dans les solitudes de son palais : ses enfants mêmes furent abandonnés; tout manqua à leurs besoins. Charles finit par n'avoir plus la force de se plaindre de ces barbaries : il eut pourtant des larmes à verser plus d'une fois sur ses enfants. Leur gouvernante lui disait un jour en pleurant, qu'ils n'avaient *ne que manger, ne que vêtir.* « Hélas! répondit le roi avec une amère douleur, je ne suis pas

mieux traité. » Et ainsi la royauté s'abîmait dans la misère et l'ignominie.

Le duc d'Orléans se consolait de la haine des peuples par la licence de ses plaisirs. Entre les fruits de ses débauches, on aime au moins à citer un nom devenu national, celui de Dunois : il eut ce fils de Mariette d'Enghien, femme d'Aubert de Cany.

Tandis que les querelles des ducs d'Orléans et de Bourgogne déchiraient la France, l'abandon du roi répandait dans les âmes une sombre douleur. On savait que depuis plusieurs années il était dans une situation lamentable. Il refusait de se coucher et de changer de vêtements : son aspect était hideux, ses forces étaient épuisées. Il se traînait seul, comme une ombre, dans son palais désert. Seulement on contait qu'auprès de lui restait assidue une fille tendrement dévouée à l'infortune. Le nom d'Odette était populaire, et quelques écrivains l'ont rendu poétique. La criminelle Isabeau avait jeté cette jeune fille dans la couche du pauvre fou, et Odette avait pris au sérieux son office d'amour et de sollicitude. Odette avait reçu du peuple le nom de *petite reine*. Sous la dégradation de cette vie, il y avait le rayon d'une âme : il se fit jour quand la demeure royale ne fut plus qu'une geôle. Elle seule représentait près de Charles VI les affections de la famille et les respects de la patrie. En contraste avec cette fidélité, dont l'histoire couvre de ses voiles le côté le moins pur, les scandales d'Isabeau appelaient la malédiction publique.

La *petite reine* apportait chaque jour le denier de rachat de ses ans d'erreur. Le dévouement la fixa près du monarque délaissé. A petit bruit, elle parcourait le palais, et dérobait d'une main furtive une parcelle de bien-être pour celui à qui on déniait tout, hors une couronne. La femme au cœur généreux et compatissant revenait contente au gîte dénué, quand elle rapportait un méchant coussin pour la tête affaissée du pauvre roi, ou bien quelques miettes de l'orgie d'un jour d'Isabeau.

La *petite reine*, jadis adulée, ne voyait plus autour d'elle que le sourire d'habitude du royal insensé; elle épiait ses regards, comme la nourrice cherche à deviner ceux de l'enfant; elle l'aimait de toute la force du malheur. De loin en loin, quelques religieux pénétraient jusqu'à la gardienne du roi, pour apporter l'offrande d'une prière; elle leur redisait les paroles incohérentes de Charles, et ils les gardaient en souvenance.

« Au matin, d'ordinaire, il se pare en son miroir, comme si lever de roi était son lot! Parfois un éclair d'énergie vient jeter en ses esprits une fausse lueur; lors, de l'ingratitude des grands et des souffrances du peuple est tout plein le réveil de sa pensée. Ainsi parfois s'écrie : « Ai mien vouloir, rien que le mien!... Point » ne veux tuteur ni régent... Aux pauvreteux baillez du grain... » Hérauts, sonnez vos clairons!... Largesse!... largesse!... Du » sang partout!... de la boue!... des armes!... Baissez les ponts- » levis!... A la rescousse!... Le peuple pleure!... largesse!... » largesse!... Oh! ma mie, que j'ai faim!... » Et de vrai périrait notre sire, si n'allais pour nous deux quêter quelques bribes de merci. Las! faut pleurer, mes pères, devant si piteux désastre. »

L'abandon dans lequel on laissait Charles VI le faisait souvent errer dans son palais, soit par un instinct machinal qui le portait à chercher les secours qu'on oubliait de lui apporter, soit par l'agitation inquiète qui accompagne l'absence de la raison. Un jour qu'il parcourait ses appartements déserts, il pénétra dans celui de la reine, et la surprit entachant sa couronne. Recouvrant alors la raison, sous la pression de l'honneur blessé, Charles redevint roi et se fit juge. A sa voix impérieuse, les gens du grand prévôt accoururent, prêts à exécuter les ordres du souverain. Une exécution terrible s'accomplit, et pourtant il n'y eut point de sang. Le lendemain, des bateliers, en passant le bac, à la hauteur de la tour de Nesle, virent flotter un sac de cuir sur lequel était

écrit : « *Laissez passer la justice du roi.* » La reine fut reléguée à Tours.

Cette apparition du fantôme de la royauté étendant sa main sur le crime parut au peuple un jugement de Dieu. Le bruit de cette apparition fit croire à la résurrection intellectuelle du monarque; mais l'éclair de lucidité amené par une secousse morale rendit plus profondes les ténèbres du lendemain. Charles retourna dans sa geôle dorée; il y retrouva le dénûment de l'abandon et le dévouement d'une femme. Isabeau oublia dans une autre orgie le châtiment de la veille, et l'étranger fit un pas de plus sur le sein meurtri de la France.

Les deux chefs de parti, paraissant céder à la raison politique, s'étaient juré, dans le conseil du roi, une amitié inviolable. *Ils avaient pris les épices et bu du vin;* ils s'étaient embrassés en se quittant; enfin ils avaient scellé à la table sainte une réconciliation : elle n'était franche que d'un côté. La main du duc d'Orléans s'ouvrit avec confiance; celle de Jean de Bourgogne se serra sur un poignard. Il avait promis de dîner chez le duc d'Orléans, qui l'avait invité; il n'alla pourtant point chercher au repas des morts, où il l'envoya le lendemain, son convive de Dieu à la sainte table et son hôte au festin des hommes.

Six mois il enferma en son cœur le secret de sa colère et de la vengeance atroce qu'il préparait. Pendant tous ces semblants de paix, il avait acheté l'hôtel de Notre-Dame, dans la vieille rue du Temple, entre l'hôtel Saint-Pol, qu'habitait le roi, et l'hôtel Barbette, maison de plaisance de la reine. Là s'organisa la conjuration, dans un mystère qui faillit la trahir, par les terreurs sinistres qu'il faisait naître.

Enfin l'exécution arriva. La reine venait d'accoucher d'un fils, qui n'avait vécu que peu d'instants. Le frère du roi, se reposant sur la foi jurée, se rendit un jour, sans escorte, à l'hôtel Barbette, rendez-vous des plaisirs. « Avoit le duc passé la journée auprès de

sa royale sœur, devisant, en la compagnie de sa belle épouse, Valentine de Milan, laquelle avoit pris demeure dans l'appartement de la royne, pendant ses neuf jours d'accouchée.

» Sept heures venoient de tinter à la cloche du prochain couvent; le sablier de la royne avoit à peine laissé cheoir la poussière d'une minute, quand un page à la livrée royale s'en vint requérir monseigneur d'Orléans de se rendre en grande hâte devers le roi; et de vrai, en telle instance étoit urgent de se hâter; car l'infortuné monarque n'avoit longue lueur en son pauvre cervelet; et lors, en un rayon venu de Dieu, étoit toujours quelque bonne pensée pour l'assistance du peuple. Donc ne tarda le duc d'Orléans : il partit, suivi de deux varlets, ayant des torches pour éclairer les rues; car étoit sonné le couvre-feu, et c'étoit par une brumeuse nuit de novembre. Marcha vite le pauvre prince, jusqu'au détour de la rue vieille du Temple, et pas plus loin n'alla!.... Attaqué par dix-huit truands, gagés de haut lieu, s'exclama vainement la victime : « Suis le duc d'Orléans! » A quoi les villains répondirent : « Bien » le savons! » Sous le poignard tomba mort le prince..... » Alors on lui écrasa la tête sur un pavé, à coups de massue, et sa cervelle jaillit dans la boue. « Il est mort! » dirent les assassins. L'un d'eux s'approcha avec un flambeau, pour s'en assurer; et alors on vit sortir de l'hôtel Notre-Dame un homme portant « chaperon vermeil », qui s'approcha, à son tour, et déchargea un dernier coup de massue sur le cadavre, en disant aussi : « Il est mort! » Cet homme est resté inconnu à l'histoire, et cependant l'histoire l'a nommé. Au milieu de cette effroyable scène, les serviteurs du duc d'Orléans avaient disparu; un seul se précipita sur son corps pour le protéger : « Haro! monseigneur mon maître! » criait-il. Les sicaires le tuèrent à son tour. Il fallait cette image de vertu fidèle pour tempérer un tel spectacle d'atrocité.

Telle fut la mort de Louis d'Orléans, prince orné de qualités

éminentes, mais dégradé par la débauche et par l'avarice. Il expiait, à trente-six ans, par une fin précoce et funeste, les maux qu'il avait faits à son pays. Sa mort fut un horrible crime; mais, au souvenir de sa vie, on adore cette Providence mystérieuse et terrible qui souvent fait du crime une justice. Il laissa un testament où l'on eût cru voir l'épanchement de la plus tendre piété. En ces temps désolés, la foi vivait encore; mais elle s'alliait à tous les désordres et à tous les vices. C'était l'absence d'autorité dans l'État et dans l'Église qui avait fait ces monstrueux mélanges.

Le duc de Bourgogne nia d'abord son crime, et s'en vanta ensuite : dernière ressource de ceux qui sont trop coupables pour n'être pas convaincus, et trop puissants pour être punis. Le peuple détestait le duc d'Orléans, et il chansonna sa mort. Les forfaits n'inspirent d'horreur que dans les sociétés en repos; dans les révolutions, ils font partie de ces révolutions mêmes, desquelles ils sont le drame et le spectacle.

Le bruit de l'assassinat s'étant répandu dans Paris, la reine épouvantée se fit porter en l'hôtel Saint-Pol; la femme adultère se mit sous la protection de la royale folie. Bientôt elle est obligée de fuir devant le duc de Bourgogne, et emmène à Tours le roi malade.

D'autre part, la nouvelle de la mort du duc d'Orléans était portée au château de Blois, qu'habitait Valentine avec ses enfants. Ce fut une scène affreuse de douleur de la part de cette femme, malheureuse pendant la vie de son époux, et si malheureuse à sa mort. Elle s'arrachait les cheveux, elle déchirait ses habits; et ses jeunes fils, plus accablés du désespoir de leur mère que d'un malheur qu'ils ne pouvaient encore bien sentir, répondaient par des larmes et des sanglots aux consolations qui leur étaient offertes. Si jeunes et si faibles encore, que pouvaient-ils pour venger la mort de leur père? L'âge manquait aussi, sinon la bonne volonté et le courage, à ce bâtard intrépide, à ce Dunois,

qui, entendant cette malheureuse mère s'écrier : « Qui donc me fera faire justice ? » avait répondu le premier : « Moi, madame ! »

Cependant cette femme courageuse sentit qu'il fallait en de telles circonstances autre chose que des larmes; et elle s'apprêta à paraître aux pieds du roi, et à demander vengeance du sang versé. Elle partit pour Paris, accompagnée de ses enfants et de la reine Isabelle, épouse de Charles, l'aîné d'entre eux. Ce fut une marche triste et solennelle : on oubliait les crimes de l'époux en voyant cette épouse, cette mère frappée de deuil, et remplissant un devoir sacré. Les princes allèrent au-devant d'elle hors des murs de la ville : « C'était le plus haut deuil qui devant eût été » vu; car la dame et toutes ses femmes étaient atournées de noirs » atours. » Son char, entièrement couvert de drap noir, était traîné par six chevaux blancs; le silence régnait autour; et cette marche lugubre arrachait les larmes du peuple, malgré sa haine encore vivante pour le nom du duc d'Orléans. Mais la pitié s'attachait aux victimes qui lui avaient survécu; et les malheurs de Valentine et l'innocence de ses enfants étaient la seule chose qui parût en cette pompe si douloureuse.

La duchesse vint descendre à l'hôtel Saint-Pol. Le roi était dans un de ses moments de calme et de raison : il la reçut avec cette vive affection dont il n'avait pas perdu le souvenir. Elle s'était d'abord jetée à ses pieds en versant des larmes; et lorsque le roi l'eut relevée, « elle lui fit un discours entrecoupé de pleurs et de soupirs. »

Le roi, ému jusqu'au fond des entrailles, laissa couler ses larmes sur sa sœur chérie et sur ses enfants. Il promit de venger un frère qu'il avait si tendrement aimé. Faible et infortuné monarque ! il avait le sentiment de la justice et du devoir; mais tout lui manquait pour se rendre imposant et redoutable aux grands criminels qui déshonoraient et déchiraient la monarchie.

Le duc de Bourgogne, que la crainte avait d'abord éloigné de

Paris, y revint bientôt avec mille hommes d'armes. Il alla fièrement s'établir en son hôtel d'Artois, qui tout aussitôt devint une citadelle défendue par ses satellites. Le peuple l'avait accueilli avec des acclamations. Valentine s'enfuit de Paris : elle n'était pas de force à disputer l'impunité au criminel que le peuple protégeait de son enthousiasme. Et même l'intérêt qui naturellement s'attachait à ses malheurs s'était changé déjà en malédiction; car le roi était retombé dans ses vertiges, et le peuple ne se souvint plus que des sortiléges de Valentine.

Enhardi par la terreur qu'il inspirait, le meurtrier poussa l'audace jusqu'à étaler devant le conseil, présidé par le jeune Dauphin, l'apologie complète de son crime : rien ne manqua à cette théorie de l'assassinat. Ce fut un prêtre normand, religieux cordelier, qui se chargea de ce monstrueux éloge. Le parlement était muet de stupeur, les princes écoutaient en gémissant : personne ne répliqua. Le Dauphin, après la harangue, se retira silencieux. La reine, effrayée, se réfugia de nouveau à Melun; les princes l'y suivirent. Le duc de Bourgogne, resté seul à Paris, se fit délivrer par le roi insensé des lettres pour l'abolition des griefs intentés contre lui.

Le royaume semblait passé tout entier aux mains du meurtrier. Toutefois, il ne fut pas longtemps paisible dans sa victoire. Une sorte de réaction se faisait en France contre la faction de l'assassinat. Le duc de Bourgogne, ne se sentant pas en état de résister à tout ce flot de colère amoncelé contre lui, se retira dans son comté de Flandre, où il prit part à la guerre que se faisaient les deux compétiteurs de l'évêché de Liége.

Aussitôt la reine rentre à Paris avec un cortége imposant, et elle y appelle Valentine, pour reprendre avec elle cette vengeance suspendue du meurtre de son mari. Valentine accourut, toujours environnée de deuil; et les Parisiens furent de nouveau frappés de ce spectacle de douleur, bien que le souvenir de son époux

leur restât encore odieux. On assembla de nouveau les grands et le parlement, pour éclairer cette grande cause du meurtre du duc d'Orléans. Valentine s'en vint tomber à genoux avec ses enfants au milieu du conseil pour demander raison du meurtre, et un orateur fit en son nom une admirable harangue où était réfutée la doctrine meurtrière de Jean Petit. Toutes ces scènes eussent eu de la grandeur, si elles n'avaient été mêlées à des souvenirs de scandales.

Le conseil, le parlement, les princes, ne demandaient pas mieux que de frapper le meurtrier. Le Dauphin proclama par un arrêt l'innocence du duc d'Orléans : il ne restait qu'à proclamer le crime du duc de Bourgogne. On hâta la sentence, et, après quelques jours, elle fut rendue. Les lettres d'abolition du roi furent cassées; le duc de Bourgogne fut déclaré atteint et convaincu du crime d'assassinat et de félonie, et on leva des troupes pour lui courir sus comme à un ennemi de l'État. Mais tout à coup on apprend que Jean Sans-Peur vient de remporter une victoire sur les Liégeois et qu'il est en marche sur Paris. La ville aussitôt change d'aspect : l'arrêt reste en suspens; le peuple mobile revient à ses prédilections pour le duc de Bourgogne. Sa joie prend un caractère de sédition. La cour s'épouvante; la reine n'a plus qu'à fuir encore. Elle enlève le roi avec mystère, et s'en va avec l'infortuné en démence vers la Loire.

Que pouvait Valentine dans ce désordre? Elle aussi s'enfuit de Paris, et alla de nouveau cacher ses larmes dans le château de Blois, asile de sa douleur. Bientôt le duc de Bourgogne arriva dans Paris désert avec ses puissantes armes; et alors recommencèrent des négociations avec ce terrible criminel, devant qui la justice était fugitive et tremblante.

Ce fut dans le cours de ces négociations que mourut, dans sa solitude, l'infortunée Valentine. L'histoire ne nous a pas conservé le récit de ses derniers jours, qui furent des jours de malheur et

lager les malheureux. » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pension sur ses cassettes. Elle s'était toujours préoccupée des pauvres; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée « l'art nourricier de tous les arts ». Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ. Elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits. Elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans. Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compagnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes. Ah! c'est là un plus digne cortége que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fières, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprenaient dans leurs attitudes charmeresses. Vienne ce jour du jugement qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse à son tour comparaîtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne

dans son sourire, cette belle lumière qui, pour les chrétiens comme pour les païens, s'appelle toujours la grâce. L'étude et la mode n'avaient guère ajouté chez elle à tous les dons de la nature. Même au milieu des ballets, même en se déguisant en Vénus ou en Marphyse, elle était toujours restée Marie-Thérèse. Le coiffeur avait bientôt fini son office avec elle : ses cheveux rebelles défiaient le peigne, et elle n'était jamais plus charmante que quand ils flottaient sur son cou. Mais il en coûte cher à la beauté pour mettre au monde seize enfants; seize enfants toujours pendus au sein de leur mère. Cette taille flexible disparut; la petite vérole meurtrit son visage. Une chute de carrosse la défigura presque; il ne resta plus de Marie-Thérèse, de cette jeune fille que le Danube eût comptée parmi ses mille enchanteresses, que les forêts de la Hongrie eussent réclamée naguère pour gouverner les jeux des elfes et les willis, il ne resta plus qu'une matrone chrétienne très-grosse, très-lourde, la peau déchirée, les jambes tremblantes, les yeux éteints. Quand elle mourut, selon l'étiquette, son corps aurait dû être porté par ses chambellans; mais elle-même avait ordonné qu'il fût placé sur un char; elle avait craint que les épaules de ses sujets fussent aussi débiles pour supporter son cadavre que jadis leurs âmes avaient été impuissantes à juger et à comprendre ses projets.

Nous nous soucions peu maintenant de cette beauté évanouie de Marie-Thérèse, qui pour nous cependant, et grâce à des peintres fidèles, présente, même encore aujourd'hui, une image plus brillante que ne la devinèrent à son lit de mort ceux de ses contemporains qui ne l'avaient pas admirée en son printemps. Ce qui nous importe à nous, spectateurs de la postérité, c'est cette beauté de la vertu, qui n'a rien à craindre des outrages du temps, et Marie-Thérèse gagna tous les jours ce charme que l'âge ne pouvait qu'accroître. N'est-ce pas elle qui s'écriait, peu d'instants avant d'expirer : « Si je désirais l'immortalité, ce serait pour sou-

lager les malheureux. » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pension sur ses cassettes. Elle s'était toujours préoccupée des pauvres; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée « l'art nourricier de tous les arts ». Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ. Elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits. Elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans. Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compagnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes. Ah! c'est là un plus digne cortége que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fières, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprenaient dans leurs attitudes charmeresses. Vienne ce jour du jugement qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse à son tour comparaîtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne

dans son sourire, cette belle lumière qui, pour les chrétiens comme pour les païens, s'appelle toujours la grâce. L'étude et la mode n'avaient guère ajouté chez elle à tous les dons de la nature. Même au milieu des ballets, même en se déguisant en Vénus ou en Marphyse, elle était toujours restée Marie-Thérèse. Le coiffeur avait bientôt fini son office avec elle : ses cheveux rebelles défiaient le peigne, et elle n'était jamais plus charmante que quand ils flottaient sur son cou. Mais il en coûte cher à la beauté pour mettre au monde seize enfants; seize enfants toujours pendus au sein de leur mère. Cette taille flexible disparut; la petite vérole meurtrit son visage. Une chute de carrosse la défigura presque; il ne resta plus de Marie-Thérèse, de cette jeune fille que le Danube eût comptée parmi ses mille enchanteresses, que les forêts de la Hongrie eussent réclamée naguère pour gouverner les jeux des elfes et les willis, il ne resta plus qu'une matrone chrétienne très-grosse, très-lourde, la peau déchirée, les jambes tremblantes, les yeux éteints. Quand elle mourut, selon l'étiquette, son corps aurait dû être porté par ses chambellans; mais elle-même avait ordonné qu'il fût placé sur un char; elle avait craint que les épaules de ses sujets fussent aussi débiles pour supporter son cadavre que jadis leurs âmes avaient été impuissantes à juger et à comprendre ses projets.

Nous nous soucions peu maintenant de cette beauté évanouie de Marie-Thérèse, qui pour nous cependant, et grâce à des peintres fidèles, présente, même encore aujourd'hui, une image plus brillante que ne la devinèrent à son lit de mort ceux de ses contemporains qui ne l'avaient pas admirée en son printemps. Ce qui nous importe à nous, spectateurs de la postérité, c'est cette beauté de la vertu, qui n'a rien à craindre des outrages du temps, et Marie-Thérèse gagna tous les jours ce charme que l'âge ne pouvait qu'accroître. N'est-ce pas elle qui s'écriait, peu d'instants avant d'expirer : « Si je désirais l'immortalité, ce serait pour sou-

lager les malheureux. » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pension sur ses cassettes. Elle s'était toujours préoccupée des pauvres; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée « l'art nourricier de tous les arts ». Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ. Elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits. Elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans. Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compagnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes. Ah! c'est là un plus digne cortége que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fières, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprenaient dans leurs attitudes charmeresses. Vienne ce jour du jugement qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse à son tour comparaîtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne



lager les malheureux. » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pension sur ses cassettes. Elle s'était toujours préoccupée des pauvres; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée « l'art nourricier de tous les arts ». Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ. Elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits. Elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans. Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compagnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes. Ah! c'est là un plus digne cortége que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fières, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprenaient dans leurs attitudes charmeresses. Vienne ce jour du jugement qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse à son tour comparaîtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne

dans son sourire, cette belle lumière qui, pour les chrétiens comme pour les païens, s'appelle toujours la grâce. L'étude et la mode n'avaient guère ajouté chez elle à tous les dons de la nature. Même au milieu des ballets, même en se déguisant en Vénus ou en Marphyse, elle était toujours restée Marie-Thérèse. Le coiffeur avait bientôt fini son office avec elle : ses cheveux rebelles défiaient le peigne, et elle n'était jamais plus charmante que quand ils flottaient sur son cou. Mais il en coûte cher à la beauté pour mettre au monde seize enfants; seize enfants toujours pendus au sein de leur mère. Cette taille flexible disparut; la petite vérole meurtrit son visage. Une chute de carrosse la défigura presque; il ne resta plus de Marie-Thérèse, de cette jeune fille que le Danube eût comptée parmi ses mille enchanteresses, que les forêts de la Hongrie eussent réclamée naguère pour gouverner les jeux des elfes et les willis, il ne resta plus qu'une matrone chrétienne très-grosse, très-lourde, la peau déchirée, les jambes tremblantes, les yeux éteints. Quand elle mourut, selon l'étiquette, son corps aurait dû être porté par ses chambellans; mais elle-même avait ordonné qu'il fût placé sur un char; elle avait craint que les épaules de ses sujets fussent aussi débiles pour supporter son cadavre que jadis leurs âmes avaient été impuissantes à juger et à comprendre ses projets.

Nous nous soucions peu maintenant de cette beauté évanouie de Marie-Thérèse, qui pour nous cependant, et grâce à des peintres fidèles, présente, même encore aujourd'hui, une image plus brillante que ne la devinèrent à son lit de mort ceux de ses contemporains qui ne l'avaient pas admirée en son printemps. Ce qui nous importe à nous, spectateurs de la postérité, c'est cette beauté de la vertu, qui n'a rien à craindre des outrages du temps, et Marie-Thérèse gagna tous les jours ce charme que l'âge ne pouvait qu'accroître. N'est-ce pas elle qui s'écriait, peu d'instants avant d'expirer : « Si je désirais l'immortalité, ce serait pour sou-

lager les malheureux. » Elle faisait tous les ans pour deux millions de pension sur ses cassettes. Elle s'était toujours préoccupée des pauvres; elle avait ramené les esprits troublés alors des paysans vers l'agriculture, qui, sur l'exergue d'une médaille frappée par ses ordres, fut appelée « l'art nourricier de tous les arts ». Elle avait aboli la dîme prélevée avant elle par les abbés, qui ne se souvenaient pas de Jésus-Christ. Elle avait promulgué des édits pour empêcher que la chasse, ce plaisir des grands, ne devînt l'oppression des petits. Elle avait forcé les suzerains féodaux de la Bohême à devenir des patrons pour les vassaux, qu'avant elle ils malmenaient en tyrans. Victime de la petite vérole, elle avait voulu remercier Dieu de cette épreuve en conviant à sa table ceux des enfants pauvres qui avaient accepté à Vienne le bienfait de l'inoculation, en les servant elle-même en compagnie des archiducs et des archiduchesses, en enrichissant presque leurs familles pour les récompenser d'avoir été moins malheureux en effet qu'elle. Quand elle quitta ce monde, elle eut pour la conduire aux pieds du Dieu qui a aimé la souffrance, parce que la souffrance est la conseillère visible de la pitié, tous ceux qu'elle avait secourus, tous ceux qu'elle avait nourris de son pain, tous ceux qu'elle avait consolés avec ses larmes. Ah! c'est là un plus digne cortége que celui qui entoure ces florissantes beautés qui se sont endormies dans le cercueil aussi fières, aussi élégantes qu'au temps où Titien et Watteau les surprenaient dans leurs attitudes charmeresses. Vienne ce jour du jugement qui sera le jour de la résurrection! Combien seront défaites et consternées parmi ces duchesses de Ferrare, parmi ces marquises de Marly et de Choisy-le-Roi, qui moururent pourtant dans leur fraîcheur, dans leur éclat, presque roses encore sous leur rouge! Mais quand Marie-Thérèse à son tour comparaîtra devant le souverain estimateur, devant ce roi du ciel qui critique en dernier ressort les rois de la terre, Marie-Thérèse sera de celles qui ne

Alors Périandre commença de croire au récit d'Arion; il manda devant lui le capitaine de la galère, lui fit redire le conte inventé par lui, puis, au moment où il jurait par les dieux de la vérité du récit, il fit apparaître Arion.

Arion fit sur le narrateur l'effet que faisait le dieu apparaissant dans la machine à la fin de la pièce antique.

Épouvanté comme à la vue d'une ombre, le pirate avoua tout.

Périandre commença par faire restituer à Arion toutes ses richesses, et fit mettre en croix les pirates.

Quant à Arion, reconnaissant du service que lui avait rendu le dauphin mélomane, il éleva au cap Ténare, à l'endroit même où il avait posé le pied sur la terre ferme, une statue à son dauphin.

Ce monument existait encore du temps d'Hérodote et de Pausanias.

Deux pièces restent d'Arion, contestées toutes deux :

L'hymne d'action de grâce donné sous son nom dans Brunck, et un fragment lyrique qui se trouve dans Élien.

Alcée vient après Arion.

Il vivait dans la quarante-quatrième olympiade. Nous avons dit qu'il était, ainsi que Sappho, de la ville de Mitylène.

Comme Corinthe, Lesbos était gouvernée par un sage et par un tyran. Ce tyran-sage, ou ce sage-tyran, se nommait Pittacus.

En sa qualité de poëte, Alcée n'aimait pas les sages et détestait les tyrans.

Il fit des vers contre Pittacus. Pittacus l'exila.

Horace parle de ces vers :

Alcæi minaces Camœnæ,

« Les vers menaçants d'Alcée. »

Les voici :

Sous le myrte amoureux je cacherai mon glaive :
Ainsi qu'Harmodius, comme Aristogiton,

Essayons de donner une idée des vers d'Alcée, lorsque, au lieu d'attaquer les rois ou de glorifier la liberté, il chantait Bacchus :

Buvons, amis, buvons, avant cette heure sombre
Où la main d'un esclave allume les flambeaux :
A mon avis, le jour est préférable à l'ombre,
Comme un tapis de fleurs au marbre des tombeaux.

Bacchus, le joyeux fils du maître du tonnerre,
Nous a donné le vin pour noyer nos ennuis :
Versez le vin, amis, et buvons à plein verre ;
Le dieu du jour vaut bien la déesse des nuits !

Du nectar de Lesbos rafraîchissons notre âme ;
Le souffle ardent du Chien dévore nos moissons ;
On ne respire plus de l'air, mais de la flamme ;
On entend gémir l'herbe et craquer les buissons.

C'est le moment, amis, de boire à toute haleine :
Buvons, amis, buvons ! du vin, encor du vin !
De vignes seulement plantons montagne et plaine,
C'est plaire aux dieux ! la vigne est un arbre divin.

D'autres citations nous entraîneraient trop loin, et nous devons, limités comme nous sommes, nous réserver pour Sappho.

On ignore comment Alcée mourut.

Les fragments qui nous sont conservés, et dans lesquels j'ai pris au hasard les deux traductions que l'on vient de lire, ont été conservés par Athénée et Suidas, et recueillis par Henry Estienne à la suite de son Pindare.

Arrivons à Sappho, à la femme en l'honneur de laquelle Lesbos battit monnaie comme pour une reine.

Sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère ; le père de Sappho est désigné par les anciens sous huit noms différents.

Les voici : Simon, Eunomnius, Euryguis, Ecritus, Semus, Camon, Étarchus et Scamandronymus.

Sa mère se nommait Cleïs.

Comme presque tous les habitants de Lesbos, ses parents se livraient au commerce. Elle-même épousa un riche marchand de l'île d'Andros.

Il se nommait Cercala, et mourut jeune, la laissant veuve avec une fille.

Quoique Socrate la nomme *la belle* Sappho, la tradition, la probabilité même veut qu'elle n'ait pas été jolie. Petite et brune, peut-être avait-elle, comme Cléopâtre, le charme au lieu de la beauté.

Cependant ses vers prouvent qu'elle fut plus d'une fois dédaignée.

Son mari mort, elle se livra tout entière à la poésie. Elle eut une école de jeunes adeptes dont les noms sont parvenus jusqu'à nous.

École de poésie qu'on l'accusa de convertir en école d'amour.

« Elle aimait, dit Longepierre, de toutes les façons qu'on peut aimer. »

Il nous reste d'elle une ode à une femme, près de laquelle le *Pastor Corydon* de Virgile est tout simplement de glace.

Qu'on nous permette de traduire cette ode, même après Delille, même après Boileau.

Les traductions de ces deux poëtes, si vantées qu'elles soient, nous paraissent non-seulement manquer de couleur antique, mais insuffisantes comme ardeur lesbienne.

Voici celle de Boileau :

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
Qui jouit du bonheur de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et, dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entends plus; je tombe en de douces langueurs :
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit; je tremble, je me meurs.

Voici celle de Delille :

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois,
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus; un voile est sur ma vue;
Je rêve et tombe en de douces langueurs.
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

Voici celle que nous risquons après ces deux maîtres. Elle aura au moins, à défaut d'autre mérite, celui d'une plus grande fidélité :

Assis à tes côtés, celui-là qui soupire,
Écoutant de ta voix les sons mélodieux,
Celui-là qui te voit, ô rage! lui sourire,
Celui-là, je le dis, il est l'égal des dieux!

Dès que je t'aperçois, la voix manque à ma lèvre,
Ma langue se dessèche et veut en vain parler;

Dans mes tempes en feu j'entends battre la fièvre,
Et me sens tout ensemble et transir et brûler.

Plus pâle que la fleur qui se soutient à peine,
Quand le Lion brûlant la sécha tout un jour,
Je tremble, je pâlis, je reste sans haleine,
Et meurs, sans expirer de désir et d'amour!

Ses élèves bien-aimées, ses adeptes chéries se nommaient Atthis, Andromède, Télésippe, Mégare, Éridna, Cydna, Anactone, Anagara, Gongyla, Eunica et Damaphyle.

Au reste, à part les vers que l'on nous a conservés de l'ardente Lesbienne, tout est à l'état de tradition sur Sappho; son nom lui-même a été mal écrit jusqu'au moment où l'on a retrouvé la médaille d'Érésos.

Il est vrai qu'il y avait aussi une Sappho à Érésos; mais celle-là était une simple courtisane, sans renommée, pour laquelle Lesbos n'eût point frappé monnaie.

Nous ne nous inquiéterons donc point des recherches historiques, qui n'ont fait que rendre la position plus obscure, et nous suivrons la légende sapphique.

Cette légende raconte que Vénus, pour se venger des vers merveilleux qu'elle faisait en se trompant d'adresse, lui inspira un irrésistible amour pour Phaon, en même temps qu'elle envoyait à Phaon pour Sappho une répulsion qui ressemblait à la haine.

Phaon était non-seulement le plus beau des Lesbiens, mais encore il avait, outre la beauté, reçu de Vénus elle-même le don d'inspirer l'amour à toutes les femmes.

Racontons la fable charmante de Phaon de Mitylène.

Phaon commandait une galère. Une femme indigente était assise sur la plage; elle fait signe au beau capitaine, et lui demande de lui faire l'aumône de son passage du promontoire de Mallœra au cap Malée.

Phaon l'envoie prendre dans son canot et la dépose où elle désirait aller.

Là les haillons tombent, la vieillesse disparaît, et Vénus se révèle resplendissante de jeunesse et de beauté.

Maintenant, voilà ce que l'on ajoutait : c'est qu'en récompense du service que, sans la connaître, il avait rendu à la déesse, Phaon avait reçu d'elle un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux qui donnait la beauté et inspirait l'amour.

Phaon répandit le vase sur sa tête et devint le plus beau et le plus aimé des Lesbiens.

Sappho aima Phaon. Maintenant, laquelle des deux? est-ce la Sappho de Mitylène ou la Sappho d'Érésos, la courtisane ou la poëtesse?

Voici des vers de Sappho qui pourraient bien constater les dédains de Phaon :

Fille de Jupiter, ô Vénus immortelle,
Qui sur un trône d'or gouvernes l'univers,
Ne livre point mon âme à l'angoisse cruelle,
Vénus, perle divine éclose au sein des mers!

Au lieu de m'être hostile, ô déesse, au contraire,
Comme autrefois des cieux à ma prière accours,
Et quitte le palais azuré de ton père,
Toi qui d'Éros, ton fils, connais tous les détours.

Ainsi que je te vis, que je te voie encore,
Pour venir à ma voix, alors que, fendant l'air,
Tes passereaux charmants de leur aile sonore
Faisaient voler ton char aussi prompt que l'éclair....

Ah! sitôt que tu fus sur la plage posée,
De ta bouche divine un sourire vermeil
Tarit mes pleurs, ainsi que tarit la rosée
Le rayon matinal, sourire du soleil.

Pourquoi m'appelles-tu? demanda ta voix douce;
En quels désirs nouveaux s'égare ton ardeur?
Quel mortel attiré par ta main la repousse?
Quel cœur refuse donc de répondre à ton cœur?

Malheur à celui-là qui te fait cette injure,
O Sappho! car tes dons qu'il refuse aujourd'hui,
Il les demandera demain, je te le jure;
Mais c'est toi qui demain ne voudras plus de lui.

Oh! viens donc sans retard, secourable déesse,
A ton pouvoir divin de nouveau j'ai recours.
Vénus, je crie à toi du fond de ma détresse,
Je t'implore à genoux, accours, Vénus, accours!

Ce fut sans doute au milieu de ce désespoir que, pour donner un aliment à son âme, Sappho entra avec Alcée dans la conspiration contre Pittacus. Nous avons dit qu'Alcée pris, Pittacus lui fit grâce; mais il exila les deux poëtes. Alcée et Sappho se réfugièrent en Sicile.

Est-ce pour la part qu'elle prit à cette conspiration ou pour son talent viril qu'Horace l'appelle *mascula*, la masculine?

Maintenant, était-ce Alcée ou bien Phaon que Sappho suivait en Sicile?

Voilà encore un point sur lequel les historiens diffèrent. Était-ce la Sappho de Mitylène ou la courtisane d'Érésos dont le statuaire Sélamon fit une statue que Verrès vola au Prytanée de Syracuse?

Par malheur, la statue est perdue; mais, à notre avis, et peut-être est-ce un avis de poëte, toute cette charmante tradition de Sappho de Mitylène punie de ses erreurs par l'indifférence de Phaon ne peut s'appliquer à la Sappho d'Érésos.

Cette dernière ne faisait de vers ni à Vénus, ni aux jeunes hommes, ni aux jeunes femmes; celle-là, prêtresse de l'amour et vouée au culte de son dieu, ne s'en écartait pas pour suivre les

traces de cet autre amour creux, insensé, idéal, que l'on reproche à la Sappho de Mitylène, et que non-seulement les vers que nous avons traduits, mais d'autres encore, accusent depuis deux mille cinq cents ans.

Ces vers ne sont plus que des fragments brisés, mais pleins de grâce toujours, auxquels on ne peut, à cause de leur peu de suite, attacher des rimes.

Voici donc la traduction en prose de ces fragments :

« Les dédains de la tendre et délicate Gyrine ont enfin décidé mon cœur pour la belle Mnaïs.... »

« L'amour agite mon âme comme le vent agite les feuilles des chênes sur les montagnes.... »

« Je volerais sur le sommet élevé de vos montagnes, et je m'élancerais entre tes bras, toi pour qui je soupire. »

« Tu m'enflammes.... tu m'oublies entièrement, ou tu en aimes un autre plus que moi.... »

« Mets des couronnes de roses sur tes beaux cheveux, cueille avec tes doigts délicats les branches de l'aneth.... »

« La jeune beauté qui cueille des fleurs me paraît encore plus charmante et plus belle. »

« Je vais chanter maintenant des airs mélodieux qui feront les délices de mes amantes. »

« J'ai dormi délicieusement pendant mon songe dans les bras de la charmante Cythérée.... »

Ovide et Horace d'ailleurs, de deux mille ans plus rapprochés que nous de Sappho, confirment la tradition.

Le premier, dans son *Héroïde*, ne fait-il pas dire à Sappho, s'adressant à Phaon :

« Au prix de toi, ni Anactone, ni Cydna au cou blanc, ni Atthis aux séduisants regards, ne sont rien à mes yeux! »

Enfin, ce qui nous paraît encore plus concluant que tout cela, c'est que si Phaon eût eu affaire à la belle courtisane d'Érésos, au lieu d'être aimé de la petite et noire Sappho, il n'avait aucun motif pour repousser les caresses de cette ravissante créature, qui avait une célébrité non-seulement dans l'île de Lesbos, mais dans toute la Grèce.

Puis ce n'était qu'à cet esprit aventureux, qu'à ce cœur ardent, que pouvait venir cette idée de tenter le saut de Leucade, que Vénus avant elle avait seule tenté pour oublier Adonis.

Mais Vénus était déesse; Vénus en se jetant à la mer rentrait dans l'élément où elle était née, tandis que Sappho craignait tant ce dernier et éternel sommeil, qu'elle a émis cette profonde pensée :

« La mort est le plus grand des maux, et les dieux en ont jugé ainsi, car autrement ils mourraient, et les dieux sont immortels. »

Leucade, située sur la côte occidentale de la Grèce, n'est séparée du continent que par un détroit. Le promontoire à pic du haut duquel on se précipitait se dresse près d'Ithaque, en face de Céphalonie, et sa hauteur était telle qu'il était rare qu'il n'apparût pas aux marins couronné de nuages et enveloppé d'éclairs.

Quel beau piédestal pour Sappho, et qui donc aurait le courage de le lui enlever?

Ce fut au sommet du pic Acéraunien qu'elle apparut un soir aux rouges lueurs du soleil couchant, avec sa tunique blanche relevée au-dessus du genou et sa lyre dorée à la main.

Elle devait mettre de l'élégance jusque dans sa mort, celle qui avait dit :

« Comment cette femme grossière et sans art peut-elle charmer ton esprit et enchaîner ton cœur; elle ne sait pas même laisser flotter avec grâce les plis de sa robe? »

Elle s'approcha du bord, mesura l'abîme du regard, frissonna, pâlit, puis, les pieds sur la limite du précipice, levant les yeux au

ciel, elle soupira son hymne de mort, dernier chant du cygne, suprême soupir du poëte.

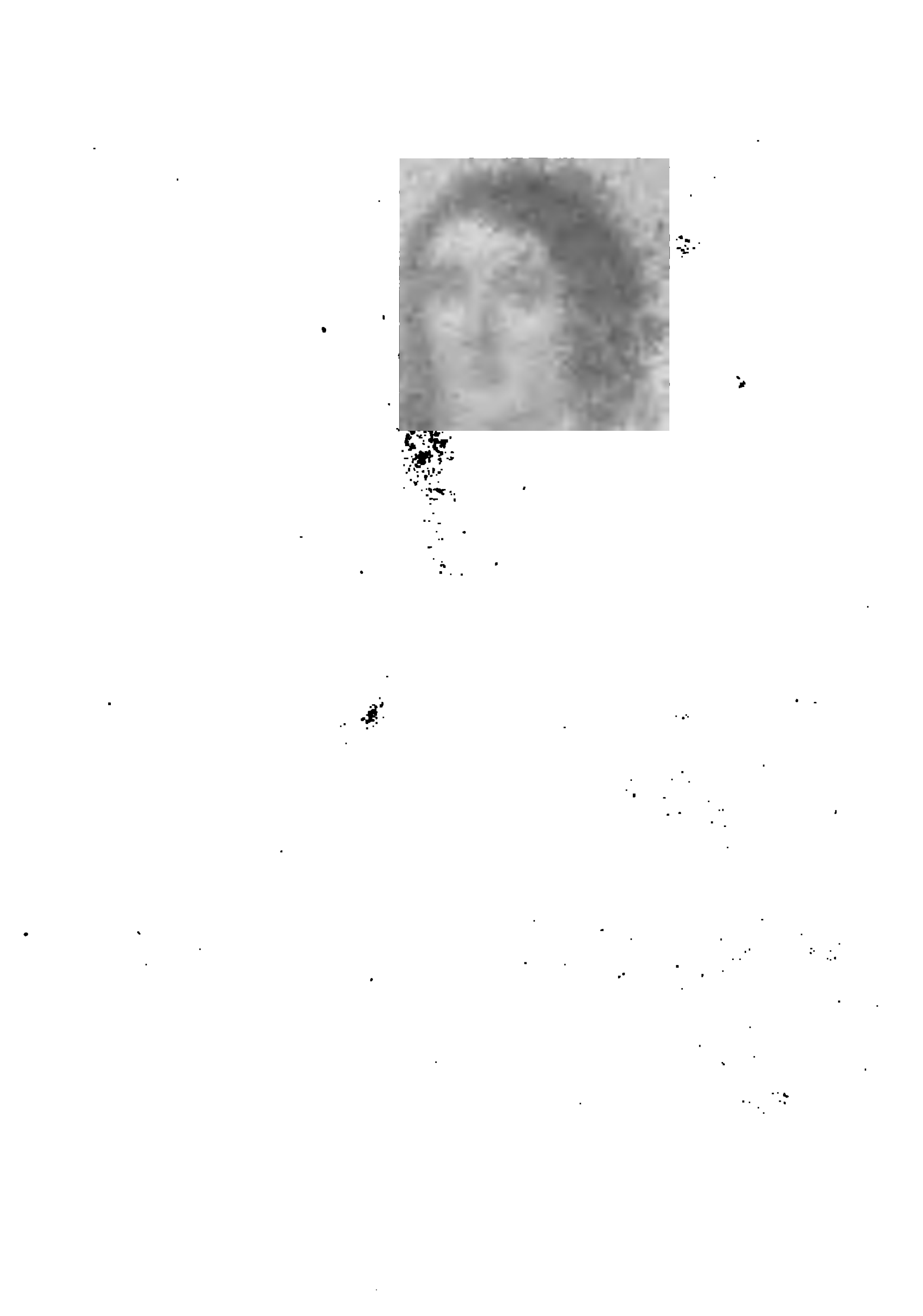
Puis, au moment où s'éteignait la dernière note de sa voix, la dernière vibration de sa lyre, elle se détacha doucement du rocher, et, sa lyre fidèle sur sa poitrine, elle se laissa tomber dans la mer.

Les pêcheurs qui attendaient au bas du rocher pour sauver la vie de ceux qui tentaient le saut terrible, cherchèrent vainement le corps de la noble femme : il avait disparu pour jamais dans les profondeurs de la mer.

On disait de Sappho qu'elle avait retrouvé la lyre d'Orphée.

Nul, pas même Virgile, n'a retrouvé la lyre de Sappho!

ALEXANDRE DUMAS.



POCAHONTAS.

L'amour est de toutes les passions celle qui exerce le plus d'empire sur les femmes, car il développe les plus grandes vertus tout en étant souvent la cause des crimes les plus odieux. L'histoire touchante de la jeune Indienne Pocahontas est un des exemples les plus frappants de la pureté de ce sentiment, comme aussi de sa force, surtout quand il éclot dans un cœur digne d'en éprouver les effets.

S'il faut en croire la tradition du désert américain, la jeune Peau-Rouge offrait le type le plus parfait de la beauté indienne. Sa tête délicate reposait avec grâce sur un corps svelte et souple comme un palmier; ses yeux noirs, voilés de longs cils, lançaient parfois des éclairs et animaient des traits dont se fussent inspirés les statuaires antiques. Les tresses longues et soyeuses de sa noire chevelure, entrelacées de fleurs et de coquillages, flottaient sur un manteau de forme bizarre, tout bordé de cygne ou d'hermine, vêtement habituel de la fille vierge d'un roi indien. Pocahontas portait aux bras et aux pieds les mêmes ornements.

En 1606, à l'époque où commence ce récit, la jeune princesse sortait à peine de l'adolescence, et réunissait en elle les plus aimables dons de ces deux âges charmants entre lesquels elle

Pawhatan, vieillard aux formes encore robustes et bien proportionnées, avait des cheveux blancs, et toute sa personne paraissait grave et sinistre. Assis devant un grand feu, il se drapait dans une longue robe de peaux de *rarowcum*, tandis que Pocahontas et sa jeune sœur se reposaient à ses côtés; près d'elles se tenaient deux rangs serrés de guerriers, et derrière eux on voyait se presser autant de femmes, la tête et les épaules peintes en rouge. Plusieurs d'entre elles portaient sur la tête des plumes de couleurs diverses, mais toutes étalaient quelque ornement bizarre, et avaient au cou de magnifiques colliers de perles. Dès que tout le monde eut pris place dans le wigwam de Pawhatan, la reine d'Appamatuk apporta au prisonnier l'eau avec laquelle il devait se laver les mains, tandis qu'une autre femme lui donnait pour se les essuyer une touffe de plumes en guise de serviette. A l'issue de cette cérémonie on tint conseil : puis après on apporta deux grandes pierres ou *pawcorances*, qui furent déposées aux pieds de Pawhatan. Ces pierres étaient celles du sacrifice, et elles indiquaient suffisamment quel serait le sort réservé au captif.

Les Peaux-Rouges se pressaient les uns contre les autres en poussant de grands cris, et hâtaient l'accomplissement du meurtre. Tout à coup Pocahontas se leva avec effroi, et se jetant aux pieds de son père, elle le supplia, dans l'agonie du désespoir, de lui accorder la vie du prisonnier. Toutes ses prières échouèrent en cette occasion, et Pawhatan, que les larmes de sa fille n'avaient pu fléchir, fit signe aux exécuteurs de ses volontés, qui s'emparèrent du capitaine, le précipitèrent sur les pierres fatales, prêts à le frapper d'un coup de leurs tomahawks. Ces masses de bois dur étaient déjà levées pour accomplir leur œuvre funeste, lorsque Pocahontas fendit la foule qui se pressait autour du malheureux, poussa un cri déchirant, et, se jetant sur lui, étreignit sa tête entre ses bras tremblants,

et laissa la sienne exposée aux coups de ses frères, prête à sacrifier sa vie pour celle qu'on lui refusait. Les prêtres fanatiques firent inutilement entendre de violentes clameurs, en s'efforçant de reprendre la proie qui leur échappait; autant eût valu pour eux essayer d'éloigner l'aigle qui défend ses petits. Des murmures se firent entendre dans l'assemblée, mais la voix de Pawhatan suffit pour les apaiser. Le guerrier se sentait enfin ému par l'amour et la douleur de sa fille, et il donna l'ordre d'épargner les jours du prisonnier. « On l'occupera, dit-il, à fabriquer nos instruments de guerre, et à préparer pour les femmes des perles et des grelots. »

A vrai dire, afin de ne pas priver entièrement les prêtres et les guerriers du plaisir que devaient leur procurer les tortures infligées au malheureux captif, on l'entraîna dans les bois, où chacun se fit un jeu de lui faire subir différentes sortes d'épreuves dans le but de l'intimider; mais tout fut inutile. Le courage éprouvé du capitaine Smith dans les combats et dans les malheurs ne lui fit point défaut en cette occasion; aussi, dès le lendemain matin, lui permit-on de rejoindre ses compagnons au fort de James-Town.

Quatre ou cinq jours plus tard, Pocahontas vint visiter celui dont elle avait sauvé les jours, accompagnée de ses femmes, qui portaient aux colons affamés des provisions de toute espèce; ces vivres étaient des présents que son père adressait au capitaine pour qu'il les distribuât comme bon lui semblerait. Le courage du Visage-Pâle avait charmé les Indiens à un si haut degré, que leur amitié pour lui était désormais inaltérable. Bien plus, le capitaine Newport, dont Smith avait annoncé la venue, étant arrivé au moment où il l'avait prédit, les Peaux-Rouges considérèrent ce fait comme un acte de magie, et ils voulurent adorer le Dieu des chrétiens, créateur de toutes choses, à la volonté duquel ils se soumirent entièrement.

Smith était indubitablement un homme remarquable, car il pos-

sédait le pouvoir de se gagner tous les cœurs. Une année avant l'époque dont il s'agit, pendant la campagne qui avait précédé son arrivée en Virginie, il s'était attiré les bonnes grâces et l'admiration d'une belle princesse turque et d'un grand nombre d'autres dames dont la généreuse intervention avait servi sa cause. Qu'y avait-il d'extraordinaire alors que, doué comme il l'était d'un charme irrésistible, il fût accepté par Pocahontas, jeune et inexpérimentée, pour un être supérieur digne d'inspirer l'amour le plus ardent? Élevée dans la retraite impénétrable des forêts et accoutumée à la seule compagnie de ses sauvages habitants, la belle squaw éprouva au fond de son cœur un sentiment aussi pur que passionné pour le jeune héros, et ce sentiment se manifesta chaque jour dans sa conduite envers lui, sans qu'elle pensât jamais à en être récompensée. Au reste, les termes mesurés de respect dans lesquels resta toujours le capitaine Smith empêchent de croire qu'un sentiment plus tendre que celui de la reconnaissance l'eût jamais attaché à sa jeune bienfaitrice. La gloire et l'ambition semblent avoir été les seules idoles du soldat d'aventure, et quoiqu'il fût bien fait pour inspirer l'amour, l'histoire ne nous dit pas qu'il l'ait jamais éprouvé. Il est impossible, en lisant le récit des aventures du capitaine, de ne pas être frappé de l'énergie de son caractère, qui le plaça toujours au premier rang dans tous les pays et parmi tous les hommes auxquels il eut affaire. Prompt à remédier à tous les événements, aussi habile à concevoir qu'à exécuter les plans les plus hardis, Smith paraissait être destiné à accomplir de grandes œuvres, et pourtant il ne trouva pas sous la main les moyens nécessaires pour réussir. Après avoir échappé à la fureur des Indiens, tout parut réussir à l'aventurier, du moins pendant quelque temps. Il procura des travaux aux colons placés sous ses ordres, et les nourrit à ses frais; ils s'enrichirent même, grâce au commerce, et l'amitié que porta bientôt le chef des Peaux-Rouges à son ami le Visage-Pâle s'accrut encore

davantage par leurs continuelles relations et par l'échange réciproque de présents et de bons offices. Un jour Smith, son ami le capitaine Newport et tous les colons, furent invités à une grande fête que donnait en leur honneur leur farouche allié. Le cérémonial exigeait que les invités allassent s'asseoir en face de leur hôte pendant que tous ceux qui étaient présents leur souhaitaient la bienvenue en poussant des clameurs retentissantes. Quelques-uns des principaux chefs leur adressèrent même de grands discours en leur témoignant leur amitié avec une telle véhémence qu'ils étaient forcés de s'arrêter pour reprendre haleine, si bien qu'un auditeur ignorant de leurs coutumes les eût pris pour des gens furieux ou pour des fous.

Pawhatan ajouta à ces démonstrations énergiques la distribution de mets choisis et abondants. Le chef des Peaux-Rouges se tenait étendu sur un trône composé de nattes, dont les coussins étaient faits de cuir brodé de perles et de graines blanches; son costume se composait d'une robe formée de peaux d'animaux, d'une ampleur pareille à celle d'un manteau. A sa tête et à ses pieds se tenaient accroupies deux belles jeunes squaws. Une partie de ses femmes, au nombre de vingt, s'étaient également assises autour du wigwam; toutes avaient la tête et les épaules peintes en rouge, et portaient autour de leur cou une longue chaîne de graines blanches. Les principaux chefs étaient rangés devant elles. Derrière les blancs on apercevait quatre ou cinq cents hommes servant de gardes, et l'on avait fait une proclamation par laquelle quiconque se rendrait coupable de la moindre injure envers les Visages-Pâles serait puni de mort.

« Nous passâmes, raconte l'un des invités, trois ou quatre jours au milieu des fêtes, des danses et des divertissements de toute espèce, et pendant tout ce temps-là Pawhatan se conduisit avec tant de dignité et de discrétion, que nous admirâmes tous la grandeur d'âme dont la nature l'avait doué. Le chef indien méprisait

le commerce, ainsi que tous ses sujets; aussi ne fûmes-nous pas étonnés de l'entendre parler de la manière suivante au capitaine Newport : « Il ne me convient pas, lui dit-il, de trafiquer pour des bagatelles; montrez-moi tout ce que vous possédez d'utile ou d'agréable, je prendrai ce qui me plaira, et je vous donnerai ensuite ce que je croirai en être l'équivalent. » Le capitaine Smith, qui était notre interprète, et qui regardait le capitaine Newport comme son père, se joignit à nous pour le prémunir contre les intentions du chef des Peaux-Rouges, car il croyait que le dessein de Pawhatan était de nous tromper. On accepta pourtant sa proposition; mais il évalua son blé à un si haut prix, que nous n'eûmes que quatre boisseaux au lieu de vingt sur lesquels nous avions compté. Le capitaine Smith fit alors chatoyer aux yeux de Pawhatan quelques verroteries de peu de valeur; il y avait entre autres des colliers de perles bleues qui parurent lui plaire infiniment, et que le capitaine lui dit être composés d'une substance très-rare de la couleur du ciel. « Les plus grands rois de la terre, assurait le capitaine, avaient seuls le pouvoir de se parer de ces bijoux. » Cette considération donna à Pawhatan le plus vif désir de s'approprier ces colliers de verre; aussi, pour une livre ou deux de perles bleues, reçûmes-nous de lui deux ou trois cents boisseaux de blé, et nous nous séparâmes comme d'excellents amis. Les perles bleues devinrent dès lors tellement estimées, que les rois seuls, leurs femmes et leurs enfants osèrent en porter. »

Malgré cette fête, qui paraissait être un gage d'alliance et d'amitié, les blancs entendirent bientôt parler d'un projet de complot tramé par le chef indien pour massacrer tous les blancs. Ce fut probablement avec l'intention d'apaiser la juste colère du capitaine Smith que le rusé Pawhatan lui adressa sa fille, chargée de lui remettre de sa part de riches présents et de lui offrir les protestations et l'assurance d'une amitié à toute épreuve. Le capitaine feignit d'être satisfait : il rendit même à Pocahontas quelques

prisonniers qui lui avaient révélé le complot, et parut ne leur avoir sauvé la vie que pour l'amour d'elle.

Il est bon de remarquer que les différents écrivains qui se sont occupés de l'histoire de la Virginie ne mentionnent le nom de Pocahontas que pour faire l'éloge du caractère angélique de cette jeune femme. Au milieu des tribus indiennes indomptables et des colons à peine policés, la belle enfant apparaît comme une colombe sans tache. Ils l'appellent tous le joyau, la nonpareille, l'enfant chérie, dont la présence est toujours signalée par quelque action touchante ou généreuse. Pocahontas ne prit jamais part aux mascarades étranges et fantastiques au moyen desquelles les Indiens souhaitaient la bienvenue aux blancs. « Nous étions tous assis auprès du feu dans un champ spacieux, dit le capitaine Smith, quand trente jeunes femmes sortirent des bois à peine couvertes de branches d'arbres, le corps entièrement peint de couleurs variées. Les unes portaient des cornes de daim sur leur tête, une peau de loutre autour de leur taille, et une autre fourrure semblable sur le bras; un carquois plein de flèches était attaché derrière leur dos, tandis que dans leurs mains elles tenaient un arc. Celles-ci portaient une épée, et celles-là un tomahawk. Toutes ces femmes, poussant des cris et des acclamations infernales, sortirent tout à coup de la forêt et vinrent danser autour du feu. Lorsqu'elles se retirèrent, elles m'invitèrent à les suivre, et dès que je fus sous leurs huttes, elles m'entourèrent, me tiraillant de tous les côtés en criant : « Ne m'aimez-vous pas, ne m'aimez-vous pas? » Puis, s'égosillant à chanter, se livrant à des danses et à des éclats d'une joie sauvage, elles me reconduisirent chez moi en éclairant la route avec des branches d'arbres résineux enflammées en guise de torches.

Pocahontas seule dans toute la tribu ne se commettait jamais à danser parmi toutes ces femmes, quoique, suivant les coutumes indiennes, elle n'eût encouru pour cela aucun blâme : la belle

squaw chantait d'ordinaire quelque simple romance, dont les paroles nous ont été fidèlement transmises par les récits de cette époque :

Viens dans la forêt, blond guerrier ;
Pour toi, mes femmes préparent une fête
Sous l'ombrage du vieux chêne :
Je ne puis prononcer ton nom étranger ;
Mais parmi tous les mots que je cherche avec amour
Le plus doux est pour toi.
« So-au-gé-ta-ha, sowain né mé shin. »
Guerrier courageux, prends pitié de moi.

Oh ! viens. Nous voici à la douce lune des feuilles (mai).
L'owaissa (oiseau bleu) bâtit son nid au bord des toits,
Ou chante sur le buisson.
Fils d'une terre où règne la liberté,
Où la vie est heureuse, où résonne la cloche pieuse,
Une princesse t'appelle, oh ! viens.
« So-au-gé-ta-ha, sowain né mé shin. »
Guerrier au cœur ardent, prends pitié de moi.

As-tu une mère dans ta chère patrie ?
Une sœur chérie, un frère ou un ami,
Qui sont pour toi plus cher que la vie ?
Dis-moi tous tes chagrins, je veux les partager,
Jusqu'à ce que mère, sœur, frère, ami,
Tu les retrouves tous en moi.
« So-au-gé-ta-ha, sowain né mé shin. »
O guerrier hardi, prends pitié de moi.

On eût dit que la dignité naturelle de la jeune fille était un héritage de son père, car ni lui ni elle n'oubliaient jamais le rang élevé qu'ils occupaient dans leur tribu. Lorsqu'on dit à Pawhatan que le capitaine Newport lui avait apporté d'Angleterre une robe et une couronne, et qu'il lui offrait en même temps de l'aider à se

venger d'une tribu voisine qui lui avait fait quelque tort, l'orgueilleux Indien répondit d'une voix ferme : « Si votre roi m'a envoyé des présents, je les recevrai dans huit jours; je suis roi aussi, et me trouve ici sur mes terres. C'est à votre père à venir à moi, et non à moi d'aller à lui; je ne me laisserai pas prendre à un pareil leurre. Je ne demande à personne de me venger des injures que m'ont faites les Mohicans. Quant à ce qui regarde Aquanachuck, où vous dites que votre frère a été tué, ce pays n'est pas situé où vous croyez; vous avez été trompé par les rapports qu'on vous a faits sur l'existence d'eaux salées au delà des montagnes. »

Au jour désigné pour le couronnement, on apporta devant Pawhatan les présents, qui consistaient en une aiguière, un lit complet et de riches vêtements. L'orgueilleux Peau-Rouge ne consentit à se couvrir du manteau d'écarlate que lorsqu'il eut été pleinement convaincu que ce vêtement ne ressemblait point à la robe de Nessus. Les Anglais eurent bien plus de peine encore à le décider à s'agenouiller pour qu'on placât la couronne sur sa tête; ce fut seulement à force d'appuyer sur ses épaules qu'on l'amena à se courber légèrement et qu'on lui posa la couronne sur la tête. Un coup de pistolet tiré en l'air fut ensuite pour les Visages-Pâles le signal d'une décharge de mousqueterie si bruyante, que le roi tressaillit et manifesta une très-vive inquiétude jusqu'au moment où on l'eut assuré qu'il n'avait rien à craindre. Pawhatan reprit alors confiance, et remerciant ses alliés, il offrit galamment au capitaine Newport ses vieux souliers et son manteau de fourrure.

Le cœur du roi indien se gonfla d'orgueil à la pensée que le roi d'Angleterre le considérait comme son égal, puisqu'il lui envoyait les insignes de la royauté; et le premier usage qu'il voulut faire de sa puissance fut de chercher à se débarrasser des colons. Il y fût parvenu certainement sans l'intervention de Pocahontas, qui ne craignit pas de partir au milieu de la nuit et de traverser

la forêt pour aller prévenir le capitaine Smith du complot tramé contre lui par son père. « Pawhatan devait, lui dit-elle, lui envoyer à lui et aux siens des provisions pour faire un grand festin, et se proposait ensuite de venir, avec toutes les forces dont il pourrait disposer, surprendre les blancs pendant qu'ils seraient à table, à moins que les porteurs du festin n'eussent réussi à les tuer tous pendant le repas avec leurs propres armes. »

Le capitaine Smith offrit à Pocahontas, en retour de ce bon office, les présents qui pourraient lui être les plus agréables, mais elle les refusa, disant que son père la tuerait s'il apprenait d'une manière quelconque la démarche qu'elle venait de faire; puis la pauvre affolée partit à la hâte pour retourner au wigwam des Peaux-Rouges.

« Ils sont sauvés puisqu'ils sont avertis, » se dit la noble fille en affrontant de nouveau, pour s'en retourner, les ténèbres de la forêt au milieu de la nuit. Elle entendit passer à quelque distance les porteurs du festin, et se retira à l'écart jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés, se félicitant de ce que sa démarche avait été faite à temps.

Le capitaine Smith et ses compagnons affamés manifestaient leur joie en pensant qu'ils allaient se régaler sans danger de toutes les bonnes choses qui leur étaient envoyées dans un but si odieux, et ils se préparèrent à donner une juste récompense à ceux qui la méritaient si bien.

Moins d'une heure après le départ de Pocahontas, huit ou dix robustes Peaux-Rouges arrivèrent chargés de plats de venaison. Ils parurent contrariés à la vue de l'exhibition formidable des armes des colons; « ces armes, disaient-ils, seraient gênantes pendant le repas. » Mais le capitaine Smith, sans les écouter, leur fit goûter à tous les plats, et les renvoya en faisant dire à Pawhatan qu'il connaissait ses projets et qu'il était prêt à le recevoir.

Le charme du danger semblait être fort goûté par ces hardis

colons, dont la vie tout entière se trouvait marquée par les événements les plus bizarres.

Quelques jours après la découverte du complot de Pawhatan, grâce à l'heureuse indiscrétion de sa fille, le capitaine Smith, suivi de quinze de ses compagnons, se rendit à la maison d'Opechancanough, roi de Pamankée et oncle de Pocahontas, dans le dessein de lui acheter du blé. Il apprit bientôt que le wigwam dans lequel il se trouvait était entouré par plus de sept cents Indiens.

Tous ses compagnons furent frappés de terreur; le capitaine seul garda tout son sang-froid, et après avoir adressé tour à tour à ses camarades les menaces et les supplications qu'il croyait nécessaires pour leur rendre le courage, il interpella le chef indien en ces termes : « Je vois, Opechancanough, que tu as le dessein de me massacrer; mais je ne te crains pas. Mes soldats et mes camarades ne se sont point encore livrés à la moindre hostilité contre toi; prends donc tes armes, moi je saisirai les miennes; je combattrai le corps nu comme toi. L'île qui se trouve au milieu de la rivière nous offre un lieu convenable; celui de nous deux qui sortira vainqueur de ce combat sera seigneur et maître des sujets de son adversaire. Si ma proposition ne te convient pas, fais apporter par chacun de tes hommes un panier de grain, j'en déposerai la valeur en monnaie de cuivre, et le vainqueur prendra tout. » Le roi, qui avait pour gardes quarante ou cinquante des plus braves Indiens de sa tribu, s'efforça d'apaiser les craintes du capitaine et d'écarter de son esprit le soupçon d'une trahison; il cherchait en même temps à l'attirer hors de la porte, où la provision de grains était gardée par plus de deux cents hommes, sans compter encore trente autres Peaux-Rouges placés derrière un grand arbre formant une sorte de barricade, et qui étaient armés d'arcs et de flèches dont ils étaient prêts à faire usage. Cette vue redoubla la terreur des colons; mais l'au-

dace des Indiens jeta le capitaine dans une telle colère, qu'il se précipita sur Opechacanough au milieu de ses gardes, le saisit par la touffe de cheveux qu'il portait au sommet de la tête, et lui plaça son pistolet sur la poitrine. Le roi était à moitié mort de peur et tremblait comme un roseau. Les gardes du chef indien déposèrent leurs armes aux pieds du capitaine, qui, tenant toujours par les cheveux son ennemi effrayé, leur fit à tous un discours si habilement entremêlé de menaces et de promesses, qu'il obtint d'eux tout ce qu'il désirait.

Ce trait de bravoure et plusieurs autres, alliés à l'esprit le plus vif et à la plus grande habileté, acquirent dans le pays une si grande autorité au capitaine Smith, que l'accès du territoire fut bientôt ouvert à tous les Anglais comme il l'était à lui-même et à ses compagnons.

Cet homme courageux, qui savait faire tourner à son profit toutes les craintes superstitieuses de cette race barbare, ne put pourtant jamais vaincre la haine de Pawhatan contre les blancs; et celui-ci, quelques jours après l'aventure dont nous venons de parler, aurait réussi à faire assassiner un des colons, sir Richard Wyffin, si Pocahontas n'eût encore trouvé le moyen de sauver les jours de l'ami de celui qu'elle chérissait.

En 1609, le capitaine Smith se décida à abandonner le poste dangereux qu'il avait jusqu'alors gouverné et administré avec le plus grand courage. Sans compter les trahisons incessantes des Indiens, il rencontrait chaque jour auprès de ses associés une ingratitude et un mauvais vouloir sans pareil au monde : il s'embarqua donc certain jour pour l'Angleterre, mais son absence devint bientôt fatale aux colons. Pawhatan, dont la haine subsistait toujours, réussit à faire massacrer trente Anglais sur trente-deux qui étaient venus le visiter pour lui acheter des grains. Ces malheureux n'avaient pas pris les précautions toujours indispensables avec un homme qui leur avait donné tant de preuves de sa

déloyauté. Le trente et unième Visage-Pâle parvint à s'échapper, et son camarade, qui était un jeune homme de bonne famille nommé Henri Spillman, fut sauvé par Pocahontas, et, grâce à son intercession, reçu parmi les Patawamekss. Ce pauvre diable apprit la langue de ces Indiens, et ayant passé plusieurs années dans leur société, il eut plus d'une fois l'occasion de leur être utile dans les rapports qu'ils avaient avec ses compatriotes.

Pocahontas avait aussi cru devoir chercher un refuge au milieu d'une nation amie, et nous la retrouvons en 1611 à l'époque où le capitaine Argall vint stationner avec son vaisseau dans la rivière Potomac. Pendant son séjour à Londres, cet officier avait entendu fréquemment son ami le capitaine Smith faire l'éloge de la jeune Indienne, et il conçut l'idée de s'emparer d'elle afin d'obtenir de Pawhatan les concessions dont il avait besoin. Il eut une entrevue à cet effet avec un vieil Indien nommé Yapawzaws, qui avait été l'ami du capitaine Smith, et voulut lui persuader de lui amener Pocahontas sous prétexte de lui faire voir son navire, lui donnant en même temps sa parole d'honneur qu'il n'en résulterait pour elle qu'un emprisonnement de courte durée. Yapawzaws fit semblant de ne rien entendre, jusqu'au moment où on lui montra une bouilloire de cuivre bien brillante; cette vue lui ouvrit tout à coup les oreilles et fit taire ses scrupules. Il se rendit aussitôt auprès de la jeune fille, dont la curiosité ne parut point excitée, car elle avait déjà vu un grand nombre de vaisseaux. Elle consentit pourtant à faire la promenade qu'on lui proposait, afin d'en faire partager le plaisir à la femme de Yapawzaws, qui prétendait n'avoir jamais vu pareil spectacle. Cette femme rusée supplia son mari de la laisser aller, et celui-ci, continuant le rôle qu'il avait accepté, ne céda à ses importunités qu'à la condition de voir sa moitié accompagnée par Pocahontas. Le seul motif d'obliger avait décidé cette dernière. Une fête attendait les trois Indiens dans la cabine du capitaine, et celui-ci, lorsque le repas fut

achevé, pria la jeune Indienne de se retirer dans une pièce adjacente, prétextant une affaire à traiter avec Yapawzaws. Il agissait ainsi dans le seul but de laisser ignorer à la jeune fille que celui-ci était complice de sa captivité. Lorsqu'il rappela Pocahontas, le capitaine Argall lui apprit, en la présence de l'Indien et de sa femme, la résolution qu'il avait prise de la garder sur son vaisseau, en ajoutant qu'elle ne verrait plus son père avant que la paix ne fût conclue.

La pauvre Pocahontas s'abandonna à la plus violente douleur, tandis que les traîtres qui l'avaient trompée feignaient de pleurer encore plus haut qu'elle. Ils n'en reçurent pas moins leur bouilloire et quelques autres jouets, et s'en retournèrent ensuite gaiement à terre. Pocahontas fut alors conduite à James-Town, où on la retint prisonnière; triste récompense des bienfaits qu'elle avait répandus sur cette ville et sur ses habitants! On envoya ensuite un messager à Pawhatan pour l'informer du sort de sa fille, et lui expliquer quelle rançon on demandait pour la lui rendre. On exigeait de lui qu'il rendît la liberté aux hommes qu'il retenait prisonniers, qu'il mît bas les armes, et qu'il restituât les différents objets dont il s'était emparé. Le vieillard était exaspéré, mais il ne daigna pas répondre; trois mois s'écoulèrent, à l'expiration desquels il renvoya sept Anglais et un vieux mousquet hors de service. Après un long espace de temps pendant lequel on se livra de part et d'autre plusieurs escarmouches, on conclut une trêve, et dès le lendemain deux des fils du roi indien allèrent visiter leur sœur, à qui cette entrevue causa la plus douce joie. A leur retour chez leur père les jeunes gens étaient accompagnés par deux Anglais nommés John Rolfe et Sparks; mais Pawhatan, tout en leur faisant une réception très-honorable, refusa de les admettre en sa présence. L'un d'eux, Rolfe, ayant conçu pour sa fille une violente passion, l'épousa dès qu'il fut retourné au fort, et Pawhatan, qui n'avait pas voulu assister à la cérémonie,

envoya un oncle de Pocahontas pour le représenter, qui, avec les deux frères de celle-ci, servirent de témoins au mariage. Après cet événement, la noble fille du désert américain ne fut plus désignée dans le monde que sous le nom de Lady Rebecca. Elle reçut le baptême et se convertit à la religion chrétienne, qu'elle désirait depuis longtemps embrasser. On raconte aussi qu'à dater de cette époque elle ne manifesta plus aucun désir de revoir ni son père ni les gens de sa nation, et qu'elle montra toujours le plus tendre attachement à son mari, à qui elle donna un fils pour héritier. Pocahontas ne tarda pas à acquérir les manières du monde élégant, dans lequel elle fut admise dès son arrivée en Angleterre, et les personnes du plus haut rang lui montrèrent une très-grande bienveillance. Aussitôt que le capitaine Smith eut été informé de sa présence à Londres, il adressa un mémoire à la reine Anne de Danemark, femme de Jacques Ier, dans lequel il énuméra tous les services que la jeune Indienne avait rendus à la colonie, en demandant pour elle, en faveur de sa naissance et de ses vertus, les bonnes grâces de sa souveraine. Pocahontas fut donc présentée à la cour et introduite dans les salons de la noblesse anglaise. Bientôt l'éloge de son cœur et de sa beauté se trouva dans toutes les bouches.

Le capitaine Smith vint lui rendre visite quelques jours avant de s'embarquer pour un nouveau voyage. Mais la pauvre femme, après lui avoir rendu son salut, se cacha le visage et demeura deux ou trois heures sans parler à personne. « Vous avez promis à Pawhatan, lui dit-elle enfin, que ce qui vous appartiendrait serait à lui, et il vous a fait la même promesse. Vous l'avez appelé mon père tandis que vous vous trouviez en pays étranger; aussi, par la même raison, je veux vous donner également ce nom de père. » Le capitaine lui répondit qu'il ne pouvait accepter ce titre de la fille d'un roi. « Vous n'avez pas craint, lui dit-elle, d'effrayer ce roi et tout son peuple en débarquant sur ses terres,

et vous n'aimez pas à m'entendre vous appeler mon père! Eh bien, je vous déclare que je vous donnerai ce nom, et que vous m'appellerez votre enfant, si vous voulez que je me croie à jamais votre compatriote. On m'a toujours dit que vous étiez mort, continua-t-elle, et je l'ai cru jusqu'à mon arrivée à Plymouth. A vrai dire, Pawhatan avait donné à l'un de ses hommes l'ordre de vous chercher, car il ne croyait pas vos compatriotes, qui déguisent souvent la vérité. »

Rien n'était plus vrai : Pawhatan avait envoyé un de ses sujets afin de lui rendre compte de la condition des Anglais et lui dire quel était le nombre des hommes qui habitaient l'Angleterre. Arrivé à Plymouth, cet Indien s'était muni d'un long bâton et y faisait une entaille pour chaque individu qu'il rencontrait; mais il se lassa bientôt de cet exercice. L'Indien ayant par hasard rencontré à Londres le capitaine Smith, lui apprit l'ordre qu'il avait reçu de Pawhatan, et le pria de lui montrer son Dieu, son roi, sa reine et ses princes. Le capitaine lui prouva qu'il avait déjà vu le roi, mais il eut grand peine à persuader au Peau-Rouge que Jacques Ier pût être le souverain de la Grande-Bretagne.

— Vous avez donné à Pawhatan un chien blanc qu'il a nourri comme lui-même, dit tristement celui-ci au capitaine Smith; mais votre roi ne m'a rien donné, et cependant je vaux mieux qu'un chien.

Quand Pawhatan, à son retour, demanda à cet homme de combien de personnes l'Angleterre était peuplée, il répondit : « Compte les étoiles dans le ciel, les feuilles sur les arbres et les grains de sable sur le rivage de la mer, et tu connaîtras le nombre des Anglais. »

Peu de temps après son entrevue avec le capitaine Smith, Pocahontas était à Gravesend sur le point de s'embarquer pour l'Amérique avec son mari et son enfant, lorsqu'elle fut prise d'une fièvre violente et mourut subitement.

C'est ainsi que fut enlevée au printemps de sa vie, dans tout l'éclat de la jeunesse, cette femme aimable et douce dont l'existence fut signalée par de nombreuses actions touchantes et généreuses, et que les premières familles de la Virginie se glorifient d'avoir pour ancêtre.

CHANT FUNÈBRE DE POCAHONTAS.

La tige gracieuse du « mondamin » gît sur le sol, fauchée et flétrie,
Dans l'éclat de la floraison, elle a été touchée par la mort.
Sur la terre étrangère où son tombeau repose,
La fleur de la Virginie s'est fanée.

Son pied léger ne foulera plus l'herbe de la prairie;
Son canot rapide ne sillonnera plus les vagues de la mer.
Ses compagnes en deuil font résonner les flûtes de roseau;
La fleur de la Virginie s'est fanée.

Le capitaine Smith mourut à Londres en 1631 à l'âge de cinquante-deux ans. Voici comment on rapporte la rencontre qu'il eut avec les Turcs, et dont nous avons fait mention au commencement de ce récit.

Il existe dans les plaines de Regall une ville défendue non-seulement par un grand nombre de soldats et par des fortifications, mais encore tellement protégée par des montagnes qui en rendent l'accès difficile, que jamais, pendant aucune guerre, l'ennemi n'a essayé de s'en emparer. Le commandant comte Meldritch y envoya pourtant le colonel Veltus avec son régiment, en lui ordonnant de se rendre maître d'un passage difficile situé entre deux montagnes dans une étroite vallée. Cet officier devait rester là en embuscade et y parquer tout le bétail dont il pourrait s'emparer, afin de le diriger vers un fort qui se trouvait dans ce passage. Cette manœuvre réussit parfaitement; la garnison

fut surprise; mais il s'écoula encore plus de six jours avant que les six mille pionniers pussent parvenir à s'ouvrir une route. Les Turcs ayant été avertis fortifièrent leur ville, et se convainquirent, après avoir fait de fréquentes sorties contre les assiégeants, du peu de progrès de leurs travaux. Dans la crainte, dirent-ils alors en plaisantant, que leurs hommes ne devinssent trop gras faute d'exercice, ou qu'ils fussent obligés de s'en retourner avant d'avoir commencé l'assaut de la ville, ils envoyèrent ce défi à l'armée chrétienne :

« Pour faire plaisir aux dames qui désiraient assister à un combat chevaleresque, le *seigneur Turbashawe* jetait le gant à tout capitaine de compagnie qui oserait accepter le combat. »

On accepta cette proposition après l'avoir longtemps discutée, et le sort désigna pour champion le capitaine Smith.

On conclut donc une trêve pour la journée, et tandis que les chrétiens se rangeaient en bataille, les remparts se couvrirent de belles dames et de guerriers armés. Turbashawe entra dans la lice monté sur un beau cheval et armé de toutes pièces. A ses épaules étaient attachées deux grandes ailes faites de plumes d'aigle rehaussées d'argent, d'or et de pierres précieuses. Un janissaire le précédait portant sa lance, tandis que deux autres conduisaient son cheval par la bride. Le capitaine Smith arriva presque au même instant, au bruit des trompettes, précédé d'un seul page, aux mains duquel il avait confié sa lance. Il prit place sur le terrain dans la position la plus avantageuse, et quand on sonna la charge, il porta au Turc un coup qui traversa son casque et lui brisa la tête : Turbashawe tomba mort sur le terrain. Le capitaine mit pied à terre, lui coupa la tête, puis ensuite les Turcs emportèrent le corps. Le vainqueur retourna vers les siens sans avoir éprouvé le moindre mal, et présenta cette tête au général, qui l'accepta avec reconnaissance. Toute l'armée fit au vainqueur l'accueil le plus enthousiaste.

La mort de ce Turc irrita tellement Grualzo, son ami dévoué, qu'il envoya un défi au capitaine Smith pour reconquérir la tête de Turbashawe en mettant la sienne pour enjeu. Le combat fut fixé au jour suivant. Comme la veille, au signal donné par la trompette, les deux guerriers se précipitèrent l'un contre l'autre la lance en avant. Le Turc fut presque renversé de son cheval; les deux champions prirent alors leurs pistolets. A la première décharge, une balle toucha la cuirasse du capitaine Smith, mais à la seconde, Grualzo fut si gravement blessé au bras gauche, qu'incapable de conduire son cheval et de se défendre, il se vit jeté à terre tout meurtri de sa chute. Le capitaine lui coupa la tête comme il l'avait fait à Turbashawe, s'empara de son cheval et de son armure, et rendit son corps aux mains de ses soldats.

Comme les opérations du siége avançaient avec lenteur, le capitaine Smith envoya à son tour un défi aux guerriers du plus haut rang en les invitant à venir chercher sa tête s'ils la pouvaient prendre. Le défi fut accepté par un Turc redoutable nommé Bona-Mulgro. Le jour suivant les champions entrèrent dans la lice, comme cela avait eu lieu précédemment; ils n'avaient pas de lance, et la décharge des pistolets ne produisit aucun résultat. Ils prirent alors leur hache d'armes, dont les coups violents les faisaient chanceler tour à tour sur leur selle. Le capitaine Smith reçut un coup si furieux qu'il laissa échapper sa hache d'armes et faillit presque tomber de cheval. Des cris de joie saluèrent le triomphe de Bona-Mulgro, qui poussa son avantage aussi loin qu'il le put; mais le capitaine Smith, par sa dextérité et sa promptitude, évita non-seulement, avec l'aide de Dieu, les nouvelles attaques de son ennemi, mais encore, ayant tiré son épée, il perça son adversaire de part en part et lui coupa la tête. Ce nouveau succès donna un grand encouragement à l'armée, et le capitaine fut conduit par six mille hommes devant le général, tandis que les trois têtes des vaincus portées sur des lances

précédaient le cortége. Le vainqueur fut reçu comme il le méritait après de tels exploits, et quand l'empereur Sigismond vint visiter son armée, non-seulement il accorda au capitaine la faveur de placer trois têtes de Turcs dans ses armoiries, mais encore il lui servit une pension de trois cents ducats sa vie durant.

Traduit du texte anglais de miss Clarke par

B.-H. RÉVOIL.



MISS NIGHTINGALE.

Avant de faire le portrait de la femme célèbre sur le compte de laquelle nous publions ici cette notice, il serait peut-être convenable de prier nos lecteurs de nous excuser sur la liberté que nous prenons en écrivant la biographie d'une personne encore vivante.

Un écrivain français a dit avec beaucoup de justesse : « On doit des égards aux vivants, mais il suffit de dire aux morts la vérité. » Ce serait être injuste envers miss Nightingale que de s'abstenir de mentionner avec la plus grande exactitude les actions par lesquelles elle s'est illustrée. Mais s'il est impossible de louer une femme de crainte de blesser sa délicatesse, il est encore bien plus difficile de ne point exprimer l'admiration qu'inspirent des actes de vertu tels que ceux que nous avons à rapporter. Puisse l'heureuse influence qui, nous l'espérons, sera le résultat de cette lecture, servir d'excuse à notre témérité !

Miss Florence Nightingale est la plus jeune fille de M. William Shore Nightingale d'Embly Park, dans le Hampshire, et de mistress Lea Hurst du comté de Derby.

On a fréquemmment répété dans les journaux qu'elle est du même âge que la reine d'Angleterre. Il n'y a donc pas une grande indiscrétion de notre part à placer ici la date de sa naissance, qui eut lieu en l'année 1819. Nous ajouterons encore qu'une personne, qui semble très-bien informée, affirme qu'elle est née à Florence en 1823, et que son nom de baptême lui a été donné en souvenir de cette belle cité italienne. Les dons que miss Nightingale tient de la nature et les talents qui la distinguent des jeunes filles de son sexe sont bien mieux connus encore que l'époque de sa naissance.

Les langues anciennes sont très-familières à miss Nightingale, qui parle aussi le français, l'allemand et l'italien comme elle le fait de sa langue maternelle. Ses connaissances en mathématiques sont fort remarquables, et l'on cite bien plus encore celles qu'elle possède dans les sciences, dans la littérature et dans les arts. Notre héroïne a visité et étudié les différentes nations de l'Europe, et remonté le Nil jusqu'à ses cataractes les plus éloignées. Pendant son séjour en Égypte, elle soigna de pauvres Arabes, et réussit par ses avis judicieux à rendre d'importants services à un très-grand nombre d'entre eux. Riche, gracieuse et bienveillante comme elle l'est, son influence sur ceux qu'elle soigne est à la fois pleine de force, de douceur et de persuasion.

Miss Nightingale compte de nombreux amis dans tous les rangs de la société; mais ce qu'elle préfère à tout au monde, c'est de se trouver au milieu de la famille nombreuse et distinguée à laquelle elle est alliée, pour y accomplir les devoirs de la nature les plus doux et les plus saints.

Un jour pourtant, miss Nightingale voulut quitter ce cercle de parents et d'amis pour étendre la sphère de ses bienfaits et accomplir la tâche que l'amour de l'humanité imposait à son cœur; cet amour, elle l'avait éprouvé dès l'enfance, et les écoles et les pauvres de Lea Hurst et d'Embly avaient ressenti les effets

de la sympathie de la jeune fille pour tout ce qui était faible et souffrant. Elle visita ensuite les écoles, les hôpitaux et les maisons de réforme de Londres, d'Édimbourg et du continent. En 1851, pendant la grande exposition, au moment où tous les gens intelligents voyageaient dans le monde et se livraient aux plaisirs, miss Nightingale se renferma dans le grand hôpital luthérien établi à Maiserworth, près de Dusseldorf, dans le but d'y soigner les pauvres infirmes. Toutes les personnes qui sortent de cette maison pour se consacrer plus tard aux fonctions d'infirmier n'ont été reçues qu'après de sévères examens, et miss Nightingale passa plusieurs mois dans cette demeure dans le but d'y acquérir par l'étude et l'expérience de chaque jour toutes les connaissances nécessaires au rôle à la fois pénible et doux qu'elle devait remplir plus tard avec tant de dévouement et d'abnégation. Le pasteur Fliedner, directeur de l'établissement, assure que personne autre avant elle n'est jamais sorti de cette maison après avoir passé des examens plus brillants et plus dignes d'éloges.

A peine miss Nightingale fut-elle de retour en Angleterre qu'elle fit encore pendant quelque temps le charme du foyer paternel, jusqu'au moment où le besoin d'être utile à ses semblables l'en éloigna de nouveau. L'hospice établi à Londres pour recevoir les gouvernantes malades était sur le point d'être fermé faute d'une habile direction; miss Nightingale consentit à se charger de ces fonctions délicates, et daigna consacrer son temps et sa fortune au rétablissement de cette maison. Assise au chevet de quelque pauvre fille mourante, elle oubliait les plaisirs dont elle eût pu si bien jouir grâce à sa haute intelligence, et les regrets qu'elle laissait à ses amis. Bientôt pourtant sa santé s'altéra sous le poids des nombreuses occupations dont elle s'était chargée, et elle se vit forcée d'aller passer quelque temps dans sa famille, où l'air natal et le repos lui rendirent des forces.

A cette époque, on reçut en Angleterre les tristes détails des

maux soufferts en Orient par l'armée des alliés. Ces maux provenaient en partie du manque de secours à distribuer aux malades. Partout les objets de nécessité première étaient insuffisants. Le pays tout entier éprouva le désir de remédier au mal, et sans attendre que le gouvernement eût organisé une souscription, la souscription se trouva faite, la somme versée avait produit en moins de quinze jours un total de 375,000 livres, qui fut envoyé aux bureaux du *Times*. Les propriétaires de ce journal convertirent cet argent en vêtements, en vivres de toute espèce, en ustensiles de ménage, et ils envoyèrent en Crimée pour surveiller l'administration de ces importants secours un commissaire spécial nommé M. Macdonald. Ce qui manquait encore, c'était une société d'infirmières habiles, capables de donner des soins entendus aux malades et aux blessés. Du zèle sans expérience eût été pour l'armée un embarras sans la moindre utilité. Dans cette circonstance, notre héroïne découvrit un champ plus vaste pour l'exercice de sa philanthropie, et dès ce moment ses rares vertus et son admirable capacité trouvèrent une occupation digne de leur emploi. A la demande du très-honorable Sydney Herbert, miss Nightingale consentit à se mettre à la tête de l'établissement formé en Crimée pour recevoir les malades et les blessés de l'armée anglaise. On assure que par une étrange coïncidence elle avait écrit à M. Herbert pour lui offrir ses services le jour même où elle reçut la lettre qu'il lui adressait. Accepter ou plutôt demander les moyens d'accomplir cette noble tâche, c'était s'imposer d'immenses sacrifices et assumer une effrayante responsabilité; et pourtant ni les périls qui pouvaient menacer ses jours, ni la douleur d'être pour longtemps séparée de ses parents et de ses amis, ni la certitude d'avoir à affronter des fatigues et des dangers de tout genre, rien ne put ébranler un courage digne de toute admiration et de tout respect.

Miss Nightingale, accompagnée du révérend M. Branbridge, de

sa femme et de trente-sept infirmières, quitta l'Angleterre le 24 octobre 1854. Elle et ses compagnes reçurent en traversant la France mille témoignages de respect et de sympathie. Ces âmes charitables s'embarquèrent à Marseille à bord du *Vectis*, et arrivèrent à Scutari, après une traversée fort difficile, le 5 novembre de la même année, au moment où les blessés commençaient à être transportés à Balaklava. Dès ce moment, la confusion qui régnait dans le vaste hôpital fit place à l'ordre le plus parfait, les blessés cessèrent d'attendre pendant des heures entières les soins qu'exigeait leur triste situation; à peine l'un d'eux poussait-il un gémissement, qu'une main attentive s'agitait près de lui pour alléger ses souffrances, et loin de justifier les craintes qu'avaient conçues quelques employés de l'hospice sur l'opportunité de ces secours féminins, miss Nightingale et ses compagnes rendirent à l'établissement les plus grands services, soit par leurs soins dévoués, soit par l'administration des médicaments et les objets de première nécessité que le commissaire du *Times* mettait à leur disposition dès qu'elles en faisaient la demande, pourvu cependant qu'on pût se les procurer à prix d'argent dans les bazars de Constantinople. L'empressement de M. Macdonald à seconder les efforts de miss Nightingale est digne de tout éloge, car ce généreux gentleman contribua puissamment par ses actes à faire arriver notre héroïne au but qu'elle se proposait, but qui était, disons-le bien, entouré de difficultés de tout genre. Ces difficultés provenaient pour la plupart de la mauvaise organisation du service; et nous citerons pour exemple un règlement qui imposait l'obligation de ne rien demander en Angleterre si ce n'est par l'entremise du commissariat; et lors même que les fournitures étaient débarquées, il fallait encore l'autorisation d'un conseil préposé à cet effet pour en obtenir la livraison.

« Je ne saurais dire, écrivait l'une des infirmières, ce qui fait le plus saigner notre cœur, ou de voir des jeunes gens pleins de

santé succomber à la faim, ou bien de donner nos soins aux infortunés qu'on nous apporte tout couverts d'horribles blessures. Notre journée d'hier a été tout entière employée à coudre des matelas et à aider les chirurgiens auprès des blessés. Rien n'était plus doux à nos yeux que de les voir soulagés par nos soins après avoir été abandonnés pendant cinq jours sur un vaisseau sans que personne songeât à panser leurs blessures. Hélas! sans compter les quatre malheureux commis à ma charge, il y eut onze autres soldats qui moururent dans la nuit faute de nourriture : ce qui est le plus triste à dire, c'est que leur vie eût été épargnée s'il m'avait été permis de prendre les vivres que je savais leur être nécessaires. »

Il y avait aussi de nombreux abus dans la distribution des vêtements. A vrai dire, il en restait si peu du premier approvisionnement, que si miss Nightingale n'en avait acheté avec l'argent de la souscription, la plupart des malades se fussent trouvés dans l'impossibilité de quitter les misérables lambeaux d'uniformes dans lesquels on les avait arrachés à la boucherie du champ de bataille. Ajoutez à cela que le linge était dans un état de malpropreté difficile à décrire. Miss Nightingale parvint à faire venir de l'eau dans une maison voisine de l'hôpital militaire, et elle fit laver sur-le-champ tout le linge de l'établissement. Comme on le voit, ni les besoins ni les abus n'échappaient à sa perspicacité, et cela parce que son énergie lui rendait possible l'exécution des réformes qu'elle jugeait nécessaires.

Quelques jours après son arrivée, elle organisa une cuisine improvisée où huit cents hommes trouvèrent chaque jour leur ration, à laquelle elle fit ajouter une quantité abondante de bœuf et plusieurs litres de thé. Ceux qui savent comment on prépare la nourriture de l'armée ne trouveront pas surprenant qu'elle convienne peu à l'appétit capricieux des malades. Aussi le système adopté par miss Nightingale, celui de faire cuire

séparément les mots destinés à ces derniers, produisit-il les plus heureux résultats. Pendant les deux premiers mois de son séjour à l'hospice, la bonne infirmière en fut la principale pourvoyeuse, et on la vit suppléer à tout ce qui ne pouvait s'obtenir par la voie régulière : dès ce jour, ses bienfaits devinrent le thème habituel de la conversation des soldats.

Dans une des dernières lettres écrites par M. Macdonald avant que sa santé défaillante l'eût forcé à retourner en Angleterre, il raconte dans les termes suivants la manière dont notre héroïne accomplissait la tâche qu'elle s'était imposée :

« Partout, dit-il, où la maladie se révèle sous ses formes les plus redoutables, on est sûr de voir cette femme incomparable; sa douce présence calme l'agonisant dans les dernières luttes de la nature expirante; elle est auprès de lui comme un ange de paix et de consolation, et quand elle se glisse doucement entre chaque lit de douleur, le visage du pauvre blessé s'illumine de joie et de reconnaissance.

» Le soir, quand tous les officiers de santé s'étaient retirés et que le silence et l'obscurité régnaient dans les vastes salles de l'hospice, on la voyait encore, une petite lampe à la main, faire sa ronde solitaire. Le peuple anglais ne se trompait pas quand, au départ de miss Nightingale, il la salua du titre d'héroïne, car personne ne le méritait à plus juste titre qu'elle. On craignait, à voir la taille fragile et la santé délicate de la jeune fille, qu'elle ne résistât pas à tant de fatigues et à d'aussi rudes épreuves; mais la courageuse hospitalière joignait à la douceur de son sexe un jugement surprenant et une promptitude remarquable dans ses décisions.... J'affirme avec assurance, ajoutait M. Macdonald, que sans miss Nightingale le peuple anglais aurait eu la douleur d'apprendre tôt ou tard que malgré toute sa sollicitude, ses soldats n'avaient point trouvé même à l'hôpital ni refuge ni secours contre les maux terribles auxquels cette guerre les avait exposés. »

Cependant miss Nightingale avait à vaincre des difficultés encore plus grandes que toutes celles dont nous venons de parler; elles se compliquaient par l'opposition et la jalousie qu'elle rencontrait autour d'elle. A son arrivée à Balaklava, bien loin d'être reçue avec reconnaissance, on ne la regarda elle et ses compagnes que comme un surcroît d'embarras inutile; loin d'être encouragée, elle fut à peine tolérée, et ce fut par une résistance passive qu'on chercha à empêcher son installation et celle des infirmières dans l'hôpital militaire. Il fallut tout le tact, toute la fermeté, toute la persévérance que possédait notre héroïne pour qu'elle pût continuer son œuvre de charité. Après avoir prouvé son habileté dans les réformes, il lui fallut encore combattre l'opposition de certains officiers de santé. Ce ne fut qu'après le départ de l'un de ceux qui lui étaient le plus opposés, qu'elle réussit à faire admettre ses infirmières auprès des blessés, et à forcer les chefs de l'armée à adopter un admirable système d'ordre, de prévoyance et d'économie.

Si ce que nous avançons n'était point prouvé par des faits, on croirait difficilement que la jalousie ait pu entraîner des hommes honorables aux petites tracasseries dont ils ne cessèrent d'accabler une femme d'un courage et d'une philanthropie à toute épreuve; mais ce qui est encore moins compréhensible, c'est qu'on alla jusqu'à attaquer les principes religieux de cette même femme, dont la vie tout entière est consacrée au devoir divin de la charité et de l'abnégation, et que des amis, dont la religion ne pouvait être suspectée, se virent un jour obligés de prendre sa défense.

L'honorable et révérend Sydney Godolphin Osborne a dit à ce sujet, dans son intéressant ouvrage sur la ville de Scutari : « J'ai entendu et j'ai lu avec la plus grande indignation les remarques hasardées sur la religion de miss Nightingale. Quant à moi, je n'ai jamais trouvé ni dans ses actions ni dans ses paroles autre chose

que la trace du christianisme le plus pur. Il m'eût semblé de la dernière inconvenance de scruter le fond de son cœur pour savoir quelle est la secte dont elle fait partie; mais lorsqu'il m'est arrivé de causer avec elle sur la mort de ceux que j'avais assistés à leurs derniers moments, j'ai toujours entendu sortir de ses lèvres une parole inspirée par le sentiment de notre foi commune. Et d'ailleurs les œuvres de miss Nightingale ne répondent-elles pas de la pureté de sa foi? Et comment ose-t-on l'attaquer devant de telles œuvres? Elle s'est montrée également bonne et attentive pour les hommes de toutes les religions et pour ceux qui n'en avaient aucune. Que ne l'honore-t-on, au contraire, d'avoir marché sur les traces du bon Samaritain plutôt que sur celles du pharisien orgueilleux? A ceux qui l'accusent d'avoir cherché les secours d'un prêtre de l'Église romaine pour recevoir la confession d'un catholique mourant, je dirai tout haut que je dois encourir ce blâme avec elle, car je l'ai aidée dans ses recherches à cet égard, et j'agirais encore de même s'il y avait lieu. »

La description faite de la personne de miss Nightingale par le même ecclésiastique n'est pas moins intéressante que ce qui précède.

« Sa physionomie, dit-il, comme aussi ses manières, sont très-agréables, et quoique son visage ne soit pas positivement beau, il est du nombre de ceux qu'on ne peut oublier. Son sourire est doux, son regard exprime la fermeté et la décision; elle paraît calme et réservée, mais je serais cependant étonné que la gaieté ne fût pas un des traits de son caractère. La bonne jeune fille possède évidemment une âme forte et énergique, pleine de pouvoir sur les autres et sur elle-même; elle a une entente parfaite des affaires, un tact incroyable pour commander et pour faire observer la discipline; aussi est-elle plutôt au-dessus qu'au-dessous de la position exceptionnelle qu'elle occupe dans la société.

» Je l'ai vue assister aux opérations les plus terribles et conserver

tout son sang-froid. Elle ne s'est jamais non plus départie de son courage auprès des malades dont la contagion était la plus redoutable, et elle leur prodiguait, jusqu'à ce que la mort les vînt délivrer de leurs maux, les soins les plus attentifs et les plus touchants. »

Nous citerons, pour montrer à quel point cette femme incomparable était aimée des soldats, ces propres paroles de l'un d'eux :

« Quand elle passait au milieu de nous, écrivait le malade, elle avait pour l'un un sourire, pour l'autre une parole consolante. Comme nous étions là par centaines, chacun de nous ne pouvait avoir sa part de consolation, mais nous pouvions du moins *baiser son ombre avant qu'elle ne s'effaçât*, et reposer ensuite plus calmes sur notre lit de douleur. »

Ces paroles touchantes, ce doux sourire, ce sont là précisément les marques de sympathie réservées à ce visage expressif si bien fait pour exercer un pouvoir magique sur l'âme de nos soldats endurcis.

« Rien n'était plus extraordinaire, dit l'un des témoins, que de voir l'un des blessés exaspéré par la souffrance, et refusant de se soumettre à une opération nécessaire, céder sur-le-champ, et sans broncher, aux douces représentations de la jeune fille. »

Longtemps avant son retour en Angleterre, la santé de miss Nightingale se trouva si affaiblie, que lord Ward mit un yacht à sa disposition, afin qu'il lui fût possible de changer d'air et de prendre du repos en faisant quelques excursions en mer. Elle s'embarqua au milieu des acclamations et des bénédictions de la multitude. Le gouvernement anglais, qui voulait donner à la courageuse fille d'Albion un témoignage public de reconnaissance, ne savait quel parti prendre à ce sujet.

Offrir de l'argent à une personne de son rang et de sa fortune semblait être une chose inutile; acheter des bijoux pour celle dont la place était au chevet des pauvres et des mourants, c'eût été là

un présent sans valeur; et comment, d'ailleurs, récompenser ce qui était au-dessus de toute récompense, le don d'une vie de dévouement, d'une santé fragile et des plus vives sympathies? Et puis miss Nightingale avait en outre déclaré qu'elle ne recevrait rien pour elle-même.

On organisa alors des *meetings* où se rendirent des pairs du Royaume-Uni et des membres du parlement, présidés par un prince du sang royal, témoin des éminents services que la sainte jeune fille avait rendus en Orient. Après s'être longtemps consulté, on convint qu'une somme d'argent suffisante pour établir une institution destinée à l'éducation, à l'entretien et à la protection des infirmières et des différents serviteurs de l'hôpital, serait, vis-à-vis d'une telle femme, le plus utile témoignage de la gratitude universelle.

La lettre que miss Nightingale écrivit à la personne qui lui annonçait cette donation, montrera avec quelle reconnaissance elle accepta ce souvenir national.

« A l'hôpital militaire de Scutari, ce 6 janvier 1856.

» Chère mistriss Herbert,

» Il me serait impossible de vous exprimer les sentiments que j'éprouve pour le témoignage de confiance et de sympathie que je viens de recevoir. Exposée comme je le suis à la malveillance, dans l'organisation d'une œuvre dont toutes les parties me semblent donner lieu à des complications de tout genre, éloignée de ceux-là mêmes qui souvent me jugent avec sévérité, une marque de bienveillance comme celle que m'adresse mon pays est fort précieuse pour moi. Je dois ajouter cependant que, quelque difficile que soit la tâche que j'ai entreprise, je ne l'abandonnerai pour rien au monde, tant que je serai soutenue par la pensée que je puis me rendre utile en l'accomplissant. J'oserai vous prier de

vouloir bien dire au comité que j'accepte sa proposition avec reconnaissance, pourvu toutefois qu'il soit en mon pouvoir de faire réussir un projet dont l'exécution produirait, j'en suis sûre, d'utiles résultats.

» Croyez-moi votre toute dévouée

» FLORENCE NIGHTINGALE. »

Cette lettre, comme toutes les autres écrites par la jeune Anglaise, est tout à fait caractéristique. Cette tranquille persévérance dans une œuvre commencée montre bien l'esprit pratique qui la rendait capable d'accomplir tant de choses, tandis que l'allusion qu'elle fait à l'incertitude des événements est parfaitement logique, surtout chez une personne témoin comme elle du peu de consistance des projets ou des espérances des hommes.

Pendant que la nation préparait à miss Nightingale son tribut de reconnaissance, plusieurs souverains envoyaient aussi des gages particuliers de leur admiration à celle qui, comme le dit M. Osborne, avait montré plus que personne, dans les circonstances difficiles, ce que peut l'énergie alliée au bon sens. Le sultan adressa à miss Nightingale un bracelet magnifique monté en brillants, et la reine Victoria joignit à quelques lignes écrites de sa propre main le don d'un bijou plus précieux encore par sa forme emblématique que par les riches pierreries dont il était orné. Ce joyau se composait d'une croix de Saint-Georges émaillée de rubis sur un champ blanc, au milieu duquel l'Angleterre était personnifiée. Cette croix était entourée d'une bande noire, emblème de la charité, sur laquelle on lisait une légende inscrite en lettres d'or : « *Blessed are the merciful!* » (Bénis sont les miséricordieux!) Les lettres V. R. (*Victoria Regina*), surmontées d'une couronne de diamants, étaient tracées au centre de la croix, entourée de rayons d'or. Des branches de palmier en émail vert rehaussé

d'or servaient d'encadrement à l'écusson. Tout autour des tiges s'enroulait un ruban d'émail bleu avec cette simple inscription : « *Crimea.* » Puis au sommet de ce bijou, trois brillantes étoiles de diamant exprimaient l'idée de la lumière du ciel éclairant les œuvres de la miséricorde, de la paix et de la charité. Derrière le bijou se trouvait une inscription écrite par Sa Majesté elle-même, rappelant que c'est un don offert par elle en mémoire des services rendus à sa brave armée par miss Nightingale.

Au moment où elle recevait ces marques flatteuses de sympathie, la jeune fille poursuivait activement sa tâche, prodiguant ses soins autour d'elle, et envoyant des secours et des consolations à ceux qu'elle savait être accablés de douleur et de misère. Une pauvre femme dont le mari servait dans l'armée de Crimée, inquiète de n'avoir pas reçu de ses nouvelles depuis plusieurs mois, s'était un jour adressée à miss Nightingale, qui lui répondit :

« A l'hôpital militaire de Scutari, ce 5 mars 1856.

» Chère mistriss Laurence,

» Votre lettre m'a fait une peine extrême parce que je n'ai qu'une triste réponse à y faire. Pendant la mauvaise saison de l'année dernière, nous avons eu dans les hôpitaux jusqu'à quatre-vingts morts par jour, et votre pauvre mari, je regrette de le dire, a été de ce nombre fatal. Il est mort le 20 février 1855, juste au moment où la fièvre et la dyssenterie sévissaient avec le plus de force; car ce même jour il nous fallut faire enterrer quatre-vingts hommes. Afin de ne pas faire d'erreur sur le nom de votre mari, j'ai écrit au colonel de son régiment, qui m'a confirmé, par une note que je joins ici, le malheur que je craignais. Il était dû à M. Laurence une livre deux shillings et demi, qui ont été remis au secrétaire de la guerre, à qui vous pouvez faire réclamer le payement de

cette somme. Comme vous n'aviez pas acquis la triste certitude que vous avez maintenant, vous n'avez pu vous faire inscrire sur la liste des veuves. Il faudra vous adresser, à cet effet, au colonel Lefray, secrétaire des fonds patriotiques, Great-George-street, Westminster, à Londres. Je vous envoie sous ce pli les papiers qui vous sont nécessaires; la lettre du colonel sera d'ailleurs suffisante pour faire constater la mort de votre mari.

» Je suis, avec la plus profonde sympathie, votre toute dévouée,

» Florence Nightingale. »

C'est ainsi qu'au milieu de ses nombreuses occupations, notre héroïne trouvait encore le temps d'entrer minutieusement dans les chagrins de ceux-là mêmes qui lui étaient le plus inconnus. Nous voyons encore dans une lettre écrite du camp de Sébastopol au printemps de l'année 1856, qu'elle y avait envoyé une foule d'objets propres à instruire ou à distraire les convalescents, tels que des livres, des mappemondes et des jeux de toute espèce.

Elle avança aussi, sur les fonds de la souscription, la somme nécessaire pour achever l'érection du café d'Inkermann; puis elle aida le chapelain à former une bibliothèque contenant des livres destinés à distraire ses chers malades. Elle prenait surtout intérêt à leurs affaires, se chargeant d'envoyer chez eux leurs petites épargnes, d'écrire leurs lettres, de recevoir les dernières volontés des mourants, et d'adresser à leurs parents les legs d'affection qu'ils avaient pu leur laisser. Son activité était sans égale : « Je crois, dit le docteur Pincaff, qu'il n'est jamais entré ici un malade ou un blessé sans qu'elle l'ait appris sur-le-champ et qu'elle ne soit venue l'entourer de ses soins avant que personne eût encore eu le temps d'arriver près de lui. »

Lorsque la paix eut mis un terme à d'aussi nobles travaux, miss Nightingale, qui redoutait la publicité, cacha l'époque de son

retour en Angleterre, et, afin de conserver le plus strict incognito, elle refusa même de prendre place sur un navire anglais. Elle traversa la France pendant la nuit, et arriva dans sa famille le 15 août 1856, sans avoir été reconnue sur son passage.

C'est à cette rare modestie que font allusion quelques vers qui ont été imprimés dans le *Punch* le 28 août de la même année, et dont nous donnons la traduction :

LE RETOUR DE MISS NIGHTINGALE.

C'est en silence que les dons les plus bénis nous arrivent et nous quittent;
C'est sans bruit que le doux printemps succède à l'hiver et que la joie pénètre dans les cœurs;
Aussi calme, aussi légère que la rosée doit être la pluie
Qui fait germer la semence dans le sillon, et épanouir la fleur sur sa tige;

Le Nil a ses cataractes immenses, alimentées par les neiges des montagnes;
Mais dans les plaines que fertilisent ses ondes, il coule paisiblement,
Et quand il franchit ses rives pour porter au loin la fécondité,
Vous remarquez à peine la crue de ses eaux bienfaisantes, tant elle se fait doucement.

Les ailes des anges sont sans frémissement dans leur vol plein d'amour;
Le parfum seul qu'elles exhalent nous apprend qu'elles se meuvent.
Dieu n'a pas parlé parmi les éclats de la foudre et des tempêtes;
C'est à voix basse que l'Homme-Dieu s'est exprimé à la dernière heure.

C'est ainsi qu'elle, notre gracieuse Florence, douce, modeste et calme,
Sans se parer de la croix ou de la palme des martyrs,
A quitté notre rive pour accomplir son œuvre bienfaisante,
Et qu'elle revient parmi nous, des champs de la douleur, du carnage et de la mort.

La foule n'applaudit pas à son passage; la voix passionnée de la multitude
Ne se mêle pas au vent pour servir d'aliment à la vanité;
Sa route n'a pas été aplanie par des mains artificielles, le lévite
A discrédité son œuvre et s'est détourné d'elle au moment du besoin.

Quand les décorations, les honneurs et les titres sont distribués en profusion,
Il est beau que pour sa part elle ne reçoive que des bénédictions.
Quels titres vaudraient le charme de son nom si doux à prononcer?
Quelles décorations vaudraient l'éclat dont ses bonnes œuvres l'ont entouré?

Telle que l'oiseau[1] dont elle porte le nom, qui se tait tout le jour quand d'autres voix résonnent;
Chantre harmonieux des nuits quand tous les autres chants ont cessé;
Elle va au milieu de ces ténèbres de souffrances qui glaçaient d'autres cœurs;
Elle va d'un pas léger avec de douces paroles pleines de sagesse et de fermeté.

Pensez à prier pour celle dont le cœur affectueux
Se répand partout autour d'elle en bénédictions;
Elle montrait la lumière de l'amour et de la foi
A ceux qui s'avançaient vers la mort dans les ténèbres du doute.

Laissez-la donc au repos qu'elle s'est choisi; elle ne réclame de la foule
Ni l'éloge de notre bouche, ni les vulgaires applaudissements.
Laissez-la au repos dont jouissent les saints après les épreuves de la vie.
Que sont les honneurs de ce monde pour celle dont la gloire est au ciel?

Peu de temps après son retour, miss Nightingale fut invitée par la reine à venir la voir à Balmoral, et elle passa quelques jours dans ce palais, entourée des attentions les plus honorables et comblée des faveurs de Sa Majesté.

Le nom de miss Nightingale s'est depuis trouvé mêlé à des actes de bonté semblables à ceux qui ont rempli toute sa vie. Quelques ouvriers de Sheffield qui désiraient élever un monument à la mémoire de ceux de leurs compatriotes morts en combattant en Crimée, demandèrent à notre héroïne, par l'entremise de miss Shore, qu'elle voulût bien consentir à poser la première

[1] En anglais *nightingale* signifie « rossignol ».

pierre de ce monument. Miss Nightingale leur répondit en ces termes :

Lea Hurst Matclock, 23 octobre 1856.

« Ma chère Lydia,

» J'éprouve la plus vive sympathie pour le projet dont vous me parlez, et à quelque époque qu'on l'exécute je me joindrai aux ouvriers de Sheffield. C'est avec un regret bien sincère que je me vois forcée de renoncer à l'honneur qu'on veut me faire; mais je crois mieux servir la cause des braves dont nous déplorons la perte en m'abstenant de paraître rechercher cette publicité que je considère comme un très-grand obstacle parmi tous ceux que j'ai eu à vaincre pour l'amour de l'humanité. Je vous demanderai donc de vouloir bien montrer cette lettre à M. Overend, en le priant de faire connaître à ceux qui ont exprimé le désir de me voir poser la première pierre du monument en question, les raisons que je donne pour m'y refuser. J'éprouve un regret d'autant plus vif que d'anciens souvenirs de famille, qui me sont chers, me lient à la ville de Sheffield. Pardonnez-moi de vous envoyer si tard ma réponse, mais je ne fais que d'arriver chez moi.

» Croyez-moi, ma chère Lydia, votre toute dévouée,

» Florence Nightingale. »

Un billet de 500 francs destiné à l'œuvre projetée était joint à cette lettre singulièrement caractéristique, spécimen de la fermeté, de la modestie, de la justesse et des sentiments qui distinguent dans tous ses actes et dans toutes ses pensées cette noble personne. Miss Nightingale possède au plus haut degré l'esprit d'observation ; elle sait agir suivant les circonstances, et se façonne aux besoins du moment. Accoutumée à concentrer tous ses efforts sur

l'œuvre dont elle s'occupe, elle arrive promptement au but. Tous ceux qui ont été témoins des nombreux devoirs qu'elle a accomplis, peuvent à peine comprendre qu'elle ait suffi à tous.

La mission jusqu'alors sans précédents de cette admirable jeune fille était cependant du nombre de celles qu'une personne de son sexe peut seule accomplir; mais il fallait pour cela les dons les plus rares qui puissent jamais se trouver réunis, et qui font de notre héroïne une femme à jamais incomparable. Aussi le monde tout entier glorifiera-t-il dans miss Florence Nightingale celle qui fait adorer la Divinité dans l'acception la plus pure et la plus étendue du christianisme, celle qui consacre sa vie et sa fortune au bien-être et au soulagement de ses semblables.

Traduit du texte anglais de miss Clarke par

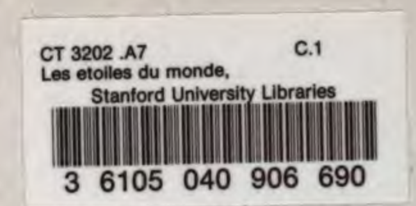
B.-H. RÉVOIL.



TABLE.



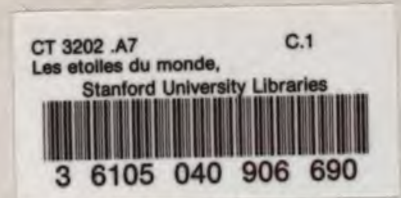



CT 3202 .A7 C.1
Les etoiles du monde,
Stanford University Libraries
3 6105 040 906 690

DATE DUE

APR 1 3 1992 — ILL			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004



DATE DUE

APR 1 3 1992 — ILL

STANFORD UNIVERSITY I
STANFORD, CALIFORNIA

